

Francia – Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Bd. 34/1

2007

DOI: 10.11588/fr.2007.1.45047

Copyright

Das Digitalisat wird Ihnen von perspectivia.net, der Online-Publikationsplattform der Stiftung Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland (DGIA), zur Verfügung gestellt. Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Rezensionen

Peter DINZELBACHER, *Mentalität und Religiosität des Mittelalters*, Klagenfurt (Kitab) 2003, 510 p., 17 ill. (Gesammelte Studien, 1), ISBN 3-902005-20-3, EUR 49,00.

Ce gros et beau livre rassemble des articles parus de divers côtés. Un des seuls reproches qu'on puisse lui faire est de ne pas présenter cet ensemble de façon tout à fait exacte et cohérente. La Table finale (p. 509–510) indique bien quatre Parties (remplacer V par IV), mais elle ajoute à cette répartition globale, indiquée par des chiffres romains, une division secondaire en chiffres arabes. Or cette dernière ne se retrouve pas dans le corps de l'ouvrage, et de plus elle est fautive: entre les numéros 9 et 11, on ne trouve pas de numéro 10. On peut aussi regretter que cette Table finale n'enregistre pas les nombreux sous-titres parsemés dans le corps de l'ouvrage, qui sont eux-mêmes sujets à des présentations variées. Tout cela ne facilite pas l'exploitation du précieux matériel que renferme le livre. Celui-ci commence par distinguer, dans le domaine religieux, les deux niveaux: religion ordonnée et religion vécue. Au sein de cette dernière, en outre, une culture supérieure se détache de celle du peuple. Cependant une pratique telle que le culte des reliques n'est pas spécifiquement populaire, mais générale au Moyen Âge (p. 56). Cette religion des chrétiens s'exprime en particulier par des révélations et des visions. La plus célèbre de ces dernières est celle de Gosdeschalc (Gottschalk), un paysan de l'Allemagne du Nord (1189–1190), dont Dinzeltbacher ne cite pas le texte latin complet, mais seulement deux tableaux de l'au-delà, l'un représentant un tilleul couvert de chaussures (p. 83–84), et l'autre un fleuve rempli de fers tranchants (p. 85). Une vingtaine d'autres visions, échelonnées depuis le VII^e siècle jusqu'au XV^e, sont énumérées (p. 72). Les visionnaires féminines sont là en grande majorité: une quinzaine. Ces visions de l'au-delà sont un mélange de traditions chrétiennes et païennes. Le cas de Catherine de Sienne se détache des autres, cette femme ayant eu pour confesseur et biographe un théologien dominicain (p. 73). La première des manifestations de sainteté étudiées ensuite est la «présence réelle» des saints dans leurs reliques. Les reliquaires ont, dans la religion du Moyen Âge, une importance qui nous étonne aujourd'hui (p. 124–153). Outre ce culte des saints défunts, les saints vivants sont aussi vénérés et recherchés pour leurs pouvoirs quasi magiques. Un Bernard, un Pierre Damien et maint autre reçoivent de ces hommages qui visent à profiter de leur sainteté pour des intérêts temporels (p. 154–161). Plus loin, Dinzeltbacher analyse le concept de sainteté personnelle chez saint Bernard et les premiers Cisterciens. Aux Vies de Malachie et de Christian de l'Aumône s'ajoute celle de Bernard, due à Guillaume de Saint-Thierry. Cette hagiographie cistercienne tend à insister davantage sur la vie intérieure (p. 184–215). Cette section sur la sainteté s'achève par un aperçu concernant une des manifestations les plus voyantes de celle-ci: le jeûne. Après l'ermite Nicolas de Flue, qui ne mange rien pendant vingt ans (1467–1487), voici plusieurs femmes, en particulier Liedwy de Schiedam (1380–1433) et Anna Laminit, morte à Augsburg en 1518. Cependant cette dernière s'est avérée simulatrice et a mal fini (p. 226–245).

Sous le titre «Image et Symbolique», notre auteur réunit ensuite deux thèmes connexes. Commencant par étudier les représentations de monstres et de démons dans les bâtisses d'églises (p. 276–330), il se tourne ensuite vers les personnifications de vices et de vertus, opposés les uns aux autres en des combats chevaleresques (p. 276–304). Le thème suivant est

celui des conversions collectives de nobles au Moyen Âge. Le cas le plus célèbre est celui de saint Bernard, qui entraîne avec lui, à Cîteaux et à Clairvaux, toute une troupe de frères, de parents et d'amis (p. 313–337). Au combat d'homme à homme se substitue la lutte de l'homme contre les démons, dans laquelle la doctrine augustinienne et la crainte de l'enfer jouent un rôle majeur (p. 337–352). Le même Bernard de Clairvaux est encore au premier plan dans un chapitre ultérieur, où Dinzeltbacher étudie sa notion de l'autorité. L'*auctoritas* en question est surtout celle de l'Écriture et des écrits des Pères, parmi lesquels la Règle de saint Benoît tient une place particulière. Mais la conscience individuelle a aussi son autorité; on découvre alors l'individu et l'on prône l'introspection: il faut se connaître soi-même. L'amour apparaît comme la raison d'être de la vie humaine (p. 371–393). La section suivante traite de la violence au Moyen Âge, tant dans la vie quotidienne (mari et femme, parents et enfants) que dans la société. Dinzeltbacher étudie là les croisades, ainsi que la mission des Templiers, exaltée par un saint Bernard. Cette atmosphère de guerre sainte a pour effet de donner parfois au Christ, dans l'iconographie du XIV^e siècle, l'aspect d'un combattant qui anéantit ses ennemis par des épidémies de peste (p. 403–424). La dernière partie de l'ouvrage traite de la confession. L'obligation de celle-ci une fois l'an est édictée par le IV^e Concile du Latran (1215), et l'on fait remonter cette confession obligatoire jusqu'au temps du pape Sirice (384–399). Un peu plus tard, chez Guillaume d'Auvergne, la confession devient un sacrement (p. 429–450). Les effets de la confession sur les femmes sont étudiés pour finir. Cette dernière section commence et finit par des aperçus concernant la mystique viennoise Agnès Blannbekin, morte en 1315. Un bon nombre d'autres femmes célèbres sont surtout connues par leur confesseur (p. 457–481). Traitant l'une et l'autre de la confession, ces deux dernières études de l'ouvrage se répètent parfois. C'est là un inconvénient inévitable dans un recueil d'articles comme celui-ci. Mais ce petit inconvénient, joint à ceux que nous avons signalés en commençant, n'empêche pas que le présent volume est aussi utile qu'agréable à lire. Que P. Dinzeltbacher en soit remercié. Grâce à lui, »la mentalité et la religiosité du Moyen Âge« sont singulièrement éclairées.

Adalbert DE VOGÜÉ, Saint Léger-Vauban

Ernst H. KANTOROWICZ, Mourir pour la patrie et autres textes. Traduit de l'anglais et de l'allemand par Laurent MAYALI et Anton SCHÜTZ. Préface à la 2^e édition et présentation par Pierre LEGENDRE, Paris (Fayard) 2004, 165 p. (Matériaux), ISBN 2-213-62247-7, EUR 20,00.

P. Legendre et la Librairie Arthème Fayard proposent une 2^e édition en langue française de quatre articles d'E. H. Kantorowicz publiés voilà une vingtaine d'années, en 1984. Les belles traductions de L. Mayali et de A. Schütz, précises et fluides, marquées par un grand respect du texte original, demeurent inchangées, tout comme la présentation en face à face du texte et des notes à l'imitation du modèle médiéval de la glose marginale: une visualisation originale qui avive l'intérêt du lecteur pour ces *summulae* que représentent certaines notes d'E. H. Kantorowicz. On ne fera ici que rappeler les titres d'articles désormais bien connus des médiévistes français (grâce principalement – osons l'avouer – à l'édition de 1984), en évoquant simplement la facture et le cheminement intellectuel du premier dont on retrouvera les grands traits dans les trois autres. Le recueil s'ouvre avec »La souveraineté de l'artiste. Notes sur quelques maximes juridiques et les théories de l'art à la Renaissance«, étude parue en 1961 et reprise quatre ans plus tard, comme deux des trois autres, dans »Selected Studies«. Un article à la fois méandreux et ramassé, complexe et limpide où l'auteur met à jour l'apport de la réflexion des juristes du Moyen Âge – glossateurs et théoriciens de l'*utrumque jus* – au développement des théories de l'art au temps de la Renaissance. Rappel des maximes philosophico-juridiques faisant de la science juridique un *ars naturam*

imitans, approche de la fiction comme *figura veritatis* et comme procédé permettant au juriste d'imiter la nature tout en donnant vie *ex nihilo* à des abstractions juridiques, enfin, réflexion sur la nature de l'acte législatif, à la fois *naturam imitans* et créateur d'un *jus positivum*, donnant donc à son auteur, le législateur humain, un statut de *sicut Deus in terris*: la progression, ici très simplifiée, est complexe et riche, et elle se poursuit par l'exploration minutieuse de la doctrine faisant du pontife romain celui qui, parce qu'il peut rendre injuste ce qui était juste en corrigeant et en changeant le droit, *de nihilo facit aliquid ut Deus*. L'auteur nous conduit ainsi à explorer les techniques du raisonnement juridique, notamment celle de l'*aequiparatio* consistant à transférer un concept, une maxime ou une règle d'un champ à un autre, et donc à »considérer en des termes équivalents deux ou plusieurs sujets qui, *a priori*, semblaient n'avoir rien à faire ensemble«. Par »équiparation«, il fut aisé d'assimiler au pape le législateur temporel – empereur ou roi – tirant *ex officio* sa force et sa *plenitudo potestatis* de l'inspiration divine et créant la règle *ex nihilo* à l'image de Dieu. Au terme du cheminement, l'*aequiparatio*, remarquablement illustrée par le couronnement de Pétrarque sur le Capitole romain, aboutira à l'assimilation du poète, du peintre et de l'artiste, dont l'art, inspiré par Dieu, est présenté comme un *officium*, au détenteur de l'autorité humaine suprême.

Les trois autres contributions, »Christus-Fiscus« (1948), »Mystères de l'État. Un concept absolutiste et ses origines médiévales« (1955), et le très célèbre »Pro patria mori« (1951) illustrent de même cette méthode à la fois complexe et limpide, la prudence et l'honnêteté scientifiques exemplaires qui marquent toute l'œuvre d'E. H. Kantorowicz. Elles illustrent surtout le génie propre d'un historien qui a su si magnifiquement, parmi les premiers et avec quelques autres de sa génération, décrypter le jeu des liens très profonds, des influences, filiations et héritages liant le théologique au politique, le discours et les règles du sacré au discours et aux règles du profane, les constructions dogmatiques imaginées au Moyen Âge dans le cadre et au profit du spirituel et de la structure ecclésiastique à cette grande œuvre de fiction qu'est devenu aux temps modernes l'État séculier.

Yves SASSIER, Paris

Claudio LEONARDI, *Medioevo latino. La cultura dell'Europa cristiana*, Firenze (SISMEL – Edizioni del Galluzzo) 2004, XX–900 S. (Millenio Medievale, 40; Strumenti e studi n. s., 2), ISBN 88-8450-077-X, EUR 130,00.

Der Band vereinigt 46 Aufsätze des italienischen Mittelalters Cl. Leonardi, die bis auf einen unpublizierten (»La profezia di Gregorio Magno«, s. u.) als Beiträge in Zeitschriften, Sammelbänden, Festschriften und Kongreßakten, als Lexikonartikel und Einführungen zu Textausgaben an disparaten Orten von 1969 bis 2002 bereits erschienen sind. Die Neuherausgabe der Schriften, die nichts an Aktualität verloren haben, versteht sich als Hommage an den großen Gelehrten Cl. Leonardi, der 2006 seinen 80. Geburtstag feierte; sie stellt gleichzeitig einen repräsentativen Querschnitt durch die Geschichte der mittellateinischen Literatur dar, die dem umfassenden Anspruch des Titels »Medioevo latino. La cultura dell'Europa cristiana« voll und ganz gerecht wird. Daß dies gelingen konnte, ist dem Herausgeber und Leonardi-Schüler Francesco Santi zu verdanken, der aus dem gewaltigen Œuvre Leonardis eine sinnvolle Auswahl getroffen und in chronologischer Anordnung von der Spätantike bis zum Spätmittelalter bzw. bis zu Thomas Morus im 16. Jh. zu einem kohärenten Werk zusammengeführt hat. Allein die Überschriften der Beiträge, von Herausgeber Santi gegenüber den Originaltiteln leicht modifiziert, sprechen für sich; sie können in diesem Rahmen nur aufgelistet werden: »L'intellettuale nell'Altomedioevo« (S. 3–21). – I. »Verso una nuova cultura. L'esperienza di Dio in Giovanni Cassiano e Salviano di Marsiglia« (S. 25–47); »Boezio e la controversia trinitaria: a) Il contesto storico e spi-

rituale, b) Un'analisi della dottrina trinitaria« (S. 49–63); »Cultura e non cultura in Benedetto da Norcia« (S. 83–103); »La profezia di Gregorio Magno« (S. 105–113); »Il Venerabile Beda e la cultura del secolo VIII« (S. 115–154); »I commenti altomedievali ai classici pagani: da Severino Boezio a Remigio d'Auxerre« (S. 155–187). – II. »Prima scoperta. Concordia. Alcuino e la scuola palatina: le ambizioni di una cultura unitaria« (S. 119–217); »Paolo Diacono: tradizione germanica e cristiana« (S. 219–236); »La figura di Paolo Diacono« (S. 237–247); »I racconti di Eginardo« (S. 249–274); »L'irlandese Dungal e l'iconoclasta Claudio« (S. 275–288); »L'enciclopedia di Rabano« (S. 289–306); »La scuola carolingia e Remigio di Auxerre« (S. 307–320); »Le traduzioni dal greco: Roma e Anastasio il Bibliotecario« (S. 321–333); »Martianus Capella entre Jean Scot et Notker le Lippu« (S. 335–353); »Leggere Raterio da Verona« (S. 355–360); »L'attività intellettuale tra secolo X e XI« (S. 361–396). – III. »Seconda scoperta. Libertas. Gregorio VII a Ermanno di Metz« (S. 399–404); »Il secolo del cambiamento« (S. 405–414); »Profezia e mistica in Anselmo di Canterbury: L'Epistolario, Le Meditazioni« (S. 415–441; ursprünglich zwei verschiedene Aufsätze); »C'è una teologia monastica nel Medioevo?« (S. S. 443–465); »Lodi alla vergine madre di san Bernardo« (S. 467–505); »La grandezza di Guglielmo di Saint-Thierry« (S. 507–536); »Il Dio nascosto del secolo XII« (S. 537–545); »Tommaso Becket: il martirio fra cristiani« (S. 547–563); »Ma Gioacchino da Fiore è un profeta?« (S. 565–567). – IV. »Terza scoperta. Autoagiografia. Il divino Francesco e il suo tradimento: Esperienza del divino; Eredità di Francesco d'Assisi« (S. 571–580; ursprünglich zwei verschiedene Aufsätze); »Antonio vescovo francescano« (S. 589–611); »Fede e eresia a Firenze« (S. 613–617); »Portrait d'une mystique italienne du XIII^e siècle: Angèle de Foligno« (S. 619–624); »Il *Liber Lele*« (S. 625–640); »Committenze e autocommittenze agiografiche nel Trecento« (S. 641–661); »La via dell'Oriente di Giovanni di Pian del Carpine« (S. 663–671); »La grande Caterina« (S. 673–692); »L'arte del ben morire di Gerolamo Savonarola« (S. 693–702); »La necessità della profezia per il Savonarola« (S. 703–740); »Tommaso Moro e il vero cristiano« (S. 741–748). – V. »Problemi sempre aperti. Cristianesimo e Islam« (S. 751–772); »Per una storiografia del piacere« (S. 773–784); »Eremo e cenobio« (S. 785–825); »La santità delle donne« (S. 827–841). Ein letzter Beitrag im Anhang betrifft: »La filologia mediolatina 1944–1992« mit Aktualisierungen bis 2002 (S. 845–860).

Trotz dieses weiten Panoramas werden in allen Beiträgen immer wieder dieselben Grundfragen deutlich: Wie äußert sich Gott in der Geschichte, in den Menschen ihrer Zeit? Wie gestaltet sich das Verhältnis zwischen Christentum und der paganen Welt, etwa in der Auseinandersetzung mit der germanischen Kultur in Spätantike und Frühmittelalter, oder mit dem Islam (S. 751ff.)? Welche Rolle spielen die geistigen Figuren bzw. Intellektuellen in ihrer Zeit? Richtungsweisend für letztere Frage ist der erste, für den ganzen Band übergreifende Artikel »L'intellettuale nell'Altomedioevo« (S. 3ff.), in dem Leonardi den scholastischen Intellektuellen, vertreten durch Abaelard, von dem vorscholastischen Intellektuellen abgrenzt: Demnach verhält sich der *litteratus* als der lateinisch gebildete Mönch bzw. Priester in einer germanisch geprägten Umgebung gegenüber dem *illiteratus* als dem nicht lateinischkundigen König bzw. Adel wie Boethius und Cassiodor gegenüber Theoderich (S. 13) oder Alkuin gegenüber Karl dem Großen (S. 191ff.); er tritt auf als Heiliger, als Prophet und Führer des christlichen Volkes in seiner Gegenwart wie Gregor der Große (S. 105ff.), als Exeget in der hermeneutischen und zu deutenden christlichen Kultur des Mittelalters wie etwa Beda Venerabilis (S. 115ff.), als Kommentator heidnischer Klassiker wie Boethius, Gregor von Tours, Johannes Scotus, Remigius von Auxerre (S. 155ff.). Besonders die Prophetie in ihren unterschiedlichen Ausprägungen durchzieht den ganzen Band, explizit in den Beiträgen über Gregor (S. 105ff.), Anselm von Canterbury (S. 415ff.), Bernhard von Clairvaux (S. 467ff.), Joachim von Fiore (S. 565ff.) Franz von Assisi (S. 571ff.), Angela von Foligno mit dem *Liber Lele* (S. 619ff.), Katharina von Siena (S. 673ff.) und Savonarola (S. 693ff.). Die behandelten Autoren gehören gleichzeitig zum klassischen Kanon der mit-

tellateinischen Literatur. Doch die Bildung und Gelehrsamkeit an sich interessiert Leonardi nicht primär, sondern vielmehr das Wirken und Auftreten der einzelnen Gestalten in der Gesellschaft vor dem historischen und kulturellen Hintergrund. Literaturgeschichte ist für Leonardi in erster Linie Kulturgeschichte. Der Band, der von einem Handschriften- und einem Namenregister ergänzt wird, ist durch Leonardis Zugang anregend und für eine breite Leserschaft geeignet. Dazu trägt der essayistische Stil Leonardis bei, der auch dem Nichtitaliener sehr entgegenkommt.

Dorothea WALZ, Heidelberg

Henri PLATELLE, *Présence de l’Au-delà. Une vision médiévale du monde*, Villeneuve d’Ascq (Presses universitaires du Septentrion) 2004, 350 S. (Histoire et Civilisations), ISBN 2-85939-852-X, EUR 22,50.

Der vorl. Sammelband vereinigt 18 Artikel des Autors, die zwischen 1977 und 1999 publiziert wurden. Die Beiträge sind unter dem titelgebenden Thema, dem Stellenwert der Präsenz der Toten in der mittelalterlichen Lebenswelt, zusammengestellt. Mit diesem Thema hat sich H. Platelle, Kanoniker, emeritierter Professor am Institut catholique de Lille und membre associé de l’Académie Royale de Belgique im Laufe seiner wissenschaftlichen Tätigkeit immer wieder auseinandergesetzt. Ziel des Autors ist, den Leser mittels unterschiedlichster Beispiele mit der mittelalterlichen Weltsicht vertraut zu machen, wonach das irdische Leben nur als vorübergehender Abschnitt betrachtet wird und worin die Heiligen als Vermittler zwischen Diesseits und Jenseits eine zentrale Rolle spielen. Durch scharfsinnige Analyse der Quellen zeigt der Autor immer wieder überraschende und spannende Konkretisierungen dieser allgemeinen Grundthese des Sammelbandes.

Der zeitliche Schwerpunkt der Beiträge liegt im Hochmittelalter, wobei oft das ganze Mittelalter beleuchtet und die Betrachtung zeitweise bis ins 16./17. Jh. ausgedehnt wird. Örtlich sind die Untersuchungen in Nordfrankreich und in Flandern, dem bevorzugten Forschungsgebiet des Autors, angesiedelt. Die oft kurzen Beiträge werden in drei thematischen Abschnitten, »mentalités religieuses«, »structures religieuses« und »modèles religieux – poésie et vérité«, präsentiert. Die ersten vier Aufsätze befassen sich mit dem mittelalterlichen Rechtsverständnis. In »la voix du sang: le cadavre qui saigne en présence de son meurtrier« stellt Platelle ein reiches Dossier zu diesem Phänomen aus historischen und literarischen Quellen zusammen und präsentiert darüber hinaus Erklärungsversuche von frühneuzeitlichen Theoretikern. Die Beispiele zeigen das Phänomen in Zusammenhang mit Rechtsprozessen, als Gottesurteile, aber auch außerhalb von juristischen Entscheidungsprozessen, dann oft als Wunder gedeutet. Der Autor stellt anhand dieser Beispiele die These auf, daß die Präsenz des Jenseitigen im Diesseits Auswirkungen auf die Rechtsvorstellungen hat, Personen im mittelalterlichen Rechtsverständnis unter bestimmten Umständen auch nach ihrem Ableben als Rechtssubjekt behandelt werden konnten. Die Beispiele zeigen aber auch, daß Gottesurteile und *miracula* – beides Eingriffe Gottes in das diesseitige Geschehen – nicht getrennt betrachtet werden können. Daß fehlende oder verschwundene Körper von Toten Anlaß zu Betrug gaben, zeigt der darauf folgende Beitrag, »Erreur sur la personne. Contribution à l’histoire de l’imposture au Moyen Âge«. Anschließend werden in »Les consultations de Gilles Carlier, doyen du chapitre de Cambrai († 1472) sur diverses affaires de sortilège«, »Pratiques pénitentielles et mentalités religieuses au Moyen Âge. La pénitence des parricides et l’esprit de l’ordalie« und in »L’appel au tribunal de Dieu contre un juge inique dans les *exempla* de Thomas de Cantimpré« zentrale Themen der kirchlichen Rechtssprechung behandelt: Magie, Bußhandlungen und die Praxis der Gottesurteile. In »Légendes médiévales sur les naissances multiples« und »Agobard, évêque de Lyon, les soucoupes volantes et les convulsionnaires« wird gezeigt, wie als wun-

denbar gedeutete Ereignisse mit Hilfe antiken Gedankenguts symbolische Deutung erfahren. Im Beitrag über den Reliquientraktat *De pignoribus sanctorum* des Guibert de Nogent († um 1125) kommentiert Platelle Guiberts Reflexionen zum Reliquienkult, zu den körperlichen Überresten von Heiligen auf Erden und der Konkurrenz des Reliquienkults zur Eucharistie im Falle von Christusreliquien, dem Anstoß zur Abfassung dieses Traktats. Schließlich gewährt Platelle in »une vision médiévale: les historiettes du *Livre des abeilles* de Thomas de Cantimpré«, dem Leser aufgrund einer scheinbar ungeordneten Exempelsammlung Einblick in die mittelalterliche Weltsicht, indem er die Gestaltungsprinzipien dieses Werks erläutert. Für den Sammelband wurde der Beitrag überarbeitet und um einige übersetzte Exempla – der Autor hat die Sammlung 1997 (»Miroir du Moyen Âge«) übersetzt und kommentiert – erweitert.

Im zweiten Abschnitt sind Beiträge zusammengestellt, die gesellschaftliche Grundlagen des religiösen Lebens zum Thema haben. So kommentiert der Autor im ersten Beitrag »Crime et châtement à Marchiennes. Études sur la conception et le fonctionnement de la justice d'après les Miracles de sainte Rictude (XII^e siècle)« anhand einer Mirakelsammlung Konflikte zwischen der klösterlichen Gemeinschaft und den weltlichen Grundherren. Die übersetzten Beispiele zeigen, welche große Bedeutung die Mönche der Hilfe ihrer Heiligen zumäßen. Die folgenden beiden Beiträge thematisieren in lockerem Zusammenhang zur These des Bandes das Pfarrsystem und die Seelsorge in den nördlichen Regionen Frankreichs. Der letzte Beitrag dieses Abschnitts behandelt das Geschlechterverhältnis und die ehelichen Bande über den Tod hinaus. In »L'épouse »gardienne aimante de la vie et de l'âme de son mari. Quelques exemples du Moyen Âge« werden anhand von Quellenbeispielen drei Fälle von ehelicher Memoria thematisiert. Die Neuausgabe des Beitrages bietet dem Autor wiederum Gelegenheit, auf zwischenzeitliche Forschungsergebnisse einzugehen. Der dritte Teil bietet durch die Interpretation wenig bekannter Quellengruppen spannende Lektüre. Im ersten Beitrag »La mort précieuse. La mort des moines« macht Platelle den Leser mit Transitus-Berichten, die er zur monastischen Erbauungsliteratur zählt, bekannt. Die vorgestellten Beispiele aus dem 11. und 12. Jh. zeigen die große Bedeutung, die mönchische Gemeinschaften einem guten Tod beimaßen. Dieser wurde von der Gemeinschaft nach festgelegten Riten begleitet und war als würdiger Abschluß einer vorbildlichen Lebensführung ein wichtiges Kriterium zur Anerkennung der Heiligkeit eines Mitglieds der klösterlichen Gemeinschaft. Höchst interessant ist auch »Les regrets de la comtesse d'Alençon († 1292). Un nouveau manuscrit, un nouveau texte, un modèle religieux«, Edition und Kommentar einer bislang wenig bekannten Quelle. Platelle zeigt in dieser sorgfältigen Studie deren Genese und schärft den Blick für verschiedene Interpretationsebenen eines solchen Textes: die biographische Ebene, die Ebene des dahinter stehenden religiösen Modells und schließlich diejenige des materiellen und sozialen Umfelds. Zwei Aufsätze beschäftigen sich mit der besser bekannten Gattung der Heiligenviten: Der Beitrag über die merowingische Heilige Waudru aus dem Jahre 1982 erscheint heute als eher traditionelle Interpretation einer weiblichen Heiligenvita. Die Interpretation der Vita des Hugo von Marchiennes, der nie kanonisiert wurde, zeigt, was eine Vita aus dem 12. Jh. aussagen kann über das Seelenleben des gewürdigten Menschen, den sie als von Depressionen gezeichnet beschreibt. Die Zuordnung des letzten Beitrages zum dritten Abschnitt, einer Studie über das Priesteramt in Friesland, aufgezeigt anhand der Vita des Frederic von Hallum († 1175), dürfte wohl aufgrund der interpretierten Quelle, einer Heiligenvita, erfolgt sein. Thematisch hätte dieser Beitrag, der die kirchliche Situation in Friesland, die Karriere eines Weltpriesters und die Gründung einer Prämonstratenserabtei darstellt, wohl besser zum Thema »structures religieuses« gepaßt.

H. Platelle präsentiert eine Fundgrube an kulturgeschichtlichem Material, das er mit großer Kenntnis aus verschiedensten Quellen zusammenstellt. Die umsichtigen Interpretationen dieses reichen Materials bieten spannende und anregende Lektüre. Methodisch spie-

geln die Aufsätze den Gang der hagiographischen Forschung der letzten dreißig Jahre, in Zusammenhang gebracht mit rechts- und kirchengeschichtlichen Ansätzen. Wertvoll sind sowohl Kommentare einzelner Texte als auch die Präsentation von Quellendossiers zu den abgehandelten Themen. Die Zusammenstellung der Beiträge, die teilweise schwierig zu greifen waren, ist daher höchst begrüßenswert. Bedauerlich ist einzig die unsorgfältige Redaktion des Bandes.

Karin FUCHS, Chur

Hugo STEHKÄMPER, Köln – und darüber hinaus. Ausgewählte Abhandlungen, 2 vol., Cologne (Historisches Archiv der Stadt Köln) 2004, XV–1634 p. (Mitteilungen aus dem Stadtarchiv von Köln, 93, 94), ISBN 3-928907-14-X, EUR 148,00.

These two massive volumes are a fitting tribute to the productive career of Dr. Hugo Stehkämper, director of the Historisches Archiv der Stadt Köln from the 1960s through the mid-1980s, on the occasion of his 75th birthday. Stehkämper has been a man of many parts. His seminal contributions as a scholar range from overseeing the design and construction of the new city archive in the early 1960s to organizing numerous historical exhibits for the public, to his prolific production of scholarly articles. The latter explore many areas of Stehkämper's interests: the *Rechts- und Verfassungschichte* of the medieval empire and its Rhenish metropolis, the archbishop of Cologne's *Territorialpolitik*, and (as the title suggests) on the *Landesgeschichte* of the northwest of the empire, and even on Konrad Adenauer and other 19th- and 20th-century politicians from the Rhineland. As a medievalist he knew the contents of his archive extremely well, and while focusing his research primarily on the 12th and 13th centuries, he has been known to make scholarly sojourns in several centuries. These volumes represent the core of his *Lebenswerk* in terms of journal articles and book chapters. Seven discrete sections consider medieval Cologne and the Rhineland (parts 1–4), neighboring Westphalia, the Netherlands, and Denmark (part 5), and the life and work of modern Rhenish politicians (parts 6–7). Therefore the essays are organized around themes rather than according to the dates they were published (the majority of them being written in the 1970s and 1980s, though Stehkämper has continued publish into the 21st century). His primary period of productivity was during those years in which journals afforded scholars the luxury of producing lengthy articles; hence the 30 essays in these volumes average 46 pages each, with 9 of the 30 well over 50 pages. Indeed, there is even one that is 111 pages long – a small monograph in its own right.

Part 1 (»Köln – Kaiser und Könige; Päpste«), begins the collection with studies on the significance of Cologne and its archbishops in imperial history. »Friedrich Barbarossa und die Stadt Köln. Ein Wirtschaftskrieg am Niederrhein« (1993) argues that Cologne merchants successfully counteracted the emperor's economic policy, which favored merchants from Aachen, Duisburg, and Flanders, by achieving extensive trading privileges from the English king, Henry II. Here we find an effective integration of economic and trade issues with legal and political history. »Der Kölner Erzbischof Adolf von Altena und die deutsche Königswahl« (1973) and »England und die Stadt Köln als Wahlmacher Ottos IV« (1971) both focus on the decisive roles played by archbishops Adolf of Altena and Konrad of Hochstaden in the formation of the electoral college (*Kurkolleg*) during 1195–1212. Stehkämper asserts that the archbishops were not responsible for the decline of imperial power but were rather defenders of a free royal election *secundum antiquitatis institutum* in the face of Staufer efforts to establish a dynastic kingship. Furthermore, he chronicles the pivotal role that leading Cologne citizens played in the election of Emperor Otto IV. »Gab es im deutschen Thronstreit für die Königserhebung eine kölnische Wahltheorie?« (2003) represents his latest contribution to this subject, and is coupled with »Geld bei

deutschen Königswahlen des 13. Jhs.« (1978) not only to reveal the role of money (foreign and domestic) in 13th-century royal elections but also to assert that the formation of a new electoral theory among Cologne's archbishops in this period is a construct of modern scholarship that has no basis in medieval sources. »Die Stadt Köln und die Päpste Innozenz III. bis IV.« (1995) documents successful papal attempts to circumvent the archbishops of Cologne during the *Thronstreit* era in order to curry the support of the Cologners themselves, further indicating the centrality of Cologne in imperial political history during this period. Part 1 concludes with two tangential yet interesting articles »Könige und Heilige Drei Könige« (1982) and »Niederrheinische Schiffskriege und »Kriegsschiffe« im Mittelalter« (1992).

Stehkämper has also made major contributions to the *Rechts- und Verfassungsgeschichte* of the city of Cologne itself, with a view toward its eventual independence. Section Two (»Köln auf dem Wege zu Eigenmacht und Selbstständigkeit im Hochmittelalter«) contains rich articles such as »Die Stadt Köln in der Salierzeit« (1991), »*Imitatio Urbis*. Altrömische Ämterbezeichnungen im Hochmittelalter« (1986), »Gemeinde in Köln im Mittelalter« (1994), »[...] *ut unus essemus populus*. Das älteste deutsche Städteabkommen zwischen Köln und Trier von 1149« (1993), »Über die rechtliche Absicherung der Stadt Köln gegen eine erzbischöfliche Landesherrschaft vor 1288« (1988), and »Die Stadt Köln und die Schlacht bei Worringen« (1988). Taken as a whole, these make the case that Cologne's struggle for independence from its archbishop's lordship was archetypical for German cities, from gradual usurpations of regalian rights, office titles, and city seals, to the formation of a commune and eventual city council, and the isolation of the archbishop through armed conflict and defensive treaties with other cities in the region. This section concludes with the oddly placed »Goethe in Köln« (2000).

The final major section (Part 3: »Kölner Erzbischöfe im Mittelalter«) focuses on the city's lord as both archbishop and imperial prince. Through portraits of various archbishops, »Erzbischof Brun I. und das Mönchtum« (1966), »Der Reichsbischof und Territorialfürst (12. und 13. Jh.)« (1986), »Konrad von Hochstaden, Erzbischof von Köln (1238–61)« (1962), and »Kölner Erzbischöfe und das Domkapitel (1248–1322)« (1979/80) Stehkämper develops a complex history of the archbishops' relations with the clergy in their archdiocese as well as of their own self-understanding as imperial princes.

Part 4 (»Albertus Magnus«) is dedicated to the great philosopher's role as a peace negotiator and legal judge in the many disputes between the archbishop and citizens. »Albertus Magnus und politisch ausweglose Situationen in Köln« (2001), »*Pro bono pacis*. Albertus Magnus als Friedensmittler und Schiedsrichter« (1977), and »Über die geistliche Größe Albertus des Großen. Ein Versuch« (1979) are lengthy explorations of Albert's importation from Italy of a legal process for settling disputes and his tendency to seek the pragmatic possible in his proposed solutions.

»Darüber hinaus« begins in Part 5 (»Die Niederlande, Dänemark, Westfalen«). »Ein Utrechter Kriegstraktat über Kriegsrecht (1419/20)« (1961), »Frühe Siegel der Stadt Naestved (1280)« (1962), »Die Stadt Köln und Westfalen. Versuch eines ersten Überblickes« (1973), and »Westfalen und die Rheinisch-Westfälische Republik 1918/19« (1992) harken back to Stehkämper's origins and early interests as a graduate student at the University of Münster. Part 6 (»Konrad Adenauer«) contains three articles written from 1976–1980 on the future chancellor's early career as a rising Rhineland politician. Part 7 (»Politiker des 19. und 20. Jhs., besonders aus dem Rheinland«) is comprised of three brief contributions to the series »Zeitgeschichte in Lebensbildern« (Mainz) on the lives of Julius Bachem (journalist and politician), Wilhelm Marx (*Reichskanzler* whose papers Stehkämper has edited), and Benedikt Schmittmann (Catholic professor of *Sozialpolitik* and anti-Nazi martyr), along with a very long article on the resistance efforts of the Center Party against the Nazis.

This collection is unusual not only for its breadth of content, but also because Stehkämper was allowed a major editorial role in its production. He selected the articles to be included and organized the thematic headings, edited any errors in the original versions, on occasion even reworked the original content, and even wrote extensive *Nachträge* to respond to scholarship on the subject produced after his articles appeared. All historians would hope to have such an opportunity to shape their legacy. But Stehkämper's documentation of subsequent scholarship is accurate, and at points he openly acknowledges corrections to his own conclusions occasioned by later research, while disputing others. The extended dialogue with subsequent scholarship afforded by these *Nachträge* is a useful device that educates the reader about the current state of historical thinking on these major themes in medieval and modern historiography.

These volumes are a worthy celebration of Hugo Stehkämper's substantial scholarly *œuvre*. They confirm both his remarkable depth of knowledge in archival sources as well as his breadth of intellectual interests. Producing an archival collection of his works is in keeping with the best cultural traditions of the Stadtarchiv von Köln, and honors Dr. Stehkämper with a fitting recognition from the very archive he did so much to build.

Joseph P. HUFFMAN, Grantham

Vielfalt der Geschichte. Lernen, Lehren und Erforschen vergangener Zeiten. Festgabe für Ingrid Heidrich zum 65. Geburtstag, hg. von Sabine HAPP und Ulrich NONN, Berlin (Wissenschaftlicher Verlag Berlin) 2004, 296 p., ISBN 3-86573-003-5, EUR 30,00.

Ce volume de «Mélanges» contient dix-sept contributions en hommage à I. Heidrich qui enseigna longtemps à l'université de Bonn. Le titre un peu trop général ne donne pas une idée précise du contenu qui se devine lorsque l'on sait que la dédicataire est médiéviste, spécialiste de l'époque carolingienne. L'histoire médiévale se taille donc la part du lion, sauf les trois articles de la fin qui portent sur l'histoire contemporaine: le Moyen Âge chez Droysen (E. OPGENOORTH), les historiens allemands émigrés en Amérique (B. FORMANSKI) et les raisons de la révocation des grades académiques (doctorat) pendant le Troisième Reich (S. HAPP): cet article très intéressant, portant sur 1702 cas, montre que 72% des privations de grade sont dues à l'émigration et 21% à des condamnations, les deux principaux chefs d'accusation étant la pratique de l'avortement et l'homosexualité. Sept articles portent sur l'Allemagne après l'an Mille dont plusieurs ont un intérêt certain pour l'histoire comparative (p. e. L. BÖHRINGER sur les béguines de Cologne, concurrentes des métiers). Nous nous bornons à signaler les cinq articles importants sur le haut Moyen Âge. Il s'agit de la contribution de H.-W. GOETZ sur les maires du Palais dans les sources narratives: c'est le domaine d'élection d'I. Heidrich qui a fait sa thèse sur les actes des maires du Palais (voir sa bibliographie sur ce sujet à la p. 11, n. 1, à défaut d'une bibliographie d'ensemble); A. STIELDORF a traité de *marca* et *marchio* dans les capitulaires; K. BODARWE a étudié les femmes dans les actes de Fulda; M. BECHER a rectifié de façon critique la chronologie des abbés de Saint-Wandrille dans la première moitié du VIII^e siècle, son travail dépasse le cadre de la grande abbaye normande, il concerne par exemple saint Bain, un des premiers évêques de Thérouanne; U. NONN se demande enfin qui était saint Gengoul (allemand Gangolf, latin *Gengulfus*), saint bourguignon du VII^e siècle, dont il étudie la *Vita* et le culte médiéval jusqu'en Rhénanie, sans s'aventurer dans les aspects souvent curieux de son culte populaire aux époques postérieures (saint Gengoul était le patron des maris trompés!).

Deux auteurs enfin traitent de l'histoire des Pays-Bas: M. GROTEN traite des bourgeois de Bruges dans la célèbre «Histoire du meurtre de Charles le Bon», écrite par Galbert de Bruges, témoin des événements de 1127, et A. PLASSMANN étudie une autre classe sociale dans son article sur le modèle social dans «L'histoire des comtes de Guînes et d'Andres»

composée vers 1200 par Lambert, curé d'Ardres (entre Calais et Saint-Omer). Ne pouvant examiner en détail toutes les savantes études du recueil, j'ai choisi de me pencher davantage sur celle de madame Plassmann. Elle part d'un trait social et culturel très étudié en ce moment: l'exaltation par les généalogies, puis les récits historiques, des modèles aristocratiques et de leur diffusion à partir du XII^e siècle; dans le nord de la France, ce sont notamment l'œuvre de Dudon de Saint-Quentin et les généalogies des comtes de Flandre que relaya en quelque sorte l'œuvre de Lambert d'Ardres chez des nobles de moindre volée, les comtes de Guînes et les seigneurs d'Ardres, les deux familles s'étant alliées au cours du siècle. Lambert célèbre donc ces modèles: colonisation et pacification du comté par le fondateur assez mythique, le Danois Sifroi ou Siegfried, piété, justice et sagesse de plusieurs de ses successeurs, bravoure et chevalerie, vie de cour dans leurs châteaux, participation à la croisade, au moins pour les seigneurs d'Ardres. Parmi les idées judicieuses de l'auteur, on notera par exemple les liens étroits des comtes de Guînes avec les comtes de Flandre, leurs seigneurs, les parallèles entre le livre de Lambert et la *Flandria generosa* (histoire des comtes de Flandre à base généalogique écrite après 1164), l'existence de figures négatives qui mettent en valeur les figures plus hautes; Lambert a beau mettre en valeur l'idéal courtois et chevaleresque, il n'hésite pas à peindre un portrait très contrasté de Baudouin II qu'il a bien connu: au fond ce clerc admire la noblesse de façon moins béate que Froissart, un autre clerc. Un mot pour finir sur les éditions utilisées: celle de J. Heller au tome 24 des MGH, la traduction anglaise de L. Shopkow (2001) et la vieille édition (1855) d'un auteur qu'A. Plassmann appelle bizarrement D. C. G. de Menilglaise (cf. p. 170, n. 16): il s'agit en fait du comte Charles de Godefroy-Menilglaise qui édita non seulement le texte latin, mais une traduction française du XV^e siècle dans un manuscrit en sa possession, qui est conservé aujourd'hui à la bibliothèque municipale de Lille dans la riche collection Godefroy: le comte de Godefroy-Menilglaise, était l'ultime héritier de la dynastie des Godefroy qui furent archivistes de la Chambre des comptes de Lille pendant cent trente ans.

Bernard DELMAIRE, Lille

Sépulture, mort et représentation du pouvoir au moyen âge – Tod, Grabmal und Herrschaftsrepräsentation im Mittelalter. Actes des 11^e Journées lotharingiennes, 26–29 septembre 2000, Centre Universitaire de Luxembourg, éd. par Michel MARGUE, avec la collaboration de Martin UHRMACHER et Hérold PETTIAU, Luxembourg (Imprimerie Linden) 2006, 805 S., 22 Abb. (Publications de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, 118; Publications de CLUDEM, 18), ISBN 2-919979-14-0, EUR 45,00.

Veröffentlichungen über Tod und Grablege des mittelalterlichen Herrschers haben in den historischen Disziplinen derzeit Hochkonjunktur. In diese Entwicklung läßt sich auch die vorliegende Neuerscheinung einordnen. Frucht einer Tagung, die im September 2000 in Luxemburg stattfand, vereint der Band unterschiedliche Aufsätze über Tod, Grabmal und Herrschaftsrepräsentation im Mittelalter. Der Zeitrahmen entspricht ganz der Vorgabe des Titels, wenn sich der Bogen vom 5. bis in das 16. Jh. hinein spannt. Dabei fühlten sich die Beteiligten den »Onzièmes Journées Lotharingiennes« verpflichtet, in deren Rahmen die Vorträge gehalten wurden, und verorteten ihre Beiträge im wesentlichen im Lothringischen. Lediglich nach Flandern, die Niederlande, Mittel- und Niederdeutschland und nach Mähren, wohin durch die Luxemburger enge Verbindungen bestanden, schweiften kurze Ausblicke.

Thematisch lassen sich zwei Schwerpunkte ausmachen: zum einen die bischöfliche und zum anderen die adelige Grablege. Entsprechend sollen auch hier diese Aspekte im Vordergrund stehen und repräsentativ aus den 25 inhaltsschweren Beiträgen einige kurz umrissen werden.

Der bischöflichen Grablege sind im Ganzen fünf Aufsätze gewidmet. Den Anfang macht Charles MERIAUX, der aufzeigt, wie sich die Bischöfe von Arras/Cambrai vom 6. bis zum 11. Jh. zuerst in spätantiker Tradition in verstreut liegenden Klöstern außerhalb der Stadt beisetzen ließen, um den Raum möglichst effektiv zu durchdringen und um die Autorität gegenüber den Nachbarn zu unterstreichen. Erst ab dem 10. Jh., als sie zunehmend mehr Macht über Cambrai erlangten, suchten sie ihr Begräbnis in der Kathedrale ihrer Stadt. Ähnliches weiß Michèle GAILLARD von den Bischöfen von Metz, Toul und Verdun im 9. und 10. Jh. zu berichten. Hier bildeten sich zwei Grablegen heraus: die großen suburbanen Basiliken, die in engerem Kontext zu den Verstorbenen standen, und die jeweilige Kathedrale der Bischofsstadt. Allerdings fehlt hier eine systematische Entwicklung hin zur Bischofsstadt. Die Grablegen der Bischöfe von Tongern–Maastricht–Lüttich bis 1200 stellt Jean-Louis KUPPER in seinem Beitrag vor. Die ersten Bischöfe fanden ihre letzte Ruhestätte entlang der Maas, was in diesem Fall als religiöse Inbesitznahme interpretiert wird. Später wurde Lüttich, das seit dem 8. Jh. zur Residenz der Bischöfe geworden war, zu einem wichtigen Begräbnisort – die Stadt blieb allerdings ein Bestattungsort unter mehreren. Folgerichtig lokalisiert Alain MARCHANDISSE die Grablegen der Bischöfe von Lüttich für das 13. bis 15. Jh. in der Kathedrale von Lüttich, in Zisterzienserklöstern oder der Erbbegräbnisstätte der jeweiligen Familie. Vergleichend werden die Grablegen der Erzbischöfe von Trier, Köln und Mainz von Martin FUCHS, Stefan HEINZ, Barbara ROTHBRUST und Wolfgang SCHMID vom 13. bis 16. Jh. in Verbindung gesetzt. Hier läßt sich der Trend zur Beisetzung im Dom erst im Laufe des 10. und 11. Jhs. nachweisen. »Seit dem 13. Jahrhundert etablierte sich zudem das Medium des figürlichen Bischofsgrabes [...]«, wobei »die Trierer Denkmäler [...] an den Außenseiten, die Mainzer dagegen im Mittelschiff und die Kölner im Chor der Domkirche aufgestellt [wurden] (S. 282).«

Der zweite und weitaus gewichtigere Block beschäftigt sich mit den Grablegen des Adels. Dabei überwiegen die Arbeiten zu einzelnen Dynastien und vor allem zu der Verortung der Grablege. Allgemeine Tendenzen sind hier nur schwer herauszufiltern, besticht dieser Teil doch gerade durch seine Heterogenität. Lediglich jene Aufsätze lassen sich meines Erachtens gut zusammenfassen und verbinden, welche die Verlegung der Grablege in die Residenz verstärkt in den Mittelpunkt rücken. Die Vielgestaltigkeit dieses spätmittelalterlichen Phänomens, als im Moment des Aufbaus einer Residenz mit der Einrichtung der Grablege an diesem Ort ein sakrales Zentrum geschaffen werden sollte, wird hier an verschiedenen Beispielen durchexerziert. Die Grafen von Bar, Salm und Vaudémont ließen sich, wie Michel PARISSÉ beschreibt, bis zur Mitte des 13. Jhs. bei Benediktinern, Zisterziensern oder Regularkanonikern beisetzen. Von 1250 an begannen sie Kollegiatstifte in ihren Schlössern zu stiften und somit wurde die Residenz zur Nekropole der Familie. Daß dies nicht zur Regel wurde, wird an der Familie Salm aufgezeigt, die mit der Abtei Salival ihre Grablege beibehielt. Jean-Luc FRAY kann für die Herzöge von Lothringen nachweisen, wie die Begräbnisstätte von der Peripherie (Sturzelbronn und Remiremont) in die Nähe des Zentrums (Clairlieu und Beaupré) wanderte, um schließlich Mitte des 14. Jhs. die Residenzstadt Nancy zu erreichen. Ebendiesen Wandel vermag Carola FEY bei den Grafen von Sponheim auszumachen. Sie macht dafür – neben Fragen der Öffentlichkeit – eine gewandelte religiöse Mentalität verantwortlich. Gerade die Bedeutung der Öffentlichkeit wird hier besonders hervorgehoben, wenn die Feierlichkeiten im Zusammenhang mit der Beisetzung, dem Begängnis und der liturgischen Memoria durch die Verlagerung in die (Residenz-)Stadt weiteren Kreisen der Untertanen zugänglich gemacht werden sollte. Michel PAULY ist es vorbehalten, den Teil über die Verknüpfung von Grablege und Residenz abzuschließen, wenn er das beschriebene Phänomen bei den lothringischen Territorialherren – sozusagen als Gesamtschau – beschreibt. Zuletzt soll noch der Beitrag von Thomas COOMANS Erwähnung finden. Er zeigt die Bedeutung der Zisterzienser für die herrscherliche Bestattung sehr eindringlich auf. Seit dem Ende des 12. Jhs., als Bestattungen bei den Zisterziensern über-

haupt erst möglich waren, optierten alle niederländischen Fürstendynastien für ein Begräbnis in einer solchen Einrichtung, wobei vor allem Frauenklöster des Ordens ausgewählt wurden. Dabei haben wir es mit einem Trend zu tun, der bis zum Ende des 13. Jhs. anhalten sollte. – Auffallend bei vorl. Sammelband sind die methodischen Zugänge, die überwiegend historisch angelegt wurden. Kunsthistorische Annäherungen findet man kaum, was der Leser gerade bei der Auseinandersetzung mit dem Thema Grabmal erwarten würde. Überhaupt konzentriert sich das Gros der Beiträge auf die Grablege und deren Verortung. Diese Einseitigkeit bei der Auswahl der Themen tut der Qualität der Arbeiten allerdings keinen Abbruch. So wurde hier ein interessanter und fundiert ausgearbeiteter Band vorgelegt, dem ein Register und eine frühere Veröffentlichung sicher gut getan hätten.

Thorsten HUTHWELKER, Heidelberg

Alfred HAVERKAMP (Hg.), *Geschichte der Juden im Mittelalter von der Nordsee bis zu den Südalpen*. Teil 1: Kommentarband, 428 p.; Teil 2: Ortskatalog, 468 p.; Teil 3: Kommentiertes Kartenwerk, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2002 (Forschungen zur Geschichte der Juden. Abteilung A: Abhandlungen, 14/1–3), ISBN 3-7752-5623-7, EUR 169,00.

A. Haverkamp, qui est réputé pour ses études sur les juifs d'Allemagne au Moyen Âge et particulièrement pour sa monographie concernant le judaïsme tréverois, vient d'entreprendre dans le cadre d'un ouvrage monumental un travail d'équipe sur les juifs de différents pays du Saint-Empire, centré sur un atlas historique des implantations juives depuis les Pays-Bas au bord de la mer du Nord jusqu'aux régions savoyardes-piémontaises. Ses collaborateurs ont adopté à ces fins les méthodes de la recherche propres à la »Landesgeschichte«, qu'ils ont du adapter aux conditions spécifiques des communautés juives implantées dans ces régions. Pratiquement, M. Haverkamp a choisi comme axe de l'ouvrage les pays de l'ancien royaume de Lotharingie, avec quelques percées vers la Westphalie, Hesse, Thuringe, Franconie et Bavière occidentale, excluant les régions orientales du *regnum Teutonicum* et la Lombardie et, en revanche, incluant les régions orientales du royaume de France, dont la Champagne, le duché de Bourgogne et le Dauphiné. Ce choix géographique correspond certes aux réalités du haut Moyen Âge, surtout avant 1200; cependant, il ne reflète pas les importants changements qui ont marqué l'évolution du judaïsme allemand depuis le XIII^e siècle, soit l'élargissement de l'implantation juive dans les pays orientaux du Saint-Empire, particulièrement en Autriche, Bavière, Saxe et Brandebourg et l'établissement de nouveaux centres, dont le plus important fut celui de Vienne (Wien).

I. La première partie du t. I (p. 9–186) est consacrée à l'étude de ces implantations et leur développement depuis l'an mil jusqu'au début du XVI^e siècle (c. 1520), reprenant les résultats des travaux effectués par les auteurs de la »Germania Judaica«¹. Après un chapitre introductif de Jörg R. MÜLLER, dédié à la représentation cartographique de l'étude (t. III), les sept études régionales se caractérisent par leur uniformité, répondant au plan d'ensemble rigoureusement tracé par le directeur de l'ouvrage, à savoir: 1. Les données géophysiques, 2. Les cadres seigneuriaux, 3. Le développement urbain (soit l'environnement non-juif), 4. l'histoire de l'implantation juive dans les régions respectives, divisée en sept périodes distinctes, à savoir avant 1200, 1200–1250, 1250–1300, 1300–1350, 1350–1400, 1400–1450 et 1450–1520, 5. Les migrations des juifs et, 6. Des remarques sur la topographie culturelle des habitats juifs. Ce caractère uniforme a certes ses avantages, surtout par rapport à l'évolution historique du *Reich*; pourtant, s'il contient quelques remarques rapides sur les origines du judaïsme *ashkenaze*, il se caractérise par l'absence d'études sur la présence juive sur le sol

1 *Germania Judaica* (Von der ältesten Zeiten bis 1519), t. 1–3, hg. von A. FREIMANN et al., Berlin 1914 (Ndr. Tübingen, 1963–1995).

germanique depuis l'époque du Bas Empire romain, soit avant les invasions germaniques (e. g. le privilège théodosien de la communauté de Cologne au IV^e siècle), qui méritent une discussion plus ample. La seconde partie du t. I (p. 187–247) contient trois études sur les persécutions et expulsions subies par les juifs, à partir du début du XI^e siècle. À cet égard, J. R. MÜLLER a étudié les renseignements, concernant à la fois les meurtres à l'époque des croisades et leurs répercussions, ainsi que toute une série d'accusations de meurtre rituel et de déicide suivies par des émeutes, résultant des prédications des Mendiants; il mentionne aussi des procès des accusés devant les autorités et par conséquent des exécutions et brûlements des juifs. Il souligne à bonne raison que les expulsions, en particulier aux XIV^e et XV^e siècles, ont amené de vagues d'émigration vers l'Europe orientale, particulièrement vers la Pologne. C. CLUSE a étudié la chronologie des pogromes au temps de la »peste noire« qui ont dévasté le judaïsme allemand. La brève étude de Mme Rosemarie KOSCHE, souligne la nature de la restructuration de l'habitat juif du Saint-Empire après 1350, dont une réformation de l'organisation régionale juive des habitats renouvelés. La troisième partie (p. 249–398) contient six études consacrées aux thèmes divers concernant les juifs surtout aux XIV^e–XV^e siècles, voire les rapports avec les pouvoirs, le commerce de l'argent ou le crédit juif, comparé avec les activités des Lombards, ou bien les migrations d'une famille juive de Vesoul, entre Paris et Cologne pendant la seconde moitié du XIV^e siècle, ainsi que les activités des juifs à la cour de Baudouin de Luxembourg, *Kurfürst* et archevêque de Trèves (1307–1354). Cependant, au cœur de cette partie se situe une étude approfondie de Rainer BARZEN sur l'organisation régionale de communautés juives du *Reich* pendant la première moitié du XIV^e siècle (p. 293–366). Se fondant sur les martyrologes communautaires de Deutz et de Nuremberg², qui ont consigné les meurtres commis pendant la peste, il a entrepris une étude détaillée de l'encadrement de la population juive de l'Empire à la veille des pogromes, distinguant entre communautés (*Kehiloth*) et les plus petits habitats (*Yeshuvim*) dont le nombre des habitants ne permettait pas la constitution des structures communautaires³. Suivant les martyrologes, l'auteur mentionne une structure de huit régions, 40 communautés et 238 autres toponymes; il est important de souligner qu'à l'époque étudiée par M. Barzen, l'implantation des juifs du Saint-Empire fut sensiblement élargie vers l'est, contenant l'Autriche, la Saxe et le Brandebourg. Le volume s'achève par un index des noms des personnes et des lieux. Tous ces exposés représentent un éventail varié de la présence juive dans les pays de l'Empire, de leurs rapports avec les autorités et surtout avec la société urbaine. Pourtant, sauf de mentions des rabbins et de leurs écoles dans les chapitres consacrés aux régions, on reste sur sa soif quant à la nature et les traits caractéristiques des activités spirituelles et intellectuelles du judaïsme *ashkenaze*. Par exemple, la formation et le développement des écoles talmudiques à partir du XI^e siècle dans la Rhénanie et leur rayonnement européen, suivie par l'œuvre législative et juridique de Méir de Rothenburg et de ses élèves au XIII^e siècle et culminant avec les achèvements de l'école de Vienne, au XIV^e siècle. À cet égard il fallait mentionner l'essor des courants mystiques, soit le caractère piétiste particulier aux juifs de l'Empire, ainsi que celui de la poésie religieuse, incluse dans la liturgie

2 Das Martyrologium des Nürnberger Memorbuchs, hg. von S. SALFELD, Berlin 1898. Des martyrologes ont été compilés dans diverses communautés à servir les prières pour les morts pendant les persécutions, à partir du Mémorial de Mayence (début du XII^e siècle, après la première croisade). Cf. à cet égard, M. WEINBERG, Untersuchungen über des Wesen der Memorbuches, dans: Jahrbuch der Jüdisch Literarischen Gesellschaft, 16 (1924), p. 253–320.

3 La distinction entre *Kehilah* et *Yeshuvim* fut pratiquée depuis l'Antiquité tardive; cf. S. W. BARON, The Jewish Community, Philadelphia 1943. Pour la période rélevante ici, cf. I. A. AGUS, The Heroic Age of Franco-German Jewry, New York 1969, ainsi que l'étude d'un Yishuv en France au XII^e siècle: A. GRABOÏS, L'abbaye de Saint-Denis et les juifs sous l'abbatit de Suger, dans: Annales. E.S.C. 24 (1969), p. 1187–1195.

synagogale⁴. Ces thèmes devraient être une partie intégrante de ce grand ouvrage, d'autant plus que, grâce aux études abondantes, il était facile de procéder à une synthèse et compléter la cartographie (section B) dans l'Atlas.

II. Le deuxième volume de ce triptyque, intitulé «Ortskatalog», est le résultat d'un travail minutieux de rédaction. La liste alphabétique des noms de lieux (p. 9–400), contient de notices incluant les renseignements disponibles sur toutes les localités des sept régions (v. t. I) qui ont été marquées par la présence des juifs, qu'il s'agisse de grandes communautés ou bien de petits *Yeshuvim*. Ces renseignements ont été systématiquement élaborés selon huit critères, dont 1. Mentions de la présence des juifs correspondant aux époques étudiées au t. I; 2. Activités communautaires et cultuelles; 3. Persécutions; 4. Expulsions; 5. Activités seigneuriales; 6. Caractéristiques urbaines et activités des Mendiants; 7. Privilèges émis par les autorités et 8. Particularités. Évidemment, ces notices accusent des variations; aussi bien, elles sont plus amples quand il s'agit des centres, par exemple, Cologne, Mayence, Troyes et Lyon, ou plus brèves dans le cas de petits peuplements, comme Innsbruck, reflétant le caractère sporadique de son habitat juif au bas Moyen Âge, Mondovi au Piémont ou Rotenberg (Rougemont) en Alsace, avec simples mentions d'implantation. La seconde partie de ce volume est dédiée à la bibliographie (p. 403–468). Elle contient des sources manuscrites et les éditions de textes hébraïques et latins, ainsi que des études, concernant à la fois l'environnement non-juif et les populations juives. Cette bibliographie est mise à jour, contenant les résultats de la recherche des spécialistes de différents courants historiques et culturels, rédigés par leurs auteurs en allemand, français, italien, néerlandais, ainsi qu'en anglais et en hébreu. En somme, il s'agit d'un instrument de travail très utile; ceci, malgré l'absence d'un petit nombre de travaux.

III. Le t. III («Atlas») comporte un intérêt particulier en raison de l'effort fait pour cartographier⁵ la matière étudiée dans les volumes précédents. Rédigé par J. MÜLLER, l'«Atlas» contient 104 cartes, dont 43 concernent les implantations juives dans les sept régions respectives du t. I et 38 reflétant les persécutions et les expulsions dans ces mêmes régions. À ce compte, il faut ajouter les trois cartes concernant l'organisation régionale et locale juive avant et après la peste noire. Ces représentations graphiques incluent à la fois des communautés et des implantations dispersées mentionnées dans les textes, ainsi que des habitats juifs dont l'existence n'est pas sûre. Elles soulignent la densité du peuplement juif surtout dans les vallées du Rhin et de la Moselle et, d'autre part, des changements au cours des différentes périodes du haut et bas Moyen Âge, causées en partie par des persécutions, expulsions et émigrations. Les dix cartes concernant les activités cultuelles et culturelles (section B), sont intéressantes en raison de la représentation cartographique des institutions juives, telles que centres communautaires, synagogues, bains rituels (*Miqveh*), cimetières et la survie des «rues des juifs» attestées dans la toponymie urbaine; on regrette, à cet égard, l'absence des centres scolaires, intellectuels et culturels qui ont marqué la vie du judaïsme *ashkenaze*. Enfin, il est utile de remarquer les heureux résultats de l'essai de cartographier les données de thèmes divers, étudiés dans la troisième partie du t. I. En somme, il faut féliciter les auteurs et l'atelier cartographique pour la clarté des cartes. Leur contribution au domaine de la géographie historique, dont ils ont adopté les méthodes, constitue un jalon important pour une éventuelle édition d'un atlas général de l'histoire de la diaspora juive⁶.

Aryeh GRABOÏS, Haïfa

4 V. L. ZUNZ, *Die Synagogale Poesie des Mittelalters*, t. 1–2, Berlin 1859.

5 En ce qui concerne la méthodologie adoptée pour la cartographie, cf. les travaux inclus dans le recueil suivant: D. DENNECKE, K. FEHN (Hg.) *Geographie in der Geschichte*, Stuttgart 1989.

6 Pour la comparaison, v. deux ouvrages récents: H. BEINART (ed.), *Atlas of Medieval Jewish History*, New York 1992; D. COHN-SHERBOK (ed.), *Atlas of Jewish History*, London 1994.

Armut im Mittelalter, hg. von Otto Gerhard OEXLE, Ostfildern (Jan Thorbecke) 2004, 404 p. (Vorträge und Forschungen, 58), ISBN 3-7995-6658-9, EUR 54,00.

Comme le rappelle l'éditeur scientifique dans son bref mot d'introduction, l'histoire de la pauvreté n'est devenue un objet d'étude que très tardivement en Allemagne, en particulier pour la période médiévale. Ce volume, issu d'une rencontre de la Reichenau, comble une partie du retard, en se concentrant sur un champ précis. Les neuf contributions et la synthèse finale ont en effet pour objectif d'étudier la pauvreté et les pauvres au Moyen Âge dans les discours et les pratiques, en mettant l'accent sur les formes sociales de la pauvreté, mais plus encore sur ses représentations. Les travaux excluent donc d'emblée la pauvreté volontaire ou la pauvreté spirituelle; ils ne couvrent d'autre part que l'Occident, pour ne pas dire l'Empire (à deux exceptions près), et surtout les deux derniers siècles du Moyen Âge. Le volume commence par une courte mais très réussie ouverture interdisciplinaire. L'historien de l'art Thomas RAFF commence par une sélection de personnifications de la pauvreté, de la Dame Pauvreté de Giotto dans la basilique Saint-François d'Assise à plusieurs peintures et gravures du XVI^e siècle, avant de présenter des œuvres opposant des figures de riches et de pauvres. Il part ainsi à la recherche des signes extérieurs de la pauvreté dans l'iconographie médiévale, et retrace l'évolution conduisant de la célébation de la pauvreté volontaire à l'expression de la pauvreté subie, vécue comme déchéance. Celle-ci se manifeste par les haillons, le nomadisme forcé (le pauvre est toujours en mouvement alors que le riche est bien planté sur ses jambes), la bouche ouverte qui crie sa faim, ou encore la taille du pauvre, toujours plus petit que le riche. Les vingt planches de reproduction des œuvres analysées sont magnifiques. Dieter KARTSCHOKE présente dans une contribution de 50 pages la pauvreté dans la poésie médiévale allemande des XII^e et XIII^e siècles pour l'essentiel. Il adopte d'abord une démarche philologique, en examinant la polysémie du mot *arm* (signifiant à la fois *miser* et *pauper*), qui qualifie celui qui a perdu son statut social ou a plongé dans la misère morale, tout homme travaillant de ses mains, mais a une connotation positive lorsqu'il désigne l'homme humble. La pauvreté dans la poésie est d'abord celle dont se plaint le poète, Walther von der Vogelweide, Wolfram von Eschenbach ou Oswald von Wolkenstein – ou le narrateur dans leurs écrits; même les souris ne trouveraient rien dans son logis, dit Wolfram. La littérature didactique produit une image très nuancée de la pauvreté, synonyme de déchéance, mais qui, si elle est supportée dignement, conduit au Ciel. Dans le roman courtois, c'est surtout le noble appauvri que l'on rencontre, que son état soit subi ou choisi, et que la narration s'accompagne ou non de considérations sur la pauvreté spirituelle. Enfin la littérature édifiante, qui donne des descriptions vivantes de l'état de pauvreté, appelle surtout à la charité envers ceux qui en sont victimes.

Beate SCHUSTER invite ensuite, dans une contribution originale sur «La voix du faux *pauper*. Le récit de croisade de Raymond d'Aguilers et la question des pauvres», à lire ce texte non comme la narration authentique d'un témoin naïf mais bien plus comme une fiction littéraire datant au plus tôt de la fin du XII^e siècle, écrite en réaction aux «campagnes publicitaires» en faveur des troisième et quatrième croisades. Loin d'être la voix des pauvres, Raymond critiquerait, en le conduisant *ad absurdum*, le discours de justification des croisades par l'idéal de pauvreté (la croisade comme imitation du Christ): son œuvre serait une parodie. Joseph MORSEL se lance dans une histoire du discours sur la pauvreté et la noblesse. Il remet en cause l'idée reçue qui assimile, dans le couple *potens/pauper*, automatiquement le *potens* au noble, censé secourir le *pauper*, et demande de ne pas considérer les catégories «noblesse» et «pauvreté» comme des invariants historiques et de se garder des pseudo-continuités. Dans un premier temps Morsel réfute l'idée traditionnelle de l'appauvrissement de la noblesse à la fin du Moyen Âge, que les sources ne permettent pas de constater, et appelle à faire l'examen du discours produit sur la pauvreté en relation avec la noblesse. Dans les traités mettant en scène les valeurs aristocratiques, la pauvreté apparaît d'abord comme un défi adressé au noble pauvre, qui doit l'affronter comme on l'attend de lui pour

prouver son état noble et ainsi conserver l'ordre du monde voulu par Dieu. D'autre part, des (petits) nobles eux-mêmes se qualifient de pauvres pour appeler les princes à protéger leur position de seigneurs. Cette pauvreté proclamée peut être comprise comme positionnement au sein du groupe noble, et ainsi comme un »facteur d'intégration dans la noblesse«.

Les autres contributions sont centrées sur la société urbaine. Valentin GROEBNER esquisse la »culture de la pauvreté« – une notion vivement critiquée dans la discussion – dans la ville de la fin du Moyen Âge, en comprenant »culture« comme »ce que les gens utilisent dans leur vie quotidienne« (p. 167 et p. 371), qui est nécessairement en perpétuelle recomposition et renégociation. Pour tenter de saisir des traits de cette »culture«, Groebner choisit d'en étudier trois éléments, les vêtements, très onéreux pour les pauvres, l'économie informelle, et les signes distinctifs, des insignes en fer-blanc des mendiants jusqu'aux habits – pris cette fois-ci non pour leur valeur marchande mais symbolique. La culture de la pauvreté apparaît comme fondamentalement conflictuelle, entre les tromperies et dissimulations dont sont accusés les mendiants menteurs ou les prostituées habillées richement et la compassion sur laquelle les pauvres honorables peuvent compter. La pauvreté est un état à négocier entre les pauvres, les autorités et les bourgeois, et chargé d'une valeur symbolique très instable. Peter SCHUSTER montre à partir de l'exemple de Constance le décalage entre la rigidité des normes et la flexibilité des pratiques dans les condamnations judiciaires; les bannissements, comme les exécutions, étaient souvent remplacés par des amendes ou des »travaux d'intérêt général«. Finalement les vrais »pauvres« que la justice frappait dans toute sa rigueur étaient les personnes isolées, dénuées d'amis pour les soutenir ou se porter garants. La vieillesse, qui empêche de travailler, était également un facteur de pauvreté, dit Gabriela SIGNORI, qui étudie de manière très convaincante à partir des actes du tribunal échevinal de Bâle les contrats de pension (*Notpfründe*) que passaient les personnes âgées avec des parents ou d'autres proches, à qui ils léguaient tous leurs biens contre gîte et couvert. Les »pensionnaires« – à 60% des femmes – n'appartenaient pas à la frange la plus pauvre de la population; avec le capital qu'ils léguaient selon les termes du contrat de pension, ils auraient pu facilement s'acheter une prébende dans un hôpital (dont ils voulaient cependant éviter les règles de vie trop strictes). En revanche, la grande majorité d'entre eux n'avaient pas d'enfants, qui constituaient alors un capital social essentiel, en particulier pour les veuves. Le contrat redonnait ainsi à ces vieillards des »amis«, qui les sauvaient de l'isolement.

Les deux dernières communications traitent de l'image des pauvres dans les villes de la fin du Moyen Âge. Le regretté Ernst SCHUBERT expose dans une synthèse impressionnante de près de 70 pages consacrée à l'histoire de l'aumône dans un long XV^e siècle l'évolution de la représentation du mendiant, qui passe du pauvre honteux à la figure inquiétante du pauvre valide, préférant mendier alors qu'il pourrait travailler. L'attitude des autorités urbaines évolue de façon parallèle, de la prise en considération politique du problème à la volonté de contrôle. Schubert nuance l'influence de la Réforme dans cette évolution, en proposant une chronologie nouvelle. La question de la représentation des pauvres est également abordée par Frank REXROTH dans sa contribution sur Londres à la fin du Moyen Âge. Il présente le lent processus qui vit la frontière de l'honorabilité se déplacer entre le milieu du XIV^e et le milieu du XV^e siècle, au terme duquel les pauvres se retrouvèrent du mauvais côté, la figure du mendiant bien-portant s'étant imposée. Une société marginalisant une de ses composantes cherchant avant tout à renforcer sa propre cohésion, Rexroth démontre que le discours stigmatisant porté sur les pauvres servait à légitimer et renforcer la domination du conseil des *aldermen*.

La riche conclusion finale (50 pages), de la plume de Franz FELTEN, ne se limite pas à un simple résumé des communications, mais présente sans fard les discussions parfois houleuses auxquelles elles donnèrent lieu. Felten s'emploie à rééquilibrer le volume, trop orienté sur le Moyen Âge tardif, en signant deux excursus. Le premier porte sur les pauvres valides au haut Moyen Âge et au Moyen Âge central; du capitulaire de Nimègue en 806 au

décret de Gratien, les sources suggérant l'hostilité envers les vagabonds qui seraient aptes au travail ou envers les pauvres infâmes sont nombreuses. Le second excursus constitue presque un article à part entière, et se concentre sur les principes et les modalités de la domination des *potentes* sur les *pauperes*. Ce volume est passionnant. On est tenté de le comparer aux travaux effectués dans les années soixante-dix sous la direction de Michel Mollat, mais son propos est plus limité – il faut accepter l'absence presque totale du monde rural et la très forte surreprésentation du Moyen Âge tardif – et les problématiques différentes, même si ça et là le lecteur peut avoir des impressions de déjà-vu. Surtout, l'accent mis dans les contributions sur les représentations de la pauvreté lui donne une vraie cohérence.

Olivier RICHARD, Strasbourg

Martin KAUFHOLD, *Wendepunkte des Mittelalters. Von der Kaiserkrönung Karls des Großen bis zur Entdeckung Amerikas, Ostfildern* (Jan Thorbecke) 2004, 221 p., ISBN 3-7995-0144-4, EUR 24,90.

This is an attractive book in several respects. It looks good, it feels good, and it is enlivened by 29 plates in colour, a number of which were new to the reviewer. It is also an old-fashioned book, for each of its 31 short chapters tells a story about persons and events, and about the changes which they brought about or caused to be brought about in Europe of the Middle Ages. These are the »turning points« of the title. M. Kaufhold raises his hat to the Annales School of historical research and writing, but he makes no excuse for his approach in this book. In the spirit of Lawrence Stone's essay on narrative he believes (p. 9) that drama can have an enlivening effect on historical writing, and that historians of each generation should spend a little time reconsidering the classics of their chosen subject. Hopefully, many students of history, including those whose undergraduate days lie far behind them, will agree with him.

The 31 turning points are the author's personal choice, so there is no arguing about that. The principal figures are well known. Charlemagne, Urban II and the First Crusade, Abelard and Heloise, Francis of Assisi, Frederick II of Hohenstaufen, Marco Polo, Joan of Arc, Gutenberg and Christopher Columbus are represented, and many more besides. Events include Becket's murder, the battle of Crecy, introduction of the Florin, the Black Death. Areas of human activity are politics, religion, law, arts and crafts, economy, technology and travel. But there are chapters on less well known persons and events. Every history has its pre-history, and so 1066 and all that, so well known to Anglo-Saxon readers, was preceded, according to the story, by the Treaty of St Clair-sur-Epte in 911 when, following a military defeat, the heathen Vikings and Norsemen started to change into christian Normans. We can read here what followed from that. The chapter on the cathedral of Lund (anno 1103) in Sweden addresses the related question of how the Scandinavian countries were christianized. Not by missionaries sent to them from elsewhere, but by the Nordic peoples' own inclinations and efforts. Christianisation was a home grown process of assimilation. The chapters, averaging uniformly about 7 pages in length, open with a title and a summary containing the essential point(s) which the author intends to make. The summary is followed by a shorter or longer table of dates which place the main event, the turning point of the book's title, within a chronology of related events. A presentation of the main event together with its pre-history is followed by analysis and the author's interpretation of its significance. Nice touches to the narrative lie in details. Why, we may ask, were there medieval kingdoms of France and of England but no medieval kingdom of Germany? Because the »national uncertainty« (»nationale Unbestimmtheit«, p. 28) of the rulers of Germany in the Middle Ages was occasioned by the crowning of Otto the Great in 962 as King of the Romans (*Rex Romanorum*), and from then on by harking back to Italy and

imperial glory. Occasional remarks and reminders link a topic to an earlier one without there being an explicit system of cross reference. The effect is not only to inform but to provoke the reader to reflection and thought. The book ends with a section which lists primary sources for each chapter, and some selected secondary literature up to 2003.

This is a book for those who enjoy a good story, especially when much of it is true. With a little imagination on the reader's part, how near some of it appears to our own time. Kaufholds' language is temperate enough when he retells the story of a 40 years old teacher who seduces his 16 years old pupil. This is not from yesterday's tabloid headline, but the tragic life of Peter Abelard a thousand years ago. Conversely, a cardinal declares himself unworthy to be elected pope. Not some medieval prelate prostrating himself before the altar, but pope Benedict XVI on the eve of his election in 2005. And may readers not compare the travels of pope John Paul II in the 20th century to those of Leo IX (p. 32) in the 11th?

The book's origins lie in lectures which the author gave at Heidelberg and Augsburg, and one of its strengths is reflected in this. There is a feeling which hearing a good lecture radiates when the speaker sensibly follows the recipe: »tell them what you are going to tell them, tell it, and then tell them what you have told them«. Apropos: writing on the Black Death, Kaufhold points out that, besides the huge loss of human life that it caused, there was also a parallel loss of orally transmitted knowledge (p. 165), in an age where writing was limited to only small sections of society and their interests. The style is descriptive, factual, sober, and almost detached, but not wholly. An engaging feature is the way in which the author presents the principal actors, their motives and their emotions. An example, touched on above, is the story of Heloise and Abelard who in their own writings provide us with literary evidence for the psychological dimension in social life. Again using a little imagination, one is tempted to compare the characters of Heloise and Joan of Arc, their strengths of opinion, despite or because of their different stations in life. Who could fail to be moved with sympathy for Joan on seeing Fauquembergue's crude but contemporary pen drawing on p. 191?

A point which invites criticism, however, is the author's use and then gradual weakening of his own chosen term »turning point«. Becket's murder is not a turning point but rather a »milestone« (»Wegmarke«, p. 86). However, the introduction of the Florin in the year 1252 had all the criteria of a »real« turning point (»wirkliche Wende«, p. 124). But, increasingly, the concept of a turning point becomes dissolved (»zunehmend aufgelöst«, p. 197), when faced with the immensity of the Renaissance. Historians, clearly, have a problem with the idea of a turning point. In view of the many subjects which have a place in the book, including church art and architecture, it is regrettable that there was no place for Western music. Guido and Pérotin are absent, although the influence of their discoveries and creations, especially Guido's notation, is increasing throughout the modern world. But there is hope. The author indicated that the list of topics was not closed. A subsequent edition will be an opportunity to include them and their music, and to correct some misprints on p. 9, 86 and 91 (*Constitutions*), 198 and 202. It is also to be hoped that a register of names and places will be included. This book is recommended not only to interested lay persons, but to History undergraduates who may be encouraged to explore the primary sources as a first essential step towards their own original researches.

James P. WARD, Vlaardingen

Ernst H. KANTOROWICZ, *Laudes Regiae*. Une étude des acclamations liturgiques et du culte du souverain au Moyen Âge, comprenant une étude de la musique des laudes avec des transcriptions musicales par Manfred F. BUKOFZER. Traduit de l'anglais par Alain WIJFFELS. Note marginale par Pierre LEGENDRE, Paris (Fayard) 2004, 403 p. (Les quarante piliers), ISBN 2-213-62246-9, EUR 27,00.

Enfin paraît en France, près de soixante ans après l'édition originale en anglais (1946), une très belle traduction de l'œuvre d'E. Kantorowicz, «*Laudes regiae*. A study in Liturgical Acclamation and Mediaeval Ruler Worship», à laquelle fut ajoutée une étude de la musique des Laudes assortie de transcriptions musicales par M. F. Bukofzer, elle aussi traduite en annexe par l'éditeur français. Ce livre est bien connu des médiévistes spécialistes de la liturgie, des idées et croyances politiques. Il présente une série d'études retraçant, dans diverses entités de l'espace européen, l'histoire d'un chant liturgique particulier, celui qui a pour objet la célébration du détenteur de la puissance terrestre. Ces études sont très minutieuses et elles nous font suivre pas à pas une démarche analytique, déductive et discursive à partir de multiples matériaux dont certains n'avaient jamais fait l'objet d'observation approfondie. Nous sommes bien, ici, transportés au cœur d'un atelier d'artiste où, sous nos yeux, l'œuvre prend lentement forme par une succession d'actes allant de la recherche du support et du mélange des couleurs jusqu'au geste «*créateur*», lui-même tributaire des étapes antérieures. Cette méthode du très lent cheminement, ponctué de savants détours, ne rend certes pas facile la lecture du livre qu'à juste titre son éditeur français qualifie d'œuvre «*tâtonnante*», de «*notes de recherches et d'enseignement plutôt qu'essai général*», mais elle en fait, comme le dit aussi l'éditeur, un outil de travail et un recueil de réflexions de premier ordre pour tout médiéviste intéressé par la dimension théologique du politique et par la mise en œuvre d'une célébration du monarque comme participant, en tant qu'instrument de la divinité sur terre, à l'ordre du *cosmos*.

Le livre s'ouvre sur un court chapitre consacré aux diverses traditions aboutissant à l'inscription, sur les pièces de monnaies que l'on trouve en France où dans l'Empire à partir de Louis IX et de Frédéric II, de la triade *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*: tradition byzantine porteuse de son premier élément (*IC XC NIKA*), tradition d'une triade entonnée par les croisés comme cri de guerre face aux musulmans et déjà reprise au XII^e siècle par les rois normands d'Italie du sud dans leurs monnaies; mais aussi, évoquée furtivement, tradition issue d'une pratique liturgique née au VIII^e s. dans le monde franc, que l'auteur entreprend d'étudier dans le cadre du chap. II consacré aux *laudes regiae* gallo-franques. La triade *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat* apparaît en effet au début et au cœur de deux litanies remontant aux années 780–790: litanies qui n'ont ici rien de pénitentiel, mais qui invoquent le Christ conquérant – et l'intercession des saints – pour acclamer le pontife romain, le roi Charles et sa progéniture, ainsi que les *judices* et l'armée des Francs. Avec une remarquable minutie, l'auteur en analyse, formule après formule et mot par mot, les divers composants, l'agencement interne des suites de saints invoqués ainsi que l'étroit entrelacement entre acclamation du Christ, litanie des saints et laudes qui caractérise ces chants et qui disparaîtra au cours du IX^e s., puisque litanies et laudes cesseront alors de s'entremêler. E. Kantorowicz insiste sur le caractère martial, et parfaitement adapté au contexte franc, du vocabulaire utilisé comme de certaines séries de saints; il s'efforce de cerner l'origine et le façonnement de la triade à partir d'éléments romains et byzantins, et signale l'originalité d'une liturgie franque et carolingienne de l'acclamation prenant place au cœur d'une litanie des saints probablement d'origine insulaire (Grande Bretagne et Irlande). Le «*paysage*» des laudes est ainsi décrit comme plus typiquement carolingien que romain, constitué d'un «*brassage d'éléments gallicans et anglo-irlandais avec quelques apports romains*»; surtout, poursuit l'auteur, les laudes du VIII^e siècle ont une très forte connotation biblique – liée à la recherche ambiante des racines de l'histoire franque dans la tradition vétéro-testamentaire (identification du peuple franc au peuple élu, du roi sacré et tout parti-

culièrement de la personne de Charlemagne à la figure du David «prêtre et roi» – qui tendra par la suite, dit l'auteur, à s'estomper face à l'ancienne image du *Christus imperator*, cette dernière mutation étant «encouragée, stimulée et effectuée par le Saint-Siège». De cette étude de l'agencement interne et de ses variations au cours du règne de Charlemagne et de son fils, E. Kantorowicz tirait en 1946 des conclusions très novatrices sur le sens profond à donner à l'identité des intercesseurs associés au roi (les intercesseurs angéliques, supérieurs aux autres saints) ou au pape (les saints apôtres), et aux variations affectant l'ordre des acclamations – le roi Charles acclamé avant le pape au temps de Léon III –, comme sur la fonction théologico-politique de l'alliance entre litanie et laudes: cette alliance vient illustrer l'«harmonie cosmique» que l'on s'efforce d'établir entre le Ciel, l'Église et l'État, et l'ensemble exprime très fortement la reconnaissance, par l'Église, de la légitimité du roi.

Le chap. III est en apparence, si l'on s'en tient au titre, consacré à la version franco-romaine des laudes impériales, chantées notamment lors des couronnements romains et résultant (selon l'auteur qui justifie ainsi cette appellation double préférée à l'appellation classique de «laudes romaines») d'une fusion, opérée après le couronnement de l'an 800, de la liturgie franque et de l'ancienne tradition romaine des acclamations: des laudes débarrassées de la triade et assorties d'une litanie (qui n'en est plus vraiment une puisqu'elle est simplifiée, pour chaque acclamation, à un unique intercesseur) comme d'un ordre d'acclamation rétablissant le pape au sommet de la hiérarchie. Mais ce chapitre contient aussi une importante digression sur l'usage et la signification théologico-politique des laudes chantées, en France et en Allemagne, non pas lors des couronnements initiaux (les *ordines* du sacre ignoraient le rituel des laudes), mais lors de ces grandes fêtes liturgiques de l'année au cours desquelles, assez fréquemment aux XI^e et XII^e s., les principaux monarques européens réitéraient leur couronnement initial en ceignant solennellement la couronne. Les autres chapitres explorent d'abord les laudes épiscopales et pontificales (chap. IV), avec de remarquables pages sur l'évolution des laudes pontificales en relation avec les prétentions de la papauté grégorienne et post-grégorienne à l'*imperium mundi*, ensuite les laudes dalmates (où s'entrecroisent influences occidentales et byzantines) et les laudes vénitiennes (chap. V) chantées notamment dans les dépendances insulaires (Adriatique et méditerranée orientale) de la République conquises aux XI^e et XII^e s., et plus proches, en ces lieux, des versions occidentales et franques, conçues surtout comme instrument liturgique de l'emprise de la «Seigneurie» (et de son patron tutélaire, saint Marc) sur ses colonies. Vient enfin (chap. VI) l'étude de la pratique des laudes dans les États normands: Sicile, Normandie, Angleterre. L'auteur y montre l'influence de la pratique normande – issue de la tradition gallo-franque et attestée pour la première fois au temps du Conquérant – de laudes chantées les jours de fêtes en l'honneur du pape, du roi de France et du duc. Il confirme que les anciennes laudes normandes des jours de fêtes furent «exportées» vers l'Angleterre où, peut-être en raison de la coïncidence des premiers couronnements de rois normands avec de grands jours fériés (l'influence des laudes des couronnements romains serait ainsi, selon l'auteur, inexistante), elles devinrent également laudes de couronnement, intégrées au rituel d'accession à la royauté. C'est donc d'Angleterre, en raison des évidentes relations entretenues entre ce royaume et la Normandie, mais aussi entre la monarchie anglo-normande et les princes normands de Sicile que se serait propagée l'acclamation du couronnement, trait spécifique et caractéristique des trois États normands et marque supplémentaire d'une profonde unité de ce monde normand déjà constaté sur bien d'autres registres.

Un livre riche, porteur d'une réflexion continue sur l'idéologie du pouvoir, s'achevant sur une réflexion lucide et désabusée sur le retour en force des laudes et leur «instrumentalisation» dans le cadre des dictatures du XX^e s., notamment dans l'Italie de Mussolini; et un livre qu'il serait vain de confronter avec de plus récents écrits, sur les rituels, la pensée politique ou les représentations du pouvoir par exemple, pour noter ici et là toutes les avancées de la science historique depuis soixante ans. Tout comme «Les deux corps du roi» écrit

quelques années après, cet ouvrage de Kantorowicz demeure, malgré le temps qui passe, un chef-d'œuvre.

Yves SASSIER, Paris

Karl-Heinz SPIESS (Hg.), *Medien der Kommunikation im Mittelalter*, Stuttgart (Franz Steiner) 2003, 323 p. (Beiträge zur Kommunikationsgeschichte, 15), ISBN 3-515-08034-1, EUR 33,00.

La conscience des développements, voire même des révolutions médiatiques contemporaines ne laisse pas indifférents les médiévistes. Depuis bien des années de nombreuses études ont été consacrées à la tension entre l'oral et l'écrit: ne citons que les travaux de Jack Goody et les recherches sur l'écrit pragmatique («pragmatische Schriftlichkeit») menées à Münster. Maintenant on découvre des nouvelles dimensions de la «médialité» et de la communication, comme celles qui font partie des «pratiques du cri au Moyen Âge»¹. L'attention portée au côté performatif des phénomènes en question exige en outre une nouvelle manière de voir les images ou même le corps comme porteurs de messages. Ce changement de perspective s'intègre dans une nouvelle histoire culturelle qui ne sert pas seulement, dans le cas de la «communication», à mieux comprendre les sociétés prémodernes, elle contribue en outre aux tentatives de préciser ou de corriger certains travaux non-spécialisés qui, parfois, n'utilisent le monde médiéval qu'en tant que cliché négatif à partir duquel le monde moderne se serait développé. Ne citons que les travaux pionniers de Werner Faulstich², très riches sur le plan méthodologique, mais également loin d'une vraie compréhension du monde médiéval.

Avec les notions de «médias» et «communication», la présente collection s'engage donc à étudier des phénomènes problématiques. La mise au point introductive de Volker DEPKAT (p. 9–48), qui compare les positions de Jürgen Habermas et de Niklas Luhmann, sert de point d'appui solide. Depkat met en relief les différences axiomatiques des deux approches, dont l'une se concentre sur les acteurs, tandis que la pensée de Luhmann s'intéresse avant tout au «système». Il favorise l'approche «systémique» de W. Faulstich comme fondement pour une histoire des médias et de la communication (excluant ainsi les «médias de réglage»), tout en indiquant des aspects à compléter et à préciser dans l'application à l'époque médiévale. Christina GANSEL (p. 49–62) regarde de plus près le modèle de Faulstich, qui distingue différentes catégories de médias, des médias «primaires» aux médias «quartaires», en fonction du niveau technologique nécessaire à la production ou à la réception d'un message. Elle identifie une rupture autour de l'an 1500 – avant, la communication aurait été dominé par les «médias primaires», produits par le corps humain sans nécessité d'utiliser une technologie élaborée. Les réflexions suivantes sur les capacités des médias partent d'une perspective moderne qui se focalise en premier lieu sur les processus d'institutionnalisation à l'intérieur de systèmes médiatiques particuliers.

Dans la suite on aborde des exemples concrets dans un ordre qui reflète le système théorique en ce qu'il reprend d'abord des phénomènes liés au corps humain et donc les «médias primaires». Hedwig RÖCKELEIN (p. 83–104) analyse la communication non-verbale dans le cadre des translations de reliques dans le haut Moyen Âge. Non seulement le corps du saint fonctionne comme médiateur du salut, mais dans le rituel qui entoure la situation liminale du transfert, les corps des spectateurs et le paysage sonore font partie d'un cadre performa-

1 Didier LETT, Nicholas OFFENSTADT (éd.), *Haro! Noël! Oyé! Pratiques du cri au Moyen Âge*, Paris 2003.

2 Werner FAULSTICH, *Die Geschichte der Medien*. 5 vol., Göttingen 1996–2004; Id., *Mediengeschichte*. 2 vol., Göttingen 2006.

tif. L'efficacité performative de la communication réapparaît dans les réflexions de Doris RUHE (p. 63–82) sur le rôle du conseil dans la littérature française du XII^e au XIV^e siècle. Ruhe constate un double décalage: d'un idéal qui vise à produire un consensus entre le prince et ses vassaux à la connaissance d'une sagesse absolue et d'une pratique orale du conseil vers un savoir fixé par l'écrit en forme de livre (cf. le »Livre de Sydrac« ou le »Secré des Secrez«). Le transfert médiatique ne remplace pourtant pas la personne du conseiller, qui peut devenir l'expert nécessaire à l'interprétation des sagesse écrites (p. 74).

Suivent plusieurs contributions sur les »médiats secondaires« qui nécessitent des moyens technologiques dans la production de l'information. Ulrich MÜLLER (p. 105–137) s'interroge sur les possibilités de reconstruire la dimension sémiologique d'objets archéologiques. Les cinq bassins de bronze qu'il analyse résistent toutefois à une interprétation définitive: sur le plan fonctionnel ils ont probablement servi à se laver les mains dans des contextes ritualisés, mais leurs programmes iconographiques, des séries de vertus et vices personnifiés, restent problématiques. Les images sous différentes formes sont au centre des textes suivants sur l'héraldique (Ludwig BIEWER, p. 139–154), les images »parlantes« (Klaus KRÜGER, p. 155–204) et les fresques profanes comme expression de l'identité nobiliaire (Robert FAJEN, p. 205–235). Biewer présente les armoiries comme un moyen international de communication (avant tout nobiliaire), qui n'a cependant pas fonctionné de façon »neutre«, grâce à sa dimension représentative qui visait à la domination. En témoignent les conflits autour des armes, comme l'exemple des écus français enlevés et détruits par des chevaliers anglais pendant leur voyage de Prusse à Königsberg. Cette pratique nécessite un savoir culturel – savoir qui était également nécessaire à la lecture des images, malgré les récits miraculeux du bas Moyen Âge sur des tableaux »parlants«: K. Krüger analyse le discours plurivoque qui s'est développé autour de l'art et la capacité de l'artiste d'exprimer des messages précis à travers l'image. Même dans l'art réaliste (ou plutôt vériste) du *quattro-* et *cinquecento* italien, la rhétorique des gestes ne pouvait acquérir le statut d'une langue indépendante. L'écrit³ devait donc concrétiser et clarifier les messages auxquels l'image elle-même ne pouvait que faire allusion, malgré les expressions affectives qui renvoient le spectateur à l'indicible. La relation complexe entre image et texte réapparaît dans les fresques analysées par Fajen, qui ne seraient compréhensibles qu'avec la »grille sémiotique« fournie par un texte précis et son contexte politique. Dans son »Livre du chevalier errant« le marquis Thomas III de Saluces aurait représenté (en l'immortalisant) le déclin de son propre pouvoir. Son fils illégitime, Valeran de Manta, pouvait ensuite se servir de ce modèle afin de styliser sa situation précaire sur un mode mélancolique. Dans les fresques qu'il a commandées pour son château de Manta, certains motifs topiques (fontaine de jeunesse, les preux et preuses) acquièrent donc un sens individualisé – l'indice le plus frappant en est le portrait de Valeran dans le cycle.

L'ensemble de ces études témoigne de la nécessité d'une analyse »intermédiatiale«, comme l'exprime Nikolaus HENKEL dans sa contribution sur le drame et les représentations théâtrales (p. 237–263). Entre le texte écrit, des plans de scène et le cadre architectural, Henkel montre l'entrecroisement de plusieurs dimensions médiatiques dans la performance d'un drame. Le rituel liturgique comme les grands jeux théâtraux intègrent et les acteurs et les spectateurs et confèrent au phénomène du jeu une complexité performative qui va jusqu'à inclure le chant, la musique, le mouvement et la danse. La pluridimensionnalité de la communication caractérise aussi les lettres (Jürgen HEROLD, p. 265–287). Les bases rhétoriques de la forme épistolaire renvoient au côté performatif de la communication qui trouve son expression symbolique dans la relation entre lettre et message⁴. Au seuil du XIV^e siècle une rupture va

3 Cf. aussi Meyer SCHAPIRO, *Les Mots et les Images. Sémiotique du langage visuel*, Paris 2000 (orig. 1973).

4 Cf. par ex. les contributions dans Horst WENZEL (éd.), *Gespräche – Boten – Briefe. Körpergedächtnis und Schriftgedächtnis im Mittelalter*, Berlin 1997.

de pair avec l'apparition d'une nouvelle forme de la »lettre close« qui entraîne certaines modifications de la structure de l'écrit. Plusieurs exemples de l'utilisation de lettres dans des contextes diplomatiques montrent l'interdépendance étroite entre la communication écrite et orale. Tandis que les réflexions de Herold possèdent un caractère introductif, la contribution de Falk EISERMANN (p. 289–320) mène directement au cœur de la discussion sur la »révolution médiatique« des années autour de 1500. À partir de trois cas (le conflit de succession dans l'archevêché de Mayence en 1461–1463, les »Landfrieden« promulgués dans l'Empire entre 1471 et 1500 et la tentative échouée de convoquer un nouveau concile à Bâle en 1482) il montre comment l'invention d'une nouvelle technique médiatique, les tracts imprimés, n'implique pas nécessairement une rupture au niveau des stratégies communicatives. Retenons l'exemple de Mayence: dans ce conflit les deux prétendants ne mobilisent pas seulement la nouvelle technique à différents degrés, ils ne laissent de plus imprimer que rarement des traités polémiques: des diplômes et bulles papales soutiennent leurs prétentions respectives. Par ailleurs, ils emploient le même imprimeur ... La nouvelle technique n'entraîne donc pas autant une rupture médiatique, mais les anciennes traditions de l'utilisation de l'écrit sont transférées sur un nouvel support qui n'emporte pas le jeu subitement. Ainsi nous disposons de plus de 40 000 diplômes, mandats et lettres sortis de la chancellerie de l'empereur Frédéric III, auxquels se n'ajoutent que 46 documents imprimés sous son nom – documents qui ne s'adressent qu'à un cercle restreint de destinataires. Le recours à l'imprimé dépendait surtout de l'existence pratique d'une officine. Selon Eisermann, qui préfère la conception d'une »évolution médiatique«, cet emploi se faisait d'une manière plus hésitante que la notion de la »révolution médiatique« ne voudrait nous le faire croire.

Bien au-delà de la visée concrète de son sujet, cette dernière contribution nous rappelle les limites des modèles de différents types de médias avec différents degrés de complexité: on peut compter l'écriture (manuscrite et imprimée) parmi les médias dits »secondaires«, dont la production nécessite des moyens techniques. Le niveau technique élevé de l'imprimé ne représente qu'une différence graduelle à l'intérieur de la même catégorie – ainsi on ne pourra qu'imparfaitement saisir les ruptures profondes, s'il y en a eu, entre les mondes médiatiques du Moyen Âge et ceux de l'époque moderne. Ceci semble d'autant plus important que l'enjeu de l'analyse ne consiste pas seulement à saisir et interpréter le développement technologique, mais aussi le contexte mental, qui semble déterminer l'utilisation des médias disponibles.

L'idée d'une évolution linéaire vers des systèmes médiatiques de plus en plus complexes risque de méconnaître la complexité propre au monde médiéval, dont l'apparente simplicité et la prépondérance des »médias primaires« est trompeuse. Faulstich a introduit la notion fertile de »l'homme-média« qui mériterait d'être exploitée plus intensément. L'ouvrage montre bien que la communication par l'écrit exigeait souvent un lien symbolique avec l'homme et sa corporalité afin d'authentifier le message transporté – qu'on pense aux messagers qui s'identifient par l'écrit, mais transmettent leur message en le récitant, ou à la conclusion d'un contrat politique par la rencontre personnelle de deux princes. Les différents médias, la voix, l'image, le geste et l'écrit, ne se distinguent pas seulement par leur capacité à transmettre des informations. Ils varient aussi dans l'intensité et le symbolisme du contact qu'ils établissent entre les individus communicants (rappelons-nous le double sens de l'expression à l'époque) – une dimension importante pour la communication et la confiance qu'elle peut inspirer. Le présent volume ouvre une multitude de pistes à poursuivre dans ce champ thématique et il a donc bien mérité un grand nombre de lecteurs qui approfondiront notre savoir dans ce domaine.

Klaus OSCEMA, Berne

Matthias M. TISCHLER, *Die Christus- und Engelweihe im Mittelalter. Texte, Bilder und Studien zu einem ekklesiologischen Erzählmotiv*, Berlin (Akademie Verlag) 2004, 244 p. (Eru-
diri Sapientia. Studien zum Mittelalter und zu seiner Rezeptionsgeschichte, 5), ISBN 3-05-
004075-0, EUR 94,80.

L'intérêt de M. M. Tischler pour le motif ecclésiologique particulier et peu traité qu'est la consécration d'édifices religieux par le Christ ou ses anges n'est pas neuf et c'est avec expérience et mûre réflexion qu'il nous livre ici le résultat de ses recherches, enrichi par ses travaux antérieurs consacrés aux textes de l'abbaye bénédictine de Einsiedeln. Il évoque comme point de départ de son travail le constat d'un regain d'intérêt pour les anges dans les parutions récentes, et cela pas seulement dans la littérature à caractère théologique. Son étude se présente en trois temps forts. Dans la longue première partie, M. M. Tischler examine des textes jusqu'à présent souvent ignorés, rédigés entre les XI^e et XV^e siècles, dans des lieux centraux de l'Église occidentale. C'est très logiquement qu'il expose d'abord les sources du motif qu'il analyse (bibliques, liturgiques ou légendaires, notamment). Il retrace ainsi l'historique des concepts développés dans ces textes à propos du Christ et des anges et explique quelles furent les conditions qui donnèrent lieu au motif de la consécration par le Christ ou ses anges, quelle est sa dimension historique, ecclésiologique, théologique. Il s'attache pour ce faire autant à la chronologie, qu'à la géographie, aux contextes légendaires ou politiques, dégagant à ce propos les rivalités qui opposent les différents centres de production des récits dont il traite.

Ceux-ci sont en effet rédigés dans une période de profond changement dans l'Église et dans un siècle de réforme où la concurrence entre les différents lieux de piété est forte. L'auteur évoque également, dans ces rivalités, l'importance des pèlerinages, un lieu consacré par les anges ou par le Christ étant plus prestigieux et donc plus à même d'attirer les fidèles. Cela amène quelques falsifications de données dans les récits mêmes de consécration, récits que l'on reprend ensuite dans des textes historiographiques, biographiques (dans les *vitae* notamment) et épiques afin de combler les lacunes existant dans l'histoire de la fondation des chapelles, églises ou autres lieux de culte. Cette utilisation et cette référence à une consécration céleste apportent en effet un certain prestige et nourrissent les concurrences. Parmi les exemples proposés par l'auteur, ceux d'Andechs, d'Avignon et d'Augsbourg illustrent la volonté de promouvoir des pèlerinages, ceux de Saint-Pierre-le-Vif et de Lagrasse le désir de se débarrasser d'un évêque, et ces motivations économiques et politiques se rejoignent dans les rivalités qui opposent les abbayes voisines: Figéac vs Conques et Aniane vs Gellone. C'est tout un arrière-plan historique mais aussi mental que M. M. Tischler nous dévoile ici. La deuxième partie met à la disposition du lecteur les textes analysés dans la première, et la troisième partie propose 13 planches qu'un très bref commentaire introduit. Ces représentations (dessin à la plume, initiale, sculpture, bois gravé) sont d'autant plus intéressantes que ce motif iconographique est rare, et les illustrations 5 à 13 (des XV^e et XVI^e siècles) sont d'ailleurs issues des archives de l'abbaye de Einsiedeln. Cette mise à disposition des textes et des images, suivie d'une bibliographie riche et claire et d'index fournis et précis permet au lecteur d'utiliser l'ouvrage de façon très pratique. C'est donc une étude profitable et d'une lecture agréable que nous propose M. M. Tischler. L'auteur attire notre attention sur un motif qui mérite qu'on s'y arrête et contribue ainsi à préciser l'image que l'on peut se faire de l'Église médiévale.

Florence BAYARD, Caen

Thorsten DROSTE, Joseph MARTIN, *Der Jakobsweg. Geschichte und Kunst der mittelalterlichen Pilgeroute durch Spanien*, Munich (Hirmer) 2004, 229 p., 187 ill., ISBN 3-7774-2005-0, EUR 69,00.

Another coffee-table book about the Pilgrim's Route to Santiago through Spain surely needs special justification, but this elegant volume immediately sets itself apart by virtue of its superb photography, the work of J. Martin, and its concise and accurate documentation presented by Th. Droste. The illustrations offer a set of wonderful scenic views as well as excellent quality general views and details of the major monuments, on which notes at the back provide skeleton information. The book was conceived, Droste explains, in relation to the twin notions of the turn of the second millennium CE and the celebration at Santiago of a Jubilee in the year 2004, the first of the new millennium, an event not to be repeated until 2010, when the summer feast of St James, July 25, next falls on a Sunday. Jubilee years have been celebrated at Santiago since 1426. The authors aim to celebrate a pilgrimage now expanded by pilgrims and travellers from Eastern Europe who join those from the West along the route – and to capture thereby a broad readership for this book.

The volume opens and closes with a topographical map of Spain by the noted sixteenth-century cartographer Abraham Ortelius reproduced on the endpapers, and the volume is structured according to the regions marked on that map: Aragón, Navarre (with the addition of La Rioja, the smallest of Spain's 17 regions and one which gained its independent regional status only in 1983, but one widely known as Spain's major wine-producing region), Old Castile, León, Galicia with Santiago, and Asturias. Two modern maps supplement Ortelius, showing the broad extent of European pilgrimage and outlining the route through northern Spain. Rather than tackle the four routes through France described in the twelfth-century *Pilgrim's Guide*, this book concentrates on the single route through Spain, from Puente la Reina to Santiago, preceded by sections on Aragón and Navarre. Droste's introduction gives an outline of the history of the cult of St James, the »discovery« of the relics by Pelayo c. 800 and their recognition by Theodemir, Bishop of Iria (Padrón), from where the see was swiftly transferred to the site of the tomb at Santiago de Compostela, the »field of stars«. The major stages in the subsequent history of the building of the magnificent late-eleventh and early twelfth-century cathedral follow, with an account of its later alterations, the hiding of the relics in anticipation of an English invasion in the sixteenth century and their rediscovery in the nineteenth.

More specific information about the early sources for the cult of St James in Spain would not have gone amiss in this book – notably a mention of the reference on Aldhelm's altar at Malmesbury of »St James, apostle of Spain«, in the seventh century; the *Breviarium Apostolorum*'s reference at about the same date to St James as the apostle of Spain; and at the other end of the spectrum, the importance of the Pistoia relic in the identification process when the relics were disinterred in the nineteenth century, as reported in *Acta Sanctorum*. It is surely not too much to expect even the coffee-table reader to wonder »how do we know all this« and to be given some pointers to the abundant early sources from which Droste derived the points made in his historical outline: the twelfth-century *Historia Compostelana* (ed. Falque Rey in the *Corpus Christianorum* series), the twelfth-century cartulary, *Tumbo A*, the facsimile of the twelfth-century *Codex Calixtinus* by Díaz y Díaz et al. (from where the famous portrait of St James on p. 184 is taken); the fourteenth-century cartulary *Tumbo B*. And, for our knowledge of how widespread this pilgrimage was in the Middle Ages, reference could have been made to the evidence of pilgrim badges in burial sites, as shown in the work of Spencer, Koldewey, and Bruna; for general background, the excellent exhibition catalogue »Wallfahrt kennt keine Grenzen«, Munich, 1984, still one of the best introductions to the topic; and, for the art, Arthur Kingsley Porter's »Romanesque Sculpture of the Pilgrimage Roads« which still holds a fundamental place in the art-historical literature.

The range and variety of beautiful images is to be highly commended: from the tenth-century bibles of León, of 920 and 960, to the Asturian jewelled crosses, the chalice of Doña Urraca and the shrine of St Isidore at León, to the painted ceiling at the Pantheon de Los Reyes, and the painting at San Julian de los Prados (an additional detail of the painting would have been desirable), retables, and tombs. The architecture and sculpture are naturally the main focus of pictorial attention, and the images include palaces, castles, and ramparts as well as churches and church decoration. It may seem carping to want even more – but surely both tympana of Santiago's south transept, not just one, merit a detailed view, and there is no image of Santiago Matamoros, vanquisher of the Moors at the battle of Clavijo in 844 – the one in the cathedral, or the one in *Tumbo B* should surely have found a place here. And the famous bridge at Puente la Reina, mentioned in the twelfth-century Pilgrim's Guide, where the two routes through the Pyrenees come together, is unlabelled as such among the plates. These quibbles notwithstanding, this is a lovely book that repays a careful read, and will surely inspire its readers to learn more about the great pilgrimage to Santiago, one of the most remarkable cultural manifestations of the Middle Ages whose amazing resurgence is a vibrant pan-European phenomenon today.

Alison STONES, Pittsburgh

Charlotte DENOËL, Saint André. *Culte et iconographie en France (V^e–XV^e siècles)*. Préface de Michel PASTOUREAU, Paris (École nationale des chartes) 2004, 302 S., 61 Abb., ISBN 2-900791-73-1, EUR 55,00.

Immer mehr Einzelstudien haben in den letzten Jahren deutlich gemacht, welchen bedeutenden Einfluß apocryphe Apostelleben auf die Kunst und die Literatur des Mittelalters hatten. Doch umfassende thematische Untersuchungen zu diesen Texten und ihrer Rezeptionsgeschichte zählen bisher immer noch zu den Desiderata. Der Grund ist offensichtlich: die Materie ist komplex, das Quellenmaterial abundant, und moderne systematische Voruntersuchungen wie Texteditionen oder Quellenverzeichnisse sind selten. Allein die Tatsache, daß die Autorin es gewagt hat, ein Thema wie den Andreaskult zu bearbeiten, verdient daher größte Beachtung. Und um es gleich vorwegzunehmen: das Ergebnis ist durchaus beeindruckend. Andreas hat als Petrusbruder und am Kreuz gestorbener Märtyrer eine herausragende Stellung im Apostelkollegium eingenommen. Trotzdem gab es bisher keine umfassende Studie zu seinem Kult und zur Ikonographie seiner Darstellung, den zwei Schwerpunkten des Buches, die auch seine Gliederung bestimmen. Der Leser bekommt so im ersten Teil der Studie zunächst einen Überblick über die antiken und mittelalterlichen Texttraditionen zu Andreas und die Verbreitung, die sie erfahren haben: Biblische, apocryphe und hagiographische Schriften in lateinischer, griechischer, aber auch aramäischer und altfranzösischer Sprache werden vorgestellt und Datierungs- und Autorenprobleme kritisch erörtert. Nach der Behandlung liturgischer Fragen zur Andreasverehrung, bei denen es u. a. um die Translationsfeste und die Bedeutung des Heiligen für die Kreuzesverehrung geht, erörtert die Autorin auch so selten behandelte Probleme wie die Hagiotoponomie und die Anthroponomie des Apostels. So wird deutlich, daß Andreas-Patrozinien seit dem 5. Jh. vor allem in den Italien benachbarten Regionen Galliens, im Bereich des Rhônets, im Languedoc, aber auch im Osten Frankreichs Verbreitung gefunden haben. Als Namensgeber für Personen war dem Petrusbruder jedoch nur geringer Erfolg beschieden. Namen griechischen Ursprungs fanden offensichtlich nur geringen Anklang. Die Andreasverehrung gewann schließlich im 11. Jh. an Bedeutung, als die Kreuzfahrer dank seiner Hilfe die Hl. Lanze in Antiochia fanden, ein Ereignis, das zum Erfolg des ersten Kreuzzugs erheblich beitrug. Der Kult erreichte dann seinen Höhepunkt im spätmittelalterlichen Burgund, wo es der Apostel sogar zum Landespatron brachte und seine Verehrung identitätsstiftende Funktion erlangte.

Im zweiten Teil der Arbeit analysiert die Autorin nicht nur, wie es der Titel erwarten ließe, die ikonographischen Traditionen der Andreasdarstellung, sondern auch die textlichen Zeugnisse, die ihnen zugrunde liegen. Hierbei wird neben den einschlägigen Passagen der Kirchenväter besonders den sicher in ihrem Einfluß zu oft unterschätzten Malhandbüchern der Künstler genügend Rechnung getragen; diese haben ohne Zweifel bei der Herausbildung der Heiligen-Attribute eine wichtige Rolle gespielt. Zum entscheidenden Erkennungszeichen des Petrusbruders wurde schließlich das sogenannte Andreaskreuz in X-Form, das sich jedoch erst im 15. Jh. durchgesetzt hat. Besonders die Zeit des 12.–14. Jhs. ist noch durch eine große ikonographische Freiheit gekennzeichnet, die es erlaubt hat, Andreas auch an quer aufgestellten oder an auf dem Kopf errichteten Kreuzen angebunden darzustellen.

Daß die Autorin bei so umfangreicher Materie Vollständigkeit kaum erlangen konnte und daß die Konzentration auf das heutige Frankreich als Untersuchungsraum bei einer das ganze Mittelalter umfassenden Untersuchung problematisch ist, soll hier deshalb nicht als Kritik verstanden werden: Weitere Studien, die auf dieser Arbeit aufbauen können, werden für einzelne Aspekte wie lokale Kulte und bei der Erforschung der Andreasverehrung in den Frankreich benachbarten Gebieten noch differenziertere Erkenntnisse bringen können.

Klaus KRÖNERT, Paris

Die Augustiner-Chorherren und die Chorfrauen-Gemeinschaften in der Schweiz, bearb. von Ursula BEGRICH et al., redigiert von Elsanne GILOMEN-SCHENKEL, unter Mitarbeit von Bernard ANDENMATTEN et al., Basel (Schwabe Verlag) 2004, 573 p. (Helvetia Sacra, Abteilung IV. Die Orden mit Augustinerregel, 2), ISBN 3-7965-1217-8, EUR 133,00.

Encore peu connue en France malgré ses nombreuses années d'existence, l'entreprise »Helvetia Sacra« ne se limite pas aux seules institutions diocésaines mais traite de l'ensemble des établissements ecclésiastiques helvétiques. Sa »couverture« est donc plus large que celle du »Monasticon belge«, circonscrit aux communautés régulières (ordre de saint Benoît, ordre de Cîteaux, ordre de saint Augustin) jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Elle est aussi plus ample que celle des »Fasti Ecclesiae Gallicanae« consacrés aux évêques, dignitaires et chapitres cathédraux français de la période 1200–1500. L'»Helvetia Sacra« met l'accent sur les notices biographiques. Celles-ci représentent à peu près les deux tiers des volumes, le principe retenu étant d'accorder à chaque individu autant de notices qu'il a rempli de fonctions, les simples bénéficiers n'étant toutefois pas concernés. Cette volonté délibérée, qui a parfois fait l'objet de discussions, a permis à la collection de se développer rapidement, malgré certaines contraintes, comme celle de devoir toujours user de la langue officielle des lieux concernés. Le premier ouvrage est sorti de presse en 1972, le dernier est prévu pour 2007. Contrairement aux »Fasti Ecclesiae Gallicanae«, les volumes de la collection »Helvetia Sacra« balayent un champ chronologique extrêmement étendu, des origines de l'institution traitée jusqu'à nos jours. Ce choix s'explique par le poids de l'Église dans les terres d'Empire longtemps encore après la fin de la période médiévale. Sur le plan géographique, l'entreprise déborde largement du cadre suisse actuel. D'abord parce qu'elle intègre la Haute-Savoie. Ensuite parce qu'une très grande attention portée aux archives conduit les auteurs des notices à exploiter des fonds dispersés bien au-delà des frontières de la Confédération helvétique: à Turin, à Annecy, à Innsbruck, à Vienne ... Ces fonds d'archives bénéficient ici de descriptions fort détaillées, signe éminemment caractéristique de la collection.

Le premier volume de la Section IV de l'»Helvetia Sacra«, réservée aux communautés suivant la règle dite de saint Augustin, était consacré exclusivement au Valais, plus particulièrement à l'hospice du Grand-Saint-Bernard et à l'abbaye de Saint-Maurice, deux institutions

de très grande réputation¹. Le volume suivant, portant le numéro 3, traitait des abbayes de chanoines prémontrés². Le présent volume revient sur les congrégations de chanoines réguliers de Saint-Augustin (les *canonici regulares sancti Augustini*), communautés érémitiques et hospitalières comprises, masculines autant que féminines.

Les éditeurs ont pris soin, dans l'introduction du volume ici présenté, de retracer l'évolution historique du mouvement canonial en Occident depuis la règle d'Aix de 816 réformant l'*Institutio canonicorum*, en passant par la réforme de 1059 (concile de Latran), les grands mouvements du XII^e siècle, comme Saint-Victor de Paris (1113–55) ou Arrouaise (1121–35), et la congrégation de Windesheim à la fin du XIV^e siècle. Toutes les fondations sont du reste d'origine médiévale. Elles datent pour l'essentiel du XII^e siècle et témoignent de la volonté réformatrice des évêques de l'époque. Il serait instructif, dans le cadre d'une étude du mouvement canonial à l'échelle européenne, de confronter les observations des auteurs avec celles de Brigitte Meijns (Katholieke Universiteit Leuven) pour le comté de Flandre³. Les quatre mouvements et leurs établissements dans les diocèses suisses ont fait l'objet d'une brève et synthétique présentation: les congrégations du Grand-Saint-Bernard et de l'abbaye de Saint-Maurice, Marbach et ses coutumes, Obersteigen et la congrégation de Windesheim. La cartographie (entre p. 60 et p. 61) a été exécutée de manière remarquable. Elle permet, d'un simple coup d'œil, de repérer les zones intensément peuplées de réguliers et les autres, franchement délaissées: où l'on découvre une Suisse coupée en deux, selon un axe nord-est/sud-ouest, avec une concentration particulière dans le sillon rhodanien et dans le triangle formé par les lacs Léman, de Neuchâtel, de Thoune et de Brienz, les contraintes du relief alpin expliquant sans doute en partie le phénomène.

Le présent volume est fidèle aux traditions de la collection. Les notices suivent le même plan. Chaque institution est d'abord décrite sommairement suivant une grille désormais bien établie: situation, diocèse, nom tel qu'il apparaît dans les sources et suivant l'ordre chronologique, patron, statut, fondation et suppression. Viennent ensuite les grandes rubriques: histoire du couvent dans ses lignes de faite (fondation, situation religieuse antérieure s'il échet, droits et possessions, bâtiments, relations avec les autorités ecclésiastiques et civiles, situation de l'abbé ou du prieur dans le diocèse, relations avec d'autres couvents, organisation interne, sceau, évolution ultérieure de l'institution), inventaire de ses archives et bibliographie des sources imprimées et des travaux. La notice se termine alors – mais c'est là le mets principal – par la liste des supérieurs de la communauté, avec l'indication des termes chronologiques extrêmes pour chacun d'eux et surtout de précieux éléments biographiques. Les diocèses »suisses« sont donc à présent couverts: Sion, Bâle, Constance, Coire, Lausanne, Genève et Côme. Voilà qui réjouira les spécialistes des chanoines réguliers dont les études connaissent aujourd'hui un nouvel essor. Le tout récent colloque international organisé en juin-juillet 2006 au Puy-en-Velay en porte d'ailleurs témoignage. Au total, ce volume de la Section IV de l'»*Helvetia Sacra*« s'offre à nos regards comme un instrument de travail remarquable – s'achevant par plus de 50 pages d'index! – qui apporte sa pierre, et non des moindres, à l'édifice historiographique du mouvement canonial en Occident.

Monique MAILLARD-LUYPAERT, Soignies

- 1 Les chanoines réguliers de Saint-Augustin en Valais: le Grand-Saint-Bernard, Saint-Maurice d'Augaune, les prieurés valaisans d'Abondance, Bâle, Francfort-sur-le-Main 1997 (*Helvetia Sacra*, Abt. IV: Die Orden mit Augustinerregel, 1).
- 2 Die Prämonstratenser und Prämonstratenserinnen in der Schweiz, Bâle 2002 (*Helvetia Sacra*, Abt. IV: Die Orden mit Augustinerregel, 3).
- 3 B. MEIJNS, *Aken of Jérusalem? Het ontstaan en de hervorming van de kanonikale instellingen in Vlaanderen tot circa 1155*, 2 vol., Louvain 2000.

Scott D. TROYAN (ed.), *Medieval Rhetoric. A Casebook*, Abingdon (Routledge) 2004, VIII–262 p. (Routledge Medieval Casebooks), ISBN 0-415-97163-2, USD 100,00.

Ce volume publié dans la série des »Casebooks« de l'éditeur Routledge réunit dix essais se proposant de démontrer la présence de la rhétorique chez les auteurs médiévaux et leur dette envers les classiques. En fait le terme »medieval« doit être compris de façon bien restrictive: six des dix essais traitent de Chaucer, un septième concerne le roman »Sir Gawain and the Green Knight« de la même époque, le premier texte est un exposé général sur l'art de la poésie, discutant la place de l'imitation et de l'originalité chez des auteurs des XII^e et XIII^e siècles, l'avant-dernier exposé traite des manuels de rhétorique des XII^e et XIII^e siècles et le dernier texte, dû à l'éditeur du volume, tente de trouver une place pour la rhétorique dans »l'herméneutique« textuelle, en traduction: trouver un sens caché du texte derrière les topoi rhétoriques. Le titre du volume induit en erreur, celui de »La place de la rhétorique chez Chaucer« aurait été plus approprié. Chercher l'originalité et l'invention chez les médiévaux relève de l'anachronisme mais il se peut que Chaucer puisse être considéré comme un précurseur des »modernes«. Le public visé par ce volume, né d'une conférence de la »New Chaucer Society«, semble être celui des étudiants et des enseignants à la recherche d'informations spécialisées. La plupart des textes ont été déjà publiés ailleurs.

Voici la liste des contributions: Douglas KELLY, »The Medieval Art of Poetry and Prose: The Scope of Instruction and the Uses of Models« (p. 1–24); Georgiana DONAVIN, »Alphabets and Rosary Beads in Chaucer's ›An ABC‹« (p. 25–39); Ann ASTELL, »On the Usefulness and Use Value of Books. A Medieval and Modern Inquiry« (p. 41–62); Martin CAMARGO, »Time as Rhetorical Topos in Chaucer's Poetry« (p. 91–107); Timothy SPENCE, »The Prioress's *Oratio ad Mariam* and Medieval Prayer Composition« (p. 63–90); Peter MACK, »Argument and Emotion in ›Troilus and Criseyde‹« (p. 109–126); Marc GUIDRY, »Advice without Consent in ›Troilus and Criseyde‹ and ›The Canterbury Tales‹« (p. 127–145); Melissa SPRENKLE, »The Traces of Invention. Phatic Rhetoric, Anthology, and Intertextuality in ›Sir Gawain and the Green Knight‹« (p. 147–160); Robin BIRKY, »The Word Was Made Flesh. Gendered Bodies and Anti-Bodies in Twelfth- and Thirteenth-Century Arts of Poetry« (p. 161–215); Scott D. TROYAN, »Unwritten between the Lines. The Unspoken History of Rhetoric« (p. 217–245).

Veronika VON BÜREN, Paris

Karl BRUNNER, Gerhard JARITZ (Hg.), *Text als Realie. Internationaler Kongress Krems an der Donau 3. bis 6. Oktober 2000*, Wien (Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften) 2003, 422 p., 73 ill. (Veröffentlichungen des Instituts für Realienkunde des Mittelalters und der frühen Neuzeit, 18), ISBN 3-7001-3182-8, EUR 59,00.

L'»Institut für Realienkunde des Mittelalters und der frühen Neuzeit« a réussi à s'imposer en quelques années, grâce au travail de ses membres et notamment de G. Jaritz, comme une institution qui compte sur la scène scientifique internationale. La présente publication se fait l'écho d'une rencontre à Krems, en 2000, sous les auspices de cet Institut. Là se sont retrouvés des chercheurs d'horizons scientifiques différents: historiens de la littérature, diplomatistes, codicologues, historiens du livre, historiens de l'art, archéologues, hauts comme bas médiévistes ... autour de la thématique passionnante du texte comme *realia*: »Text als Realie«. Il s'agit de texte, mais aussi bien plus que de texte: c'est le document dans son ensemble qui intéresse ici, aussi bien pour le contenant que le contenu, aussi bien pour la forme que pour le style, le langage, l'écriture, pour le signe, comme aurait dit Roland Barthes. C'est le manuscrit ou l'archive, le »Lied« ou le Livre, le traité de droit et les lignes courbes des manuels de chiromancie ... Le cadre d'analyse: l'approche concrète de ces documents, de la production à l'utilisation et la conservation. Le document devient

ici objet d'histoire, sous la plume de médiévistes germanophones pour la plupart: c'est là tout l'intérêt. En effet, si l'histoire du livre et du document pour eux-mêmes s'installe comme une composante fondamentale (oserions-nous dire «à la mode?») de l'histoire médiévale, elle est surtout le fait d'historiens anglo-saxons et italiens; elle commence à s'implanter dans les pays francophones et jusqu'ici cherchait ses marques au-delà du Rhin (si l'on excepte les remarquables avancées des équipes de Münster en Westphalie, d'ailleurs étonnamment absentes dans ce volume-ci). Voilà que l'historiographie germanophone, elle aussi, s'attaque à ce territoire séduisant.

Ce ne sont donc pas des actes de colloque parmi d'autres que ces actes-ci. Nul doute que d'autres travaux suivront (et ont déjà suivi, sous les auspices de Paul Herold ou Thomas Hildbrand, pour ne prendre que ceux-ci). Ici, la plupart des communications comptent. En voici la liste commentée. Je m'arrêterai sur les articles qui me semblent plus intéressants ou plus problématiques. La Bible elle-même a été traitée par M. ZELZER («Von der Rolle zum Codex») et W. TELESKO («Die ›Riesenbibeln‹. Beobachtungen zu Form und Gebrauch einer hochmittelalterlichen Gattung»). L'article de Zelzer est essentiel en ce qu'il reprend le vieux problème du passage du rouleau au codex pour la basse antiquité: il fait le point de manière profitable pour un néophyte et nuance l'idée du passage au codex avec son adoption par les chrétiens. Pour l'Antiquité tardive toujours, à propos des pèlerinages en terre sainte, le travail de M. DIESENBERGER est une mine («Lesungen der Landschaft. Naturwahrnehmungen im Heiligen Land im 4. Jahrhundert»). On y confronte avec le discours biblique la vision de la Terre Sainte dans les textes de pèlerinage comme celui d'Égérie. Les mondes en marge de la chrétienté sont traités largement dans ce recueil. Ainsi la violence contre les livres juifs, les conflits entre chrétiens et juifs et leurs répercussions sur les livres sont expliqués par M. KEIL («Heilige Worte – Schriften des Abscheus. Der Umgang mit Büchern als Paradigma des jüdisch-christlichen Spannungsverhältnisses»). Ainsi les documents magiques sont-ils traités dans le sens «Realie» par F. FÜRBEETH («Texte der Magie – Magie der Texte. Zum Lebensraum magischer Texte im mittelalterlichen Handschriften am Beispiel der Chiromantie»): il y traite ainsi des traités de chiromancie dans le monde germanique (de manière un peu absconse parfois ...). Fascinant est le travail de G. MODESTIN, sur l'écrit des inquisiteurs qui s'attaque à un autre monde parallèle, celui des sorciers («Text als Repressionsinstrument. Zur Funktionalität der im Waadtländer Staatsarchiv aufbewahrten spätmittelalterlichen Hexenprozessenakten»). Il s'agit de l'écrit «efficace» mis en place par l'inquisition à Lausanne au XV^e s. On y voit des dossiers de procédure dont il faut se défier parce qu'ils ne reprennent que fort peu le contenu des enquêtes préliminaires. Celles-ci sont hélas peu conservées, mais G. Modestin en a retrouvé quelques traces qui lui permettent de fonder son propos. Son exploitation des registres de procédure montre également que ces actes sont utilisés directement sur d'autres hérétiques pour les pousser à l'aveu. Peut-on considérer que le monde féminin est «en marge» de la chrétienté, par la faute des hommes? Non: le travail de C. LUTTER nuance pertinemment les résultats parfois excessifs (quoique salutaires) affichés par les spécialistes du genre («Text und Geschlecht. Lesende und schreibende Frauen im 12. Jahrhundert»): à propos du *Hortus deliciarum*, ce recueil de type florilège, superbement décoré, préfacé doublement par l'abbesse Herrad de Hohenbourg, à la fin du XII^e s.

La décoration n'est guère traitée par C. Lutter – mais elle fait l'objet de toutes les attentions d'autres chercheurs: c'est le fameux rapport texte-image qui est étudié ici amplement dans de belles contributions de N. H. OTT («Text im Bild – Text als Bild. Zu Materialität, Zeichenkarakter und Aussageebene von Initialen im mittelalterlichen Handschriften»), de G. SCHÜSSLER («Der symbolische Buchstabe. Ungewöhnliche Künstlerbildnisse des Mittelalters»), voire, avec K. A. LEVINSON («Mode in der Schrift. Zur grafischen Gestaltung der deutschen Handschriften in der frühen Neuzeit»), une perspective historique et «esthétisante» des écritures du XVI^e et XVII^e s. et donc une nouvelle facette de la paléographie. Entre l'histoire de

l'art et l'histoire économique, le bel article de J. K. EBERLEIN sur la valeur des livres enluminés du Moyen Âge («Der Wert illustrierter Bücher im Mittelalter»), dans lequel l'auteur montre comment le livre décoré, objet de thésaurisation, est un élément constitutif du donné économique d'une maison religieuse ou princière. La décoration associée à l'écrit n'a pas qu'une valeur économique; elle peut aussi donner des accents plus affirmés à un groupe social ou religieux, comme cet étrange obituaire mural, peint à la fin du Moyen Âge chez les Dominicains de Krems (décrit par B. SCHEDL, «Medien der Verkündigung im Mittelalter. Zu den gemalten Anniversarien im Kremser Dominikanerkloster»). Avec ces documents, on rentre sur le terrain de l'épigraphe, à propos de laquelle quelques travaux rompent des lances, comme cette essai de systématisation des inscriptions (G. BLASCHITZ, «Wort und Bild auf Realien. Ein Versuch zur Systematik von Inschriften»), comme une passionnante étude sur les stylets et tablettes de cire (K. KRÜGER, «Schreibgriffel und Wachstaffeln als Zeugnisse von Schriftlichkeit im Mittelalter») – mais là aussi, c'est la bibliographie française qui manque, même si la bibliographie allemande ici recensée sera précieuse pour qui ne la connaît pas bien. Il n'empêche, où sont les travaux d'Elisabeth Lalou sur les tablettes de cire? Entre épigraphie et archéologie, on notera l'étude d'une volée d'objets ayant reçu des traces plus ou moins importantes d'écriture et auxquels s'intéresse l'archéologue (B. KATA, «Texte im Schutt und zwischen den Balken. Schriftquellen aus archäologischen Fundsituationen in Kempten [Allgäu]»). L'écrit entretient de tous temps des relations complexes avec le pouvoir et son expression première, la loi. La communication de J.-Ph. GENET, inexplicablement située tout à la fin du volume, éclaire d'un jour lumineux les rapports entre production de l'écrit, importance de la narrativité, impact du registre/livre comme codex et mise en place de l'État moderne, pour l'Angleterre (et, dans une certaine mesure, pour la France) de la fin du Moyen Âge («Présentation du texte et développement de l'état moderne»). Autre type documentaire destiné à la mise en scène, le livre «juridique» en ville à la fin du Moyen Âge (J. RAUSCHERT, «Gelöchert und befleckt. Inszenierung und Gebrauch städtischer Rechtstexte und spätmittelalterlicher Öffentlichkeit»).

Enfin, on notera l'importance du texte vivant, qui revient comme un leitmotiv dans ce recueil. Le texte vit, le texte bouge, le document est en constante création, interprétation, réinterprétation nous disent M. BLATTMANN («Der aktive Text. Anmerkungen zur Einwirkung von Bearbeitern auf Texte und zur Einwirkung von Texten auf ihre Bearbeiter») ou encore la pénétrante analyse de T. HILDBRAND qui compare le constant travail de reprise de l'acte diplomatique au fil des siècles, au mythe de Sisyphe («Sisyphus und die Urkunden. Mediävistische Überlegungen zur semiotischen Arbeit»). Le texte est vivant, a une vie en soi mais l'auteur n'est pas mort, contrairement à ce que soutiennent les envolées de la New Philology: voilà ce que démontre une fois de plus É. WENZEL, faisant le point magistralement sur le problème et s'appuyant sur un exemple de littérature germanique médiévale, le «Lied» de Neidhart (Nithard) où l'auteur reste essentiel au fil des siècles de célébrité de l'œuvre, même si c'est davantage un portrait mythique de celui-ci qui est recherché et dressé qu'une hypothétique biographie («Der Text als Realie? Auf der Suche nach dem Text und seinem Autor»).

Enfin, je terminerai par mon article préféré, celui de P. HEROLD («Schrift als Möglichkeit – Möglichkeit von Schrift»). Il traite de nouvelle diplomatie, dépassant les perspectives de la traditionnelle école de Vienne; ce n'est certes pas un article époustouffant de nouveautés, mais il explique clairement les positions que tout diplomate doit défendre désormais dans le cadre de ses travaux: le «Weg zur Urkunde (Urkundengesehe)» et le «Weg der Urkunde (Urkundenwirkung)». Au total, un bel ouvrage, plein de communications stimulantes et passionnantes. À l'entrée assez ardue, au plan parfois peu clair (les titres des communications ne sont pas toujours lumineux), sans index, il mérite cependant un long détour. Voilà la position germanophone sur les pratiques de l'écrit. Il faudra maintenant que la discussion s'engage: une seule communication francophone pour ce volume, aucune anglo-

saxonne ou italienne, c'est trop peu. La bibliographie citée par les chercheurs est trop nettement germanocentriste. Il va falloir faire l'Europe de l'histoire de l'écrit aussi. Mais des ouvrages comme celui-ci nous y mèneront avec enthousiasme.

Paul BERTRAND, Orléans

Donald A. BULLOUGH, Alcuin. Achievement and Reputation. Being Part of the Ford Lectures Delivered in Oxford in Hilary Term 1980, Leiden, Boston (Brill Academic Publishers) 2004, XXVIII-568 p. (Education and Society in the Middle Ages and the Renaissance, 16), ISBN 90-04-12865-4, EUR 141,00.

L'ouvrage de D. A. Bullough est un ouvrage singulier à plus d'un titre: comme le signale la note liminaire de l'éditeur, il s'agit là d'un ouvrage posthume, auquel son auteur, décédé en 2002, avait initialement souhaité donner la forme de deux volumes. Si l'auteur n'a pu ni mener à bien ce projet ni apporter les ultimes touches que demande toute publication, l'ouvrage publié par Brill correspond néanmoins bien à une étude charpentée, nourrie d'une approche pluridisciplinaire. G. Constable, dans l'hommage qui suit l'avertissement de l'éditeur, rappelle à juste titre comment D. A. Bullough, dont les centres d'intérêt étaient à l'origine définis par l'Italie du haut Moyen Âge, l'Angleterre anglo-saxonne et la Francie carolingienne, avait à cœur d'aborder des champs d'investigation aussi divers que ceux de la sociologie historique, de l'anthropologie, de l'archéologie, de l'iconographie, complétant ainsi sa maîtrise de l'histoire politique, économique ou intellectuelle. G. Constable insiste également sur le long cheminement de D. A. Bullough aux côtés d'Alcuin, auquel, depuis quelque trente années surtout, à la faveur d'articles de poids, consacrés au clerc anglo-saxon, le chercheur portait son attention, jetant, ce faisant, en quelque sorte, les fondations du présent ouvrage. Le sous-titre de ce dernier, »Being Part of the Ford Lectures Delivered in Oxford in Hilary Term 1980«, signale cependant une particularité essentielle de ce livre: en dépit de ce que l'intitulé premier laisse entrevoir, une possible monographie sur un personnage-clé du monde carolingien, l'ouvrage apporte plutôt des éclairages sur des points précis du parcours intellectuel et politique d'Alcuin, en accordant une large place à la critique ecdotique et codicologique, à la confrontation des sources, à la discussion de positions arrêtées par d'autres chercheurs, dans une composition dont le cadre correspond à celui de Leçons données en 1979-80, mais qui n'exclut pas la reprise d'éléments, vingt ans après, à la lumière de nouveaux acquis scientifiques ni, à l'occasion, sur des éléments ponctuels, une autocritique empreinte d'humilité et du souci de donner au lecteur une juste appréciation des problèmes, comme le montrent les incises nombreuses dans le corps de la présentation ou les notes qui sont de la main de l'auteur. Porté par une réflexion menée sur le long terme, correspondant à une »période prolongée de gestation«, comme le souligne l'auteur lui-même dans sa préface (p. XIX), ce livre est d'emblée, en dehors de toute considération scientifique, un fort bel exemple méthodologique et épistémologique de ce qu'est une recherche véritable, qui jamais ne tient pour définitivement acquis le résultat auquel elle aboutit, et accepte, par réel amour de la science, de revenir sur un point de vue préalablement adopté, quitte à reconsidérer entièrement la position initiale. Ainsi s'expliquent parfois les distorsions d'un chapitre à l'autre, les répétitions ou les rares écarts entre texte et notes qui traduisent le caractère de *work in progress* de certaines parties. Ainsi s'explique aussi parfois le caractère ardu qu'offre le cheminement d'une pensée qui se fraye un passage au cœur des données codicologiques complexes de la tradition des œuvres d'Alcuin.

Dans sa Préface, l'auteur explique son désir de réexaminer la tradition manuscrite des Lettres d'Alcuin d'abord, qui constituaient pour lui dès l'origine le point de départ de ses investigations, mais aussi celle des autres œuvres du clerc et le rôle décisif qu'ont joué les Leçons d'Oxford dans l'élaboration de l'ouvrage, Leçons qui se proposaient d'aborder

essentiellement la facette anglaise du personnage, le but avoué étant d'aboutir à une biographie intellectuelle d'Alcuin. Après la Chronologie (p. XXIII–XXIV), le lecteur trouvera dans la première partie intitulée »In Defence of the biographical approach. The Sources« (p. 3–120), assortie de trois notes en annexe (p. 121–123, portant sur Reims, BM ms 1395; l'épithaphe d'Alcuin; la tradition manuscrite de la lettre 140), non une biographie comme pouvait le laisser entendre le titre choisi, – et l'auteur s'en explique d'ailleurs, curieusement au demeurant dans les trois dernières pages de cette partie, annoncées par le sous-titre »the Possibility and Limitations of Biography« –, mais une série d'analyses portant, pour les plus importantes, sur la *Vita Alcuini* (p. 21–34) et surtout, en des pages si denses qu'elles requièrent une lecture pas à pas, sur l'histoire de la constitution des collections des Lettres (Salzbourg, Tours, Angleterre), histoire dont l'auteur propose, de manière fort pédagogique, un résumé aux p. 101–102. La fin de la première partie offre, de manière moins serrée peut-être que les riches pages consacrées aux problèmes précédemment évoqués, deux mises au point, l'une sur »Author, Notaries and Copyists« (p. 103–110), l'autre sur »Amicitia and sexual Orientation« (p. 110–117).

La deuxième partie de l'ouvrage (p. 127–470) décline quatre chapitres: »Northumbrian Alcuin: *patria, pueritia and adoliscencia*« accompagné d'une note sur les fêtes mariales à la fin du VII^e siècle et au VIII^e siècle en Northumbrie, »Northumbrian Alcuin: *discit ut doceat*« assorti lui aussi d'une note intitulée »Alchfrid's Letter to Higlac: addenda and corrigenda«, »Between two courts« et, enfin, »Unsettled at Aachen«. Là encore, les titres choisis sont loin de rendre justice au contenu de ces différents chapitres. Le premier brosse, avec minutie, un portrait politique et intellectuel de la Northumbrie au VIII^e siècle, de la société de ce *Regnum*, en abordant particulièrement la question des attributions des *patricii* et *duces*, du rôle des *patres familias*, mais aussi celle de la *possessio terrarum*, de la place de York, de la formation intellectuelle et liturgique des *pueri* et *clerici*, des rapports entre le *De laude Dei* et la liturgie à York, de la place des Hymnes et des sacramentaires dans la formation d'Alcuin, l'importance accordée au Comput, à la *Grammatica*, aux études bibliques, au modèle de *magister* véhiculé par Bède et Egbert. Ce chapitre, dont Alcuin n'occupe donc pas le premier plan, livre un précieux bilan de ce qui apparaît vite comme étant l'arrière-plan culturel de la formation du clerc. Le chapitre II, »Northumbrian Alcuin: *discit ut doceat*«, entend s'interroger sur le rôle joué par l'enseignement d'York dans la formation du jeune Alcuin, en prenant comme arrière-plan d'enquête les vers du célèbre poème alcuinien sur York qui déclinent les noms d'*auctores* prestigieux, pour un travail qui s'appuie sur l'étude de *codices*, comme le Durham cathedral B.II.30 qui renferme une version abrégée de l'*Expositio psalmodum* de Cassiodore, susceptibles d'avoir été connus d'Alcuin et de lui avoir permis de prendre connaissance des *Veterum Vestigia Patrum*, écrits d'Augustin et de Jérôme notamment (cf. en particulier sur ce point p. 260–266). Cette enquête, pour érudite qu'elle soit, demeure nécessairement une approche passionnante mais encore ouverte de questions relevant en définitive de l'épineux problème de l'intertextualité: ainsi l'auteur aborde l'absence de noms irlandais dans la liste du poème, le rôle des poètes païens et chrétiens (Virgile, Stace, p. 277–282), des grammairiens et prosateurs païens (Troque Pompée et Pline, Vitruve et Cicéron, p. 282–286). La fin de cette section revient sur le comput pascal, puis, après quelques pages sur le début de la Correspondance alcuinienne (p. 293–300) et deux pages sur les rapports qu'entretenait Alcuin avec la langue vernaculaire, entame une étude plus fouillée sur la position publique du diacre Alcuin (p. 314–326). Dans le chapitre III »Between two courts«, l'auteur entreprend de revenir sur la chronologie traditionnellement adoptée pour les voyages d'Alcuin à Rome et en Francie, et propose de voir dans l'année 786 la date de la réponse positive d'Alcuin à l'invitation de Charles, tout en reconnaissant que faute de »preuve absolue«, »the exact sequence of the reported events at York and in Alcuin's life, not merely their absolute chronology, are undeterminable on the basis of the existing evidence« (p. 336). D. A. Bullough s'interroge ensuite sur les premières mentions

d'une fonction abbatiale d'Alcuin (p. 342–346). Les pages les plus nombreuses pour cette section sont consacrées à l'année 786 et à la part prise par Alcuin dans la mise en forme des *statuta* du synode. Prenant le contre-pied de la position adoptée par Catherine Cubitt qui voyait une influence exercée par Alcuin, D. A. Bullough souligne les contradictions inhérentes aux parallèles trouvés entre les *acta* et les écrits d'Alcuin et conclut par la négative (p. 350–356). Alcuin, pour l'auteur, est en revanche bien au cœur de la rédaction de l'*Admonitio Generalis* et une étude détaillée des concepts et des citations occupe les pages 379–386. Le chapitre s'achève sans transition marquée sur l'examen de la lettre 131 adressée à la communauté de Tours (p. 386–391). Quant au rôle éventuel joué par Alcuin dans la rédaction de l'*Opus Caroli*, il devient, pour l'auteur, l'occasion de revenir sur sa position antérieure et de déconstruire une argumentation datant de vingt ans pour se ranger à un avis négatif.

Après avoir évoqué le sac de Lindisfarne et la place d'un Alcuin champion de la vraie foi à Francfort, l'auteur aborde dans ce qui est le dernier chapitre de l'ouvrage »Unsettled at Aachen«, chapitre qui a toutefois trouvé une version ultérieure et une refonte partielle dans l'article »Unsettled at Aachen: Alcuin between Frankfurt and Tours« publié par D. A. Bullough en 2003 dans »Court Culture in the Early Middle Ages. The Proceedings of the York Alcuin Conference« (ed. C. Cubitt) successivement la question de la durée du séjour d'Alcuin à la cour franque, en conservant comme arrière-plan les lettres qui appartiennent pour lui aux années 795–796, réorganise la chronologie des *carmina* d'Angilbert, Théodulphe et Alcuin en contestant ce faisant les analyses de Schaller, puis examine des lettres adressées pendant cette période aux correspondants de Mercie (p. 442–445), les lettres envoyées à Paulin puis Arn sur la mission auprès des Avars, les allusions que comporte la correspondance aux préparatifs de l'ambassade franque auprès du pape Hadrien, puis les données de la lettre 93 à Léon III, avant d'aborder, dans une section laissée en suspens par la disparition de son auteur, les derniers mois d'Alcuin à la cour d'Aix, en des pages centrées sur les lettres écrites après l'assassinat du roi Aethelred de Northumbrie en avril 796.

Le lecteur appréciera la riche bibliographie (p. 471–494) et les Indices précieux et détaillés (p. 495–566), qui sont dus à A. Correa et offrent successivement un Index des manuscrits cités (p. 495–500), un Index sur Alcuin (p. 501–507), un Index sur les écrits d'Alcuin (p. 508–516), un Index des citations bibliques (p. 517–518), un Index général (p. 519–566). Ainsi l'»Alcuin« de D. A. Bullough est un ouvrage qui, par bien des aspects, a tout d'une Somme; moins monographie toutefois que constellation d'analyses approfondies, il offre également encore pistes de recherches et matière à discussion: Alcuin, d'élève devenu maître, avait su constituer une lignée de disciples; nul ne doutera, à la lecture de ces Leçons magistrales, que D. A. Bullough suscite encore d'autres vocations.

Christiane VEYRARD-COSME, Châtenay-Malabry

Lars HAGENEIER, *Jenseits der Topik. Die karolingische Herrscherbiographie*, Husum (Matthiesen) 2004, 306 p. (Historische Studien, 483), ISBN 3-7868-1483-X, EUR 46,00.

Voici un ouvrage ambitieux qui s'articule autour d'analyses menées en quatre volets: Eginhard et la *Vita Karoli*; Thégan et les *Gesta Hludowici*; Notker le Bègue et ses *Gesta Karoli*; Asser, l'Astronomus et les *Gesta Dagoberti*. Comme le souligne une Introduction stimulante (cf. p.11-31), le propos de l'auteur est, non point de présenter les souverains éponymes mais de démonter les mécanismes de ce que D. Boutet, pour le domaine de la littérature française médiévale, a mis en lumière dans un ouvrage récent¹. Ce faisant, l'auteur s'applique à souligner la nécessité de rechercher dans ces textes pris souvent comme

1 D. BOUTET, *Formes littéraires et conscience historique. Aux origines de la littérature française (1100–1250)*, Paris 1999.

sources événementielles les données qui en font des produits littéraires et entend mettre à jour les modalités de transformation de la personne historiquement attestée en personnage, afin de permettre au lecteur de saisir les enjeux d'une telle modélisation, perspective qui engage, le cas échéant, l'enquête dans la voie de la pragmatique et le repérage des lois de l'énonciation.

Étayées par les acquis de Berschin en particulier, les investigations de l'auteur réservent une place prépondérante à l'examen de la *Vita Karoli* d'Eginhard: on soulignera dans ce volet de l'ouvrage le parti pris, pédagogique et méthodique, du chercheur qui progresse par touches successives pour introduire sa réflexion, portée par une conceptualisation dense et axée sur les questions suivantes qui souvent figurent dans l'intitulé des sous-parties de la présentation: après avoir abordé le concept de »Wahrheit«, dans le premier sous-ensemble »Die *Vita Karoli* und ihr Autor« (p. 32–38), L. Hageneier se penche sur la thématique »Wirklichkeit, Topos und Gültigkeitsanspruch – Die erste karolingische Herrscherbiographie zwischen moderner Forschung und zeitgenössischem Publikum«. Les notions d'originalité, de *topoi*, de compilation font l'objet d'une problématique serrée, accompagnée d'un appareil de notes qui est en soi un véritable chapitre. Prisée pour les éléments de réalisme qu'elle contiendrait, la *Vita Karoli* demeure, aux yeux de l'auteur, une construction et non une peinture calquée sur des données historiques. On ne peut que louer une approche qui s'inscrit dans la recherche en narratologie tant par sa volonté de considérer l'objet texte que par son souci de déceler les relations complexes qui s'établissent entre narrateur, lectorat immédiat et public second; toutefois, le plus stimulant demeurent les sous-parties 3 (Der Ikonismus – Wahrnehmung und Darstellungsstrategie frühmittelalterlicher Autoren) 4 (Einhart und die Auswahl seiner literarischen Vorbilder) qui servent d'amorces aux développements en 5 (Die indirekte Darstellung Karls des Großen als ikonistische Karlskonstruktion) et 6 (Die direkte Darstellung ...): partant de problèmes d'intertextualité qui relèvent des rapports entretenus par Eginhard avec l'œuvre de Suétone, étudiant les catalogues de vertus et la question du portrait dans sa conformité ou non conformité aux représentations figurées offertes par des documents non littéraires, l'auteur souligne le fossé existant entre les attentes de l'historien moderne, préoccupé par la question de la ressemblance, et les perspectives allégoriques des écrivains de haut moyen âge (cf. p. 83 et suiv.). La force de ces pages tient aussi au souci d'inscrire le texte étudié dans un arrière-plan culturel dominé par la figure d'Isidore de Séville, en particulier pour la distinction entre *facies* et *vultus*. Un résumé clôt aux p. 123–128 une présentation foisonnante, où les répétitions que l'on relève à l'occasion s'expliquent manifestement par le désir d'avancer pas à pas dans l'exposition, exception faite de quelques doublons imputables sans doute à l'informatique (cf. par exemple la note 474, qui est en fait identique à la note 532).

La deuxième partie de l'ouvrage (p. 129–186) aborde, dans une perspective comparatiste, les *Gesta Hludowici* de Thégan dont la *rusticitas* avait été relevée par Walahfrid Strabon. L'auteur montre bien comment, à la différence d'un Eginhard ou de l'Astronomus, le narrateur des *Gesta Hludowici*, loin d'ancrer son récit annalistique dans un champ historique, oriente sa modélisation en suivant pour texte de base l'Écriture sainte et replace son héros dans une dimension spirituelle qui l'enveloppe, composant moins une biographie qu'une ébauche de Miroir, si bien que les points de convergence avec le texte d'Eginhard sont absorbés par la finalité eschatologique de l'écriture. Dans la troisième partie, consacrée à Notker le Bègue et à ses *Gesta Karoli* (p. 187–274), l'auteur signale que se mêlent en Notker le poète et le biographe, l'historiographe et l'artiste. Tributaire de l'héritage d'Eginhard, Notker trouve également dans la *Vita Ambrosii* de Paulin de Milan matière à développer anecdotes et paradigmes propres à styliser l'image d'un souverain du passé, vu d'emblée de manière oblique, au travers du prisme que constituait la *Vita Karoli*. Au plan historique comme au plan esthétique, l'œuvre de Notker marque ainsi une étape importante de l'histoire culturelle du haut Moyen Âge. Dans la dernière partie, plus rapidement traitée, intitu-

lée »Asser, Astronomus und die *Gesta Dagoberti*« (p. 238–260), l'auteur cherche à montrer comment le monde de la biographie carolingienne devient, à son tour, source d'inspiration et de modélisation.

Les *Gesta Dagoberti* composées entre 831 et 834 font du roi le père fondateur et nourricier de Saint-Denis et construisent leur récit autour de cet axe, afin de servir le but de l'auteur, moine de Saint-Denis, qui cherche à établir des liens étroits entre Saint-Denis et les souverains en offrant au monde carolingien une histoire qui lui soit toujours actuelle. Stylisation d'une institution, la figure du roi emprunte à la modélisation hagiographique ses traits et se prête à ce que l'auteur appelle »die pragmatische Instrumentalisierung einer Herrscherdarstellung« (p. 242). Soulignant le déroulement d'une narration qui avance en se confrontant au *Liber Historiae Francorum*, en prenant le cas échéant des libertés vis à vis de son modèle, cette œuvre est aux portes de la biographie. Pour l'auteur, elle appartient au champ »der pragmatischen Schriftlichkeit« (p. 245). Bien que le gallois Asser et ses *Gesta Alfredi* semblent bien loin des orientations des autres textes, l'auteur tâche de montrer les points de convergence entre l'univers carolingien et celui d'Alfred le Grand et d'avantage encore, au plan des rapports entre histoire et littérature dans la construction de la figure du prince, de la présence d'une dimension didactique et parénétiq ue des *Gesta Alfredi*, du mode de stylisation adopté qui fait du héros éponyme un personnage pris dans l'histoire du salut.

C'est la *Vita Hludowici* composée vers 840 qui clôt la présentation. Dans cette description du souverain déclinant les vertus de *sobrietas*, *sapientia*, *iustitia* et *virtus*, l'Astronomus use de la *Vita Karoli* comme d'une source parmi d'autres, au même titre par exemple que la *Vita Martini* de Sulpice Sévère qu'il exploite dans le Prologue. Combinant les vertus cardinales du christianisme ancien et les vertus chères au monachisme de l'époque, le souverain voit sa dimension historique s'estomper au profit d'une aura christique.

Doté d'une riche bibliographie, l'ouvrage qui nous est proposé ici fournit donc une approche synthétique de questions relevant des rapports complexes qu'entretiennent histoire et littérature et témoigne, dans sa présentation du domaine carolingien, d'une volonté de dépasser le cloisonnement encore si présent entre ces disciplines.

Christiane VEYRARD-COSME, Châtenay-Malabry

Walter POHL, *Werkstätte der Erinnerung, Montecassino und die Gestaltung der langobardischen Vergangenheit*, München (Oldenbourg) 2001, 271 p. (Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung. Ergänzungsband, 39), ISBN 3-486-64845-4, EUR 39,80.

Le livre de W. Pohl, texte d'une »Habilitationsschrift« présentée à l'université de Vienne en 2000, a pour objet la formation (entre le IX^e et le XI^e siècle) et la transmission d'une tradition historique et juridique dans les principautés lombardes du Sud. En spécialiste des »sciences auxiliaires de l'histoire«, l'auteur part de la transmission, c'est-à-dire des trois manuscrits qui ont conservé cette tradition: le Vat. Lat. 5001, copié à Salerne vers 1300, au contenu avant tout historique: il est le seul témoin de l'»Histoire« d'Erchempert et du *Chronicon Salernitanum*; le cod. 175 du Mont-Cassin, de la première moitié du X^e siècle, qui contient d'abord la règle de saint Benoît avec le commentaire d'Hildemar de Corbie (attribué à Paul Diacre); enfin, le cod. 4 de l'abbaye de Cava, dont le cœur est constitué par le corpus des lois lombardes. En fait, chacun de ces manuscrits a un contenu assez varié et on trouve parfois le même texte (le partage de la principauté de Bénévent au Vatican et au Mont-Cassin) ou des textes semblables (glossaire lombard au Vatican et à Cava) dans deux de ces manuscrits. L'auteur commence par une présentation soigneuse du contenu et de la facture de chaque manuscrit. Le Vat. Lat. 5001, a peut-être été copié, au moment de la res-

tauration d'une principauté de Salerne par Charles II d'Anjou, sur un modèle de la fin du X^e s. (avec quelques ajouts). Annoté par plusieurs mains, il a à son tour été recopié au XVI^e s. par le juriste Marino Freccia. Outre le texte d'Erchempert et la »Chronique de Salerne«, il contient une courte continuation d'Erchempert, des copies d'inscriptions métriques, la liste des possessions de *Poto* (IX^e siècle), le texte du partage de la principauté en 848/49, celui de l'accord de Sicard avec les Napolitains (836), d'autres encore. Cette compilation a pour possible origine le monastère du Mont-Cassin, replié à Teano après la destruction de 883. Le *Casin*. 175 a été écrit au Mont-Cassin sous l'abbatit de Jean I^{er} (915–934). Outre la Règle et son commentaire, il contient le texte complexe appelé *Chronica S. Benedicti Casinensis* (IX^e s.), des catalogues des papes, des rois et princes lombards, la »Chronique« des comtes de Capoue, enfin quelques autres textes, dont celui du partage de 848/49 (mais dans une partie ajoutée). Le manuscrit de Cava, écrit peu après l'an mil, contient le *corpus* des lois lombardes, précédé du texte de l'*Origo gentis Langobardorum* et suivi des capitulaires francs, ainsi que d'autres textes, dont les *pacta de Liburia* du VIII^e et du X^e s.; l'auteur le compare au *Matrit.* 413, sans doute fait à Bari (alors sous domination byzantine) vers 1030, et à un manuscrit de Modène. Il suppose que celui de Cava a été fait au Mont-Cassin dans un moment de crise. Dans un dernier chapitre, l'auteur analyse avec finesse la conscience de l'histoire locale qu'on avait au Mont-Cassin après la destruction de 883; l'abbaye était attachée à la fois à la tradition lombarde (et à Paul Diacre), aux souvenirs carolingiens (on tendait à confondre Charlemagne avec son oncle Carloman, moine au Mont-Cassin), enfin à la spiritualité bénédictine. Quelques »textes-clefs« complètent le volume, pourvu d'une *index*.

L'étude parallèle des trois manuscrits méritait d'être faite, et elle l'est avec soin. Cela dit, l'origine cassinésienne du manuscrit de Cava et du prototype de celui du Vatican, tout à fait plausible, ne me semble pas vraiment démontrée; certes, les centres intellectuels n'étaient pas nombreux dans le Midi lombard, mais il y en avait tout de même quelques autres (S. Vincenzo al Volturno, S. Sofia de Bénévent, peut-être S. Massimo et S. Benedetto de Salerne, sans compter les palais princiers); la conscience historique ne devait pas être bien différente, notamment à S. Vincenzo, démoli en 881. En outre, l'auteur ne tient pas assez compte de la prédominance de l'influence byzantine dans les principautés autour de 900. Il émet des réserves injustifiées sur le fait que S. Sofia ait été soumise au Mont-Cassin; en revanche, S. Benedetto de Bari n'en a jamais été qu'une dépendance nominale. La *terra S. Benedicti* n'existait pas avant le retour des moines au Mont-Cassin vers 950 et la donation de Gisulf constitue une fausse justification de son existence antérieure. Ajoutons que la connaissance des capitulaires carolingiens en Italie méridionale est pratiquement nulle: dans les actes de la pratique, on ne connaît qu'une citation d'un capitulaire de Charlemagne, dans la Pouille byzantine, en 1029. En dépit de ces quelques critiques, on juge très positivement la valeur d'un travail bien mené (sur un rythme parfois un peu lent), qui propose des rapprochements suggestifs. L'auteur signale enfin, au passage, un problème parallèle à ceux qu'il traite: celui de la reconstitution, dans les grandes abbayes méridionales, d'un stock documentaire détruit à la fin du IX^e siècle, qui est à l'origine des grandes compilations historiques et diplomatiques des XI^e–XII^e siècles.

Jean-Marie MARTIN, Paris

Susanne LINSCHIED-BURDICH, Suger von Saint-Denis. Untersuchungen zu seinen Schriften. *Ordinatio – De consecratione – De administratione*, München (K. G. Saur) 2004, 266 p. (Beiträge zur Altertumskunde, 200), ISBN 3-598-77812-0, EUR 85,00.

À côté de ses deux biographies de Louis VI et de Louis VII, riches d'informations sur son rôle politique, Suger (c. 1081–1151) a aussi laissé trois œuvres qui reflètent son action en tant qu'abbé de Saint-Denis et dans lesquelles l'église de Saint-Denis est au centre des préoccupations de l'auteur: l'*Ordinatio*, un décret authentique de l'an 1140, le *De consecratione*, un rapport commencé en 1144/45 sur la construction et la consécration du massif occidental et du nouveau chœur de l'église, et le *De administratione*, rapport sur l'administration de l'abbaye composé après 1149. Ce sont donc ces trois livres, étroitement reliés d'un point de vue thématique, qui font l'objet de cet ouvrage, issu d'une thèse soutenue à l'Université de Cologne en 2003. On sait que depuis les travaux d'Erwin Panofsky, Suger passe pour l'inventeur du style gothique, un inventeur inspiré par la philosophie et qui s'est donné la peine dans ses écrits d'expliquer le remaniement et le plan de son église d'après l'œuvre de Denys l'Aréopagite, en particulier d'après son *De caelesti hierarchia*. Cette idée d'un Suger, créateur d'art génial à l'origine d'un nouveau style légitimé par une théologie philosophique dionysienne, avait déjà fait l'objet de critiques, notamment de la part de P. Kidson, J. van der Meulen et A. Speer; elle se trouve à nouveau sérieusement ébranlée ici à partir d'une analyse minutieuse des œuvres mentionnées ci-dessus. L'auteur entend en effet démontrer qu'elles n'ont pas été écrites par Suger pour justifier son action de bâtisseur par les écrits philosophiques et théologiques de Denys l'Aréopagite, mais que l'abbé cherche à travers elles à présenter saint Denys comme un saint national et son abbaye comme un sanctuaire de premier plan étroitement lié à la royauté. Ce travail a donc une perspective analogue à celle du livre de M. Kramp (Kirche, Kunst und Königsbild. Zum Zusammenhang von Politik und Kirchenbau im capetingischen Frankreich des 12. Jahrhunderts am Beispiel der drei Abteien Saint-Denis, Saint-Germain-des-Prés und Saint-Remi/Reims, Weimar 1995), même si la recherche se focalise ici sur la comparaison des textes, ce qui n'était pas le cas chez Kramp. Le but de l'auteur est donc de comprendre les intentions de Suger telles qu'elles se révèlent dans ses écrits. Neuf chapitres, dans lesquels les écrits de Suger sont soumis à un examen textuel détaillé, sont consacrés à cette démonstration. Le premier montre clairement que si Suger a connu la traduction par Hilduin et celle par Jean Scot de l'œuvre de Denys, celle-ci n'a guère eu d'influence importante sur la pensée de l'abbé: ses écrits ne traitent pas de philosophie néo-platonicienne, ni de son application à l'architecture et à l'art sacré et, entre les conceptions de Denys et celles de Suger, il y a des différences fondamentales qui les éloignent considérablement l'un de l'autre. Les deux chapitres suivants s'attachent à montrer que les écrits de Suger s'intéressent avant tout à saint Denys, apôtre des Gaules et martyr, que rien chez Suger n'apparente à un philosophe ou un théologien, mais qu'il présente comme un *protector* et un *patronus*, égal à des saints comme Martin à Tours, Rémi à Reims ou Martial à Limoges, ces deux derniers apparaissant surtout comme des concurrents attachés à des abbayes rivales de celle de Saint-Denis. La littérature hagiographique a donc laissé une empreinte nette sur les écrits de Suger, tout comme les récits liés au pèlerinage (*Historia Compostellana*; *Liber Sancti Jacobi* et *Liber miraculorum sanctae Fidis*), objet du chapitre IV, et la littérature monastique, dont le chapitre V examine les influences nombreuses à travers les emprunts de Suger à la *Regula Benedicti*, au *Diadema monachorum* de Smaragde et à différents écrits originaires de Cluny (spécialement la *Vita Hugonis* de Gilon) et du Mont-Cassin. Le chapitre VI éclaire tout ce que l'abbé doit aussi à ses contemporains, Pierre le Vénéral, Bernard de Clairvaux et même Abélard. Dans le chapitre suivant, l'auteur analyse les portraits que Suger a laissés de Louis VI et de Louis VII pour ensuite révéler la manière dont ses écrits cherchent à renforcer les liens entre son abbaye et la royauté. Le chapitre VIII montre l'importance chez Suger du thème de l'art et de la construction, un thème que Suger cependant développe sans référence aucune à une nouvelle conception philosophico-théologique: les travaux à Saint-Denis lui offrent simplement

l'occasion » d'expérimenter la faveur divine« face aux multiples problèmes matériels liés à la construction. Quant au dernier chapitre, il passe en revue les multiples fonctions des citations bibliques dans les trois œuvres étudiées: tantôt elles viennent en aide à l'argumentation, tantôt elles visent, par référence à certaines scènes, à la stylisation des propres fonctions de l'abbé. Elles peuvent aussi, par simple allusion, servir les jeux allégoriques sur les matériaux de construction et nourrissent, entre autres, la comparaison entre l'abbaye et le temple de Salomon.

En sortant de la lecture de ce livre, on est évidemment très loin du Suger, »inventeur néo-platonicien«, mais on est sans aucun doute plus proche du vrai Suger, éclairé ici par une analyse prudente et fouillée de ses propres écrits et de leurs sources, des sources dont on reconnaît clairement les traces dans son œuvre et qui, bien mieux que le *Corpus Dionysiacum*, éclairent les intentions réelles de l'abbé de Saint-Denis. Ce livre retiendra l'attention des spécialistes de Suger bien sûr et des médiolatinistes en général, mais il va de soi, même s'il s'intéresse avant tout à des textes, qu'il devra figurer aussi parmi les lectures des historiens de l'art médiéval.

Jean MEYERS, Tressan

Susanne WITTEKIND, Altar – Reliquiar – Retabel. Kunst und Liturgie bei Wibald von Stablo, Köln, Weimar, Wien (Böhlau) 2003, 426 p., 125 ill. (Pictura et Poesis, 17), ISBN 3-412-13102-4, EUR 69,90.

Parmi les hommes de très haute culture qui illustrèrent l'Empire du XII^e siècle, Wibald occupe une place de premier plan. Issu de la *familia* monastique de Stavelot, après des études à l'école abbatiale, cet homme d'origine modeste poursuit sa formation à Saint-Laurent de Liège sous la direction de Rupert. Sa fréquentation des écoles liégeoises le lie à des personnages influents. Moine à Waulsort (1117–1118), il revient à Stavelot avant d'être propulsé à la tête de la chancellerie impériale (1122) et de devenir un conseiller influent de Lothaire III (1125–1137). Il participe aux expéditions impériales en Italie. Son influence grandit encore sous Conrad III (1138–1152), notamment dans ses activités diplomatiques: habile politique dans les rapports entre le Saint-Siège et l'Empire, et partisan de l'alliance avec Byzance contre les Normands en Sicile. Dans les abbayes sous sa juridiction, il réorganise le domaine (*dispersa congregare et congregata conservare*) et s'y montre, non sans peine, prince territorial, centralisateur, mettant au pas les féodaux, *ministeriales* et avoués. À Stavelot-Malmedy, il jette les bases d'une principauté ecclésiastique. Progressivement écarté du pouvoir sous Frédéric Barberousse (1152–1190), il se cantonne à un rôle de diplomate avec Byzance (missions en 1155 et 1158). C'est au cours d'une de ces ambassades qu'il meurt le 19 juillet 1158 à Bitolj-Bitola (Macédoine) et, par les soins de son frère Erlebald, est enterré le 26 juillet 1159 à Stavelot. Sa carrière ressemble curieusement à celle de son contemporain l'abbé Suger de Saint-Denis (1122–1151), qui fut le conseiller des rois de France Louis VI (1108–1137) et Louis VII (1137–1180). C'est ce personnage d'Empire de grand format, ce »Suger germanique«, qui retient l'attention de S. Wittekind dans une analyse approfondie de l'ensemble des œuvres d'art de son mécénat. L'originalité de son travail réside dans son approche liturgique et dans la mise en contexte de l'art comme moyen de communication. L'abondante correspondance (environ 450 lettres entre 1146 et 1157, Liège, Archives de l'État, Fonds de Stavelot-Malmedy, I, 341) nous révèle un esprit curieux et cultivé, amateur de beaux manuscrits (Sacramentaire personnel, Bruxelles, Bibl. Royale Ms. 2034–2035¹), et un humaniste avant la lettre. Feu Timothy Reuter avait entrepris la réédi-

1 Outre une description soignée, on notera aux p. 364–369 un »Verzeichnis der in den Exzerpten zitierten Autoritäten«.

tion de ces lettres pour les Monumenta et il n'y pas à douter que celle-ci terminée par Martina Hartmann éclairera davantage encore la personnalité du prélat. Traditionaliste bénédictin², réformateur sous certains aspects, élément de liaison entre l'Orient et l'Occident, Wibald fait preuve d'une conception universaliste dans les domaines théologique et culturel³.

Parmi toute cette correspondance, en 1148 la fameuse lettre à l'orfèvre G., très vraisemblablement Godefroid de Huy⁴. Le mécénat artistique de l'abbé de Stavelot nous vaut certaines des œuvres d'art les plus célèbres de l'art mosan (retable de saint Remacle⁵, triptyque (Pierpont-Morgan Library), autel portatif de Stavelot et chef reliquaire du pape Alexandre (Bruxelles, Musées Royaux d'Art & d'Histoire). Toutes ces œuvres sont réexaminées par S. Wittekind à la lumière de la liturgie. Outre sa grande connaissance des sources historiques comme artistiques, elle maîtrise parfaitement la bibliographie⁶, voire même celle d'expositions locales, dont celle très réussie à Stavelot en 1982 consacrée à Wibald par Jacques Stienon et Joseph Deckers. Wibald est le type même du mécène du Moyen Âge: commanditaire d'œuvres d'art, il participe activement à leur conception et à leur réalisation⁷. Pour l'art mosan au XII^e siècle d'autres ecclésiastiques sont sans doute intervenus, nous pensons à Hellin de Notre-Dame-aux-Fonts à Liège, à Amalric de Sidon, à Gauthier et Alexandre de Malonne en Pologne, à Conon de Malonne, à Jacques de Vitry ou à Wernher de Klosterneubourg. La différence avec Wibald, c'est l'ampleur et la spécificité du mécénat ainsi que l'importance du personnage à la carrière bien documentée: on se rend compte que la collaboration avec l'artiste va bien plus loin. Non seulement l'œuvre d'art acquiert une signification dans son utilisation liturgique mais y transparaissent aussi l'intention et les motivations de l'abbé.

La couverture de l'ouvrage montre le chef-reliquaire du pape Alexandre. Cet objet précieux souligne les visées de Wibald: une tête à l'antique, voire une tête antique récupérée selon Jean Squilbeck, présentée sur un socle en forme d'autel portatif. Le chef est associé à

- 2 Au compte de son activité réformatrice, Franz-Joseph Jakobi inscrit plusieurs caractéristiques: son œuvre de bâtisseur, son intérêt artistique multiforme, ainsi que l'intensification des cultes des saints patrons de ses abbayes et des pèlerinages. Wibald vénérât personnellement saint Remacle. Le développement particulier qu'il suscita à son culte indique la piété toute particulière qu'il manifestait au saint patron ardennais.
- 3 L'abbé Aleholf de Fulda considère Wibald comme *religionis amator et disciplinae regularis doctor*. Ph. JAFFE (éd.), Monumenta Corbiensia, Berlin 1864 (Bibliotheca rerum germanicarum, 1), lettre n° 54, p. 131-132.
- 4 On nous permettra de rappeler nos vues sur Godefroid de Huy (et sur Erlebald de Stavelot cité plus haut), bibliographie complète dans notre ouvrage: Reliques et arts précieux en pays mosan, Liège 2002.
- 5 Les fragments sont répartis au Kunstgewerbemuseum à Berlin, au Museum für Kunsthandwerk à Francfort/Main et à l'église paroissiale Saint-Sébastien à Stavelot, sans oublier le dessin du XVII^e siècle aux Archives de l'État à Liège. Récemment le retable a été très bien intégré dans le contexte général de l'époque par J.-P. CAILLET, De l'antependium au retable: la contribution des orfèvres et émailleurs d'Occident, dans: Cahiers de Civilisation Médiévale 49 (2006), p. 9-12.
- 6 On ajouterait volontiers une petite touche des nombreux articles et recherches d'Hubert Silvestre sur Rupert de Deutz.
- 7 Cf. P. SKUBISZEWSKI, L'intellectuel et l'artiste face à l'œuvre à l'époque romane, dans: Actes du Colloque Le travail au Moyen Âge, une approche interdisciplinaire, Louvain-la-Neuve, 1990, p. 280sq., et dans ce réexamen des biographies d'artistes J. LECLERCQ-MARX, Signatures iconiques et graphiques d'orfèvres dans le haut Moyen Âge. Une première approche, dans: La Gazette des Beaux-Arts, 2001, p. 1-15; ou Cl. M. M. BAYER, Der Paderborner Dom-Tragalter und die zu 1100 gefälschte Urkunde Bischof Heinrichs II. von Werl für die Abtei Helmarshausen, dans: Ch. Stiegemann, H. Westermann Angershausen (dir.), Schatzkunst am Aufgang der Romanik. Der Paderborner Dom-Tragalter und sein Umkreis, Munich 2006, p. 65-77.

certaines liturgies de fête, comme la liturgie de la Toussaint et de la Pentecôte, la fête de saint Alexandre et la translation publique des reliques au cours de la liturgie du *triduum sacrum*, sans oublier le culte des saints en général: Alexandre avec Théodule et Eventius sont des saints romains. Wibald fut aussi nommé en 1137 à la tête de l'abbaye du Mont-Cassin, où il ne séjourne que du 19 septembre au 2 novembre de cette même année. Fasciné par le droit romain, dont la renaissance s'amorçait en Occident, il s'efforce d'en introduire les principes et d'en développer les applications dans le gouvernement de l'Empire. La préciosité de l'objet attire les regards. Même chose pour le triptyque de Stavelot et nous avons à l'esprit la belle conférence que Guy Lobrichon nous avait présentée à Malmedy en 2000⁸. Wibald apparaît comme un pur produit des écoles liégeoises, bien au courant des questions liturgiques litigieuses à l'époque (sacrements, culte des saints, images ...). Les œuvres d'art commandées sont, comme S. Wittekind le prouve, des révélateurs éclatants des positions personnelles de l'abbé, à la vue de tous. Ce sont des médias spécifiques de communication. L'art conduit au sacré pour Suger de Saint-Denis comme pour Wibald: à ses yeux, les œuvres d'art sont des moyens significatifs et importants pour l'éducation religieuse. On se rappelle l'inscription placée sur l'aiguère de sardoine de Saint-Denis: »Puisque nous devons faire des sacrifices à Dieu avec l'or et les pierres, moi, Suger, j'offre ce vase au Seigneur.« Le mécénat médiéval trouve ici avec Wibald et S. Wittekind un éclairage nouveau, avec les interférences complexes du monde spirituel et profane, des courants théologiques, des actes rituels et des divers niveaux de réception du message⁹. L'œuvre architecturale religieuse de Wibald est surtout perceptible à Corvey; à Stavelot il fait élever la chapelle Saint-Vith adossée à l'abbatiale de Poppon. Cette intéressante petite chapelle fut démolie à la veille de la Révolution et on en conserve l'inventaire des reliques. S. Wittekind fait partie de ces historiens d'art qui savent prendre tous les chemins de traverse utiles pour atteindre les plus hauts sommets dans la compréhension des œuvres¹⁰ et qui, dans une vraie interdisciplinarité, font avancer la réflexion et la recherche scientifique¹¹.

Philippe GEORGE, Liège

Christiane WITTHÖFT, *Ritual und Text. Formen symbolischer Kommunikation in Historiographie und Literatur des Spätmittelalters*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2004, IX-381 p., ISBN 3-534-17971-4, EUR 69,00.

Le but de Ch. Witthöft est d'étudier les rituels et leur symbolique en tant que piliers de l'ordre politique et du pouvoir au Moyen Âge tardif (13^e s., début 14^e s.) dans le sud-est de l'Empire. Pour ce faire, l'auteur a choisi un corpus de textes historiques et littéraires, diversifiés par leur contenu, constitué du *Fürstenbuch* et de la *Weltchronik* de Jans Enikel, de la *Steirische Reimchronik* d'Ottokar von der Steiermark, du *Frauendienst* d'Ulrich von Liechtenstein et de différents récits courts de Herrand von Wildonie, du Stricker, ou encore les *Gesta Romanorum*. Dotée d'une formation en littérature allemande et en histoire,

8 Le triptyque de Stavelot et son programme idéologique, dans: Malmedy. Art & Histoire, t. II, Liège, Malmedy, 2007.

9 Quel dommage que l'éditeur n'ait pas plus soigné l'iconographie de l'ouvrage et l'ait ainsi repliée à la fin du livre, sans la mettre en concordance avec le texte! On a encore à l'esprit la mauvaise iconographie de la remarquable thèse de Marie-Rose Lapière sur les manuscrits mosans.

10 L'auteur nous pardonnera cette recension tardive, indépendante de notre volonté, avec des références postérieures à sa publication, mais qui prouvent davantage encore la pertinence de ses propos et l'élan donné par ses recherches.

11 Dans un genre semblable l'excellent ouvrage de D. IOGNA-PRAT, *La Maison Dieu. Une histoire monumentale de l'Église au Moyen Âge (v. 800-v. 1200)*, Paris 2006.

Ch. Witthöft a su mettre à profit son double cursus dans les recherches qu'elle a menées. En effet, il n'est pas courant en Allemagne, quand on est historien, d'avoir recours aux textes littéraires pour appuyer ses théories. Les littéraires ont, eux, bien souvent recours à l'Histoire pour replacer les œuvres dans leur contexte civilisationnel afin de mieux saisir certaines subtilités ou allusions narratives, mais les historiens font beaucoup plus rarement appel à la littérature, qu'ils qualifient volontiers de fiction, ce qu'elle est la plupart du temps, même s'il s'agit bien souvent d'une fiction inscrite dans une réalité bien réelle. Aussi, était-ce une démarche courageuse de la part de l'auteur que de s'aventurer sur un tel terrain, d'autant plus que ses recherches s'inscrivent à la suite de celles de l'historien G. Althoff¹, spécialiste des rituels et de leur symbolique.

Ch. Witthöft réussit admirablement son pari: en élargissant le champ de recherche sur les rituels et la symbolique à des textes littéraires et en relativisant la véracité de certains éléments des écrits historiques comme les chroniques, l'analyse de Ch. Witthöft tout en restant dans la mouvance des travaux de G. Althoff permet de les compléter utilement. Les chroniques, écrits censés être le reflet fidèle des pratiques et mœurs d'une époque le sont-ils véritablement? Les textes littéraires sont-ils si fictifs qu'ils en ont l'air? Sans jamais opposer les deux genres, Ch. Witthöft laisse penser qu'ils révèlent l'un comme l'autre, à certains moments, non seulement le fonctionnement des rituels et les pratiques d'une époque mais également leur contexte et leur arrière-plan social et civilisationnel. L'ouvrage de Ch. Witthöft est composé de 382 pages, il est divisé en deux grands chapitres, d'une part »La communication symbolique et les rituels politiques dans l'historiographie« et d'autre part »La transposition narrative d'actes rituels dans la littérature«. D'un côté, l'histoire: la réalité des faits, les chroniques et les miroirs des princes. De l'autre, les textes littéraires: la littérature et ses éventuelles adaptations de la réalité ou ses métaphores symboliques, parfois bien pratiques pour des auteurs soumis à la censure ou au mécénat. Dans son premier chapitre, elle étudie le *Fürstenbuch* et la *Weltchronik* de Jans Enikel et la *Steirische Reimchronik* d'Ottokar von der Steiermark, en s'attachant plus particulièrement à différents aspects essentiels de la politique du Moyen Âge tardif, comme la mise en scène du pouvoir (la manifestation rituelle du pouvoir, les manquements à l'égard de l'ordre (symbolique), la symbolique vestimentaire du pouvoir, le rituel lié à la résolution des conflits, etc.)². Fort justement replacés ici dans leur contexte historique, ces éléments bien connus de l'iconographie médiévale se présentent comme des piliers incontournables de la vie quotidienne de la noblesse médiévale au pouvoir. L'analyse de Ch. Witthöft permet entre autres d'apporter des précisions sur le déroulement de certains rituels, comme l'intronisation d'un duc par exemple dans la *Steirische Reimchronik*.

Les œuvres étudiées dans la seconde partie sont le *Frauendienst* d'Ulrich von Liechtenstein et plusieurs récits courts comme *Der nackte Kaiser* de Herrand von Wildonie, *Der wunderbare Stein* du Stricker ou encore les *Gesta Romanorum*.

À partir de ces textes, avec de nombreuses citations à l'appui, Ch. Witthöft présente les actes rituels, en analyse l'importance pour le développement du récit, met en avant les détails présents dans le texte littéraire qui peuvent compléter certaines connaissances historiques encore lacunaires, comme le rôle du cadeau, la topographie du pouvoir ou le rituel de la *deditio* dans les *Gesta Romanorum*. Les conclusions de l'étude sont nombreuses et solides: elles se trouvent résumées à la fin de chaque sous-partie et en fin d'ouvrage. La comparaison de la description des rituels et de leurs symboliques dans les deux genres, le genre historique fortement lié à la véracité du récit et le genre littéraire moins contraint dans sa forme et son

1 Gerd ALTHOFF, *Die Macht der Rituale. Symbolik und Herrschaft im Mittelalter*, Darmstadt 2003.

2 Sur ces questions, voir aussi Astrid GUILLAUME, La Représentation du »pouvoir« dans *Ponthus et la belle Sidoyne* (XV^e s.), dans: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte* 26/3-4 (2002), p. 291-303.

contenu, ont permis à Ch. Witthöft de mettre en évidence l'influence qu'exerce le genre d'un texte sur le fond et la forme du récit, l'importance de la mise en scène sociale dans les récits du corpus, le rôle essentiel de la symbolique dans ces mises en scène, tout particulièrement dans le contexte du service, ou encore les codes et contraintes liés à la participation à tout cérémonial. Une bibliographie dense et un index des auteurs et des œuvres permettent une consultation aisée des ouvrages cités ou à consulter. En somme, cette étude, novatrice par sa démarche, devrait faire date dans le domaine de la *Mediävistik* en Allemagne (et au-delà). En France, l'ouvrage sera utile aussi bien aux historiens qu'aux littéraires.

Astrid GUILLAUME, Besançon

Catherine EMERSON, Olivier de La Marche and the Rhetoric of 15th-Century Historiography, Woodbridge (Boydell & Brewer) 2004, VIII–247 p., 1 ill., ISBN 1-84383-052-3, GBP 45,00.

Un auteur, personnalité historique bien connue, parce qu'on dispose à son sujet de bon nombre de données. Un écrit estimé, dont la propre histoire est complexe. Tels sont les constats généraux établis au sujet d'Olivier de La Marche (v. 1425–1502) et de ses »Mémoires«. Les objectifs de l'écrivain resitués dans la production littéraire de son temps – ce que suggère le titre du livre –, les différents types de lecteurs pour lesquels il a pris la plume, la longue période nécessaire à une composition plusieurs fois interrompue, voilà quelques thèmes majeurs abordés autour d'une œuvre dont l'approche critique requiert beaucoup de prudence. Elle passe pour avoir servi la propagande d'une maison princière à laquelle son auteur demeura indéfectiblement fidèle, les Habsbourg, héritiers et continuateurs des Bourgogne-Valois. L'affirmation, sans être évacuée, paraît devoir être mieux soupesée. D'abord conçue à des fins privées, ce qui coïncide bien avec l'idée que l'on cultive couramment du genre dont elle relève, elle ne se fait que dans un second temps éducative, parce que destinée alors à l'édification du rejeton commun de Habsbourg et Bourgogne, Philippe le Beau. Fondamentalement, elle est présentée ici comme une collection de textes, de récits, de séquences, d'évidence inachevée, non retravaillée, vouée à une exploitation ultérieure (»s'en aider et servir«) par les soins d'autrui. Il est vrai qu'à l'utilisateur des »Mémoires« ne peut échapper leur structure apparente plus que déroutante ...

Si la dimension autobiographique n'est pas absente de la réalité – sans quoi il serait de bonne guerre de rebaptiser enfin l'œuvre! –, elle demeure relative. L'engagement personnel d'Olivier dans son récit fluctue beaucoup et reste tributaire des impressions ou des leçons qu'il entend donner au lecteur sur le terrain politique. Il se défend de vouloir écrire une chronique à la manière de *nobles esperis*. En d'autres termes, il ne fait pas profession d'»indiciaire«, d'historien officiel stipendié par la cour pour servir une idéologie, une mémoire. Mais il est à même de pourvoir en matériaux, généalogiques par exemple, de tels auxiliaires maniant la plume pour fonder les prétentions des princes de Bourgogne-Habsbourg. On comprend bien pourquoi des devanciers de C. Emerson l'ont tenu pour »semi-officiel«. Encore faut-il aujourd'hui se demander dans quelle mesure, à travers quelles techniques, en tirant profit de quelles collaborations La Marche a pu s'adonner à une forme d'imitation des indiciars. Une préoccupation dominante du présent livre est de dégager les apports dont Olivier est tributaire, voire les »interactions« qui le relie non seulement à George(s) Chastel(l)ain ou Jean Molinet, mais encore à Philippe de Commines. Même si leurs choix politiques ont radicalement divergé, les deux grands mémorialistes »bourguignons«, aux carrières amorcées en parallèle, ont pu communiquer, échanger informations et expériences dans leurs démarches respectives, quand bien même ils ne se citent pas mutuellement.

Des pages plus inattendues sans doute sont celles où C. Emerson s'interroge à propos de ce qu'a puisé notre auteur dans le milieu culturel de Bruxelles, ville où il a longtemps résidé.

Son intégration à cet environnement thiois doit lui avoir permis de franchir l'obstacle de la langue pour y faire une bonne «moisson» par voie orale autant qu'écrite. Le chapitre 3, intitulé «L'Histoire [...] bourguignonne» nous a paru constituer le temps fort et le point culminant du livre. Son auteur, loin de les refermer sur eux-mêmes, tend à montrer dans les «Mémoires» le produit d'une véritable «culture bourguignonne». Comme toujours, l'impact exercé sur les générations ultérieures demeure délicat à établir. G. Small, en son temps, l'avait bien montré pour un autre fleuron de l'historiographie du temps, George Chastelain. Pareil impact ne serait pas ici un vain mot.

L'œuvre de La Marche trahit aussi, dans son projet même et son vocabulaire, des liens certifiés avec un autre genre très prisé au Moyen Âge, quoique bien plus ancien: le miroir du/au(x) prince(s). L'enjeu est en l'espèce de définir l'image vers laquelle le jeune Philippe le Beau, élève d'Olivier, doit tendre. Voilà donc abordée la dimension didactique des «Mémoires», qui amène C. Emerson à poser une question des plus classiques: le produit livré est-il (encore) médiéval ou (déjà) renaissant? Elle note que l'intention professée sur ce plan par La Marche aurait plutôt eu valeur de cause que de conséquence de sa fonction de mentor auprès de l'archiduc. Sa plume aurait justifié sa désignation plus qu'elle ne traduirait une expérience acquise dans une charge éducative et un ton requis par elle. À travers encore d'autres thématiques – la Foi, les faits d'armes –, Olivier de La Marche apparaît comme un écrivain très présent dans son récit, même s'il ne nous livre pas tout, loin de là, sur sa personne et sa carrière féconde et multiforme. Le livre de C. Emerson, truffé de courts extraits significatifs du personnage titulaire mais aussi de contemporains, invite à relire La Marche en débusquant ses intentions de littérateur (voire rhétoriqueur) et d'historien. Il ne mentionne pas, pour des raisons de délai d'édition, un recueil international d'études qui viendra utilement le compléter et auquel C. Emerson a, parmi d'autres, contribué: «Autour d'Olivier de La Marche», Neuchâtel 2003. Le bonheur sera complet quand le mémorialiste bénéficiera enfin d'une édition, la première depuis quelque cent vingt ans, répondant aux exigences du travail scientifique.

Jean-Marie CAUCHIES, Bruxelles

Jochen JOHRENDT, Papsttum und Landeskirchen im Spiegel der päpstlichen Urkunden (896–1046), Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, XXII–305 p. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 33), ISBN 3-7752-5733-0, EUR 40,00.

Ce livre, issu d'une «Dissertation» préparée à Munich sous la direction de Rudolf Schieffer, exploite de façon systématique le corpus des actes pontificaux de la période 896–1046 publié dans les années 1980 par les soins de Harald Zimmermann. Il n'est pas le premier à le faire: en 1995, Hans-Henning Kortüm avait proposé une superbe étude linguistique du même recueil (assortie d'une révision bienvenue de ceux des jugements du maître qui pouvaient être entachés d'hypercriticisme à l'endroit de telle ou telle pièce); il renversait la vapeur diplomatique en montrant que les lettres et privilèges intitulés au nom des papes méritaient d'être considérés (aussi ou d'abord) comme des productions de destinataires, tant leur rédaction devait à ces derniers. Le travail de J. Johrendt tire à présent les conséquences de ce constat (qui, soit dit en passant, n'est pas propre aux productions pontificales comme l'a brillamment montré récemment Wolfgang Huschner pour les actes impériaux autour de l'an mil): si les privilèges pontificaux traduisent assez passivement les demandes des bénéficiaires, ils sont alors autant de miroirs tendus à l'historien, où ce dernier est en mesure de décrypter les attentes et conceptions nourries par les bénéficiaires à l'égard de la papauté. Concentrant son attention sur le contenu juridique des actes, mais sans écarter toutes sortes d'indices, Johrendt se donne ainsi pour but de saisir les fonctions assignées à la papauté («Funktionszuweisungen») par ceux qui recourent à elle. L'intérêt constant de l'en-

quête tient à sa perspective comparatiste. Johrendt répartit les bénéficiaires d'actes en quatre zones principales («Deutschland, Frankreich, Italien, Katalonien»), définies par l'auteur comme autant de «Landeskirchen». Ce découpage dérange un peu. Le lecteur se prend à imaginer d'autres configurations, moins englobantes en tout cas en ce qui concerne la France et l'Allemagne. On reconnaîtra volontiers à l'auteur que tout en conservant implacablement ce cadre de réflexion du début à la fin de l'ouvrage, il apporte souvent dans ses décomptes et surtout dans ses commentaires les nuances géographiques indispensables au sein de ces régions. Ainsi, pour la France, il distingue le nord du royaume de son vaste versant méridional et pour l'Allemagne, il met à part la Lotharingie et le royaume de Bourgogne. Mais alors, ne pouvait-on d'emblée modifier le cadre de référence? Au reste, le titre «Deutschland» n'est ni heureux ni exact pour désigner une zone qui recouvre et la Lotharingie et l'espace burgundo-provençal. Quant au terme «Landeskirche», il n'est pas sans problème: traduira-t-on en français par Église «régionale», «territoriale», voire «nationale»? L'expression semble renvoyer à une réalité articulant, d'une part un dispositif ecclésiastique se reconnaissant une certaine tradition, intégrant des instances vivantes de coordination et de régulation, et d'autre part un pouvoir politique influent qui orchestre ce dispositif. La notion paraît finalement peu appropriée en dehors du contexte «germanique».

Au sein du corpus rassemblé par Zimmermann (630), Johrendt a retenu parmi les actes jugés sincères (477) ceux qui ont un contenu juridique (459), sans écarter les faux contemporains (porteurs évidemment d'une image de la papauté), soit au total 530 pièces (voir p. 14) ou 506 (d'après le tableau de la p. 19, mais il faut peut-être lire 507 puisque la première ligne compte une erreur d'une unité [lire 273 au lieu de 272]). Les *deperdita* ne sont pas pris en compte dans l'exploitation statistique, mais la tradition différentielle des actes selon leur nature et la géographie de leurs destinataires est l'objet d'observations pertinentes. La question des actes interpolés, non négligeable dans une enquête attentive aux clauses juridiques, aurait mérité quelques développements spécifiques, mais les cas sont évoqués à leur place dans l'exposé. Les 506 actes évoqués sont ainsi répartis: 145 pour l'Allemagne, 130 pour la France, 186 pour l'Italie et 46 pour la Catalogne. Si les destinataires monastiques se taillent globalement la part du lion (272 ou 273 actes), les sièges épiscopaux (grâce surtout aux archevêchés d'ailleurs) font presque jeu égal avec les monastères en Allemagne alors qu'ils sont bien moins pourvus d'actes en France (36 contre 82). On notera aussi le poids de trois gros pourvoyeurs d'actes, Cluny (21), Fulda (16), le Mont-Cassin (14), qui auraient mérité un traitement spécifique au sein du livre. Pour le traitement chronologique du corpus, l'auteur propose un découpage de la période en cinq tranches de trente ans; globalement, c'est la quatrième tranche (986–1015) qui est la plus riche, et ce après une progression constante, mais elle est dépassée de quelques unités par la période 956–985 en Allemagne, et par la période 1016–1046 en Catalogne. Après une courte introduction (partie 1, p. 1–21) exposant le cadre historiographique, les principes et présupposés de la recherche, l'auteur examine (partie 2, p. 22–48) deux questions cruciales pour l'enquête, à savoir ce que représente l'acte pour ceux qui le demandent (sa valeur juridique et donc aussi extra-juridique), et ensuite le processus qui permet la communication entre le demandeur et le pape, en somme la question des «Intervenienten». S'agissant de ces derniers, Johrendt note que leur poids est beaucoup plus important en Allemagne que partout ailleurs et que la royauté et l'entourage royal (évêques ou grands) y tiennent la première place. À propos de la valeur reconnue à l'acte pontifical, Johrendt souligne que l'acte pontifical n'est pas toujours, loin de là, rédigé de façon à constituer un moyen de preuve en justice (confirmations de biens non énumératives), et que son «acceptation» ne va pas de soi. Il insiste aussi sur la valeur non juridique de l'acte, liée à l'image de Rome et au statut du pape comme représentant de l'apôtre Pierre; il rappelle à cet égard que le pape ne dédaigne pas à l'occasion (mais de façon plutôt épisodique d'ailleurs) entretenir l'idée que c'est Pierre qui parle par sa bouche et qui agit à travers sa personne. Mais doit-on pousser très loin en cette direction? Curieusement – et Johrendt

le reconnaît dans une longue note (p. 34, n. 48) –, la bulle de plomb des actes pontificaux reste aniconique durant toute la période puisqu'elle porte simplement le nom et le titre du pape régnant; elle ne constitue donc pas un moyen de valoriser l'autorité de saint Pierre (lequel ne figurera sur le sceau pontifical qu'à partir de Victor II [1055–57]). La chancellerie pontificale ne joue donc pas la carte de la »Realpräsenz« de l'autorité sigillante à travers l'image du sceau, au contraire de la chancellerie ottonienne par exemple, si on en croit les travaux de Hagen Keller. Voilà qui doit inciter à quelque retenue: je ne suis pas sûr qu'on puisse considérer a priori que l'acte pontifical était doté d'une »Heiligkeit« acquise au contact du saint, et qu'à ce titre il avait la valeur d'une relique représentative. Que l'acte profite de l'aura de saint Pierre, c'est clair, mais l'impact de ce ressort spirituel dépend in fine de l'investissement affectif ajouté par les bénéficiaires et les »usagers« des actes pontificaux. Il se pourrait, en somme, que la papauté laisse à ses interlocuteurs le soin de mesurer la valence spirituelle du document diplomatique. Le sort contrasté réservé aux »privilèges de pallium«, bien mis en évidence par l'auteur comme on va le voir, s'expliquerait mal, au reste, si ces actes pontificaux avaient été uniformément et nécessairement tenus pour de vénérables reliques.

La partie centrale du livre (partie 3, p. 49–198), la plus ample aussi, analyse thématiquement le »contenu juridique« (»Rechtsinhalt«) des privilèges octroyés. On aborde successivement diverses catégories de concessions pontificales: la liberté d'élection (3.1); le pallium (3.2); les confirmations de possessions (3.3); les formes ondoyantes prises par la protection pontificale (3.4), avec ses pôles majeurs que sont l'exemption, l'immunité et la protection au sens strict; les droits honorifiques (3.5); la dignité de primat et de vicaire apostolique (3.6). Pour chacun des thèmes, le plan d'attaque est invariable avec un examen successif des quatre zones prédéterminées, suivi d'un bilan; pour chaque zone étudiée, le protocole d'examen est rigoureusement mené (distribution géographique et chronologique, libellé des formules). On appréciera l'effort accompli pour fournir une typologie raisonnable et globale des contenus juridiques; il fallait en effet dégager des lignes de faite tout en conservant les nuances, ce qui n'était pas aisé. Partant des clauses concrètes, Johrendt a été amené à dépoussiérer des abstractions (l'immunité, l'exemption), à proposer des définitions de travail, moins affinées peut-être juridiquement parlant, mais plus aptes par leur souplesse à embrasser une grande diversité de configurations. Pour l'exemption, par exemple, il congédie les définitions issues du droit canon du XII^e siècle pour mieux observer la diversité régionale des expressions d'un statut on ne peut plus fluctuant. En Germanie, où les actes pontificaux sont très modelés par les formules 32 et 86 du *Liber diurnus*, l'expression de l'exemption s'accompagne presque constamment de l'interdiction de célébrer des messes publiques; en France, où règne une grande diversité de formulaire (sans emprunts au *Liber diurnus*), c'est le pouvoir de correction des pontifes qui obsède les demandeurs (monastiques), tandis que les privilèges italiens se soucient bien davantage du libre choix du prélat consécuteur, et qu'en Catalogne ils insistent souvent sur l'interdiction de convoquer les moines aux synodes diocésains.

Cette disparité régionale n'affecte pas seulement le contenu des actes, mais parfois leur tradition même. Ainsi, alors qu'il y a tout lieu de penser que les actes de concession de pallium (privilèges personnels accompagnant la transmission des objets) étaient diffusés de façon assez uniforme dans toutes les contrées de l'Europe latine, ils sont bien mieux conservés dans le royaume de Germanie que dans celui de Francie occidentale. À l'Ouest (royaume riche de huit métropoles), on conserve trois dispositions incluses dans un acte plus général, mais pas un seul »privilège de pallium« en tant que tel, tandis que le royaume oriental en compte 21 pour 6 métropoles. Selon Johrendt (qui néglige peut-être trop cependant les facteurs purement archivistiques), l'intérêt porté à ces actes par les bénéficiaires germaniques tient au fait que les questions protocolaires et hiérarchiques constituent un réel enjeu dans cette »Landeskirche« en raison de la compétition des prélats auprès du souve-

rain, et d'une organisation ecclésiastique encore récente et meuble. Plus généralement, les actes pontificaux délivrés aux destinataires allemands sont plus formalisés que les autres, et l'emploi de formules semblables témoigne d'une communication plus intense entre les destinataires potentiels, là encore signe de la vitalité d'un espace public (les assemblées) où s'exerce la compétition mais où s'accomplit aussi un cohésion institutionnelle. Décidément, c'est bien la structure des »Landeskirchen« qui est reflétée dans les productions pontificales.

Enfin, la quatrième et dernière partie (p. 199–271) rebrasse la matière décortiquée dans la section précédente; région par région, l'auteur, fidèle à son questionnement initial, s'emploie à caractériser synthétiquement le rôle que les sollicitateurs reconnaissent à la papauté. Ce rôle dépend étroitement de la place du roi dans la structure politique concerné. En Allemagne, le pape est une autorité d'appoint, dont le concours est demandé ou accepté par l'autorité royale pour venir »arrondir« un ensemble de droits et privilèges octroyés par le souverain ottonien; c'est à la figure spirituelle de saint Pierre qu'on s'adresse, via son représentant sur terre, et non à une instance terrestre jouissant d'une capacité à faire prévaloir ses décisions. En France, au contraire, du moins pour les bénéficiaires distants de la zone d'efficacité royale, la papauté serait plutôt conçue comme une autorité alternative à celle du roi, car on attend généralement de Rome une protection réelle contre les puissances locales; le pape se voit reconnaître la stature d'une instance suprême de juridiction et on comprend alors que l'exemption »à la française« de cette période, qui souligne la capacité du pape à s'ériger en instance canonique supérieure, ait déjà les contours de l'exemption post-grégorienne du XII^e siècle. En Italie, le successeur de l'apôtre Pierre est aussi un collègue et un concurrent pour ses confrères dans l'épiscopat; sa proximité brouille son image, contrastée selon les régions concernées. Pour les Catalans, enfin, il semble que les autorités locales (comtes et évêques) aient transféré sur le pape certains attributs d'un roi bien lointain, en sorte qu'elles lui reconnaîtraient la capacité de légitimer leurs propres décisions et leur statut. Durant la période 896–1046, la papauté a donc continué, en dépit de sa relative atonie (ou peut-être grâce à elle), à susciter images et attentes. Le grand mérite de l'étude soignée et habile conduite par Johrendt est d'en souligner la richesse et la diversité, lesquelles aident aussi à mieux comprendre comment la réception des initiatives pontificales, à partir du milieu du XI^e siècle, s'est opérée de façon si contrastée. Voilà un livre réussi, nourri et suggestif, qui illustre aussi avec talent la fécondité d'une diplomatie moderne ouverte aux problématiques de la communication et de la réception des actes.

Laurent MORELLE, Paris

Hartmut HOFFMANN, *Schreibschulen des 10. und des 11. Jahrhunderts im Südwesten des Deutschen Reichs*. Mit einem Beitrag von Elmar HOCHHOLZER, Hanovre (Hahnsche Buchhandlung) 2004, 2 vol., XXXIII, XI–629 p., ill. (Monumenta Germaniae Historica. Schriften, 53), ISBN 3-7752-5753-5, EUR 120,00.

Dans son introduction de sept pages l'auteur présente son ouvrage comme »un essai supplémentaire de définir d'un point de vue paléographique les manuscrits germaniques des X^e et XI^e siècles« (»ein weiterer Versuch, die deutschen Handschriften des 10. und des 11. Jhs. paläographisch zu bestimmen«) qu'il considère comme une continuation de ses deux études précédentes: »Buchkunst und Königtum im ottonischen und frühsalischen Reich« (1986) et »Bamberger Handschriften des 10. und des 11. Jhs.« (1995). La présente publication se distingue des deux autres par le fait qu'elle ne concerne ni les *scriptoria* de pointe (»Spitzenscriptorien«) au service du pouvoir ni une bibliothèque cathédrale exceptionnelle mais plutôt la production manuscrite moyenne de cathédrales et monastères d'une région donnée. La notion »germanique« se rapporte à la langue de la région et non pas à celle des manuscrits décrits qui est le latin. L'auteur justifie ses choix chronologiques par son intérêt

pour la culture ottonienne qu'il avoue difficilement datable par siècle. De même il admet le flou de la dénomination géographique »südwestdeutsch« qu'il utilise de manière pragmatique pour traiter des institutions religieuses dans les diocèses médiévaux d'Augsbourg (omettant Benediktbeuern et Ebersberg qu'il voit sous l'influence de Tegernsee donc de la Bavière), Constance, Bâle, Strasbourg et Spire, auxquelles il ajoute le monastère de Lorsch et l'évêché de Wurzburg, pour la seule raison de pouvoir présenter des manuscrits identifiés récemment comme produits de ces deux institutions. Les diocèses de Metz, Toul et Verdun sont exclus de l'enquête à cause de leur orientation vers la France, et aussi pour la richesse de leur tradition. Les monastères réformateurs de Hirsau, Schaffhouse et S. Blasien sont omis pour des raisons chronologiques, leur production principale datant du XII^e siècle. Pour deux des trois institutions les plus importantes de la région, les monastères de S. Gall et Reichenau, on ne trouve que des compléments et rectifications se rapportant aux informations déjà fournies dans »Buchkunst und Königtum«, par contre la troisième institution la plus documentée, le monastère de Einsiedeln, présente la pièce de résistance du volume (p. 43–153).

Mises à part ces trois institutions, l'auteur annonce un résultat plutôt décevant de ses recherches. Pour aucune des cathédrales il n'a réussi à reconstituer une production importante. Parmi les monastères, Rheinau possédait une bibliothèque médiévale considérable mais la plupart des volumes y sont arrivés d'ailleurs. En s'expliquant cette pauvreté par la perte massive de la production médiévale l'auteur suit une tendance bien établie parmi les paléographes, tendance souvent partagée par des historiens. Le modèle sous-jacent à cette hypothèse suppose pour chaque institution religieuse une bibliothèque élaborée dans un *scriptorium* local. Il y aurait donc eu autant de *scriptoria* et bibliothèques que d'institutions religieuses connues. Malheureusement le plus gros de cette production nous serait perdu aujourd'hui, par des accidents et avatars divers. Une des seules justifications historiques (qu'on trouve souvent citée, aussi par l'auteur p. 43–44) est la lecture imposée aux moines bénédictins par la règle (cap. XXXVIII). Les moines auraient été amenés à produire eux-mêmes les livres nécessaires à cette lecture (p. 44). Une telle explication ne tient pas compte du fait que produire des livres demandait des moyens peu répandus au Moyen Âge et que les listes de livres distribués une fois par an aux moines au carême sont si modestes qu'elles ne peuvent en rien expliquer l'existence des bibliothèques riches comme elles sont connues de Lorsch, S. Gall, Corbie, S. Riquier, Lyon, Reims, ou encore Cluny. Par contre, tous ces bibliothèques ont en commun d'avoir appartenu à des institutions proches du pouvoir, qu'elles étaient gérées par des membres de la famille royale ou leurs proches collaborateurs. Le plus souvent les abbés de ces institutions exerçaient en même temps comme évêque et disposaient donc des services d'une cathédrale et de ses chanoines. Ces personnages publics nous sont connus sans exceptions. Évidemment une partie de leur production nous est aujourd'hui perdue, mais il me semble que cette réalité économique renvoie dans le domaine du phantasme l'existence de *scriptoria* et bibliothèques de quelque importance disparues aujourd'hui.

On peut s'étonner que l'auteur du »Buchkunst und Königtum« adhère à cette thèse.

Les institutions sont décrites en ordre alphabétique et sont numérotées. Étonnamment l'introduction porte le n° 1, Amorbach, la première institution le n° 2, Zürich, la dernière, le n° 25. Le catalogue de chaque institution est précédé d'une introduction qui se résume à une brève description du fond sauf pour Einsiedeln, Münsterschwarzbach et Rheinau où on trouve l'histoire ancienne retracée. L'introduction au catalogue de Münsterbach est due au spécialiste de l'histoire du monastère, E. Hochholzer, qui parle »pro domo«. Les descriptions des manuscrits se réduisent selon les habitudes des paléographes à l'indication de la cote, une qualification très sommaire du contenu, – le nombre des folios fait le plus souvent défaut – les dimensions de la page sans indication de la justification, l'organisation de la page si elle est en deux colonnes, la provenance (l'origine se déduit du classement dans le chapitre). Ces indications sommaires sont suivies par la répartition des mains reconnues dans

les manuscrits qui sont identifiées par des lettres de l'alphabet latin. On peut s'étonner du nombre impressionnant des mains reconnues dans un seul manuscrit (p. e. environ 30 dans le cas de München, Clm 3730 p. 31, cat. Augsburg) et de la précision de leur limites, souvent elles n'interviendraient que pour une ou deux pages. Dans ce cas on aurait à faire à une école associée à un *scriptorium* important, fait étonnant si on ne connaît rien de l'existence de ce *scriptorium* par ailleurs. Dans une dernière partie de la notice les mains sont qualifiées d'une manière décidée: »tüchtig« (appliquée), »gut« (bonne), »nicht besonders gut« (pas spécialement bonne), »sehr gut« (très bonne), etc. Quelque fois les formes de lettres employées dans ces mains sont décrites. Pleins de rapprochements avec des mains intervenantes dans d'autres manuscrits sont proposés. La lecture de ces descriptions s'avère laborieuse. Un exemple permettra d'illustrer ces difficultés de consultation: le ms. Einsiedeln 235 (490) (p. 102–103) est considéré par l'auteur comme »un des codices les plus anciens écrits à Einsiedeln ou pour Einsiedeln« (»Einer der ältesten Codices, die in oder für Einsiedeln geschrieben worden sind, dürfte das Ms. 235 [490] sein«). Dans sa description, l'auteur fait entendre que les deux parties du ms. actuel n'étaient pas conçues initialement comme une unité, qu'ils peuvent donc dater d'époques différentes et être originaires de *scriptoria* divers. Dans la première partie qui contient les plus anciens coutumes du monastère, l'auteur distingue six mains dont le peu de homogénéité lui fait supposer qu'elles sont originaires d'endroits différentes, ou que des moines de Einsiedeln seraient allés ailleurs pour se procurer les coutumes ou des moines d'ailleurs seraient arrivés à Einsiedeln. L'auteur tente de qualifier et de dater les six mains l'une par rapport aux autres. On ne trouve à cet endroit aucun renvoi aux illustrations du manuscrit dans le deuxième volume. Au début de la description du manuscrit, plus loin dans le catalogue, six illustrations sont indiquées chacune par son numéro dans le deuxième volume. Pour savoir à laquelle des mains soigneusement décrites dans l'introduction chaque illustration correspond on est obligé de chercher dans ce deuxième volume l'indication de la page du ms. reproduite, pour ensuite repérer dans la description du catalogue la main qui a écrit la page en question. Ainsi on saura que la première illustration 23b correspond à la page 41 écrite par la main F, l'illustration 28a à la page 14 écrite par la main A, 29a à la page 29 écrite par la main D, 29b à la page 79 écrite par la main G, 30a à la page 95 écrite par la main K, 32b à la page 128 écrite par la main N. On découvre donc qu'on dispose des exemples des mains F, A, D, G, K et N, que la main E, selon l'auteur la plus récente des mains est absente des illustrations. Si on veut comparer la main A avec la main E du ms. Einsiedeln 173 (806) on doit chercher au début de la description de ce manuscrit les numéros des illustrations, repérer ensuite dans le deuxième volume les pages reproduites et retourner à la description pour y déceler les mains concernées. Ainsi on finit par comprendre que les illustrations 28a et 28b sont juxtaposées à cause de l'hypothèse de l'auteur que ces pages sont copiées par une même main. On aurait compris que l'auteur ne s'est pas soucié de faciliter la consultation de son catalogue. Le simple ajout du sigle des mains apparaissant dans les illustrations aurait pu éviter bien de détours au lecteur. Les catalogues sont suivis par un index des manuscrits cités (p. 363–375), un index des noms et des matières (p. 376–389). Le deuxième volume est entièrement consacré aux illustrations (plus de 250) en noir et blanc.

Ces deux volumes fournissent un riche matériel, organisé d'une manière pragmatique voir utilitaire, donc souvent peu homogène, et formulé dans une langue peu soucieuse de finesse. Pour l'exploiter à bon escient il faudra se rappeler de la consigne que l'auteur a formulée référant des travaux de son maître B. Bischoff: »Was du ererbt von deinen Vätern hast, erwirb es, um es zu besitzen.« (H. Hoffmann, Bernhard Bischoff und die Paläographie des 9. Jahrhunderts, Deutsches Archiv 55, 1999, p. 548).

Veronika von BÜREN, Paris

Christopher DE HAMEL, *Les Rothschild collectionneurs de manuscrits*. Traduit de l'anglais par Monique DE VIGAN, Paris (Bibliothèque nationale de France) 2004, 116 S., 58 Abb. (Conférences Léopold Delisles), ISBN 2-7177-2241-6, EUR 15,00.

In wenigen wohlhabenden Dynastien zeigt sich eine derart kontinuierliche Sammelleidenschaft für mittelalterliche Handschriften über Generationen und Jahrzehnte hinweg wie in der Familie Rothschild. In deren Besitz befand sich neben den wesentlich bekannteren Kunstsammlungen auch eine größere Anzahl an Manuskripten, von denen »Les Belles Heures« wie auch »Très Belles Heures du duc de Berry« zu den Hauptwerken spätmittelalterlicher Buchmalkunst gehören. In vier Kapiteln geht Ch. de Hamel aus ausgewiesener Kenner spätmittelalterlicher Handschriften der Sammlungstätigkeit der einzelnen Familienzweige des Hauses Rothschild nach. Die Abschnitte basieren auf vier Vorträgen, die de Hamel im Jahre 1998 an der Bibliothèque nationale de France im Rahmen der »Conférences Léopold Delisle« hielt. Die Untergliederung erfolgte nach Familienzweigen, wobei Überschneidungen und Doppelungen aufgrund der verwobenen und komplexen Familienverhältnisse unumgänglich waren. Der erste Abschnitt beginnt mit der Sammlungstätigkeit von Adolphe de Rothschild (1803–1900), der mit dem frühesten nachweisbaren Ankauf eines Florentiner Stundenbuches in den 1850er Jahren ein in der Familie intensiv und »leidenschaftlich« (S. 11) betriebenes Betätigungsfeld eröffnete. Insgesamt wird der Sammlungstätigkeit wie den Sammlungen von neun prominenten Familienmitgliedern intensiv nachgespürt, darunter zuletzt der Schwester von Maurice Edmond de Rothschild, Miriam Caroline Alexandrine de Rothschild (1884–1965). Dabei geht der Autor auch darauf ein, warum es nicht nur der Persönlichkeit und dem Geschmack des Sammlers entsprochen haben mochte, mittelalterliche Handschriften zu sammeln. Einerseits führt er an, daß im 19. Jh. in jüdischen Familien traditionellerweise nicht in Liegenschaften, sondern in mobile Wertobjekte investiert wurde. Andererseits war das Sammeln von wertvollen Handschriften der dritten Generation der Rothschilds dem Sammeln alter Münzen noch sehr nahe, wie es von Mayer Amschel von Rothschild (1744–1812) in Frankfurt am Main ursprünglich betrieben wurde. Außerdem verweist de Hamel darauf, daß einige der wertvollen Manuskripte aus dem Besitz der Strozzi und Medici stammten – erfolgreichen Bankiersfamilien der Vergangenheit (S. 10).

Zu den bedeutendsten Einschnitten für die einzelnen Sammlungen zählte neben allfälligen Erbteilungen (so wurde beispielsweise die Sammlung von 102 Manuskripten nach dem Tode des Edmund de Rothschild im Jahre 1934 unter drei Erben aufgeteilt, S. 57f.) freilich die repressive Zeit der nationalsozialistischen Herrschaft in weiten Teilen Europas. Sowohl die Besitzungen des Wiener Zweiges (1938) wie auch die des Pariser Zweiges (1940) wurden von deutscher Seite als jüdisches Eigentum enteignet. Während die Handschriften aus Wien in der Österreichischen Nationalbibliothek zwischengelagert wurden und nach 1945 der Witwe von Alphons von Rothschild restituiert werden konnten (S. 19), wurden die in Paris aufbewahrten Rothschild-Manuskripte größtenteils nach Deutschland verschleppt. De Hamel stellt ausführlich dar, wie verschiedene deutsche Stellen an der organisierten Enteignung der Kunstgegenstände beteiligt waren. Bei der Überführung der Handschriftensammlungen nach Deutschland – unter anderem griffen Alfons Rosenberg und Hermann Göring persönlich ein – wurden die Handschriften an drei Standorte verbracht: Berlin, Schloß Neuschwanstein und das Anwesen Hermann Görings auf dem Obersalzberg (nicht Berchtesgaden). Viele dieser Handschriften gingen im Laufe des Krieges verloren oder konnten nur durch Zufall vor dem Untergang gerettet werden, wie ein Buch, das in Warschau als einziges einer später verschollenen Waggonladung wertvoller Gegenstände durch M. Wilton entnommen werden konnte (S. 79). Erst durch den Kunsthandel erlangte man wieder Kenntnis von diesem Buch.

Derartig verschlungenen Wegen von Handschriften spürt der Autor mit großer Kenntnis der internationalen Kunstauktionen und archivalischen Überlieferung nach. Unter den vie-

len einzelnen Fällen berührt wohl das Schicksal der »Très Belles Heures du duc de Berry« am meisten. Nach den Bombardierungen des Obersalzbergs im April 1945 zogen am 4. Mai 1945 französische wie amerikanische Verbände auf dem Gelände ein. Ein französischer Offizier namens Francis Roge fand in den Trümmern ein Buch mit den französischen *fleurs de lys* auf dem Einband, versteckte es in seinem Rucksack und wandte sich erst im Jahre 1956 an einen befreundeten Bibliothekar. Dadurch konnte die Handschrift wieder an den Besitzer Maurice de Rothschild gelangen und kam im weiteren Verlauf an die Bibliothèque nationale de France. – Der Band wird von einer Zusammenstellung des Inventars der Pariser Sammlung von Edmund de Rothschild des Jahres 1936 beschlossen. Insgesamt geben 58 farbige und meist ganzseitige Abbildungen von hoher Qualität einen Eindruck von der Reichhaltigkeit der Rothschildischen Handschriftensammlungen.

Gerald SCHWEDLER, Heidelberg

Die nichtarchivischen Handschriften der Signaturengruppe Best. 701 Nr. 191–992. Bearb. von Eef OVERGAAUW, Wiesbaden (Harrassowitz) 2002, 623 p., 37 pl. (Mittelalterliche Handschriften im Landeshauptarchiv Koblenz, 2), ISBN 3-447-04437-3, EUR 98,00.

Du premier tome de ce catalogue, qui est le second et dernier, analyse 105 manuscrits médiévaux et 85 fragments (5 conservés séparément et 80 réunis sous une seule cote: Best. 701 Nr. 759). Les provenances majoritaires sont les mêmes que dans le volume précédent: c'est-à-dire, par ordre d'importance, les carmes de Boppard (environ la moitié des témoins décrits), puis les Dominicains de Coblenz, les Chanoines réguliers de Niederwerth, les Cisterciens d'Himmerod, les Bénédictins de Saint-Maximin et de Saint-Matthias de Trèves, enfin les Chartreux et les Franciscains de Coblenz. En raison des prélèvements effectués au XIX^e siècle, la plupart des manuscrits sont d'époque tardive, ce qui explique la proportion élevée de volumes datés (76 sur 105). Un tiers environ relève, en tout ou en partie, du genre de la prédication; quelques autres témoignent des études effectuées par des carmes à l'université de Cologne; fort peu sont enluminés. Le tableau des p. 21–28, très bien conçu, permet de prendre rapidement connaissance des contenus, des provenances et des dates. Parmi les religieux lettrés, copistes ou utilisateurs à titre viager, deux prennent ici un relief particulier: Henricus de Montabaur, carme de Boppard (flor. 1458–1472), et Henricus Kalteisen, dominicain de Coblenz († 1465), dont les noms ou l'écriture apparaissent respectivement sur 18 et 6 manuscrits (23 et 8, en intégrant les livres du t. 1; la pl. 10 reproduit un autographe de Kalteisen; les pl. 32–33 du t. 1 illustrent déjà la cursive gothique de H. de Montabaur). Les fragments, dont certains sont en allemand, en grec ou en hébreu, élargissent aussi bien la palette chronologique que celle des auteurs: une dizaine date du IX^e s. (parmi lesquels deux fragments de Virgile, deux de Priscien et un d'Haymon d'Auxerre), et en plus des lots habituels de textes bibliques, liturgiques et juridiques, l'on rencontre ici les noms d'Horace, Ovide, Lucain, Bède, Walafrid Strabon, Yves de Chartres, Matthieu de Vendôme, Gautier de Châtillon, etc. Le concept de »fragment« est d'ailleurs ambigu, car on a jadis rangé dans cette catégorie des unités bibliographiques brèves, mais complètes, comme Best. 701 Nr. 759, 30 (trois bifeuillets correspondant à un livret sur saint Alban [f. 6^v blanc]) ou 31 (un bifeuillet renfermant une recension inédite de l'enfance de saint Barthélemy [f. 2^v blanc]).

Dans son introduction, E. Overgaauw a déjà signalé quelques textes qui pourraient faire l'objet d'études plus approfondies (voir aussi en bibliographie p. 17, les deux articles qu'il a déjà consacrés aux carmes de Boppard). Grâce à ses excellentes analyses, d'autres pièces sont exhumées qui justifieraient également un supplément d'enquête. Citons, à titre d'exemple, les recueils cotés 298 et 300, formés vers 1484 par un cistercien d'Himmerod,

Johannes Siberch de Colonia (cf. pl. 15–17). Ces recueils qui se recoupent en partie transmettent une série de répertoires alphabétiques sur les principaux textes réglementaires en usage à Himmerod (*Regula Benedicti*, *Liber usuum*, *Registrum cantoris*, *Benedictina*, *Privilegia*, etc.), ainsi que des manuels à l'usage des novices (*Ars signorum*) et des lecteurs (*De modo recte legendi*, *De accentuatione*). Un autre manuscrit (n° 266) est susceptible d'enrichir nos connaissances sur les chanoines de Windesheim: il renferme un traité d'accentuation des *dictiones difficiliore*s – sur lesquelles risquaient de trébucher les lecteurs de la Bible (prologues compris) et du Martyrologe d'Usuard –, accompagné d'une lettre circulaire de Theodoricus Graviae, Prieur général de cette congrégation entre 1459 et 1486. Le chapitre général de 1471 avait fait obligation à toutes les maisons affiliées de se procurer un exemplaire du traité. Dans leur désir d'une prononciation correcte et homogène des textes liturgiques, les chanoines de Windesheim imitaient ainsi la pratique des chartreux, qui avaient mis en circulation l'ouvrage analogue d'Oswaldus de Corda. Le manuscrit de Coblenz fut transcrit en 1475, à l'usage de Niederwerth; curieusement, il ne semble pas qu'on en ait repéré d'autre copie. En tout cas, en 2001, Belinda A. Egan, auteur d'une excellente édition d'Oswaldus, *Opus pacis* (Corpus Christianorum. Continuatio mediaevalis, 179), n'en connaissait pas de témoin (cf. *ibid.*, p. 75*–77*).

François DOLBEAU, Paris

Alcuino. Commento al cantico dei cantici. Con i commenti anonimi »Vox Ecclesiae« e »Vox Antiquae Ecclesiae«. Edizione critica a cura di Rossana E. GUGLIEMMETTI, Florence (SISMEL – Edizioni del Galluzzo) 2004, VI–315 p. (Millennio medievale, 53. Testi, 13), ISBN 88-8450-132-6, EUR 55,00.

Voici un ouvrage des plus utiles pour la connaissance du rôle joué par le Cantique des Cantiques dans le monde médiéval. Mais ce que Rossana E. Guglielmetti nous livre ici est en fait moins une seule étude que le résultat d'une triple enquête, née à l'origine d'une recherche sur le »Commentaire sur le Cantique des Cantiques« d'Alcuin, et qui s'est imposée au fil des investigations portant sur la tradition manuscrite de ce commentaire, rendant indispensable la tripartition de ce beau volume publié par la SISMEL.

Les deux premiers tiers de l'ouvrage sont consacrés au commentaire d'Alcuin. Dans une introduction à la fois serrée et claire, alors même que les données de la transmission, comme le montre bien l'auteur, sont empreintes d'ambiguïtés et de confusions, la chercheuse met à jour, et de façon convaincante, la véritable histoire du texte. La »Patrologie Latine« en donnait jusqu'alors deux éditions, l'une au sein des œuvres d'Alcuin, dans son tome 100 (col. 639–664), l'autre parmi les pseudépigraphes d'Isidore de Séville, au tome 83 (col. 1119–1132). Cette dernière édition, qui réserve un traitement différent de la première à *Cant.* 1,1–4,1, présentée le plus souvent comme un abrégé du *Compendium* d'origine, est en fait l'œuvre originale, dont le commentaire édité en *PL* 100 est en réalité une interpolation ultérieure. Démêlant avec méthode la mise en place de son attribution à Isidore (cf. p. 4–5 de l'introduction), R. Guglielmetti explique comment les deux versions du texte ont pu mener une existence parallèle et comment la version *longior* est un projet inachevé de compilation de l'œuvre d'Alcuin et de celle de Bède, déjà hypotexte d'Alcuin.

Transmis par un ensemble de vingt-huit manuscrits, dont un tiers est antérieur au IX^e siècle, le commentaire d'Alcuin, contrairement à la liste donnée dans la récente *Clavis alcuinienne* qui attribue à la version *longior* trois témoins (Paris lat. 9520; Rouen 160; Reims 434) et crédite la version *brevior* de vingt-six témoins, présente, pour sa *recensio longior*, un seul témoin manuscrit, tandis qu'une trentaine d'autres transmettent uniformément la version *brevior*. Ce texte, signalé dans la *Vita Alcuini*, XII, contrairement aux autres œuvres exégétiques d'Alcuin, ne dispose pas de lettre de dédicace ou de préface; l'éditrice se pose

donc à juste titre la question de la paternité de l'ouvrage et rappelle que, si huit manuscrits mentionnent le nom d'Alcuin, la présence de l'ouvrage au sein d'un recueil d'œuvres alcuiniennes composé à Tours peu après la disparition de leur auteur (cf. les éléments apportés par Paris, BNF, lat. 5577, fol. 137–155) est de première importance pour confirmer la paternité alcuinienne du texte, tout comme les rapprochements opérés entre la lettre 133 et le *Compendium*.

Les pages de l'introduction consacrées à la structure et au contenu du *Compendium* offrent un bel exemple d'études intertextuelles et signalent les liens étroits unissant l'œuvre alcuinienne et l'*Expositio* de Bède, hypotexte avoué, mais aussi les autres œuvres de Bède, tout particulièrement *De Temporum ratione* et l'*Homilia V in dominica secunda post octavas Paschae*. L'examen minutieux, étayé par des enquêtes statistiques justifiées, des écarts entre composition alcuinienne et texte de base de Bède, le choix opéré par le clerc anglo-saxon dans le matériel grégorien ou les rares emprunts à Juste d'Urgell permet à l'auteur de conclure à un mode de réécriture chez Alcuin par réduction et un choix d'interprétation univoque, peut-être afin de donner une *lectio* pédagogique, où simplicité et exhaustivité s'efforcent d'aller de pair et d'instruire au plan parénétiq ue un lectorat non spécialiste. R. Guglielmetti retrace à raison la fortune de ce *Compendium* alcuinien: confondu dans la clavis avec le texte d'Alcuin, un commentaire anonyme ultérieur entrelace le texte alcuinien et un texte du début du IX^e siècle présent en Paris, lat. 2822, dont l'incipit s'ouvrant sur *Vox ecclesie* est repris sous la variante *Vox antique ecclesie*. Ce sont ces deux textes anonymes qui figurent en deuxième et troisième partie de l'édition de l'auteur. Et Angelomus de Luxeuil, qui passait pour avoir adopté, comme l'avancait S. Cantelli, séparément et directement Alcuin et le *Vox ecclesie* comme textes de base de son propre commentaire, recourt en fait, ainsi que le montrent les analyses de l'auteur au *Vox antique ecclesie* comme unique source directe. Dans le cas précis, l'analyse aboutit donc à une double mise au point, celle qui enrichit notre connaissance de l'exégèse du Cantique, et celle qui livre une nouvelle approche des techniques de travail d'Angelomus. Dans le même ordre d'idées, l'auteur donne la liste des emprunts au texte d'Alcuin chez Haymon d'Auxerre, Raban Maur, mais aussi dans la *Glossa Ordinaria* et chez le Pseudo Honorius, données précieuses pour comprendre la circulation de ces passages.

Une description ample et systématique des témoins et éditions occupe les pages 28–42 avant de céder la place à un long commentaire du stemma aux ramifications complexes dont on trouvera, aux pages 112 et 113, forme complète et forme simplifiée.

L'édition du texte alcuinien est en tout point digne d'éloges, tant au niveau de l'élaboration de l'apparat critique que du repérage des sources, et s'impose désormais comme édition de référence pour l'étude des rapprochements qui reste à faire entre ce Commentaire et le reste de l'œuvre alcuinienne. Le texte anonyme du *Vox Ecclesie*, transmis par deux manuscrits (Paris, Bibliothèque nationale, lat. 2822, fol. 139–149v et London, British Library, Harley 213, fol. 100v–141), dont l'édition occupe les pages 201–232 de l'ouvrage, s'appuie, comme le montre bien l'éditrice, sur le premier exégète latin du Cantique, Grégoire d'Elvire, outre Juste d'Urgell et Grégoire le Grand via Taion de Saragosse: l'auteur montre bien que si les sources sont ibériques mais les témoins d'aire française, l'histoire de ce texte pourrait illustrer la circulation des manuscrits et la diffusion des œuvres sous les Carolingiens; que le texte résulte d'une compilation ibérique déjà constituée avant son arrivée en aire française à la fin du VIII^e siècle ou que les textes aient circulé en aire française avant d'y être compilés mi VII^e–début VIII^e siècle, le *Vox Ecclesie* permet aux yeux de l'auteur de mieux appréhender la diffusion de l'*In Canticum canticorum* de Grégoire d'Elvire.

Enfin, le *Vox antique ecclesie*, dernier texte édité par R. Guglielmetti (p. 263–305), qui s'appuie sur le *Vox Ecclesie* et le *Compendium* alcuinien, texte circulant donc dans les premières années du IX^e siècle, et connu d'Angelomus de Luxeuil en 851, date de la première moitié du IX^e siècle; le plus ancien des trois manuscrits le transmettant (Bruxelles, Bibliothèque royale

Albert I^{er}, 479, fol. 146–158v) est daté par Bischoff du dernier tiers de ce même siècle; pour l'auteur, le texte est composé dans l'aire française et lit, à côté du *Vox Ecclesie*, Alcuin dans une des familles de manuscrits du *Compendium* comportant un grand nombre d'erreurs qu'il reproduit sans les corriger (cf. p. 236 et suiv.). Le travail de l'anonyme, fondé sur le remploi et l'inclusion, offre un exemple de réécriture exégétique minimale, comme le soulignent les exemples judicieusement choisis par l'auteur en pages 237 et suiv.

Au terme d'une enquête riche en apports nouveaux, R. Guglielmetti offre aux chercheurs, avec ces trois éditions minutieusement et méthodologiquement établies, un ouvrage déterminant pour la connaissance, non seulement de l'exégèse alcuinienne et de ses prolongements, mais aussi des méthodes exégétiques du haut Moyen Âge et de la fortune du «Cantique des Cantiques» dans le monde médiéval.

Christiane VEYRARD-COSME, Châtenay-Malabry

Die Annales Quedlinburgenses, hg. von Martina GIESE, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, 680 p. (Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum rerum germanicarum in usum scholarum separatim editi, 72), ISBN 3-7752-5472-2, EUR 60,00.

M. Giese a fait précéder l'édition proprement dite des *Annales* (p. 381–580) d'une longue introduction critique; celle-ci est suivie d'une liste des manuscrits (outre celui des *Annales Quedlinburgenses*, ceux cités dans l'apparat critique), un index des citations (de la bible et d'autres écrits), un index des noms propres et un index des matières. L'intérêt historique de ces annales réside dans la position hors pair de l'abbaye de Quedlinburg au sein de la dynastie ottonienne. L'abbaye a été fondée par Mathilde, veuve d'Henri I^{er} et mère d'Otton I^{er} pour effectuer le service des prières sur la tombe d'Henri I^{er}. Dès ses origines, l'abbaye fut réservée aux filles de la plus haute noblesse et reçut une dotation foncière correspondant à ce rôle. Non seulement Quedlinburg dépassa en prestige le vieux monastère familial de Gandersheim mais elle devint le centre spirituel principal des temps ottoniens. La communauté, d'abord dirigée par Mathilde elle-même († 14 mars 968), est ensuite toujours dirigée par des filles de roi jusqu'au XI^e siècle, époque où son déclin se marque par la raréfaction des visites royales à partir du règne d'Henri II. C'est justement à l'époque de ce déclin que tous les indices rapportent la rédaction des annales. Il s'agit donc de rappeler aux nouvelles générations la période d'éclat du monastère et ses liens avec la dynastie saxonne; cette préoccupation se reflète par l'insistance sur les origines et l'histoire de la race saxonne, sur l'histoire familiale des Liudolfing et sur l'histoire locale de Quedlinburg. Sans aucun doute rédigées à l'abbaye même, les annales ont été écrites en plusieurs phases: en 1008 le premier rédacteur, probablement une rédactrice, s'appuie en grande partie sur d'autres écrits pour rédiger ses annales jusqu'en 1003; puis la rédaction se fait par strates successives jusqu'aux premières lignes de l'année 1016; le travail est repris au début des années 1020; enfin, les années 1022–25 sont rédigées à partir de notices contemporaines des événements avec un décalage d'un an au moins, tandis que les récits des dernières années, jusqu'en 1030, connus de façon très fragmentaire, sont probablement rédigés au fur et à mesure. On peut supposer, sans certitude absolue, qu'il y eut plusieurs auteurs successifs, religieux assurant le service de l'abbaye ou religieuses de la communauté.

Avant cette nouvelle édition par Martina Giese, les *Annales* de Quedlinburg ont été éditées à cinq reprises: trois éditions à l'époque moderne et, au XIX^e siècle, l'édition de G. H. Pertz (MGH SS 3) reprise par l'Abbé Migne dans la Patrologie latine (T. 141). Comme les précédentes, elle est fondée sur l'unique manuscrit (Dresden, Sächsische Landesbibliothek, Staats- und Universitätsbibliothek, Q 133), contenu dans un volume compilé à la fin du XVI^e siècle par Petrus Albinus († 1598). Celui-ci travaillait aux côtés de l'historiographe du duc de Saxe, Reinerus Reineccius (1541–95) et s'occupait des archives de l'érudite humaniste

G. Fabricius (1516–71), ancien historiographe du duc de Saxe, dont les manuscrits et les livres étaient passés dans la bibliothèque privée du duc Auguste I^{er} de Saxe, aujourd'hui la Staatsbibliothek de Dresde. Parmi eux, une copie des *Annales* effectuée par Fabricius pour ses travaux à partir d'un manuscrit qui pouvait provenir de l'abbaye de Quedlinburg ou bien de Nordhausen (abbaye fondée en 961/962 par la reine Mathilde et qui dépendait de Quedlinburg). Le volume, in folio sur papier, où se trouve désormais cette copie des *Annales*, rassemble également cinq chroniques allemandes du XVI^e siècle, copiées par Petrus Albinus ou corrigées de sa main; les *Annales de Quendlinburg*, en quatrième position sur 45 folios, sont donc les seules en latin. Le texte est incomplet puisqu'il s'arrête au milieu d'une phrase à l'année 1025. Il manque aussi les textes correspondant aux années 874–910 et 962–983; conscient de ces lacunes, le maître d'œuvre a inscrit à la suite le décompte des années manquantes (f^o 16r–v et f^o 19r–v). S'y ajoutent des lacunes moins importantes, dont le copiste n'a pas eu conscience, dans la partie en forme de chronique (jusqu'en 705) et pour les années 992, 1009, 1022, 1023. Dans la marge extérieure ont été portés des mots-clés ou des courtes notices; P. Albinus y a également porté des corrections et des soulèvements et, première utilisation critique, des annotations marginales ou intralinières renvoyant à la chronique de Région de Prüm et à sa continuation ainsi qu'à la chronique de Thietmar de Merseburg. Outre le développement de tous ces aspects ici brièvement résumés, on trouvera également dans l'introduction une étude linguistique, l'examen détaillé des sources utilisées pour la rédaction des *Annales* et l'établissement de la tradition secondaire à travers leur utilisation par d'autres annalistes ou chroniqueur du Moyen Âge. À partir de cette réception médiévale, M. Giese propose une restitution des lacunes du manuscrit, qu'elle présente également dans l'introduction, ce qui permet, à bon escient, d'éviter de présenter un texte factice des *Annales Quedlinburgenses*. Grâce à cet ouvrage, on dispose donc désormais d'une édition scientifique à la fois très précise et très utilisable, d'autant que, malgré l'abondance de l'apparat critique, le texte reste très lisible et les passages originaux bien mis en valeur.

Michèle GAILLARD, Metz

Heimo von Bamberg. De decursu temporum, éd. par Hans Martin WEIKMANN, Hanovre (Hahnsche Buchhandlung) 2004, VI–610 p. (Monumenta Germaniae Historica. Quellen zur Geistesgeschichte des Mittelalters, 19), ISBN 3-7752-1019-9, EUR 60,00.

La biographie de cet Haimon n'est accessible qu'à travers des allusions passagères sous sa plume ou encore à travers le contexte général de l'époque. On voit ainsi qu'il célèbre son maître Frutolf décédé le 17 janvier 1103, ce qui permet à l'éditeur de notre livre de proposer pour la naissance de Haimon la période allant de 1080 à 1090. Il se déclare en outre »prêtre et le plus modeste des frères vivant dans l'église de Saint-Jacques à Bamberg« (une communauté de chanoines réguliers fondée en 1071). Il était d'autre part lié d'étroite amitié avec un certain Burchard, prêtre, moine et prieur du célèbre monastère de Michelberg à Bamberg, datant de 1015. Enfin, dernier point d'attache saisissable, la présence à la diète de Bamberg en 1122 d'un évêque espagnol nommé Bernard, homme très savant à la fois sur le plan du comput et sur celui de justifications spirituelles; c'est ainsi que notre Haimon remerciait Dieu d'avoir pu tant apprendre de cet homme. Toutes ces relations entrecroisées apparaissent clairement dans la genèse de sa grande œuvre le *De decursu temporum* qui connut deux états successifs. La première version date de 1135; il l'envoya à Burchard, qui devait contrôler le texte et ensuite l'expédier à un certain Dudon (*Tuto*), puis aux »amis traditionnels«. Bref, on voit clairement que cet ouvrage devait servir de thème de discussion. Il y eut une seconde version datée habituellement de 1135; mais l'éditeur ici en question préférerait le printemps de 1138. La mort en tout cas l'atteignit en 1139, le 30 ou 31 juillet.

Haimon devait appartenir à une famille riche et importante (cf. les dons funéraires de son frère). À cette date, début du XI^e s., le prestige de Bamberg, fille chérie de l'empereur saint Henri (1002–1024) était très grand. On pouvait percevoir à travers son activité intellectuelle et religieuse comme une recherche de concordance qui fait penser aux efforts de Gratien (vers 1140) *Concordia discordantium canonum*; or c'est exactement ce que Haimon a tenté de réaliser au milieu des divergences chronologiques. La difficulté était très ancienne et tenait aux problèmes de l'année lunaire, de l'année solaire et de la semaine de sept jours; ou encore aux problèmes de la Résurrection du Christ et de la Pâque juive le 14 nisan. Un certain accord s'était établie aux conciles d'Arles (314) et de Nicée (325) qui fixaient la célébration liturgique de Pâques au dimanche suivant la pleine lune (suivant elle-même le 21 mars); mais les choses demeuraient compliquées.

L'édition des *Monumenta Germaniae Historica* donne une idée très claire de la situation (p. 40): »Dans un temps où l'Église catholique n'élève aucune objection de principe quant à la fixation de la fête de Pâques à un dimanche déterminé, indépendamment du calendrier lunaire, il est difficile d'apprécier la passion et le sérieux avec lesquels ces computistes se sont soumis au pénible labeur de leur travail chronologique. Pour eux la recherche d'un exact *ordo temporum* (organisation du temps religieux) n'était pas une pure question de calendrier, mais elle était étroitement liée à la vérité et à l'exactitude de la foi. Tout comme la célébration (de Pâques) à une date insolite, une erreur de calcul dans l'ère de l'Incarnation tombait sous le verdict de l'hérésie. Ce n'était pas seulement à des questions de mathématiques et d'astronomie mais finalement à des problèmes essentiels pour le salut qu'on appliquait toute sa sagacité. L'édition ici présentée repose sur trois manuscrits, dont deux proviennent de la Bayerische Staatsbibliothek à Munich (A = Clm 2, f^o 18r^o–83v^o; T = Clm 18769, f^o 8r^o–132r^o; le troisième (E) se trouvait à Strasbourg, avant d'être détruit par un incendie, mais le savant Jaffé l'avait largement utilisé ce qui lui donne le statut d'une source. Notre éditeur a donc publié simultanément les deux versions de l'œuvre, à la fois unies et distinguées parfaitement grâce à l'emplacement sur la page et grâce aussi à la différence des caractères d'imprimerie (tout au moins chaque fois que la chose était possible). Voici le titre de l'œuvre (dans sa dernière version) et la dédicace au moine Burchard: *Incipit cronica magistri Heimonis / fratris fratrum sancti Jacobi in Babenbergensi ecclesia / que sic inchoatur / Prolugus. Ad fratrem et compresyterum Burchardum monachum sancti / Michaelis; paulo ante scripsi librum ›De decursu temporum‹ ab origine mundi usque ad nostrum tempus [...]*.

Il n'est pas facile de résumer un tel ouvrage, véritable océan de calculs et de références mathématico-liturgiques, qui associent constamment »le début du monde, la Passion du Christ et le temps présent«. Arrêtons-nous simplement au premier des sept livres du *De decursu temporum* et dans ce cadre attachons-nous particulièrement à quelque uns de ces seize *capitula*. On voit tout de suite que les *capitula* 7 à 11 correspondent aux cinq âges de l'histoire du monde. Au *capitulum* 7 figure le premier âge, soit 1656 années allant de la Création au Déluge; le second âge – *capitulum* 8 – couvre les 367 années séparant le Déluge du moment où Abraham eut 75 ans, c'est-à-dire le moment de l'alliance avec Dieu; le troisième âge – *capitulum* 9 – s'étend de la première année de l'alliance avec Dieu jusqu'à la sortie d'Égypte, soit 430 ans; toutes ces données chiffrées demeurent d'ailleurs pour l'auteur des sujets de discussion. Le quatrième âge de l'histoire du monde – *capitulum* 10 – correspond à la période séparant la première année de David de la destruction de Jérusalem et du Temple, soit en tout 473 ans. On remarquera ici la fondation de Rome par les frères jumeaux Remus et Romulus, en l'année 753 avant la naissance de Jésus; c'est la date traditionnelle qui continue à servir malgré toutes les réserves d'usage. Le cinquième âge du monde – *capitulum* 11 – a été celui allant de la déportation à Babylone jusqu'au Christ, considéré soit dans sa naissance, soit plutôt dans sa passion et dans cette option la durée de la période serait de 662 ans ... À l'extrême fin du Livre I du *De decursu temporum* Haimon hasarde à fournir un

total pour la durée du monde depuis la Création jusqu'à la Passion du Sauveur. Il arrive ainsi à la »supputation« de 4025 années (cf. ici p. 199), alors que Bède le Vénérable, une autorité majeure en ce domaine, n'arrivait qu'à 3984 années. Cette différence d'une quarantaine d'années a beaucoup tourmenté Haimon; mais il a gardé son assurance, persuadé que les grands auteurs peuvent avoir leur moment de faiblesse: *quandoque dormitat bonus Homerus*, comme dit Horace dans son »Art poétique« (vers 359, cité ici p. 200). Relevons encore ce sage principe de critique historique, plusieurs fois répété (*De decursu temporum*, Livre 2, cap. 1, p 205): *Veritas non tantum ab amicis, sed etiam ab inimicis suis approbari non renuit*, ce qui revient à peu près sous une forme positive à ceci: »La vérité accepte les approbations de ses ennemis, tout comme celles de ses amis«. C'est la position d'un homme fort dans ses convictions.

Henri PLATELLE, Lille

Ulrich von Zatzikhoven, Lanzelet. Texte présenté, traduit et annoté par René PÉRENNEC, Grenoble (ELLUG) 2004, 444 S. (Moyen Âge européen), ISBN 2-8431-0047-X, EUR 29,00.

Die Editionsgeschichte des *Lanzelet* ist ein Sorgenkind der Altgermanistik. Schon bald nachdem 1845 die bis heute maßgebliche Edition Karl August Hahns erschienen war, galt sie als erneuerungsbedürftig. Editionsprojekte von Oskar Hannink und Werner Richter im frühen 20. Jh. scheiterten, die seit den frühen 1960er Jahren angekündigte Neuauflage durch Rosemary N. Combridge läßt nach wie vor auf sich warten, eine in den 80er Jahren von Stefan Weidenkopf geplante Edition kam nie zustande, der kommentarlose synoptische Abdruck der Wiener Handschrift durch Georg Deutscher (2002) wimmelt von Transkriptionsfehlern. Im Moment arbeiten neben Combridge, mittlerweile unterstützt von Dominique Corazolla, auch Kathleen J. Meyer und ich selbst (Wien, Diss. [masch.] 2005) an einer Neuauflage. Inzwischen war der Text bereits mehrfach in moderne Sprachen übertragen worden. Der englischen Übersetzung durch Kenneth G. T. Webster und Roger Sherman Loomis (1951) folgten französische durch René Pérennec (Paris, Diss. [masch.] 1970) und Danielle Buschinger (1996, ²2003) sowie eine deutsche durch Wolfgang Spiewok (1997). Kurz gesagt: Das Interesse am von der älteren Forschung so wenig geliebten *Lanzelet* nahm und nimmt stetig zu, was im übrigen auch ein Blick in die Forschungsliteratur bestätigt.

Umso erfreulicher ist es, daß nun R. Pérennecs Buch der verfahrenen Editionsgeschichte einen neuen Impuls gibt. Pérennec kann wohl ohne Übertreibung als einer der besten Kenner der Materie gelten. Sein Aufsatz über »Artusroman und Familie« (1979) oder seine »Recherches sur le roman arthurien en vers en Allemagne aux XII^e et XIII^e s.« (2 Bde., 1984) – um nur die beiden wichtigsten Arbeiten zu nennen – waren wegweisend für die neuere *Lanzelet*-Forschung. Der nun vorl. Band jedoch geht noch weiter zurück, auf seine bereits erwähnte Dissertation: eine französische Übersetzung des *Lanzelet* mit Einleitung und Stellenkommentar. Die Übersetzung wurde gründlich überarbeitet und korrigiert, der Kommentar aktualisiert und gekürzt in Form von Fußnoten in die neue Übersetzung aufgenommen. Synoptisch zum französischen Text wird der mittelhochdeutsche Text nach der Edition Hahns dargeboten, dem die Übersetzung auch in der Regel folgt (bei Abweichungen stehen erläuternde Anmerkungen). Ergänzt wird die Übersetzung durch eine »Introduction«, in der Pérennec eigene interpretatorische Überlegungen zum Text vorstellt; »Notices« zu Überlieferungssituation und Textgestaltung, Autor, Datierung, Vorlage und Vermittlung des *Lanzelet*; sowie eine Bibliographie der wichtigsten Forschungsliteratur.

Kernstück der Arbeit ist zweifellos die Übersetzung. Sie besticht zugleich durch große Genauigkeit und – soweit ich das als sehr mittelmäßiger Französisch-Leser beurteilen kann – Stilsicherheit. Pérennec hängt nicht sklavisch am Text und vermeidet dadurch eine spröde,

von »Mediaevalismen« durchzogene Übertragung, was der Lesbarkeit unbedingt zugute kommt. Zugleich schwebt er jedoch niemals »über« dem Text, nützt die gewählten Freiheiten nicht – wie es häufig geschieht – um schwer Verständliches zu kaschieren oder Mehrdeutiges zu reduzieren. Natürlich lauert bei Übersetzungen der Teufel im Detail. So könnte man etwa V. 775 *des muost si doch belangen* anstatt als »ce qui ne manqua pas de leur plaire« vielleicht besser als »wengleich es sie dennoch verdroß« (als Vorausdeutung auf den Konflikt mit Galagandreiz) verstehen; oder läge es näher, *kes* (V. 7108) nicht als »sable« (über eine Nebenform zu *kis* »Kies«), sondern als »Gletscher, Kees« zu übersetzen. Eindeutige Fehler aber finde ich in Pérennec's Übersetzung nicht. Der Fußnoten-Kommentar ist eine willkommene und notwendige Ergänzung und Entlastung der Übersetzung, zumal Pérennec hier schwierige oder mehrdeutige Stellen diskutiert, Hinweise auf Wörterbücher, Worterklärungen oder auch sachkundige Hinweise gibt, die das Textverständnis erheblich fördern. Mit Recht weist Pérennec immer wieder auf von Hahn vernachlässigte Überlieferungsvarianten hin und formuliert dabei auch die eine oder andere interessante textkritische Beobachtung. Schade ist, daß der Kommentar – im Vergleich zur Dissertation – nicht nur aktualisiert, sondern auch relativ stark gekürzt wurde, worunter nicht zuletzt die breiter angelegten, interpretatorisch und stoffgeschichtlich relevanten Ausführungen zu längeren Episoden des Romans gelitten haben. Dennoch stellt der Kommentar ein längst überfälliges Korrektiv des Webster/Loomis-Kommentars dar; ein Korrektiv, das umso wichtiger ist, als Webster und insbesondere Loomis ihren Kommentar an vielen Stellen vor allem zur Stützung eigener, aus heutiger Sicht z. T. dringend revisionsbedürftiger Hypothesen genützt haben.

Der interpretatorisch interessanteste Teil ist die »Introduction«. Nach einer ausführlichen Inhaltsangabe diskutiert Pérennec den *Lanzelet* als Produkt von Kontakten zwischen französischer (anglonormannischer), keltischer, deutscher und auch sizilianischer Literaturtradition. Die Argumentation ist in ein Netzwerk aus den Achsen Ost-West und Nord-Süd eingespannt. Pérennec präsentiert und präzisiert im wesentlichen Thesen, die er bereits in früheren Arbeiten entwickelt hatte: Der *Lanzelet* – resp. seine Vorlage, das *welsche buoch* – ist, als Schnittpunkt verschiedener Kulturen, doch in erster Linie ein französisches Buch, wofür die enge Verwandtschaft mit der altfranzösischen *enfances*-Epik (Wolfzettel) und die intensive Thematisierung der *jeunes*-Thematik (Duby) spricht. Die Einflüsse auf den Text aus sizilianischen Lokaltaditionen (Iweret, Iblis, Dodone, Terra di Lavoro) könnten ein Indiz für die Art der Vermittlung des anglonormannischen Textes nach Deutschland sein (Kontakt zwischen den Plantagenets und Staufern auf Sizilien). Angehängt ist ein Kurzkapitel zur Frage nach der Positionierung des *Lanzelet* zu Chrestiens *Charrette* (und dem *Lancelot propre*). Pérennec begreift – wiederum seinen früheren Studien folgend – den *Lanzelet* als gleichsam »Anti-Chrestien«, *Lanzelet* selbst als Gegenentwurf zum und ironische Replik auf den Problemhelden des chrestienschen Artusromans – eine nach wie vor sehr umstrittene Frage, deren Beantwortung wohl nicht zuletzt davon abhängt, welche Kompetenzen man dem (französischen) *Lanzelet*-Erzähler/Autor zugesteht. In den »Notices« informiert Pérennec umsichtig und souverän über die diversen Hypothesen zur Datierung, Autorschaft und Gönnerschaft sowie zum Weg vom (verlorenen) französischen *Lanzelet* zum überlieferten mittelhochdeutschen Roman. Ein kurzer Blick auf die Editions-geschichte und Überlieferungssituation kulminiert in der Forderung nach einer neuen kritischen Ausgabe des Textes. Fazit: Was Pérennec vorlegt, kann als eine kleine Summa seiner *Lanzelet*-Forschungen gelten. Es ist ein nützliches (Übersetzung, Bibliographie, »Notices«) und auch immer wieder anregendes (»Introduction«, Kommentar) Buch, dessen Aufgabe sich bei weitem nicht darin erschöpft, den mittelhochdeutschen Roman auch einem französischsprachigen Publikum nahe zu bringen. Abgerundet wird der gut redigierte Band von einem ansprechenden Layout (lediglich die drucktechnische Koordination von mittelhochdeutschem Text und Übersetzung funktioniert manchmal nicht ganz). Der

einziges Vorwurf, den man berechtigterweise machen könnte, ist, daß das Buch nicht schon vor 20 oder 25 Jahren erschienen ist.

Florian KRAGL, Wien

Breve chronicon de rebus Siculis. Hg. und übers. von Wolfgang STÜRNER, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, 129 p. (Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Germanicum in usum scholarum separatim editi, 77), ISBN 3-7752-5477-3, EUR 20,00.

L'édition avec une solide traduction en allemand qu'offre W. Stürner comble une lacune, parce que les anciennes éditions du *Breve chronicon de rebus Siculis* datent des XVIII^e et XIX^e siècles. Stürner a édité le texte et rédigé l'apparat critique selon les normes des MGH. Il a utilisé les trois manuscrits. Les deux premiers datent du XIV^e siècle et sont conservés l'un à Naples (Bibl. nat., VIII C 9, fol. 101r–107v), l'autre à la Bibl. apost. vat. (Ottob. Lat. 2940, fol. 42v–48v); le troisième, du XVII^e siècle, se trouve dans ces mêmes archives (Vat. lat. 7145, fol. 1r–13v). Si le *Breve chronicon* n'est pas une œuvre de premier plan, son intérêt est indéniable, en particulier parce qu'il contient le testament de Frédéric II. En bref, l'œuvre est à l'image de ce que veut montrer de lui-même Frédéric, dont l'auteur semble avoir adopté par principe la position, et donne ainsi de l'empereur une vision bien différente de celle qu'on trouve dans la Chronique de Salimbene de Adam, qui condamne Frédéric comme ennemi de l'Église, ou même de Richard de Saint-Germain qui, bien que proche de l'empereur, a composé un récit objectif et impartial. L'auteur du *Breve chronicon* présente très brièvement les ancêtres de Frédéric II, qui ont fondé le royaume de Sicile et se sont succédé sur le trône depuis Robert Guiscard jusqu'à Guillaume II, puis centre le récit sur les événements qui permirent à Frédéric d'obtenir la couronne de Sicile: l'entrée en force dans le royaume de son père, l'empereur Henri, époux de Constance de Hauteville, puis l'élévation progressive de Frédéric II, depuis son avènement à Palerme jusqu'à son couronnement comme empereur, aux dépens d'Otton. La suite de la chronique est consacrée à la croisade, dans laquelle Frédéric finit par s'engager. Le narrateur nous donne le parcours journalier de l'armée jusqu'à l'entrée de l'empereur dans Jérusalem. La dernière partie de l'œuvre relate les multiples combats que Frédéric dut mener contre la noblesse de l'Empire, mais aussi contre la papauté. La chronique fait enfin allusion à la succession de l'empereur, jusqu'à la bataille livrée par Manfred pour conserver l'Apulie, et à sa mort, lors d'un combat contre le roi Charles d'Anjou, qui avait obtenu le royaume sur décision du pape. L'œuvre s'achève sur le testament de l'empereur.

L'introduction donne des informations sur l'auteur, qui rédigea sa chronique en 1272: clerc et contemporain de Frédéric, il l'a côtoyé et accompagné en croisade. Il ne peut cependant être identifié, précise W. Stürner, qui montre que les arguments selon lesquels il était moine à Fiore ne sont pas suffisants. Stürner analyse également l'œuvre et sa valeur historique, notant que la chronique se limite presque toujours au récit des faits, ne donnant que peu d'informations sur les motivations politiques de Frédéric II ou bien sur ses réformes importantes. Cependant, certains éléments ne sont fournis parfois par aucune autre source. L'auteur était bien informé sur les événements qui se produisaient dans le royaume de Sicile, mais très mal sur ce qui se passait en Allemagne ou dans les parties d'Italie appartenant à l'Empire. Peu d'importance est donnée au conflit de Frédéric II avec les papes. L'auteur défend la position de l'empereur, qu'il montre soucieux d'entretenir une bonne entente avec la papauté. En revanche, il condamne comme un sacrilège chaque tentative de rébellion contre l'empereur, car celui-ci détient le pouvoir légitime, *Dei gratia*, dit parfois l'auteur, qui insiste cependant surtout sur la légitimité que donne la succession héréditaire. La chronique est, pour ainsi dire, une œuvre de propagande qui justifie la légitimité du pouvoir de

la famille normanno-souabe et de sa succession au pouvoir. L'auteur maintient, en effet, sa vision des choses sous le règne de Charles d'Anjou, et, par son texte, il semble vouloir transmettre une partie de la grandeur de l'époque de Frédéric II. L'édition de cette courte chronique par W. Stürner comble une lacune et apporte un éclairage passionnant sur le XIII^e siècle de Frédéric II.

Véronique GAZEAU, Marie-Agnès LUCAS-AVENEL, Caen

Politische Schriften des Lupold von Bebenburg, hg. von Jürgen MIETHKE und Christoph FLÜELER, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, XXIV–608 p. (Monumenta Germaniae Historica. Staatsschriften des späteren Mittelalters, 4), ISBN 3-7752-0304-4, EUR 75,00.

Comme J. Miethke le rappelle en avant-propos, cette édition est l'aboutissement d'un projet de longue haleine initié peu avant la Première Guerre mondiale par Hermann Meyer et Karl Zeumer. L'ouvrage se divise en trois grandes parties. L'introduction (p. 1–148), une présentation détaillée de la tradition manuscrite (p. 149–231), l'édition des textes proprement dite (p. 233–524) et les index (p. 525–608). Les auteurs commencent tout d'abord par retracer la vie de Lupold de Bebenbourg, né vers 1300 d'une famille de la basse noblesse franconienne au service du pouvoir impérial. Dès 1316, Lupold part pour Bologne étudier le droit auprès du canoniste le plus renommé de la ville, Johannes Andreae, et acquiert bientôt le titre de »docteur des décrets« (*doctor decretorum*, p. 4). Entre 1329 et 1353, il exerce tout d'abord les fonctions d'archidiacre, puis d'»officiel« – c'est-à-dire de juriste désigné par l'évêque pour régler les cas litigieux – à l'évêché de Würzburg, avant d'accéder au siège épiscopal de Bamberg qu'il occupe jusqu'à sa mort, le 28 octobre 1363. Les lettres de Lupold présentent un double intérêt. Au niveau théorique, elles mettent en évidence le choix des arguments et des autorités opéré par l'auteur et leur logique d'articulation sur des questions de droit. Au niveau historique, elles démontrent la persistance d'une spécialisation des écoles de Bologne et du nord de l'Italie – tradition dont on peut retracer l'origine au début du XII^e siècle – dans la formation des juristes et l'importance du réseau de relations acquis à cette occasion dans le développement de leur future carrière. Elles introduisent d'autre part à un aspect important de l'histoire politique de la première moitié du XIV^e siècle, celui du conflit entre pouvoir impérial et pouvoir papal auquel l'auteur dédie une longue présentation (p. 61–97). À l'origine de ce conflit se tient la question de l'intervention de la curie romaine (»kuriale Approbationstheorie«) dans la construction du pouvoir au sein de l'Empire romain germanique qui oppose Louis IV de Bavière à trois papes successifs: Jean XXII, Benoît XII et Clément VI. Après cette utile mise en contexte, les éditeurs en viennent au traité de Lupold qui, selon eux, l'emporte »par sa force théorique et sa clarté« sur tous les autres: le *Tractatus de iuribus regni et imperii* (p. 97). Bien que jugeant le texte suffisamment parlant en soi, Miethke et Flüeler ajoutent néanmoins quelques précisions concernant la démarche et les intentions de Lupold (p. 97–122).

Dans ce traité, montrent les éditeurs, Lupold explique la notion d'*imperium romanorum* et les traits que l'Empire partagent avec d'autres royaumes occidentaux, posant ainsi les bases d'une théorie générale du pouvoir au niveau européen. »C'est l'un des grands apports de ce traité, concluent les éditeurs, que d'avoir atteint ce but (p. 105).«

Les deux autres écrits qui font l'objet de l'édition furent composés par Lupold peu de temps après le *Tractatus*. Le premier s'intitule *Libellus de zelo christianae religionis veterum principum germanorum*. Dédié au prince de Saxe-Wittenberg Rudolf I, il fut achevé en 1342. Tandis que Lupold démontre dans les trois premiers chapitres de cet ouvrage comment les princes allemands ont toujours choisi de servir l'Église sans jamais soutenir la

moindre hérésie contrairement aux empereurs chrétiens de l'Antiquité, il énumère dans les quatre chapitres suivants quelques-unes des réalisations faites pour le compte de l'Église romaine. Le chapitre VII est, selon les éditeurs (p. 130), le plus intéressant du point de vue historique, par les positions que Lupold adopte concernant la question de l'onction et du couronnement de l'empereur par le pape (p. 130–132). Le dernier écrit faisant ici l'objet de la publication est un poème de 180 vers intitulé *Ritmaticum querulosum et lamentosum dictamen de modernis cursibus et defectibus regni ac imperii romanii* paru en même temps – voire même peu avant – le *Tractatus*. Il s'agit d'une complainte dans laquelle l'Empire – figuré sous les traits d'une très belle Dame – apparaît à Lupold pour lui faire part de son chagrin de voir les Allemands (*Germani*, p. 519, v. 108) plus soucieux de servir leur intérêt propre que celui de leurs sujets.

Thierry LESIEUR, Chantecorps

Thomas Ebendorfer, *Historia Jerusalemitana*. Nach Vorarbeiten von Hildegard SCHWEIGL, geb. BARTELMÄS, hg. von Harald ZIMMERMANN, Hanovre (Hahnsche Buchhandlung) 2006, XXIV–171 p. (Monumenta Germaniae Historica. Scriptores rerum Germanicarum. Nova Series, 21), ISBN 3-7752-0221-8, EUR, 25,00.

Les *Monumenta Germaniae Historica* accueillent avec ce titre une facette méconnue de l'œuvre très diverse du théologien et chroniqueur autrichien Thomas Ebendorfer (1388–1464). Conservé dans l'un de ses manuscrits autographes aujourd'hui à la Bibliothèque nationale autrichienne (le cvp 3423), cet opuscule avait, il y a plus de 50 ans déjà, suscité l'attention d'Alphons Lhotsky qui avait chargé l'une de ses élèves (Hildegard Bartelmäs) d'en procurer l'édition. H. Zimmermann reprend et complète à quelques décennies de distance cette dissertation restée inédite pour porter enfin ce texte à la connaissance d'un plus large lectorat. Paré par l'éditeur du titre d'*Historia Jerusalemitana*, le compendieux travail d'Ebendorfer se présente en réalité comme une forme de diptyque, dans lequel succède à un long récit de la première Croisade une relation tout aussi circonscrite de la troisième. Erronément, l'auteur mêle à la toute fin de son travail une série d'anticipations portant sur les expéditions ultérieures. L'examen des sources, entrepris naguère par H. Bartelmäs et affiné par H. Zimmermann fait apparaître un procédé de compilation assez simple. La première partie est pour l'essentiel empruntée mot pour mot à la chronique de Robert le Moine (*alias* Robert de Reims), tandis que la seconde s'appuie sur l'*Itinerarium peregrinorum* d'un croisé anglais anonyme, enrichie à la marge par quelques extraits en provenance du «Miroir Historial» de Vincent de Beauvais. On ne peut qu'abonder dans le sens de l'éditeur quand il note que l'ensemble produit une impression manifeste d'inachèvement. À lire le texte édité, il n'est pas aisé, de fait, d'établir précisément quelle était l'ambition initiale de l'auteur.

Nous sommes mieux informés en revanche sur la date à laquelle Ebendorfer composa cet opuscule. Minutieusement analysés par l'éditeur, les éléments de chronologie disséminés en plusieurs endroits du texte attestent que sa rédaction fut entreprise au plus tard en octobre 1454. Le tout dut être assez promptement achevé puisque le même Ebendorfer en parle au passé dans le prologue d'une autre de ses œuvres composée en 1458. L'explicit inséré à la fin de la première partie, indiquant la date du 20 mai 1456, est d'un maniement plus délicat : manifestement ajouté après coup dans le manuscrit, il est douteux, à en croire H. Zimmermann, qu'il ne porte effectivement que sur l'abrégé de la chronique de Robert le Moine à quoi se résume, peu ou prou, la relation de la première Croisade, si bien qu'il n'est pas interdit d'y voir le *terminus ante quem* de l'ensemble de l'œuvre telle qu'elle s'offre aujourd'hui à nos yeux. Cette fourchette chronologique relativement étroite pose la question du contexte qui présida à la rédaction d'un texte adressé *expressis verbis* à la chevalerie de la Chrétienté – un point rapidement abordé dans l'introduction. Notant après H. Bartelmäs

l'insertion par Ebendorfer d'une longue digression originale sur la chute de Constantinople, H. Zimmermann propose prudemment de lire le tout comme un vibrant appel, bien dans l'esprit du temps, à l'organisation d'un *passagium generale* de reconquête. Cette piste mériterait sans doute d'être explorée plus avant. La confrontation avec la profuse littérature des traités de Croisade – un genre qui connaît aux lendemains de la conquête turque de la seconde Rome un véritable renouveau – apporterait ici sans nul doute des éclairages intéressants sur le texte d'Ebendorfer.

Les principes éditoriaux – notamment l'usage complexe des différentes formes de «Petit-druck» pour caractériser le mode d'utilisation des sources, de la citation littérale à la réécriture *ad sensum* – ne déroutent pas ceux qui sont familiers déjà de la tradition des *Monumenta Germaniae Historica*. Aux prises avec un autographe, H. Zimmermann prend logiquement le parti de respecter très strictement les graphies du manuscrit, renonçant notamment à harmoniser l'orthographe. Comme il est normal en pareil cas, et comme le reconnaît du reste l'éditeur, la frontière entre ce qui est pure faute d'étourderie de l'auteur/copiste et graphie singulière mais délibérée n'est pas toujours facile à établir. On pourrait donc bien sûr contester, ici ou là, les choix de H. Zimmermann, comme lorsqu'il décide sans sourciller de conserver l'hapax *Gray* (*Greci*, les Grecs) qu'il trouve dans le manuscrit – à moins au demeurant qu'il ne s'agisse d'une simple coquille (p. 97). Pour le reste, on sait gré à l'éditeur d'avoir avec autant de sûreté identifié la myriade de lieux et de personnages peuplant un récit qui promène le lecteur de l'Allemagne au Proche-Orient en passant par l'empire byzantin. Un *index* des citations scripturaires et juridiques, ainsi qu'un *index nominum* (où, signalons-le, toponymes et anthroponymes arabes et turcs bénéficient d'une transcription d'une extrême rigueur) et un volumineux glossaire viennent clore le volume. Il ne reste plus qu'à espérer que cet opuscule d'Ebendorfer, grâce à l'excellente édition procurée ici par H. Zimmermann, trouvera dans un avenir proche son commentateur, à l'heure où l'on assiste à un vif regain d'intérêt pour l'univers des croisades tardives.

Mathieu OLIVIER, Paris

Thomas Ebendorfer, *Tractatus de schismatibus*, hg. von Harald ZIMMERMANN, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, XXXIV–147 p. (*Monumenta Germaniae Historica*. *Scriptores rerum Germanicarum*, Nova Series, 20), ISBN 3-7752-0220-X, EUR 25,00.

H. Zimmermann poursuit avec ce troisième ouvrage son entreprise d'édition des textes de Thomas Ebendorfer. Bien que d'un intérêt historique de prime abord moindre que les deux écrits précédemment édités par l'historien (la *Chronica regum Romanorum* éditée en 1994 et la *Chronica pontificum Romanorum* parue en 2003), le «Traité des schismes» fournit néanmoins une utile introduction aux écrits plus conséquents d'Ebendorfer, telle sa «Chronique des papes romains» écrite quelques années plus tard. Ce volume des «Monumenta» est en fait une version corrigée et retravaillée d'une première édition du «Traité des schismes» déjà proposée par H. Zimmermann en 1954 à l'issue de sa thèse de doctorat soutenue et publiée à Vienne (*Archiv für österreichische Geschichte* 120 [1954], p. 43–147). Selon Uwe Israel, cette nouvelle mouture ne supplée cependant qu'imparfaitement aux manquements de la précédente (cf. compte-rendu paru dans *Concilium medii aevi* 7 [2004], p. 1103–05). Ebendorfer (1388–1464) fut un historien, professeur de théologie à l'université de Vienne. Le «Traité des schismes» est l'aboutissement d'une prise de conscience entamée lors d'un séjour à Bâle entre 1432 et 1435, à l'occasion d'un concile réformateur œcuménique. Ebendorfer y eut en effet l'intuition que le schisme constituait l'une des principales ombres portées sur l'histoire de l'Église. C'est sans doute à ce moment que naquit l'idée de rédiger un traité auquel Ebendorfer fait pour la première fois mention dans sa «Chronique des rois» qu'il rédigea avant fin 1450 (p. XI) pour préparer le couronnement du roi Frédéric-

ric III à Rome. Le texte d'Ebendorfer n'est connu qu'à travers un seul manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque de Vienne. La spécification des variantes dans l'apparat critique était donc inutile. En revanche le texte fourmille d'emprunts rendus visibles par l'application des standards de mise en forme des Monumenta (expliqués par l'auteur p. XXIV) et par l'insertion de notes marginales. Le recours à différentes polices d'écriture, notamment, permet de bien repérer l'alternance de passages propres à Ebendorfer et les longues plages d'emprunts où son intervention se limite à quelques mots.

Parmi ces emprunts, figurent en première place la *Chronica summorum pontificum et imperatorum Romanorum* dont la rédaction fut achevée par Andreas de Ratisbonne en 1422 et qui était alors considérée comme l'ouvrage de référence concernant l'histoire des papes et des empereurs. Également utilisée en complément de la chronique d'Andreas figure celle de Martin de Troppau.

L'un des points les plus intéressants concernant les sources selon l'éditeur est l'usage abondant que Ebendorfer fait de Joachim de Fiore et de son disciple Telesphorus ou Teolophorus de Cosenza (p. XVIII–XIX). Parmi les 24–25 schismes de l'histoire de la papauté ainsi passés en revue dans le »Traité«, Ebendorfer omet plusieurs cas pourtant cités par Andreas de Ratisbonne, tel celui qui opposa Nicolas II à Benoît X en 1059.

Ne serait-ce que par sa taille – le texte en lui-même ne couvre en effet que 99 pages –, le »Traité des schismes« n'occupe certes pas la première place parmi les écrits d'Ebendorfer. Se présentant en outre essentiellement comme une compilation, il rend plus difficile l'appréciation de la position propre de l'auteur. Mais pour cette raison même, il fournit un intéressant éclairage sur ses méthodes de travail et sur les auteurs et les œuvres qui l'ont inspiré. Il laisse notamment entrevoir un univers intellectuel marqué par l'influence de l'idéal de pauvreté franciscain et joachimite déjà sensible dans le choix des sources.

Thierry LESIEUR, Chantecorps

Recueil des rouleaux des morts (VIII^e siècle–vers 1536), publ. sous la direction de Jean FAVIER par Jean DUFOUR. Vol. 1 (VIII^e siècle–1180), Paris (De Boccard) 2005, XLVIII–725 S. (Recueil des historiens de la France. Obituaires 8/1), ISBN 2-87754-159-2, EUR 120,00; Vol. 2 (1181–1399), Paris (De Boccard) 2006, 741 S. (Recueil des historiens de la France, Obituaires 8/2), ISBN 2-87754-171-1, EUR 130,00.

Für die in den letzten Jahrzehnten intensiv betriebene Erforschung der mittelalterlichen Memorialquellen ist mit dem Erscheinen der ersten Bände der Edition der »rouleaux des morts« ein weiterer Meilenstein gesetzt. Die »rouleaux des morts« (lat. *rotulus* [spätmal. *rotula*], dt. der »Totenrotel« [die »Totenrotel«], engl. »obituary rolls«) gehören zu den Dokumenten mittelalterlicher Memorialpraxis¹. Die von J. Dufour eingeführte Definition unterscheidet zwischen der reinen Nachricht vom Tode (*breves, brevia*) und den eigentlichen Totenroteln. Diese gaben die Nachricht vom Tode eines oder mehrerer Verstorbener (*encyclica*) teils mit einer Eloge an befreundete und verbrüdete Institutionen weiter, die sich dann aktuell in den Rotulus eintrugen (*tituli*) – als Beweis für die Teilnahme der Gemeinschaft am Gebet für den Toten. Ein Rotulus gelangte so über viele Stationen in zahlreiche, oft mehrere hundert Kirchen und Klöster, zurück zum Ausgangspunkt. Zum Teil ist das Itinerar solcher Dokumente quer durch Europa nachzuzeichnen, was in einigen Fällen durch präzise Karten im Anhang der Bände veranschaulicht wird. Der Quellenwert der Rotuli reicht weit über den Bereich des Totengedenkens hinaus. Sie enthalten Hymnen und Gedichte der »Gebetspartner« sowie Verbrüderungslisten; sie bieten Nachrichten über Verkehrsbedingungen und den Status einzelner Institutionen; sie dienen der prosopographi-

1 Zu spätmal. Totenroteln vgl. G. SIGNORI in: Deutsches Archiv 60 (2004), S. 517–547.

schen Forschung und sind teils mit Illustrationen versehen, wie etwa der Rotulus des Guillaume des Barres († 1233) mit dem bekannten Bild der Sterbeszene (Nr. 180). Ebenso vielfältig sind die erhaltenen Formen: es können im Originalzustand Pergamentrollen von bis zu 30 Metern Länge sein, die nach der Rückkehr in aufwendigen Kästen oder Lederfutteralen aufbewahrt wurden; erhalten sind oft aber nur zerschnittene einzelne Blätter.

Léopold Delisle, der es erstmals unternommen hatte, die Totenroteln zu sammeln (»Rouleaux des morts du IX^e au XV^e siècle«, Paris 1866), konnte rund 90 Dokumente präsentieren. Für die neue Edition hat J. Dufour mehr als 440 Stücke vorgesehen. In der Fachwelt gilt der Herausgeber seit Jahrzehnten als Spezialist für diese Quellen, deren Probleme er bereits in zahlreichen Aufsätzen erörtern konnte. Nach dem in Bd. 1, S. XIV vorgestellten Plan des Unternehmens sollen die Rotuli in insgesamt vier Bänden ediert werden; für einen 5. Band wird eine ausführliche Typologie dieser Memorialquellen angekündigt sowie der Abdruck von Texten, die sich im weitesten Sinne auf die Rotuli beziehen oder mit ihnen verwandt sind (Consuetudines, *planctus*, Leichenreden). Außerdem sollen in diesem Band die Editionen der ersten Bände durch mehrere Register erschlossen werden. Wenn das schnelle Erscheinen der ersten beiden Bände den Maßstab für die folgenden setzen soll, ist bald mit dem Vorliegen des Gesamtwerkes zu rechnen, dessen Volumen allein schon eine gewaltige Arbeitsleistung bedeutet. Parallel zur Edition der Texte wird ein Faksimileband in der Reihe »Monumenta palaeographica Medii Aevi« vorbereitet.

Der erste Band wird eröffnet mit angelsächsischen Dokumenten aus der Mitte des 8. Jhs., die, wie etwa einige Briefe des Bonifatius, als frühe Zeugnisse der Verbrüderungsbewegung und des Totengedenkens gelten. Sie werden ergänzt durch die Texte der Gebetsbünde von Attigny und Dingolfing. Daneben finden sich aber auch verstreute Nachrichten über die Bestellung von Boten, von denen die *brevia* transportiert wurden (Nr. 24) oder ein ironisch vorwurfsvolles Gedicht gegen den Überbringer der Rotuli von Baldericus von Bourgueil (Nr. 91), aus dessen Feder im übrigen mehrere kunstvolle *tituli* überliefert sind (Nr. 81–88). Auch Marbod von Rennes verfaßte solche Einträge in Gedichtform (Nr. 106). Die Todesnachrichten bekannter Personen wie Maiolus von Cluny (Nr. 51) oder Abbo von Fleury (Nr. 64) stehen neben allgemeinen Formularen für die Abfassung von Rotuli. Aus Limoges und Reims sind auffallend viele Stücke erhalten. Mit dem Beginn des 11. Jhs. treten verstärkt die im Umlauf durch viele Kirchen und Klöster entstandenen Rotuli auf.

Die einzelnen Texte werden sorgfältig nach dem Muster diplomatischer Editionen präsentiert. Der Reichtum an Einzelinformationen und Identifizierungen von Orten und Personen wird wohl erst bei Vorliegen der Register zu ermessen sein. Nicht immer einsichtig ist die Auswahl der Stücke und deren Abgrenzung etwa von Verbrüderungsbüchern und Totenlisten. So wird eine Liste mit einer reinen Aufzählung der lebenden und verstorbenen Mönche des Mont-Saint-Michel (Nr. 68) ebenso abgedruckt wie eine Totenliste aus Siegburg, die im Rahmen einer Confraternitas mit Canterbury ausgetauscht wurde (Nr. 124), während verständlicherweise die Vielfalt der Einträge aus den bekannten frühmittelalterlichen Gedenkbüchern nicht berücksichtigt werden konnte. Die Übergänge zu rein poetischen Werken sind fließend, wenn z. B. ein Gedicht des Baldericus von Bourgueil zum Tode des ebenfalls schon genannten Marbod von Rennes wiedergegeben wird (Nr. 120). Wie mühevoll die Arbeit an diesen Quellen im Einzelfall jeweils sein konnte, zeigt ein Blick auf die Itinerarkarten, wie etwa im Fall der Priorin Amphelisa, deren Rotulus quer durch Großbritannien fast 400 Kirchen berührte (Nr. 172); auch dieser Reiseweg wird ausführlich mit einer Karte dokumentiert (Bd. 2, Karte 10). In diesem, wie in vielen anderen Fällen standen dem Hg. keine älteren Vorarbeiten zur Verfügung. J. Dufour hat mit diesem *opus magnum* das Tor aufgestoßen zu bisher weitgehend verborgenen Quellen. Der Mittelalterforschung eröffnen sie neue Perspektiven. Das Material dazu ist sorgsam aufbereitet; zu seiner intensiven Nutzung sind alle aufgerufen.

Franz NEISKE, Münster

Ways of Mercy. The Prologue of Ivo of Chartres. Edition and Analysis by Bruce C. BRASINGTON, Münster (LIT Verlag) 2004, 163 S., ISBN 3-8258-7386-2, EUR 24,90.

Der um 1100 entstandene sog. Prolog des Ivo von Chartres ist ein grundlegender fröhscholastischer Traktat, der als Meilenstein auf dem Weg zur Entstehung des »professional law« betrachtet werden kann. Er behandelt in Verbindung mit dem ebenfalls von Ivo entwickelten Dispensbegriff die grundlegende Frage, unter welchen Umständen ein kirchlicher Richter eine Rechtsvorschrift abändern oder sogar vollständig aufheben kann und darf, oder allgemeiner formuliert, das Verhältnis von *rigor* (Strenge) und *misericordia* (Erbarmen) bei der Anwendung des kirchlichen Rechts sowie die Überwindung dieses Gegensatzes durch die *dispensatio*. Diesen wichtigen Text, an dessen Verfasserschaft es vor allem wegen inhaltlicher und stilistischer Übereinstimmungen mit den Briefen Ivos von Chartres wohl kaum Zweifel gibt, hat B. Brasington, einer der besten Kenner des Prologs und seiner handschriftlichen Überlieferung¹, auf der Grundlage seiner Dissertation von 1990 herausgegeben – eine Edition, die nach Auskunft des Autors der vor wenigen Jahren (1997) von Jean Werckmeister vorgelegten² aufgrund der Quantität und Qualität der berücksichtigten Handschriften vorzuziehen sei (S. 11–12), selbst wenn wegen der allzu reichen Überlieferung auch für die vorliegende Edition längst nicht alle Handschriften berücksichtigt werden konnten. Dieses Manko wird jedoch durch eine sorgfältige und wohlbegründete Auswahl der Handschriften aufgefangen.

Die von Brasington genauer untersuchten Überlieferungen deuten darauf hin, daß es verschiedene Etappen in der Übermittlung des Textes gegeben hat: Nachdem er anfangs kurze Zeit als selbständiger Traktat existierte, wurde er durch einen zusätzlichen Eingangs- und Schlußteil zu einer *praefatio* für Ivos Kanonensammlung *Panormia* umgestaltet. Schließlich sei der Schlußteil noch durch einen Verweis auf eine *capitulatio* ergänzt worden und damit zu der Version, die man als Vorspann zur *Panormia* und auch zu Ivos Dekret findet. Mit der vorliegenden Arbeit liefert Brasington jedoch nicht nur eine zuverlässige Edition des Prologs, die erst kürzlich wieder einer italienischen Übersetzung des Textes zugrundegelegt wurde³. Seine inhaltliche Analyse, die er der Edition voranstellt, soll diesen Traktat in die theologischen und rechtlichen Diskussionen des frühen 12. Jhs. einordnen, seinen dauerhaften Beitrag zu mittelalterlichem Kirchenrecht und Theologie beschreiben, aber auch deutlich machen, in welcher Weise Ivos pastorale Anliegen als Bischof seine Sicht von Recht und Ekklesiologie geformt haben. Zur genaueren Einschätzung des geistigen Entstehungsumfelds geht Brasington den *fontes materiales* und *formales* nach, wobei sich die Suche nach den formalen Quellen besonders schwierig gestaltet. Chartres war zwar bekanntermaßen ein bedeutendes Zentrum kanonistischer Aktivitäten in Nordwestfrankreich, aber die Bibliothek, die Ivo zur Verfügung stand, ist – unter anderem auch wegen der Zerstörung

1 Vgl. etwa Bruce BRASINGTON, The Prologue of Ivo of Chartres. A Fresh Consideration from the Manuscripts, in: Proceedings of the Eighth International Congress of Medieval Canon Law: San Diego, University of California at La Jolla, 21–27 August 1988, ed. by Stanley CHODOROW (MIC, Series C: Subsidia, 9), Città del Vaticano 1992, S. 3–23; DERS., Zur Rezeption des Prologs Ivos von Chartres in Süddeutschland, in: Deutsches Archiv 47 (1991), S. 167–174; DERS., Studies in the »Nachleben« of Ivo of Chartres: the Influence of his Prologue on Several Panormia-Derivative Collections, in: Proceedings of the Ninth International Congress of Medieval Canon Law, Munich, 13–18 July 1992, ed. by Peter LANDAU, Jörg MÜLLER (MIC, Series C: Subsidia, 10), Città del Vaticano 1997, S. 63–86; DERS., *Require in Prologo*: The Decretists and Ivo of Chartres' Prologue, in: Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Kan. Abt. 118 (2001), S. 84–124.

2 Jean WERCKMEISTER, Yves de Chartres. Prologue, Paris 1997 (Sources canoniques, 1).

3 Stefano VIOLI, Il prologo di Ivo di Chartres. Paradigmi e prospettive per la teologia e l'interpretazione del Diritto canonico, Lugano 2006 (Biblioteca Teologica, Sezione canonistica, 3). Vgl. dazu auch die kritische Rezension von Christof ROLKER, in: H-Soz-u-Kult, 23.10.2006, <http://hsozkult.geschichte.hu-berlin.de/rezensionen/2006-4-070>.

der Bibliothèque municipale im Jahre 1944 – kaum noch zu rekonstruieren. Im Hinblick auf seine materiellen Quellen (Bibel, patristische und historische Texte) ist vor allem festzustellen, daß Ivo seine zahlreichen Bibelzitate nicht von anderen Autoren übernommen hat, sondern die Bibel direkt, möglicherweise sogar aus dem Gedächtnis, zitierte und er auch in seiner Exegese nicht von anderen Kommentaren abhängig ist.

Der Vergleich mit ähnlichen Argumenten von Zeitgenossen wie Bernold von Konstanz oder Petrus Crassus zeigt, daß es Ivo bei seinen Überlegungen nicht um den Anspruch auf Autorität und Macht geht, sondern allein um Möglichkeiten zur Veränderung innerhalb des Rahmens der Tradition. Das kennzeichnet auch seine Vorstellung von *dispensatio*, die sehr von der Anwendung in der Praxis geprägt ist, während die Mehrzahl seiner Zeitgenossen sich vor allem für die rechtlichen Möglichkeiten zur Steigerung der päpstlichen Autorität interessiert. Für Ivo dagegen, der noch ein größeres Maß an bischöflicher Autonomie voraussetzte, stellt die Dispens eine Möglichkeit zur Streitschlichtung und Aufrechterhaltung von Harmonie dar, für ihn besteht das Wesen des kanonischen Rechts in der Verwirklichung der *caritas* und nicht des römischen Primats. Ihm ging es auch nicht um Stellungnahme in den kirchenpolitischen Auseinandersetzungen seiner Zeit, sondern darum, »die Welt zu heilen« und mit Hilfe der Dispens Streitfragen in der Praxis vor dem kirchlichen Richter einer Lösung zuzuführen. Das Buch von Brasington stellt einen wichtigen Beitrag zur Geschichte des Kirchenrechts und auch in einem weiteren Rahmen der Geistesgeschichte des 11./12. Jhs. dar, von dem für den kirchenrechtlichen Bereich auch interessante Verbindungen zu ähnlichen Auffassungen im *Decretum Gratiani* und zur Diskussion der Dekretalisten über das Verhältnis zwischen *aequitas* und *rigor iuris* geknüpft werden können. Zu bedauern ist nur, daß weder die inhaltliche Analyse noch die Edition durch ein Register erschlossen werden.

Lotte KÉRY, Bonn

Philippe HENWOOD, Les collections du trésor royal sous le règne de Charles VI (1380–1422). L'inventaire de 1400. Avant-propos de Bernard GUENÉE, Paris (Éditions du CTHS) 2004, 506 S. (CTHS histoire, 18), ISBN 2-7355-0571-5, EUR 32,00.

Mittelalterliche Schatzinventare sind eine oftmals unterschätzte Quelle. Nicht nur dem Kunst- und Kulturhistoriker bieten sie Aufschluß über die materielle Kultur der Vergangenheit, auch für die politische Geschichte sind sie ergiebiger, als es auf den ersten Blick scheinen mag. Der »Schatz« eines Monarchen oder Fürsten war eben nicht nur eine Ansammlung wertvoller Gegenstände, er war zugleich die finanzielle Reserve, auf die in Krisenzeiten zurückgegriffen wurde. Die goldenen und silbernen Kleinode wurden in die Münze geschickt, um sie – im wörtlichen Sinne – zu Geld zu machen. Ob und in welchem Maße ein Schatz größer oder kleiner wurde, war sehr direkt von den politisch-militärischen Erfolgen und Mißerfolgen seines Besitzers abhängig. Speziell für die französische Geschichte kommt hinzu, daß die Akten der königlichen Finanzverwaltung schon im 18. Jh. verlorengegangen sind, man somit auf gleichsam indirekte Nachrichten angewiesen ist. Auch waren viele der Kostbarkeiten, welche der Schatz enthielt, Schenkungen auswärtiger Herrscher; indirekt unterrichtet ein solches Inventar somit auch über diplomatische Beziehungen mit benachbarten Reichen. Es ist nicht ohne Interesse, daß beispielsweise der Schatz Karls VI. noch die Schenkungen seines Großonkels, des Kaisers Karls IV., enthielt. Bedauerlicherweise sind diese Inventare nie insgesamt ediert worden; manche sind bis heute ungedruckt. Umso verdienstvoller ist es, daß Ph. Henwood hier die Edition eines solchen Inventars vorlegt, und zwar das des königlichen Schatzes aus dem Jahre 1400; man hat es etwa in der Mitte der Regierungszeit König Karls VI. von Frankreich (1380–1422) erstellt.

In seiner Einleitung gibt Henwood eine Übersicht über die älteren Inventare des königlichen Schatzes. Das älteste stammt aus dem Jahre 1316. Besonders wichtig ist das Inventar von 1380, welches der Vater und Vorgänger Karls VI. – Karl V. – kurz vor seinem Tod hat erstellen lassen, welches also über den Stand des königlichen Reichtums zur Zeit des Thronwechsels informiert. Überhaupt hat Henwood den Zusammenhang mit den anderen Inventaren Karls VI. immer im Blick; gerade durch ihren Vergleich kommt er zu interessanten Ergebnissen.

Unter den französischen Königen des Mittelalters spielt Karl VI. bekanntlich eine recht unglückliche Rolle: er kam als Minderjähriger auf den Thron, mußte die Vormundschaft habgieriger Onkel ertragen, um dann volljährig immer stärker dem Wahnsinn zu verfallen, in einem Zeitraum, in dem die englischen Heere immer weiter nach Frankreich eindringen.

Wie Henwood durch einen Vergleich mit den anderen erhaltenen Inventaren überzeugend dartun kann, zeigt das Inventar von 1400 gleichsam den Stand der Dinge vor dem endgültigen Abgleiten des Königs: der Schatz ist zwar schon erheblich kleiner geworden (vgl. vor allem die Konkordanz zwischen den beiden Inventaren auf S. 385ff.), aber immer noch von überwältigendem Reichtum, wie es einem mächtigen König zukommt. Dann erst begann der immer schneller werdende Zusammenbruch; der Verkauf der letzten Reste des Schatzes im Jahre 1422 reichte nicht einmal mehr, um das Begräbnis Karls VI. zu bezahlen.

Die Edition selbst macht einen guten Eindruck. Die Schreiber und die verantwortlichen Beamten werden namhaft gemacht, diverse Indizes und Tabellen erleichtern die Benutzung; im Anhang werden noch einige weitere Aktenstücke publiziert.

Stefan WEISS, Paris

Oorkondenboek van de abdij Kloosterrade 1108–1381, bewerkt door M. S. POLAK en E. C. DIJKHOF, Den Haag (Instituut voor Nederlandse Geschiedenis) 2004, XXIII–467 S., ISBN 90-5261-137-2, EUR 50,00.

Dank der soliden Dissertationen von Helmut Deutz (1990) und Wolfgang Gärtner (1991) ist die frühe Geschichte des in der niederländischen Provinz Limburg gelegenen Regularkanonikerstifts Kloosterrath verhältnismäßig gut erforscht. Deutz befaßte sich in seiner Arbeit vorwiegend mit der spirituellen Entwicklung der neu entstandenen Regularkanonikergemeinschaft, wozu er den im beginnenden 13. Jh. unter Abt Marsilius niedergeschriebenen Bibliothekskatalog auswertete. Die im Rahmen seiner Dissertation begonnenen Untersuchungen wurden von ihm erfolgreich fortgesetzt und mündeten 1993 in der deutschen Übersetzung der *Consuetudines canonicorum regularium Springirsbacenses-Rodenses*, die 1978 erstmals von Stefan Weinfurter ediert worden waren. Gärtner näherte sich den Anfängen Kloosterraths von einer anderen Warte aus. Er wandte sich den frühen Urkunden des Stifts zu und nahm noch einmal die Mühen der urkundenkritischen Analyse auf sich. Diese Arbeit war notwendig geworden, um die Spuren der Verwüstung zu beseitigen, die Oppermanns Gewalttritt durch die Kloosterrather Überlieferung im Jahre 1922 hinterlassen hatte. Von den 20 frühen Urkunden des Stifts hatten sich in seinen Augen 14 als unecht erwiesen. Boeren war ihm 1949 in diesem negativen Urteil gefolgt und hatte die Zahl der vermeintlichen *falsa* sogar noch gesteigert. Daß dieses Ergebnis heute keinen Bestand mehr hat, zeigt ein Blick in das neu erschienene Kloosterrather Urkundenbuch, einem Gemeinschaftswerk niederländischer Mediävisten und ausgewiesener Diplomaten. Für das 12. Jh. wird nur noch über zwei Urkunden (Nr. 14, 20) das Verdikt der Fälschung ausgesprochen. Doch sei dieses voluminöse Urkundenbuch zunächst mit Hilfe einiger statistischer Angaben kurz vorgestellt.

Es bietet für die Zeit von 1108 bis 1381 186 Editionstexte, dazu als Beilage ein Zinsregister aus dem 13. Jh. Die Entscheidung, die Edition der Urkunden mit dem Jahr 1381 enden zu lassen, ist nicht willkürlich getroffen worden. Sie hat mit einem Wandel der Quellen-

überlieferung um diese Zeit zu tun. Register übernahmen die Funktion der Urkunden bei der Verwaltung des klösterlichen Grundbesitzes, die Gattung der Urkunde hatte nicht mehr die Bedeutung der früheren Jahrhunderte.

Das Rückgrat des Urkundenbuches bildet zweifellos der Archivfonds des Klosters, der heute im Rijksarchief Limburg aufbewahrt wird. Insofern liegt hier der Typ des institutionellen Urkundenbuches vor, das allerdings, wie sich schnell herausstellt, einen umfassenden Anspruch erhebt. Es werden auch andere Urkundentexte erfaßt und abgedruckt, wenn sie eine Beziehung zu Klosterrath erkennen lassen, und sei es nur die Nennung des Abtes unter den Zeugen (z. B. Nr. 19, 23, 24). So findet sich auch das Diplom Friedrich Barbarossas für die Lütticher Kirche von 1155 (Nr. 25; MG D F I 123), weil es Bischof Heinrich unter anderem die *abbatia de Rode cum omnibus appenditiis suis* bestätigt. In diesem Zusammenhang kommen auch andere Quellengattungen als die Urkunde zum Zuge, beispielsweise Briefe aus der berühmten Briefsammlung des Propstes Ulrich von Steinfeld (Nr. 22, 26, 27, 31, 32). Begrüßen wird man die Entscheidung, Urkunden aufzunehmen, die die Tochterklöster Klosterraths, Sinnich, Marienthal und Hooidonk, betreffen, wobei aber anzumerken bleibt, daß im Fall von Sinnich das Fonds-Prinzip durchbrochen wird, da für dieses Kloster ein eigener Archiv-Fonds im Rijksarchief Hasselt existiert (Nr. 11, 13, 61 etc.).

Das schwierigste Stück des Klosterrather Urkundenbestandes steht am Anfang (Nr. 1). Es handelt sich um die im Original überlieferte sogenannte Gründungsurkunde von 1108, die, obwohl mit einem Siegel Otberts von Lüttich (1091–1119) versehen, doch nicht als Bischofsurkunde im strengen Sinne bezeichnet werden kann. Schon eine Folgeurkunde aus dem Jahre 1140 (Nr. 8) tut sich schwer mit der Bezeichnung dieses Schriftstücks (*postque datam omnimodam libertatem, sicut plenarie sub sigillo episcopi Oberti continetur*), um dessen urkundenkritische Bewertung seit Generationen gestritten wird. Nicht weniger als 6½ Seiten brauchen die Bearbeiter, um den Forschungsstand zu referieren und um ein eigenes begründetes diplomatisches Urteil zu fällen. Dabei geht der Streit inzwischen nicht mehr um die Inhalte. Die Festlegung der Vogteirechte der Grafen von Saffenberg, der Gründerfamilie, und die Regelung des Verhältnisses der Neugründung zum Lütticher Diözesan sind inzwischen durch Vergleich längst als zeitgemäß erkannt worden. Diese Bestimmungen gelten als unverdächtig. Unaufgelöst blieben bisher die Widersprüche zwischen bestimmten äußeren Merkmalen der Urkunde. Die Jahresangabe der Datumzeile (1108), deren Schriftbild vom übrigen Text abweicht, steht nicht im Einklang mit einer Angabe der Zeugenreihe (*Coloniensis archidiaconus et prepositus Iohannes*), da der erwähnte Johannes erst 1110 sein Amt als Dompropst angetreten hat. Die Technik der Siegelbefestigung, das an einer Seidenschnur hängt, paßt nicht ins frühe 12. Jh. Ohne auf die Argumentation im einzelnen eingehen zu können, sei doch immerhin so viel als Ergebnis festgehalten, daß die Bearbeiter die Entstehung der Urkunde, abweichend von der Datierung, in die zweite Jahreshälfte 1110 setzen. Die Jahresangabe der Datumzeile wird als unzutreffend verworfen, die Zeile selbst gilt auf Grund des abweichenden paläographischen Befunds als später hinzugefügt. Bereits die Edition der Gründungsurkunde läßt den immensen Arbeitsaufwand erkennen, mit dem die Herausgeber des Urkundenbuches ans Werk gegangen sind. Die Beschreibung des Originals in der diplomatischen Vorbemerkung schließt nicht nur die Inhaltswiedergabe der Dorsualvermerke ein, sie bietet auch genaue Maßangaben zur Größe des Pergaments und Siegelbeschreibungen, wobei die dazu gehörenden Siegelabbildungen leider in eine gesonderte Publikation ausgelagert worden sind.

Die kopiale Überlieferung wurde bei jeder Urkunde vollständig erfaßt, auch wenn sie im Original vorliegt. Wert gelegt wurde auch auf Vollständigkeit bei der Verzeichnung der bisherigen Druckorte und Regestenwerke. Als erfreuliche Bereicherung wird man die Hinweise auf die Abbildungen von Urkunden, wenn vorhanden, begrüßen, eine Dienstleistung, die im Falle des Zinsregisters von den Bearbeitern des Urkundenbuches selbst angeboten wird (S. 352–356). Beschlossen wird die Urkundenedition von einem Bücherverzeichnis

und einem Namen-Register. Wie dem Vorwort zu entnehmen ist, geht der Plan zu einem Klosterrather Urkundenbuch auf das Jahr 1988 zurück. Von 1992/94 an wurde er tatkräftig umgesetzt. Entstanden ist eine respektable wissenschaftliche Leistung, eine Quellenedition, die die veralteten Drucke des 19. Jhs. ersetzt und vor allem für das 13. und 14. Jh. das Fundament für weitere Forschungen legt.

Wolfgang PETERS, Köln

Regesta Pontificum Romanorum, iubente Academia Gottingensi congerenda curaverunt Nicolaus HERBERS et Rudolfus HIESTAND. Germania Pontificia. Vol. V/2: Provincia Maguntinensis, pars 6: Dioeceses Hildesheimensis et Halberstandensis. Appendix: Saxonia. Congessit Hermannus JAKOBS usus Heinrici BÜTTNER schedis, Göttingen (Vandenhoeck & Ruprecht) 2005, 530 p., ISBN 3-525-36036-3, EUR 124,00.

On connaît le principe de la »Germania Pontificia«, qui bat le rappel de toutes les bulles qui furent destinées aux églises d'un diocèse avant 1198, ce qui a pour effet de donner des compléments aux bien connus »Regesta pontificum Romanorum« de l'immortel Jaffé, déjà bien enrichi par Löwenfeld. Le désir des éditeurs d'assurer la plus large diffusion à leurs travaux a conduit à donner cette publication en latin; choix souvent discuté, qu'il convient d'admettre puisqu'il est bien justifié. Ce volume s'ouvre à deux diocèses de Saxe, ceux d'Hildesheim et d'Halberstadt avec leurs abbayes et leurs chapitres. En premier lieu vient l'inventaire des papes dont les bulles sont destinées aux deux diocèses, 408 au total, et cela nous donne déjà l'occasion de dénombrer les actes pour lesquels il n'y a aucune référence à Jaffé. En second lieu est donnée la liste de ceux qui ont adressé un courrier aux papes, liste qui contient 148 numéros. Chaque diocèse est ensuite examiné séparément. La bibliographie, où les titres sont classés chronologiquement, est d'une grande densité, et, il faut bien le reconnaître, d'un maniement mal commode, car tout est donné à la suite chronologiquement, mais l'on connaît bien plus souvent le nom d'un auteur que l'année de sa publication. La longueur de la préparation du travail explique que l'on ait à peine quelques titres au-delà de 2000. Après cette introduction diverse, une présentation de l'évêché de Hildesheim sur dix pages doit beaucoup au travail de Hans Goetting dans la »Germania sacra«. Ensuite sont présentées les bulles adressées d'abord à l'église cathédrale, ensuite à 19 maisons et destinataires. Les mieux loties, outre la cathédrale, ont été l'abbaye de Gandersheim et la collégiale de Goslar. Pour chaque institution nous sont fournis une bibliographie et un historique. Il est inutile de dire à quel point est riche l'apport de toute cette matière. Les bulles successives sont pour la plupart brièvement analysées; l'essentiel est donné, mais on ne nous dit pas quelle est la taille réelle de la bulle et dans quelle mesure certaines de ses données sont passées sous silence dans ce bref résumé. Les interventions des papes, qui sont toutes relevées, ne se marquent pas toujours par l'émission d'une bulle. Des registres sont là pour mentionner les autres relations entretenues avec la papauté. Avec Halberstadt on avance un peu plus vers l'est. De nombreux actes accompagnent la création de cet évêché et ses amputations ottoniennes, ce qui explique les 70 pages qui lui sont consacrés. On ne sera pas étonné de la place faite aux dames chanoines de Quedlinburg (25 pages) et de Gernrode (11 pages); on connaît sans doute moins Ilsenburg (14 pages), Huysburg (14 pages), mieux Königsutter, Goseck. Inattendue est la place offerte aux grands laïques: comtes de Blankenburg, seigneurs de Siegersleben, ducs et grands de Saxe, notamment Henri le Lion. Que dire de cet instrument de travail devant l'ampleur de la tâche abattue, la connaissance du latin du XXI^e siècle, sinon que l'auteur, ici H. Jakobs, mérite notre respect et nos remerciements.

Michel PARISSÉ, Paris

L'Armée romaine de Dioclétien à Valentinien 1^{er}. Actes du Congrès de Lyon (12–14 septembre 2002), rassemblés et édités par Yann LE BOHEC et Catherine WOLFF, Paris (De Boccard) 2004, 540 S. (Collection du Centre d'Études romaines et gallo-romaines. Nouvelle série, 26), ISBN 2-904974-25-3, EUR 60,00.

Zum dritten Mal legt Y. Le Bohec (wiederum unter der Mithilfe von C. Wolff) umfangreiche Akten eines in Lyon abgehaltenen Kongresses zur römischen Heeresgeschichte vor. Während der erste, 1995 erschienene Band wichtige Beiträge zu Fragen der Hierarchie und der Rangordnung im römischen Heer enthielt und der im Jahre 2000 erschienene zweite Band zahlreiche Forschungsbeiträge zur Geschichte der einzelnen römischen Legionen zusammentrug, sammelt nun der neue Kongressband 37 wissenschaftliche Artikel zu verschiedensten Aspekten des spätrömischen Heeres. Trotz der stetig wachsenden Literatur auch zu diesem Thema bleibt gerade hier noch viel Raum für die Erforschung wichtiger und grundlegender Fragen. Umso mehr sind die Anstrengungen Le Bohecs und Wolffs sowie der zahlreichen Tagungsteilnehmer ein willkommener Beitrag zum Verständnis der spätrömischen Welt des ausgehenden 3. und des 4. Jhs. n. Chr. Der wissenschaftliche Teil des Tagungsbandes beginnt mit einleitenden Ausführungen von Y. LE BOHEC zu »Les aspects militaires de la crise du III^e siècle« (S. 9–27), in dem der Herausgeber sich die Aufgabe stellt, die Auswirkungen der Krise des 3. Jhs., insbesondere die militärischen Auseinandersetzungen mit den äußeren »Feinden« des Reiches, auf die Entwicklung des Heeres und dessen Ausformung zur römischen Armee der Spätantike nachzuzeichnen. Die übrigen Beiträge sind in vier größere Kapitel unterteilt, in denen einzelne Aspekte des spätrömischen Heerwesens beleuchtet werden. Die neun Aufsätze des ersten Kapitels, »Les sources«, handeln von den verschiedenen Quellengattungen, auf deren Grundlage die Geschichte des spätrömischen Heeres geschrieben werden kann. G. SABBAH bietet in seinem Artikel »L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I^{er}. Les sources littéraires« (S. 31–41) einen Überblick über die zahlreichen literarischen Quellen zum Thema. C. CASTILLO untersucht in ihrem Beitrag »Tribunos militares en Ammianus Marcellinus« (S. 43–54) die im Geschichtswerk Ammians erwähnten Truppenkommandeure. In ihrem Aufsatz »Le *De rebus bellicis*« (S. 55–67) präsentiert H. JOUFFROY Überlegungen zum militärischen Realitätsgehalt einzelner Abschnitte der von ihr untersuchten Schrift und liefert zugleich eine französische Übersetzung. Die juristischen Quellen behandelt A. MAGIONCALDA in seinem Beitrag »Le fonti giuridiche sull' esercito romano da Diocleziano a Valentiniano« (S. 69–99) wobei er u. a. Themen wie Soldatentestamente beleuchtet, die besonderen rechtlichen Privilegien von Soldaten und Veteranen, die Verpflichtung der Veteranensöhne, sich dem Waffendienst zu stellen oder das militärische Strafrecht. Unter den dokumentarischen Quellen für das spätrömische Heer nehmen die Papyri einen besonders wichtigen Platz ein. Ihnen widmet B. PALME einen umfassenden Forschungsüberblick in seinem Beitrag »Die römische Armee von Diokletian bis Valentinian I.: Die papyrologische Evidenz« (S. 101–115). Im Vordergrund stehen dabei jene Papyri und Papyrus-Archive, die wichtige Einblicke in die Organisation des Heeres in Ägypten, in die Laufbahnen und die Aufgabenfelder von Offizieren oder in die sozialen und ökonomischen Beziehungen zwischen Heer und Provinzbevölkerung ermöglichen. Ein kurzer Beitrag von M. ABSIL zu 95 Inschriften, »L'armée romaine de Dioclétien à Valentinien I dans l'épigraphie« (S. 117–126), listet Namen von Truppenkörpern, inschriftlich bezeugte militärische Ränge und die Fundorte der Texte auf, während Ch. SCHMIDT-HEIDENREICH seinen Beitrag »Les inscriptions des Principia du Grand Camp der Lambèse sous la Tétrarchie« (S. 127–138) den spätrömischen Inschriften aus dem Stabsgebäude des Lagers von Lambaesis in Nordafrika widmet. J. CHAMEROY untersucht in einer kurzen Studie »La monnaie comme source historique de l'armée romaine du Bas-Empire« (S. 139–147) sowohl die Ikonographie und Legenden spätantiker Münzen als militärgeschichtliche Quelle als auch die Emission von Bronzemünzen für die Grenztruppen. Der Archäologie als Quelle für das

spätromische Heer widmet M. REDDÉ seinen Beitrag »L'armée et ses fortifications pendant l'Antiquité tardive: La difficile interprétation des sources archéologiques« (S. 157–167). Insgesamt gibt das Kapitel einen regen Eindruck von der Vielfältigkeit der Quellengattungen zum spätromischen Heer sowie von ihren Möglichkeiten und Grenzen. Ein eigener Beitrag zu den hagiographischen Quellen hätte diesen Eindruck noch erweitern können.

Das zweite Kapitel »Les secteurs géographiques« vereint elf Aufsätze zur Präsenz des spätantiken Heeres in verschiedenen Regionen und Provinzen des Reiches. P. LE ROUX betrachtet in seinem Aufsatz »L'armée romaine dans la péninsule Ibérique de Dioclétien à Valentinien I (248–275 p. C.)« (S. 171–178) das spärliche Quellenmaterial zu den militärischen Einheiten auf der Iberischen Halbinsel und der nordafrikanischen *Mauretania Tingitana*. Den Forschungsstand zu den Stationierungsorten des Grenz- und des Bewegungsheeres in Britannien stellt M. HASSALL in seinem Beitrag »The defence of Britain in the 4th century« (S. 179–189) zusammen. Die Einquartierung militärischer Einheiten in Kastellen und befestigten Städten sowie der Aufbau von Kasernen in Gallien ist das Thema des Beitrages von R. BRULET »Casernments et casernes en Gaule« (S. 191–199). R. FELLMANN bespricht die archäologische Hinterlassenschaft der *Legio I Martia* (»La légion I Martia, une légion de Bas-Empire«, S. 201–209) an verschiedenen Orten des südlichen Oberrheins. Der Beitrag von M. GICHON führt dann in den Osten des Römischen Reiches. Er versucht in seinem Aufsatz »Coping with the triple threat of trespassing tribal inroads and regular troops on the Empire's south-eastern confines in the 4th century CE« (S. 211–226) die These zu untermauern, daß das diokletianische Befestigungssystem im südlichen Jordanien und im Negev nicht Teil einer *provincia Arabia Nova* war, sondern vielmehr einer vergrößerten Provinz Palaestina zuzuordnen sei. A. LEWIN befaßt sich in seinem Beitrag »Limitanei and comitatenses in the Near East from Diocletian to Valens« (S. 227–236) mit der Stationierung und dem Zusammenspiel von Grenztruppen und Einheiten des Bewegungsheeres in den Provinzen des Nahen Ostens, während S. DARIS seinen Beitrag »L'esercito romano d'Egitto da Diocleziano a Valentiniano« (S. 237–250) den spätromischen Truppen und Stationierungsorten in Ägypten widmet. Gleich vier Aufsätze beschäftigen sich dann mit der spätromischen Truppenpräsenz in Nordafrika: Y. LE BOHEC, »L'armée romaine d'Afrique de Dioclétien à Valentinien I^{er}« (S. 251–265), P. MORIZOT, »Avatars d'une construction défensive du limes aurasiens du II^e siècle à Valentinien I^{er}« (S. 267–277), J.-P. LAPORTE »Les armées romaines et la révolte de Firmus en Maurétanie césarienne« (S. 279–298) und schließlich N. VILLAVARDE VEGA, »El ejército romano de Mauretania Tingitana de Diocleciano a Valentiniano I« (S. 299–305). Es ist selbstverständlich, daß ein Tagungsband keinesfalls die gesamte archäologische Hinterlassenschaft des spätromischen Heeres vorstellen kann. So fehlen denn auch Beiträge zu so zentralen Bereichen wie den Grenzgebieten an der Donau oder in Anatolien. Die Beiträge dieses Kapitels beleuchten deshalb viel mehr exemplarisch, mit welchen Fragen, Methoden und Ergebnissen sich die Forschung zum spätromischen Heer an den Grenzen befaßt.

Das dritte Kapitel »L'organisation« enthält zehn Aufsätze zur Organisation des spätromischen Heeres, zu Taktik, Rekrutierung und Hierarchie. Im ersten Teil eines ausführlichen Beitrages »The Legion as Phalanx in the Late Empire (I)« (S. 309–358) untersucht E. L. WHEELER die Frage, ob die Bezeichnung *phalanx* die tatsächliche spätromische Schlachtordnung widerspiegelt und wo die Ursprünge dieser Taktik zu suchen sind. Die Fortsetzung und den Schluß des Beitrags findet der Leser jedoch nur im ersten Band der ebenfalls von Y. Le Bohec herausgegebenen Zeitschrift »Revue des Études Militaires Anciennes« (RÉMA) 2004, S. 147–176. Mit Hilfe der epigraphischen Dokumentation versucht G. MENNELLA in seinem Aufsatz »La campagna di Costantino nell'Italia nord-occidentale: la documentazione epigrafica« (S. 359–369) die Einfallsrouten Konstantins im Jahre 312 nach Norditalien zu rekonstruieren. J.-M. CARRIÉ geht in seinem Beitrag »Le système de recrutement des armées romaines de Dioclétien aux Valentiniens« (S. 371–387) auf die

Pflicht zur Stellung von Rekruten ein sowie auf die Frage, wie diese auch als äderierte Steuer abgegolten werden konnte. Die Aufgliederung der spätantiken Infanterie untersucht S. JANNIARD in seinem Aufsatz »Armati, scutati et la catégorisation des troupes dans l'Antiquité tardive« (S. 389–395) anhand einer Analyse der Begriffe *armatus* und *scutatus*. P. COSME beschäftigt sich mit militärischen Aspekten der spätantiken Verwaltung und der Organisation der Truppenversorgung in seinem Beitrag »L'évolution de la bureaucratie militaire romaine tardive: optiones, actuarii et opinatores«, S. 397–408). Es folgen gleich zwei Beiträge aus der Feder von Th. DREW-BEAR und C. ZUCKERMAN zur spätantiken Rangordnung und den Laufbahnen römischer Offiziere. Der erste, »L'épithap de Valeria, veuve du tribun Dassianus« (S. 409–418) entstand in Zusammenarbeit mit H. MALAY und besteht aus der Veröffentlichung und Besprechung einer zweisprachigen Inschrift (griechisch und lateinisch) aus der Stadt Maionia unweit von Sardis im kleinasiatischen Lydien. Es handelt sich um den Grabstein einer Valeria, der interessante Einzelheiten zur militärischen Laufbahn ihres verstorbenen Mannes Dassianus enthält. Im zweiten Beitrag »Gradatim cuncta decora. Les officiers sortis du rang sous les successeurs de Constantin« (S. 419–430) geht das Autorenpaar auf zwei weitere, ebenfalls inschriftlich überlieferte Laufbahnen von Offizieren ein, die sich, wie Dassianus, im 4. Jh. aus der Mannschaft emporgedient haben. Eine bekannte Inschrift aus Narona in Dalmatien vom Jahre 280 n. Chr. bietet für M. M. OLIVÉ den Anlaß, in seinem Aufsatz »El fin del ordo equester. Nuevas consideraciones a propósito de CIL III, 1805« (S. 431–435) Gedanken zum Ende des Ritterstandes vorzulegen. C. RICCI versucht in ihrem Beitrag »Il sarcofago romano di un ufficiale anonimo e il tribunato di legione prima o dopo la riforma di Gallieno« (S. 437–449), den Sarkophag eines unbekanntem *tribunus legionis* der Zeit vor den Reformen des Kaisers Gallienus zuzuordnen. S. PEREA YÉBENES verfolgt in seinem Aufsatz »Cornicularius seu princeps. La transformación de la función y del ›Rangordnung‹ del cornicularius en tiempos de Valentiniano I« (S. 451–472) die Entwicklung der ursprünglich militärischen Funktion des *cornicularius* vom leitenden Stabsoldaten zum zivilen Verwaltungsposten in den *officia* des 4. Jhs. Somit enthält auch dieses dritte Kapitel eine bunte Mischung von vielfältigen Fragen und Themen zur inneren Organisation, zum Einsatz und zum Wandel des Heeres in der Zeit vom ausgehenden 3. Jh. bis weit in die zweite Hälfte des 4. Jhs.

Die sechs Aufsätze des vierten Kapitels »Le rôle« sind sozio-ökonomischen und religiösen Aspekten des spätrömischen Heeres gewidmet. Die Frage des Verhältnisses zwischen Christentum und Militär nimmt dabei einen wichtigen Platz ein. G. WESCH-KLEIN beschäftigt sich in ihrem Aufsatz »Hochkonjunktur für Deserteure? Fahnenflucht in der Spätantike« (S. 475–487) mit den Fragen, ob Deserteure in der Spätantike eine Strafverschärfung erfahren haben, ob Desertion ein ›konjunkturelles‹ Phänomen war, welche Motive Soldaten zur Desertion bewogen und wie sie dabei voringen. Holzfässer und die Heeresversorgung sind das Thema des kurzen Beitrags von G. BARATTA, »La diffusione delle botti: un dato negativo. Il rifornimento dell'esercito durante il tardo impero e l'assenza di botti« (S. 489–492), während die wirtschaftlichen Aktivitäten der Veteranen des spätrömischen Heeres von E. TODISCO (»Le attività economiche dei veterani«, S. 493–503) anhand kaiserlicher Konstitutionen untersucht werden. M. F. PETRACCIA und M. TRAVERSO beleuchten in ihrem Beitrag »Il concilio di Circa e lo scisma donatista: riflessioni sul ruolo dell' esercito« (S. 505–515) das Verhältnis des Militärs zu den Donatisten in Nordafrika, und R. BARTOLONI zeigt in seinem Aufsatz »La cosiddetta ›obiezione di coscienza‹ cristiana prima e dopo la svolta religiosa costantiniana« (S. 517–523) auf, daß die Verurteilung christlicher Soldaten während der Verfolgung unter Diokletian nicht die Folge einer pazifistischen Grundhaltung, sondern die Konsequenz aus der Verweigerung des Opferaktes war. R. HAENSCH beschreibt in seinem Artikel »La christianisation de l'armée romaine« (S. 525–531) wichtige Aspekte der Christianisierung des römischen Heeres und beleuchtet das Verhältnis zwischen christlichen und heidnischen Soldaten. Die Kongreßakten schließt P. LE ROUX mit

seiner Zusammenfassung der Erträge der Tagung und einem Schlußwort («Conclusion», S. 533–537) ab.

Der hier besprochene Band – und dies wird von Y. Le Bohec in der kurzen Einleitung deutlich betont – kann die Materie erwartungsgemäß nicht umfassend behandeln, und die für Kongresse dieser Größenordnung übliche Heterogenität der Beiträge unterstreicht deutlich den Wunsch nach einer kenntnisreichen und detaillierten Monographie zum spätromischen Heer. Der Benutzer dieses Bandes von beinahe 550 Seiten Umfang wird auch ein Namens-, Orts- und Sachregister vermissen. Y. Le Bohec und C. Wolff ist es aber erneut gelungen, eine wichtige Sammlung von Beiträgen zum römischen Heer vorzulegen.

Michael SPEIDEL, Bern, Alfred M. HIRT, Basel

Sofia BOESCH GAJANO, Gregorio Magno. *Alle origini del Medioevo*, Roma (Viella) 2004, 358 p. (collana Sacro/santo, nuova serie 8), ISBN 88-8334-126-0, EUR 22,00.

Ce livre reprend en grande partie, en les regroupant, des publications antérieures du même auteur. Il est clair cependant que ce regroupement crée un ouvrage nouveau et que l'intérêt de l'auteur pour Grégoire le Grand et l'importance de ses travaux à ce sujet se trouvent bien mis en évidence. Le livre comprend deux grandes parties: la première concerne le personnage même de Grégoire le Grand, la deuxième partie concerne plus particulièrement un ouvrage de Grégoire, les »Dialogues«. Dans la première partie, l'auteur a repris en étoffant une notice d'encyclopédie sur Grégoire. Le caractère général de la présentation de Grégoire n'empêche pas l'originalité et la nouveauté du propos. On remarquera ainsi la qualité de la présentation de Grégoire comme un jeune homme de l'élite sociale romaine qui eut sans doute plusieurs frères avec une insistance sur la notion d'élite très importante aujourd'hui pour l'histoire sociale du haut Moyen Âge. La présentation de Grégoire ne saurait en outre négliger son *Fortleben* ici évoqué comme »parcours de la mémoire«.

La deuxième partie est évidemment plus spécialisée puisque s'y trouvent rassemblés des travaux portant tous sur les »Dialogues«. Deux chapitres complètement nouveaux ouvrent cette partie. L'auteur rappelle en premier lieu la remise en cause radicale de la nature des »Dialogues« dans les travaux de Francis Clark. Ce dernier a voulu montrer que les »Dialogues« ne sont pas une œuvre de Grégoire le Grand mais une composition ultérieure, de la fin du VII^e siècle, réutilisant des fragments grégoriens. La théorie de Francis Clark repose sur le contraste entre la profondeur spirituelle des *Moralia in Job* et le caractère »grossier« de nombreux récits des »Dialogues«. Ce contraste avait été remarqué depuis longtemps et c'est d'ailleurs le mérite de la thèse de Clark de faire l'historiographie des »Dialogues« du XVI^e au XX^e siècle. Il reste que Paul Meyvaert, tout en soulignant certains problèmes propres aux »Dialogues«, a fondamentalement réfuté la thèse de Clark et montré que les »Dialogues« sont bien issus de Grégoire. C'est bien aussi la position de l'auteur, qui avait fait paraître en 1979–1980 plusieurs articles fondamentaux sur les »Dialogues«, repris ici, et qui supposent la paternité grégorienne de cet ouvrage. Mais c'est un article sur les saints et l'hagiographie, écrit spécialement pour ce volume, qui est placé avant les articles plus anciens. De cette manière l'auteur inscrit ses recherches sur les »Dialogues« dans une continuité qui est déjà, en soi, une réponse à la thèse de Clark. L'article sur les saints et l'hagiographie rappelle utilement l'émergence conjointe de la sainteté chrétienne et de l'écriture de la sainteté ou hagiographie; les figures d'Athanase, de Jérôme, de Martin, de Grégoire de Tours et Venance Fortunat, entre autres, dessinent à la fois des modèles de sainteté et des modèles hagiographiques. Grégoire le Grand s'inscrit dans ce vaste mouvement et l'enrichit profondément. Les *Moralia in Job* offrent un développement très significatif sur l'image des Pléiades: »Que signifient les brillantes Pléiades au nombre de sept, sinon tous les saints, les-

quels, au milieu des ténèbres de cette vie, nous éclairent de la lumière de la grâce septiforme de l'Esprit?» et l'image est poursuivie pour faire correspondre les Pléiades aux saints. Le discours sur la sainteté se prolonge dans les Homélie sur Ezéchiel et dans les Homélie sur l'Évangile. Les »Dialogues« s'inscrivent donc dans cette large réflexion de Grégoire sur la sainteté. Il devient alors possible de relire les textes de 1979–1980 qui conservent toute leur pertinence.

»La proposta agiografica« est une étude fondamentale sur le projet hagiographique de Grégoire. Contre la thèse des »uomini di Dio« de Giorgio Cracco l'auteur montre que ceux-ci sont tout autant des »uomini di chiesa«. Ils sont des hommes de leur temps associés à la campagne beaucoup plus qu'à la ville sauf évidemment à Rome. La promotion des saints s'accompagne aussi de la promotion de leur culte en commençant par les reliques: des reliques de saint Sébastien sont portées en procession dans un oratoire de Tuscie, ces reliques d'ailleurs punissent mais ne guérissent pas, il faut encore l'intervention d'un saint »vivant«. L'interlocuteur de Grégoire, Pierre, est amené à constater que le culte des reliques est encore plus efficace loin des reliques elles-mêmes. L'auteur ne cherche pas à faire entrer à toute force les récits des »Dialogues« dans des modèles préétablis, elle se démarque ainsi des travaux de Boglioni, Dagens ou de Vogüé qui sont, selon elle, trop préoccupés de retrouver une théorie sans contradiction dans l'attitude de Grégoire face au miracle; au contraire il faut accepter la variété des attitudes de Grégoire et ses contradictions. Elle rejette aussi la thèse de Dufourcq sur le lien entre les *gesta martyrum* et les »Dialogues«, les premiers concernent les martyrs et les seconds concernant les confesseurs se situeraient dans la continuité et la complémentarité des premiers. Or l'auteur insiste sur la différence radicale entre les deux projets hagiographiques et leur dissociation: Grégoire a rompu avec une hagiographie du miracle dans un contexte antique (ou prétendu antique) et il se situe dans le monde contemporain beaucoup plus rural avec un paganisme »folklorique«. L'étude sur »narratio e expositio« établit une typologie des miracles. Le passage fondamental pour l'eschatologie grégorienne dans l'apparition du martyr Eutychius au saint évêque Redemptus met précisément en scène deux typologies essentielles de la sainteté et ce passage sur les destructions provoquées par les Lombards rejoint bien sûr d'autres passages similaires dans les autres œuvres de Grégoire.

L'étude sur »Dislivelli culturali e mediazioni ecclesiastiche« offre une excellente approche des clivages sociaux et des paradoxes de l'écriture grégorienne: les miracles mettent en scène des personnages de différents milieux mais les saints hommes appartiennent avant tout à des milieux sociaux élevés ou surtout à l'institution ecclésiastique (évêques et surtout moines). Les personnages les plus perfides et cruels sont les Goths et les Lombards même si on peut encore distinguer entre les deux: les Goths finissent toujours par se soumettre à l'autorité religieuse tandis que les Lombards restent complètement étrangers au monde religieux de Grégoire. L'épisode de la rencontre entre l'évêque Boniface de Ferentis et le baladin joueur de cymbales accompagné d'un singe montre l'écart immense entre le milieu de sainteté épiscopale et ce milieu laïc d'»amuseurs publics«. La mort du baladin – par le simple fait d'avoir troublé le repas de l'évêque – peut difficilement passer pour un miracle et manifeste pourtant la puissance et la *virtus* du saint. On peut ajouter que la dénonciation des histrions dans les *Moralia* et dans le Pastoral trouve ici son illustration concrète. L'épisode du paysan qui pose, par ignorance, un coffre plein de grain sur la tombe d'un saint montre un milieu social complètement étranger au saint et à son culte. Que signifie alors la notion de »religion populaire« dans un tel ouvrage? C'est que Grégoire veut s'adresser à différents destinataires qui sont déjà évoqués dans les listes d'»auditeurs« de la Règle pastorale. »Demoni e miracoli« examine différents aspects du »démoniaque«: le démon est associé à l'ancien paganisme qui ne représente plus un danger, mais il est encore plus associé au paganisme des Lombards beaucoup plus dangereux, il est associé aussi à l'hérésie arienne et enfin à la magie qui constituait le danger principal pour Grégoire. Le démon est présent dans des formes de

transe et de maladie mentale. Une femme vagabonde, en transe, est libérée par le fait d'entrer dans l'ancienne cellule de Benoît à Subiaco. Un clerc d'un ordre mineur est libéré du démon par Benoît contre la promesse de ne jamais accéder à un ordre majeur; au bout de quelques années, oublieux de la promesse, le clerc est ordonné à un ordre majeur et est aussitôt possédé à nouveau par le démon. On aurait ici un écho d'une interdiction ecclésiastique pour une infirmité psychophysique; cependant cette catégorie de la maladie mentale ne se trouve pas dans la liste des interdits de Lévitique 21 commentée dans le Pastoral. Enfin »Agiografia e geografia« met en évidence le rôle de la Sicile: les volcans sont les bouches de l'enfer. L'ouvrage est accompagné d'une chronologie étendue et d'une riche bibliographie. C'est une très belle mise à jour de travaux fondamentaux sur Grégoire le Grand.

Bruno JUDIC, Tours

Wolfgang KAISER, Die Epitome Iuliani. Beiträge zum römischen Recht im frühen Mittelalter und zum byzantinischen Rechtsunterricht, Frankfurt a. M. (Klostermann) 2004, XXVI–1006 p. (Studien zur europäischen Rechtsgeschichte, 175), ISBN 3-465-03297-7, EUR 149,00.

Cet ouvrage paru dans la prestigieuse série de l'Institut Max-Planck pour l'histoire du droit, à Francfort/M., constitue une étude magistrale de la thèse en droit que l'auteur a soutenue à l'Université de Munich au semestre d'hiver 1996/97. Autour de l'an 554 le professeur de droit Julien fit, à Constantinople, un cours d'initiation portant sur les *Novellae* de Justinien; sous l'intitulé de *Epitome Iuliani*¹ ce cours est un abrégé qui a été réceptionnée, plus tard, au Moyen Âge à plusieurs reprises. Dans son *Epitome Iuliani* qui est au cœur de l'analyse de W. Kaiser, le juriste Julien tantôt esquisse le contenu des *Novellae*, tantôt il les cite d'une manière plus ample tout en se servant de la langue latine puisque ses auditeurs venaient du côté occidental de l'Empire Romain. Grâce au latin ainsi que dû au droit canon que contiennent les *Novellae*, l'*Epitome Iuliani* fut l'objet d'une réception considérable en Occident au haut Moyen Âge et finit par prendre une place à part et entière parmi les collections des *Novellae*. L'auteur s'attache à montrer le rôle porteur de l'*Epitome Iuliani* dans l'enseignement de droit à Byzance ainsi que dans la réception en Occident, le point de départ étant les manuscrits. À la tradition de l'*Epitome Iuliani* sont liés d'autres textes juridiques de Justinien, en l'occurrence le fragment des institutions et des digestes de Berlin qui se trouvent insérés dans un manuscrit de l'*Epitome Iuliani*. La mise en exergue des extraits de l'*Epitome Iuliani* dans des collections juridiques du haut Moyen Âge se fonde, de même, sur les manuscrits. W. Kaiser traite également de la *Collectio Gaudenziana*, cette dernière, n'étant pas encore assez considérée par les chercheurs jusqu'à présent, et contenant des parties du droit romain de Justinien, du droit romain visigothique et du droit gothique. À la fin du X^e siècle, toutes les parties de la *Collectio Gaudenziana* ont souffert des modifications plus ou moins intenses en Italie du Sud.

Pour mettre en relief les évolutions, le livre de W. Kaiser se divise en six parties: l'étude des manuscrits (I), la relation entre l'*Epitome Iuliani* et l'enseignement du droit à Byzance (II), les institutions et les digestes en Bourgogne par rapport au fragment d'institutions et de digestes que nous trouvons à Berlin (III), les extraits de l'*Epitome Iuliani* dans les collections jusqu'à la fin du IX^e siècle (IV), la *Collectio Gaudenziana* (V) ainsi que les résultats

1 Concernant l'*Epitome* voir la conférence de Harald STEMS, Von der *Epitome* zur Novelle, von der Glosse zum Traktat. Literarische und methodische Entwicklungen des Rechts im Frühmittelalter; le lecteur trouvera un résumé chez Thomas GERGEN, Bericht über den 35. Deutschen Rechtshistorikertag in Bonn vom 12.–17. September 2004, in: Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germ. Abt. 122 (2005), p. 1082–1101, en particulier p. 1084–1085.

finaux de l'étude (VI). La plupart des manuscrits proviennent de toutes les parties de l'Italie. Contrairement à ce que les chercheurs ont longtemps pensé, l'*Epitome Iuliani* était connu très tôt en Gaule, voire au début du IX^e siècle. Qui plus est, l'ouvrage entame les annexes de l'*Epitome Iuliani* puisque de nombreux législateurs s'en servaient largement. En l'Occident, l'*Epitome Iuliani* prenait la place d'une collection de Nouvelles à part. En outre, il y a lieu de souligner que l'*Epitome Iuliani* connaissait aussi des gloses. Les auteurs des *Capitula legis Romanae* (*Lex Romana canonice compta*) et des *Regulae ecclesiasticae* (*Excerpta Bobiensia*) ont utilisé des exemplaires différents de l'*Epitome Iuliani*. Il est intéressant de constater que, dans ces deux collections lombardes du IX^e s., il y a une rencontre du droit romain avec des extraits du registre de Grégoire le Grand (p. 547–550). L'*Epitome* donne aussi des renseignements sur l'évolution de la compilation justinienne au haut Moyen Âge car le *Codex Iustiniani* et l'*Epitome Iuliani* ont été traités textuellement de la même façon (p. 346, 857). Malheureusement, Kaiser ne peut répondre à la question de savoir si ce traitement fut un hasard ou s'il est dû au fait que les deux sources, à savoir le *Codex Iustiniani* et l'*Epitome Iuliani*, appartiennent au droit impérial. En revanche, l'auteur insiste sur le fait que le *Codex* et l'*Epitome* furent utilisés directement et plus ou moins entièrement, sans l'emploi des florilèges perdus (p. 858). Les définitions figurant dans l'*Epitome Iuliani* et venant d'Isidore de Séville font penser à la pratique d'une école de droit qui a utilisé le *Codex Iustiniani*; ce que prouve la continuité de la »romanité« du droit médiéval². Or, certains préconisent que des collections conservées avec des extraits de l'*Epitome Iuliani* dérivent des manuscrits précurseurs plus amples, mais perdus. Kaiser prouve que le seul manuscrit qui reste ne peut être que l'original de la *Collectio Gaudenziana* (p. 669–692). Un autre mérite de l'ouvrage de W. Kaiser repose dans l'effort d'avoir démontré que de tels manuscrits précurseurs n'existent pas. Il a écrit là-dessus d'excellentes pages. Dans ce contexte, il importe aussi de souligner que Kaiser va éditer la *Collectio Gaudenziana* (Londres, British Museum, add. Mss. 466676) d'une manière critique dans les »Monumenta Germaniae Historica« (MGH)³.

Écrit dans un allemand châtié et clair l'ouvrage dispose d'une bibliographie et de sources de manière exhaustive (p. 877–901). Les auteurs et leurs œuvres de *Abbo Floriacensis* jusqu'au pape *Zosimus* ainsi que les personnes et les matières figurent à la fin du livre (p. 961–1006). En guise de conclusion nous pouvons féliciter l'auteur qui vient combler un vide scientifique manifeste. Il nous a offert un livre, solidement argumenté, qui devrait servir de modèle pour d'autres thèses de doctorat. Ainsi, il a parfaitement démontré qu'il possède, à un haut degré, les qualités essentielles de l'historien du droit: non seulement une grande maîtrise des sources, mais aussi une indépendance d'esprit et une curiosité intellectuelle qui lui permettent, dans le cadre universitaire qui est le sien, de traiter magistralement de problématiques nouvelles. Ce n'est donc pas sans raison que les éditions Klostermann ont accepté d'accueillir ce beau travail dans l'une de leurs collections les plus prestigieuses.

Thomas GERGEN, Sarrebruck

2 Alain DUBREUCQ, Christian LAURANSON-ROSAZ (dir.), Actes du colloque *Traditio iuris*. Permanence et/ou discontinuité du droit romain durant le Haut Moyen Âge, Colloque international tenu le 9 et 10 octobre 2003 à Lyon, Centre d'Histoire Médiévale, Lyon 2005; Thomas GERGEN, Pratique juridique de la paix et trêve de Dieu à partir du concile de Charroux (989–1250), Francfort/M. 2004, p. 189–191.

3 Cf. Rudolf SCHIEFFER, dans: *Deutsches Archiv* 59/1 (2003), p. VII.

Gideon MAIER, *Amtsträger und Herrscher in der Romania Gothica. Vergleichende Untersuchungen zu den Institutionen der ostgermanischen Völkerwanderungsgeschichte*, Stuttgart (Franz Steiner) 2004, 363 p. (Historia-Einzelschrift, 181), ISBN 3-515-08505-X, EUR 68,00.

»Romania Gothica« is Maier's term for the first four, relatively short-lived, Germanic successor kingdoms in the west: those of the Burgundians, Visigoths, Vandals and Ostrogoths. Maier's study of their chief administrators comprises two main elements. The first (forming the second part of his book: p. 121–334) is a painstaking collection and analysis of the evidence, in the best tradition of German scholarship. (The work derives from a Freiburg dissertation of 1997.) Here Maier tirelessly (albeit sometimes also discursively and repetitively) catalogues all known officials and their responsibilities and competencies, from centre to periphery, both royal Germanic and residual Roman. This is a topic which has, of course, long attracted attention. Maier's achievement is, for the first time, to present a comprehensive and coherent treatment of the material, with generous acknowledgement of previous work (e. g. that of Burns and Wolfram).

Administration is a complex topic, always clarified by tables. Oddly, however, Maier provides none, which in places makes him difficult to follow. To help fill this gap, and to indicate the substance and shape of Maier's material (his closing »Resümee«, p. 315–325, does not really do him justice), I offer the following (necessarily simple) representation of his hierarchy of senior royal officials (i. e. omitting residual Roman posts and financial officers: p. 262–289, 289–314):

[>»m.« = *maiores*; >»c.« = *comites*.]

	Ostrogoths	Visigoths	Burgundians	Vandals
Sovereign	<i>rex</i>	<i>rex</i>	<i>rex</i>	<i>rex</i>
Privy Council	<i>comitium-</i> members	<i>consiliarii</i>	<i>consiliarii</i> <i>domestici</i>	<i>domestici</i>
Chancellery	<i>QSP</i> <i>referendarii</i>	<i>referendarii?</i> <i>notarii?</i>	<i>QSP?</i>	<i>notarii?</i>
Special commissioners	<i>m. domus</i> <i>spatharii</i> <i>comites</i> <i>saiones/</i> <i>comitiaci</i>	<i>spatharii/</i> <i>armigeri</i> <i>comites</i> <i>saiones?</i>	<i>m. domus</i> <i>spatharii</i> <i>comites</i>	<i>m. domus</i> <i>comites</i> <i>comitiaci?</i> <i>ministri</i>
Executive officials	<i>apparitores</i> <i>executores</i>	 <i>compulsores</i> <i>executores</i>	 <i>apparitores</i> <i>executores</i> <i>witiscalci</i> <i>faramanni</i>	 <i>executores</i> <i>servi regis</i> <i>baiuli</i>
Regional officials Civil/military	<i>c. Gothorum</i> <i>c. provinciae</i> <i>c. civitatis</i> <i>?millenarii</i>	 <i>c. civitatis</i> <i>?millenarii</i> <i>thiuphadi</i> <i>vicarii</i>	 <i>c. civitatis</i>	 <i>millenarii</i>
Military	<i>duces</i>	<i>c./duces</i>	<i>praepositi</i>	

The principal historical lesson that Maier draws from his work is that the administrations of the first successor-states distinguished strictly between *Germani* (*Gentiles*) and Romans. Thus, even in Ostrogothic Italy, there emerged new, strong, flexible and pervasive Germanic structures of government, very royal and very »corrective«, quite distinct from the Roman even when decked-out in (frequently obsolete) Latin titles (cf. p. 21–22, 36–37, 60–61, 118–19, 153–154, 216: »ethnischer Dualismus«). Thus the *Romania Gothica* that actually came into being was very different from that envisaged by Athaulf in Orosius' »Histories« (7.43.5).

This brings us to the second element of Maier's study. The preceding interpretation derives from a range of axioms presented in the first part of his book (p. 13–120). These are that Burgundians, Visigoths, Vandals and Ostrogoths all originated as major Eastgermanic raiding-bands that migrated into the Empire in search of land (p. 41–56). After they had settled, their common origins and near-contemporary experiences produced similar responses to similar challenges (p. 14–15). With respect to their administrations, this allows us to make the most of the little we know of each. (Sometimes, indeed, they learned from each other: e. g., p. 185.) A composite picture – the comparative approach of Maier's sub-title – enables us to build a general structure for all. From this it emerges that their kings had to favour their Germanic subjects because, as legitimised war-leaders (»Heerkönige«: p. 65–67), they were always in need of their (military) support (e. g. p. 73, 97, 108, 215). So arose ethnic polarisation. This section of Maier's book is much less straightforward because the origins and development of these, and other, peoples, are still highly contentious issues. Some problems are, apparently, approaching resolution. One thinks, for example, of the wide rejection, accepted here by Maier (p. 290–293), of Goffart's theories on the mechanisms of *hospitalitas*. However, many other matters concerning ethnicity and ethnogenesis remain difficult, and I wish that I was as confident as Maier in feeling that I knew so many of the »right« answers. These days, it is not enough simply to cite Wenskus. I would like to have been told precisely who, and how many, comprised the original »große Verbände«; and precisely how such »Verbände« became »Stämme« (cf. p. 42, 48–50, 66, 119–120). More complex relationships between *Germani* and Romans have been proposed, other than that suggested by Goffart. (It is significant that Maier does not cite Amory's »People and Identity in Ostrogothic Italy« [1997], though he is aware of Amory's earlier work.) In addition, Burgundians, Visigoths and Vandals were inside the Empire well before Maier's key-date of the mid-fifth century (p. 42–43). And Maier's view of the later Roman government as highly impersonal and institutionalised (p. 317) does not sit well alongside, for example, Constantius II's use of court eunuchs as imperial troubleshooters: very like the corrective style of administration noted by Maier in respect of the Germanic kings. (As Maier notes elsewhere – p. 209, cf. 50 – emperors, too, had »Gefolgschaften«.)

Overall, however, whether one accepts Maier's main argument or not, his book is to be welcomed as a significant contribution to post-Roman studies. It will help us towards a better understanding of individual careers (see Index 2) and, more generally, enable us to appreciate such things as (another *fil rouge*) the role of Reccared in the administrative development of the Visigothic kingdom.

John F. DRINKWATER, Nottingham

Der Dynastiewechsel von 751. Vorgeschichte, Legitimationsstrategien und Erinnerung, hg. von Matthias BECHER und Jörg JARNUT, Münster (Scriptorium) 2004, VIII–381 p., ISBN 3-932610-34-2, EUR 45,00.

751 is generally accepted as the year in which Pippin III deposed the last Merovingian king Chilperic, made himself king, and established the Carolingian dynasty which ruled much of what we think of as western Europe for the next two centuries. Ficker, as Rudolf Schieffer reminds us, long ago defined Pippin's usurpation as one of the most momentous events, given its consequences, of the whole middle ages, albeit largely in terms of the traditional preoccupation of scholars with the relations between the papacy and the Frankish rulers. This is a perspective that has dominated text books for the past few decades. The conference on which this book is based, therefore, represented an opportunity to add other dimensions to our understanding of this event and to consider it in the wider context of the preceding political developments, the problems presented by the source material, and the other actors involved. Consequently, the themes chosen by the organizers for the conference, M. Becher and J. Jarnut, and announced in the book's title, constitute a close focus on the immediate context and topic of Pippin's usurpation in 751. Some very interesting papers are presented. The book is framed by enlightening surveys by R. SCHIEFFER of the modern historiographical preoccupation with the implications of the pope's involvement with the Carolingian rulers and by Hans-Werner GOETZ of the representation of Pippin's usurpation by medieval chroniclers, from the *Continuations of Fredegar's Chronicle* to Gottfried of Viterbo.

In between these two chapters Ian WOOD addresses the many precedents for usurpation in the Merovingian period. The case for the Merovingian kings indeed being »rois fainéants« is made by Theo KÖLZER, who highlights Ingrid Heidrich's important work on the development of mayoral power in the late seventh and first half of the eighth century. Kölzer stresses that the Merovingian royal charters purporting to offer royal protection are in fact forgeries and that royal protection of monasteries and the granting of freedom of election to abbacies appear to be specifically Carolingian developments. Roger COLLINS sets out the narrative sequence for Pippin III's career as mayor of the palace as it is presented in the *Continuations of (pseudo-) Fredegar's Chronicle* and the *Annales regni Francorum*, with some observations offered in addition about the information offered in the *Annales Mettenses priores*. His paper is complemented, firstly by Olaf SCHNEIDER's well-documented critical analysis of the content and veracity of these same narrative sources and a number of later commentaries, as well as a full consideration of the *Clausula de unctioe Pippini*. Secondly, the penultimate paper in the volume is a comprehensive discussion by Helmut REIMITZ of the crucial importance of the codicological context and subsequent dissemination of the texts discussed by Collins and Schneider. On the immediate political context, Janet NELSON makes convincing suggestions about the effectiveness of the political role of Bertrada, Pippin's queen and Stuart AIRLIE explores the ways in which the Frankish aristocracy learned to recognize the new dynasty as the centre of the contemporary political system. He offers a particularly incisive analysis of Grifo's career and his paradoxical contribution to the strength of the new regime in acting as the focus of aristocratic political attention. Dieter GEUENICH mounts a strong case for how essential the integration of Alemannia was for Carolingian success. Ulrich NONN and Michael McCORMICK focus most illuminatingly and effectively on the context and possible implications of the division of rule in 741/42 and the visit of the Caliph al Mansur to Pippin III in 768 respectively.

A small group of papers focuses on the actual usurpation in terms of the Christian ideas and institutions related to it presented in the sources. Walter POHL's contribution on the pope's relations with the Lombards is characteristically lucid and has important implications for our understanding of the popes' overtures to Pippin. It also, incidentally, highlights the need for still further work on the variants in the surviving *Life of Pope Stephen II*

in the *Liber Pontificalis*. Michael RICHTER and Arnold ANGENENDT discuss the anointing. The former effectively presents a ›review article‹ of Michael Enright's »Iona, Tara and Soissons. The origin of the royal anointing ritual« (Berlin, New York 1985), and concludes, probably rightly, that the *Collectio canonum Hibernensis* played no role in the preparations for Pippin's anointing. This assumes that the anointing of 751 actually took place, for both Richter and Angenendt seem disinclined to accept Josef Semmler's recent cogent arguments about the problems of accepting that Pippin was anointed in 751 (as distinct from consecrated). Angenendt maintains that there is the ›highest probability‹ that anointing was part of the process by which Pippin was elevated to the royal throne in 751, though ›certainty‹ is reserved for the papal anointing of Pippin and his family in 754. With respect to the liturgical prayers *pro principe* and *Missa pro regibus* in some Frankish liturgical books it is essential to be precise about the dates of the books in which such prayers are preserved and the problems surrounding the determination of their introduction into the Frankish liturgy. Such books in any case preserve two types of prayers. Thus such books as the eighth-century Gelasians (including the Sacramentary of Angoulême c. 800, Reichenau fragment and the Bobbio Missal) draw on Old Testament exempla, and others, such as the so-called Old Gelasian in Vat. reg. lat. 316, offer prayers for rulers apparently adapted from Roman prayers. Reference may now be made to Mary Garrison, The *Missa pro principe* in the Bobbio Missal, in: Y. Hen, R. Meens, ed., The Bobbio Missal«, Cambridge 2004, p. 187–205, but also to Y. Hen, The royal patronage of the liturgy in Frankish Gaul to the death of Charles the Bald (877), London 2000, in order to clarify this. Yitzhak HEN's own forceful affirmation (preceding Angenendt's chapter in this book) of the Christian perception of rulership in Frankish Gaul from the sixth century, demonstrates the importance of the liturgical evidence. He considers in particular the prayers for the king or for *principes* in liturgical books from the seventh century onwards. Pippin III, therefore, and possibly Charles Martel before him, were able to draw on the ideology of Christian rulership developed in the Merovingian period.

The apparent lack of communication between a number of authors in this collection of papers is disconcerting. There is little sense that all the contributors either listened to each other at the conference or were able to read the papers afterwards when preparing their final versions for publication. The Editors also seem not to have made any effort to provide cross references or to iron out awkwardly contradictory passages, not least the lack of consensus about the *Clausula de unctione Pippini* (which only O. Schneider really discusses), who actually might have consecrated (and anointed?) Pippin III in 751 (given that as I suggested in 1983, it was unlikely to have been Boniface), or the various discussions of the Continuations of Fredegar and the *Annales regni Francorum*. This, as well as the lack of any conclusion setting out the collective achievement of the volume in relation to the problem posed in the preface undermines the effectiveness of the book as a whole. In a collective volume of this kind it is of course not necessary, or even possible, for all authors to agree on all matters. But they should at least acknowledge and engage with the arguments of their companions in the volume far more than they do. A collective bibliography of all works cited in the volume would have been helpful in addition to the index that is provided (though the latter is not sufficiently analytical: see, for example, the entries on »Aquitani«, »Bonifatius«, »Bertrada«, »Italien«, »Soissons«, »Zacharias«). Among the substantive issues raised by this book are those indicated by the contributions of Wood, Kölzer, Nelson and Airlie in particular. From their different perspectives they undermine old certainties about the degree to which the change of dynasty represented such a wholesale overturning of the political system or of political ideology. The nature of Merovingian royal power and that of both the mayors of the palace and other aristocratic families still needs more investigation. Pohl, Nonn and Geuenich especially remind us that the Franks in Austrasia and Neustria must be seen in relation to their contemporaries in Aquitaine, Alemannia, Bavaria and Lombard

Italy. McCormick rightly insists on the wider world beyond Francia, quite apart from the economic dimension. The laudable insistence, implicit or explicit, of many of the contributors on precise reading of texts – narrative, legal and liturgical – and on the need for an understanding of context in terms of initial audience and production, dissemination and later reception, should be taken to heart. The political development of the middle decades of the eighth century raise so many problems for historians because of the disconcerting lacunae even in sources which purport to tell us the story of, or shed some light on those years. Even determining the date 751 itself presents difficulties. We still need to understand more about the situation after the death of Charles Martel, whether the Pippinids were the only contestants for power as distinct from the successful contestants, what the different factions among the bishops and abbots contributed to the political developments, and what weight or credibility should be given to contemporary reports. There remains throughout this book a tendency to regard the contemporaneity of texts as a guarantee of greater veracity. Common sense alone would suggest such confidence is ill-founded. Equally, more recognition needs to be afforded the role of oral communication, networks of news and gossip and the contradictions of individual as well as collective memories. Texts could shape memory; they could do so by taking a known event but directing the later understanding and interpretation of its layers of significance and detail to serve as the collective memory. Although this collection of studies has achieved a great deal, therefore, many uncertainties concerning the change of dynasty in 751 remain.

Rosamond MCKITTERICK, Cambridge

Wilfried HARTMANN (Hg.), *Ludwig der Deutsche und seine Zeit*, Darmstadt (Wissenschaftliche Buchgesellschaft) 2004, VIII–264 p., 8 ill. (Forschung), ISBN 3-534-17308-2, EUR 49,90.

Le volume dont il est ici question recueille les actes d'une rencontre tenue à Lorsch en octobre 2002, dans le sillage de la parution d'une biographie de son principal protagoniste, Louis le Germanique, et dans le contexte d'un certain renouvellement des études à son sujet – ce qui explique la proportion bienvenue d'articles issus de travaux de doctorat dans le livre (un certain nombre de ceux-ci ont, du reste, été publiés). Se succèdent onze contributions, rayonnant pour ainsi dire autour de la personne de Louis ou, du moins, de son orbite immédiate. C'est sur cette même personne que se concentre tout d'abord Wilfried HARTMANN, dans son «Portrait d'un roi peu connu». Il y aborde des problèmes, particulièrement de méthodologie, qui traversent au fond le volume en son entier. Notamment, la question des sources et de leur exploitation est sans cesse présente, que ce soit de manière implicite ou explicite. Ce livre éclaire successivement diverses facettes de l'exercice du pouvoir par le souverain et de ses implications sociales et culturelles. Les aspects territoriaux sont ainsi évoqués par Roman DEUTINGER et Eric J. GOLDBERG. Le premier s'intéresse à la place de la Bavière dans l'action politique de Louis, le second à ses menées en Moravie. Centre et périphérie, pourrait-on penser, si la place des régions bavaroises dans les préoccupations du souverain ne devait pas, justement, être très fortement relativisée. En Moravie, c'est tout un complexe stratégique et politique qui est évoqué, autour de réseaux de forteresses et de guerres de siège, ensemble selon l'auteur si prégnant pour le souverain que cela déteint à l'occasion même sur ses diplômes. C'est de ces derniers qu'il est question dans l'étude de Nicholas BROUSSEAU, consacrée à une comparaison entre les actes de Louis le Germanique et de Charles le Chauve. Il ne s'agit pas ici simplement d'une mise en parallèle de la diplomatie des deux souverains, mais d'une présentation en perspective des conditions de production et de tradition des ensembles documentaires, en passant par les fonds d'archives et les milieux érudits de l'époque moderne. C'est au réseau des palais que s'est

intéressé Thomas ZOTZ, et non seulement au réseau, mais aussi à son utilisation et aux équilibres internes qu'elle révèle. À partir d'indices multiples est ainsi mise en évidence la prééminence des résidences de Francfort et Augsbourg. Autres convives attendus dans une telle constellation, l'Église et le monastère ont leur place dans le recueil. Boris BIGOTT examine les relations du roi avec les abbés et prélats, prenant en ligne de mire le synode de Mayence en 847, et se demande si ce dernier ne serait pas un moment fondateur du système Église-royauté qui structure le royaume, marquant un tournant dans les liens entretenus par les deux pôles. Saint-Gall est aussi au rendez-vous, tout d'abord sous la plume d'Ernst TREMP, qui examine ses relations avec Louis, ensuite, sous celle de Hannes STEINER, qui envisage la question de la production des livres et de la croissance de la bibliothèque sous les abbés Grimald et Hartmut. Après Saint-Gall, c'est du lieu de la rencontre à l'origine de ce volume qu'il est question, Lorsch: Astrid KRÜGER s'intéresse au *Rotulus* liturgique qui y a été composé, au cours des années 860 vraisemblablement, dans ses contextes liturgiques, hagiographiques et politiques; c'est également de manuscrits qu'il s'agit dans la contribution de Chiara STAITI consacrée à l'évangélaire d'Otfrid de Weißenburg. Le tour d'horizon culturel offert par le volume est complété par le texte de Wolfgang HAUBRICH, consacré à la littérature en langue vernaculaire.

Si le volume n'échappe pas à l'effet quelque peu déclinatoire qui est la règle de telles entreprises, cela lui permet aussi d'éclairer successivement diverses facettes de son sujet. La réunion de spécialistes de tel ou tel aspect de la question sous la houlette et après l'article introducteur d'un connaisseur de Louis (sa biographie du souverain a été publiée, également à la Wissenschaftliche Buchgesellschaft [WBG], sous le titre »Ludwig der Deutsche«) permet de raffermir l'unité de l'ouvrage. Les diverses contributions nourrissent les discussions historiographiques autour du souverain et de son époque. Selon son degré propre de proximité avec les thèmes abordés, l'on y trouvera ample matière à réflexion. C'est également une excellente introduction aux différents sujets traités, qui invite à suivre les enquêtes menées dans les monographies correspondantes. Mais l'intérêt de ce livre – notamment pour un non-spécialiste – peut aussi être vu dans les questions méthodologiques qu'il pose, tout particulièrement s'agissant des sources et de leur exploitation. Ceci est annoncé dès le rapport introducteur, qui se trouve affronté à la tâche d'éclairer une biographie à partir d'éléments incertains – sans que ce compte rendu ne veuille allonger encore le serpent de mer historiographique que constitue le genre biographique. Même avant de s'intéresser aux diverses interactions historiques qu'ils révèlent, la compréhension »première« des textes peut toujours donner lieu à des interprétations divergentes, comme le montrent les traductions légèrement différentes (et, du reste, pas incompatibles) données par W. Hartmann et E. J. Goldberg à la *duricia* du souverain – en notant, du reste, que le second de ces textes est lui-même une traduction, ce qui donne un intéressant effet d'abyme à la question. C'est la raison pour laquelle les réflexions documentaires en profondeur menées par les différents auteurs, que ce soit comme sous-bassement du discours ou comme thème principal, sont tout particulièrement les bienvenues. De ce point de vue, la palette est étendue, depuis les enquêtes sur les conditions de l'apparition documentaire (ainsi N. Brousseau, H. Steiner) jusqu'à la mise en perspective critique des renseignements livrés par les textes ou l'archéologie (par exemple W. Hartmann, E. J. Goldberg), en passant par l'examen d'un type documentaire ou d'un document en particulier (comme A. Krüger, M. Staiti). C'est l'un des intérêts de ce recueil que d'illustrer divers angles d'approche possibles, que ce soit dans l'objet étudié lui-même ou dans la manière de l'aborder.

Le fait, relevé en introduction, que les auteurs ont dû se plier aux normes éditoriales de la WBG, notamment en ce qui concerne la taille des articles, est parfois sensible, l'impression se fait ici ou là que l'on aurait souhaité être plus long – sans que cela ne soit, du reste, vraiment gênant. Les différents articles ont adopté des positions légèrement divergentes quant à la citation des sources latines, qui se différencient essentiellement dans la proportion de tra-

ductions dans le texte. Là encore, ce n'est en aucun cas un inconvénient; cela permet même de se remettre en tête les termes des débats sur la traduction des sources et amène plus de variété que cela ne provoque de discordance. Pour conclure, au-delà des informations fournies et des positions prises sur telle ou telle question, l'ensemble offre un coup d'œil dans l'un des nombreux chantiers de l'histoire médiévale. Outre les contributions scientifiques elles-mêmes, c'est ainsi un large tour d'horizon méthodologique qui nous est offert par W. Hartmann et les auteurs réunis autour de lui.

Sébastien BARRET, Dresde

Gisèle CLÉMENT-DUMAS, *Des moines aux troubadours, IX^e-XIII^e siècle. La musique médiévale en Languedoc et en Catalogne, Carcassonne* (Éditions du Centre d'Études Cathares) 2004, 207 S., ISBN 2-85998-288-4, EUR 22,00.

Eine fundierte Einführung in die mittelalterliche musikalische Tradition des heutigen Languedoc/Roussillon und Kataloniens bietet die reich illustrierte Publikation der Musikwissenschaftlerin G. Clément-Dumat. »La musique médiévale est la mère de la musique occidentale«, konstatiert die Autorin gleich in ihrem Vorwort (S. 5) und unterstreicht damit die generelle Bedeutung der Musikkultur für die Genese von Staat und Gesellschaft an der Wende vom Hoch- zum Spätmittelalter. Mönche und Troubadoure, geistliche und weltliche Musik, Liturgie und Lied, bilden die sich gegenseitig beeinflussenden, aus denselben Wurzeln erwachsenen Pole dieser mediterranen Kultur Südfrankreichs.

Im ersten Teil wird zunächst die geistliche Musik behandelt, die sich mit der Einführung des fränkisch-römischen Ritus im 9. Jh. als fester Bestandteil von Messe und Stundengebet konstituiert. Clément-Dumas gibt zur Vertiefung einen detaillierten Überblick über die verschiedenen Meß-, Ritualbücher und Sakramentare (u. a. Brevier, verschiedene *livres de chant et de lecture*, Missale, Kollektar, Pontifikale, *Rituel*), um dann die regionalen Besonderheiten der vom spanischen Kulturkreis stark beeinflussten Liturgie im Languedoc und in Katalonien herauszustellen. Die Charakteristika zeigen sich zum einen in der Integration spanischer Gesänge und Texte, vor allem von Antiphonen (Wechselgesängen) und *preces* (Fürbitten), aus denen neue *Ordines* entstanden. Zum anderen schlagen sie sich in der musikalischen Notation nieder. Nach den ersten Versuchen, einzelne Strophen klassischer Poesie mit musikalischen Zeichen zu versehen (*écritures paléofranques*), bilden sich bereits im Laufe des 10. Jhs. zwei regionale Notationssysteme heraus: die katalanische Notation, die eine hybride Liturgie römisch-gallikanisch-spanischer Herkunft tradiert (*Ordo Narbonensis*), und die schließlich dominierende aquitanische Notation mit ihrer zunehmend ausgefeilten melodischen Präzisierung. Anschließend geht die Autorin auf zentrale musikalische Gattungen ein. Insbesondere das um 1200 faßbare eigenständige Prozessionale (ms. Toulouse, Mn 136), das die Gesänge, Litaneien und Responsorien für die liturgischen Prozessionen aufzeichnet, erscheint Clément-Dumas als Zeuge einer ausgeprägten okzitanischen Identität: »C'est précisément pendant cette période que le processionnal, considéré à la fois comme support et contenu devient révélateur de l'identité languedocienne«, (S. 53). Anhand ausgewählter Beispiele wird die Genese des Prozessions-Repertoires im Languedoc, aus dem sich mehrere Handschriftenfamilien mit nahezu identischem Material herauskristallisieren, minutiös nachgezeichnet: Elf Manuskripte, die zwischen dem 10. und 16. Jh. aus dieser Region überliefert sind, enthalten Prozessionsgesänge, beginnend mit dem ältesten Textzeugen der Kathedrale Sainte-Cécile von Albi aus dem 9. Jh. (Al 44) über die hoch- und spätmittelalterlichen Gradualien und Prozessionalien der Abteien von Gaillac (Pn I. 776), Saints-Just-et-Pasteur von Narbonne (Pn I. 780), Moissac (Pn I. 2819), Toulouse (Lb h. 4951; Mn136) und Gellone (MOv20, MOv 21, SO 63) bis zu den jüngsten Schriften der Kathedralen von Albi (Al 11), Narbonne (NAR 165) und Béziers (MOa 3803). Aus die-

sem Handschriftenbestand lassen sich chronologische und gattungsspezifische Entwicklungen herleiten: Vor 1200 sind es die Gradualien, welche neben den Meßgesängen die Antiphonen für die Prozession bewahren. Durch das älteste Manuskript von Albi, Vorbild für alle späteren Gradualien, verbreitet sich die römisch-karolingische Liturgie gegen Ende des 9. Jhs. im Languedoc. Diese »Romanisierung« des Repertoires schlägt sich in bestimmten Festgesängen für Palmsonntag oder Ostern sowie in den wesentlichen Antiphonen und Prozessionen nieder, führt aber nicht zur völligen Aufgabe regionaler Besonderheiten und älterer kultureller Traditionen. Im Norden Aquitaniens (Provinz Auvergne und Limousin) z. B. fehlt das Graduale als eigenständige Gattung, dort werden die Prozessionsgesänge in Verbindung mit Tropar-Prosaren tradiert, was die Autorin anhand von aquitanischen Manuskripten aus dem 10. bis 14. Jh. überzeugend belegt.

Von der Erneuerung regionaler Traditionen an der Wende zum 11. Jh. zeugt eine Gruppe von Gradualien und ProzeSSIONalien (Handschriften Gaillac, Toulouse und Saint-Maurin), die im kulturellen Einflußbereich der Benediktinerabtei St. Peter von Moissac entstanden sind. Obwohl der cluniazenischen Reformbewegung verpflichtet, folgt deren Liturgie nicht dem burgundischen Mutterkloster, sondern tradiert – zumindest bezogen auf die Prozessionen und das Weiheritual – das spezifische Repertoire des Languedoc. Als letztes Beispiel greift die Autorin das Graduale von Saints-Just-et-Pasteur (nach 1090) heraus, das mit der Aufnahme von Gesängen aus dem Römisch-Germanischen Pontifikale (modellhaftes »Normalexemplar« im gesamten ottonischen Reich) vom Einfluß der gregorianischen Reformbewegung im Erzbistum Narbonne gegen Ende des 11. Jhs. zeugt. Ergebnis ist eine Mischform von römischem Ritus (etwa der Prozessionen unter der Rubrik *In quacumque tribulatione* aus dem Graduale Karls des Kahlen) und spezifisch südfranzösischen Elementen (Liste der Litaneien für Sonntag, Aschermittwoch oder für den Reliquientransport).

Anhand des Offiziums des heiligen Wilhelm (gest. 812), vollständig überliefert im Prozessuale von Gellone, MOv 20, wird abschließend der Einfluß lokaler Heiligenkulte auf die Ausformung des liturgischen Materials beleuchtet. Kenntnisreich analysiert die Autorin die dem Offizium zugrunde liegende literarische Quelle (*Vita Sancti Wilhelmi*) sowie die musikalische Ausformung des Kultes um den Gründer des Klosters Gellone (804) und konstatiert: »l'office de saint Guilhem, vraisemblablement composé au XII^e siècle, après la *Vita sancti Wilhelmi*, est à la fois typique des offices rythmiques de cette époque et témoin des particularités catalano-languedociennes, comme l'usage fréquent du mode de *ré* ou certaines survivances hispaniques« (S. 100).

Der zweite, wesentlich kürzere Teil ist der weltlichen höfischen Lyrik der Troubadours gewidmet, die sich in der zweiten Hälfte des 11. Jhs. von Aquitanien aus über den gesamten okzitanischen Kulturraum (Languedoc, Katalonien und Provence) verbreitet. Vorgestellt werden die Wirkungsstätten der Troubadours an den Höfen der Könige, Grafen und Vizegrafen von Aragon, Roussillon, Toulouse, Barcelona, Montpellier, Béziers, Cardona oder Narbonne. Clément-Dumas betont das enge Verhältnis von Text und Musik, von sprachlicher und musikalischer Struktur, das in Gattungen wie dem *fin d'amour*, dem politisch oder satirisch-moralischen *sirventes* oder den profanen *chansons mariales* (Marienliedern) seinen charakteristischen Ausdruck findet. Jede Textform wird in Beispielen vorgestellt: im *canso Domna si totz temps viva* entwirft Berenguer de Palazol (um 1150/60–1170/75) das Ideal der höfischen Liebe, geprägt von *mezura* (Mäßigung), *jovens* (Jugend) und *joi* (Freude). Der *sirventes Ab greu cossire fau sirventes cozen* des Bernart Sicart de Marvejols (um 1230) geißelt die Korruption der theokratischen römischen Kirche und die Genußsucht der weltlichen Führungsschicht. In *Vera vergena Maria* huldigt Peire Cardenal (ca. 1180–ca. 1280) der Jungfrau und Königin Maria, die den Reisenden wie einen Stern geleitet und vor allen Gefahren beschützt: *tu yest estela que guia los passans d'aquest paes ...*

Im dritten Teil behandelt Clément-Dumas musikalische Raritäten aus dem alten Fonds der Bibliothek der École de médecine von Montpellier. Es handelt sich um ein überaus rei-

ches Korpus von 1000 Bänden, von denen ein Viertel vor das 13. Jh. zu datieren ist. Nach der allgemeinen Vorstellung des Bestands, der antike und mittelalterliche literarische Werke, Biblexemplare, Hagiographien und Liturgiebücher, aber auch medizinische und naturwissenschaftliche Traktate sowie Rechts- und Geschichtsdarstellungen umfaßt, beschreibt und analysiert die Autorin zwei herausragende musikalische Manuskripte: das aus der Mitte des 11. Jhs. stammende *Tonaire dit »de Saint-Bénigne«* von Dijon (MO H 159), ein Lehrbuch für den Unterricht in Klöstern und Kathedralschulen, und die Motetensammlung des *Chansonnier dit »de Montpellier«* (MO H 196) aus dem 13. Jh. Zur historischen Einordnung der Werke folgt ein Exkurs über die Anfänge der Polyphonie und die Entwicklung der Motette. Eine Bibliographie, Diskographie sowie verschiedene Indices (ausführliches Handschriftenverzeichnis, Glossar der wichtigsten musikalischen Termini, Werkverzeichnis, Sach- und Personenindex, Abbildungsverzeichnis) runden die gelungene Darstellung ab.

Valeska KOAL, Hannover

La Tapisserie de Bayeux: l'art de broder l'Histoire. Actes du colloque de Cerisy-la-Salle (1999), publ. par Pierre BOUET, Brian LEVY et François NEVEUX, Caen (Presses Universitaires de Caen) 2004, 428 S., ISBN 2-8413-3160-1, EUR 39,50.

Daß der vorl. Tagungsband erst fünf Jahre nach dem gleichnamigen Kolloquium in englischer und französischer Sprache erschienen ist, hängt sicher nicht ausschließlich mit dem frühen Tod des Mitherausgebers Hervé Pelvillain zusammen, sondern auch mit dem Umstand, daß umfangreiches Material für diesen Band aufgearbeitet und übersetzt werden mußte, u. a. die Ergebnisse der ausführlichen Analyse des Teppichs 1982/83 vor seinem »Umzug« ins Centre Guillaume le Conquérant, die bisher noch nicht publiziert worden waren. F. NEVEUX beschreibt in der Einleitung die drei Ebenen, auf denen sich die Tagungsbeiträge mit dem Teppich – oder besser, wie schon der Titel andeutet – mit der Stickerei von Bayeux beschäftigen: es werden neue Forschungsergebnisse der letzten zwanzig Jahre präsentiert, aber auch ältere, die bislang noch nicht veröffentlicht worden waren. Drittens schließlich werden Ergebnisse vorgestellt, die unter Verwendung neuer Informationstechnologien zustande gekommen sind.

Inhaltlich ist der Band in fünf Abschnitte unterteilt, die folgenden Aspekten gewidmet sind: Überblick über die Geschichte der wissenschaftlichen Beschäftigung mit dem Teppich, das textile Werk, die mittelalterlichen Quellen und die Rezeption des Teppichs, der Teppich als historisches Zeugnis und der Teppich als Kunstwerk.

Der erste Abschnitt beginnt mit einem Beitrag von F. NEVEUX, der die großen Themen der Forschung über den Teppich von Bayeux im 19. und 20. Jh. zusammenfaßt (»Les grands débats concernant la Tapisserie [XIX^e–XX^e siècle]«, S. 17–25). Nachdem der Teppich in einem Inventar der Kathedrale von Bayeux von 1476 erwähnt worden war, verlor sich zunächst seine Spur; erst im 18. Jh. wurde das Kunstwerk wiederentdeckt und zum ersten Mal 1819–23 publiziert. Größere Bekanntheit erlangte der Teppich durch die von Napoleon veranlaßte Ausstellung in Paris im März 1804. Neveux betont, daß die wesentlichen Fragestellungen, denen in Frankreich und in England im 19. Jh. nachgegangen wurde, auch heute noch aktuell sind: die Frage nach dem Autor bzw. Auftraggeber, nach dem Zeitpunkt und dem Ort der Entstehung. Als Meilensteine in der Erforschung des Teppichs gelten die Sammelbände von Stenton (1957)¹ und Wilson (1985)², die den jeweiligen Wissensstand in

1 Frank STENTON, *The Bayeux Tapestry. A comprehensive Survey*, London 1957.

2 David WILSON, *The Bayeux Tapestry*, London 1985.

einem breiten Spektrum zusammenfaßten und in mehrere Sprachen übersetzt wurden. Nicht vergessen werden darf hier eine weitere wichtige Publikation, das Buch von Simone Bertrand, der ehem. Konservatorin des Teppichs; hier wurde der Teppich vollständig in schwarz-weiß wiedergegeben und vor allem der Dokumentarcharakter des Teppichs betont³. Weiterhin benennt Neveux die seit 1978 jährlich stattfindenden Battle Conferences, die sich mit der anglo-normannischen Geschichte des 11. und 12. Jhs. beschäftigen und ihre Ergebnisse, vorwiegend aus anglo-amerikanischer Sicht, ebenfalls jährlich veröffentlichten. Den Abschluß dieser ersten Periode der Erforschung bildet die große Bibliographie von Shirley Ann Brown von 1988⁴. Von der Autorin dieser Bibliographie stammt – daran anknüpfend – der zweite Beitrag dieses Abschnitts (»La Tapisserie de Bayeux: analyse critique des publications des années 1988–1999«, S. 27–47). Rein quantitativ betrachtet, sind insgesamt ca. 600 Titel über den Teppich von Bayeux erschienen, davon 100 seit 1988 hinzugekommen. Die oben genannten zentralen Fragen sind weiterhin aktuell; dazu kommt das Spannungsfeld zwischen weltlicher und geistlicher Sphäre, wo man den Teppich zu verorten sucht. Schließlich spielen in den letzten Jahren neue Methoden und Fragestellungen eine wichtige Rolle: die Bedeutung der Symbolik sowie psycho-soziale Deutungsmuster stehen immer häufiger im Vordergrund der Betrachtung. Besonders für deutsche Leser interessant ist sicherlich der Beitrag von Sylvette LEMAGNEN über die bislang wenig beachteten Forschungen Herbert Jankuhns während des Zweiten Weltkriegs zum Teppich von Bayeux (»L'histoire de la Tapisserie de Bayeux à l'heure allemande. Un nouvel éclairage sur la mission dirigée par Herbert Jankuhn pendant la seconde guerre mondiale«, S. 49–64). Die Arbeiten Jankuhns sind durch ein Tagebuch von Juni bis August 1941, das sich heute im Besitz des Centre Guillaume le Conquérant befindet, hervorragend dokumentiert. Jankuhn hielt den Teppich für eine Ergänzung der schriftlichen Quellen und maß ihm hohe Bedeutung für die historische Forschung zu. Schließlich betonte er, daß der Teppich wegen der Darstellung von Sitten und Bräuchen auch eine wertvolle Quelle für das Kennenlernen des germanischen Erbes sei.

Der Abschnitt über das textile Kunstwerk stellt insbes. die Ergebnisse der Untersuchungen und Analysen 1982–1983 im Zusammenhang des Umzugs in das ehem. bischöfliche Palais vor. Nicole DE REYNIÈS geht dem historischen Sprachgebrauch nach und plädiert noch einmal dafür, statt vom »Teppich« von der »Stickerei« von Bayeux zu sprechen – obwohl sicher nichts so schwer zu verändern ist wie lange eingeübter Sprachgebrauch. Der Begriff *tapisserie* hat sich lediglich durch eine sprachliche Nachlässigkeit von Montfaucon im 18. Jh. etablieren können, während vorher in den Inventaren stets von *broderie* die Rede war (»Broderie ou Tapisserie de Bayeux?«, S. 69–76). Der Beitrag von Marie-Hélène DIDIER beschäftigt sich mit dem genauen Ablauf der Untersuchungen und deren Vorgehensweise (»La Broderie, une œuvre textile. Les expertises et les analyses effectués en 1982–1983: la mise en place de l'opération«, S. 77–82), während sich Isabelle BÉDAT und Béatrice GIRAULT-KURTZEMAN den technischen Einzelheiten der Untersuchung widmen (»Étude technique de la Broderie de Bayeux«, S. 83–109). In diesem Beitrag sind die Detailfotos von der Rückseite der Stickerei, die schematischen Zeichnungen der Sticktechnik sowie die Hinweise auf erfolgte Restaurierungen besonders aufschlußreich. Dem Leinenstreifen aus dem 16. Jh., auf dem der eigentliche Teppich angebracht ist, widmet sich Gabriel VIAL (»Étude de la bande »numérotée« de la Broderie de Bayeux«, S. 111–116). Der Streifen besteht aus 32 Abschnitten, die analog zu den Szenen auf dem Teppich nummeriert sind. Auch hier sind bescheidene Ausschmückungen erkennbar: Ornamente, die mit meist blauen Fäden direkt in das Leinen eingewebt sind. Vial vergleicht diese Art der Dekoration

3 Simone BERTRAND, *La Tapisserie de Bayeux et la manière de vivre au XI^e siècle*, La Pierre-qui-Vire 1966.

4 Shirley Ann BROWN, *The Bayeux Tapestry: History and Bibliography*, Woodbridge 1988.

mit zwei weiteren Reliquien aus Leinen, die wesentlich älter sind, aber eine ähnliche Technik aufweisen. In einer Bilanz faßt Brigitte OGER (»La Tapisserie de Bayeux: le bilan de l'expertise scientifique [1982–1983]«, S. 117–123) die Ergebnisse der Studie von 1982/83 im Hinblick auf Fasern, Drehung der Fäden, Beize, Farbstoffe, pH-Wert, mikrobiologische Untersuchungen und Schäden durch Insekten zusammen.

Es folgt der Abschnitt über die schriftlichen Quellen und die spätere Rezeption des Teppichs. Zunächst fragt Marjorie CHIBNALL danach, ob Ordericus Vitalis den Teppich kannte (»Orderic Vital et la Tapisserie de Bayeux«, S. 127–134). Wir wissen zwar, daß er für seine *Historia Ecclesiastica* und die Interpolationen in den *Gesta Normannorum ducum* sowohl mündliche als auch schriftliche Quellen benutzte, aber es gibt keine konkreten Hinweise darauf, daß er den Teppich je gesehen hat. Fraglich wäre außerdem, ob er ihn als glaubwürdige Quelle akzeptiert hätte. Die Rolle der Frauen am normannischen Herzogshof in den schriftlichen Quellen zur Eroberung Englands untersucht Élisabeth VAN HOUTS (»L'écho de la conquête dans les sources latines: la duchesse Mathilde, ses filles et l'énigme de l'Enfant doré«, S. 135–154). Hier sind die Herzogin Mathilde und ihre Töchter Cäcilia, Adelide und Adele zu nennen. Ausführlich widmet sich van Houts dem Namen des Schiffes, das die Herzogin der Überlieferung nach ihrem Gemahl für die Überquerung des Kanals geschenkt hat: *Mora* mit der rätselhaften Figur des goldenen Kindes, das die Richtung nach England wies. Dieses könnte als Symbol für etwas neu Geborenes eine neue Zukunft für England verheißen. Den Namen *Mora* bringt van Houts mit den Moiren/Parzen in Verbindung, die für Geburt, Leben und Tod stehen. Zu den Berichten, auf die der Teppich von Bayeux aus Gründen der Chronologie gewirkt haben könnte, gehört die »Große Chronik der Normandie«, eine Kompilation aus der Mitte des 14. Jhs., die sich mit der Geschichte der Normandie von Herzog Rollo bis 1217 befaßt. Gillette LABORY stellt dieses Dokument näher vor (»La conquête de l'Angleterre dans la Grande Chronique de Normandie«, S. 155–169), insbes. die Passagen, die die normannische Eroberung Englands betreffen. Unmittelbare Bezüge auf den Teppich lassen sich jedoch nicht feststellen. F. NEVEUX plädiert dafür, dem Teppich von Bayeux ebenso die Funktion einer bedeutsamen Quelle zur normannischen Eroberung Englands zuzuweisen wie der schriftlichen Überlieferung (»La Tapisserie de Bayeux en tant que source originale«, S. 171–195). Er betont Informationen, die der Teppich als einziger liefert (die Expedition in die Bretagne, Bayeux als Schauplatz des Eides) und argumentiert entgegen den Thesen von Grape⁵ wiederum für England als Herstellungsort des Teppichs. Weiterhin untersucht er die Rolle Bischof Odos auf dem Teppich und geht innerhalb der Erzähltechnik der Frage nach, wie die Realität ins Bild umgesetzt wird. Pierre BOUET untersucht, ob der Teppich einseitig für die Engländer Partei ergreift (»La Tapisserie de Bayeux, une oeuvre pro-anglaise?«, S. 197–215). Er hebt hervor, daß Harold als einzige Person durchgängig auf dem Teppich zu sehen ist und ihm – z. T. anders als in den schriftlichen Quellen – großes Wohlwollen entgegengebracht wird. Insgesamt mißt er der Darstellung auf dem Teppich versöhnende Bedeutung zu, nicht ohne jedoch einzugestehen, daß die ideologische Botschaft bei weitem nicht geklärt ist⁶. Den Abschnitt beschließt der Beitrag von Valerie I. J. FLINT. Sie untersucht das Spannungsfeld zwischen Bischof und Laien (»La Tapisserie de Bayeux, l'évêque et les laïcs«, S. 217–233) und setzt die Darstellungen Bischof Odos auf dem Teppich in Beziehung zu nur aus Beschreibungen bekannten Wandbehängen des Abtes von Westminster, Richard von Barking, und der Hereforder Weltkarte aus dem 13. Jh. Sie gelangt zu dem Ergebnis, daß es vor allem Odos Absicht war, ein Zeichen gegen die gregorianischen Reformideen und für die Feudalmacht der Bischöfe zu setzen.

5 Wolfgang GRAPE, Der Teppich von Bayeux. Triumphdenkmal der Normannen, München, New York 1994.

6 »Le message délivré par la Tapisserie de Bayeux est loin d'être clair pour nous«, S. 207.

Den Abschnitt über den Dokumentarcharakter des Teppichs (»Le témoignage documentaire«) eröffnet Olivier RENAUDEAU mit einem Beitrag über die auf dem Teppich dargestellte Kleidung und Rüstung (»Problèmes d'interprétation du costume d'après la Broderie de Bayeux«, S. 237–259). Durch Vergleiche mit anderen Darstellungen kommt er zu dem Schluß, daß der Graf Guy de Ponthieu, Herzog Wilhelm bei der Überquerung des Flusses Couesnon und Bischof Odo in der Schlacht von Hastings in besonders kostbarer Weise gekleidet bzw. gerüstet sind. Anne-Marie FLAMBARD HÉRICHER widmet sich der Archäologie (»La Tapisserie de Bayeux et l'archéologie«, S. 261–288) und stellt aus den Bereichen Militärarchitektur, Zivilarchitektur, Schiffbau und Sachkultur Beispiele vor, über die uns die Darstellung auf dem Teppich realistische und detailgenaue Kenntnisse vermittelt, wenn auch eine gewisse Stilisierung stets berücksichtigt werden sollte. Welchen Beitrag leistet der Teppich zur militärgeschichtlichen Forschung? Dieser Frage geht John FRANCE nach (»L'apport de la Tapisserie de Bayeux à l'histoire de la guerre«, S. 289–300). Er beobachtet, daß militärische Expeditionen vielfach nur oberflächlich dargestellt sind, und begründet dies damit, daß es gar nicht notwendig sei, ein realistisches Bild zu vermitteln; France betont den Propaganda-Charakter des Teppichs und die Verherrlichung Bischof Odos. Dennoch ist die Bedeutung des Teppichs für die Kenntnis von militärischer Ausrüstung unbestritten.

Der erste Beitrag im Abschnitt über den Teppich von Bayeux als Kunstwerk (»L'œuvre d'art«) von Maylis BAYLÉ widmet sich dem Stil und der Ornamentik in Nordwesteuropa (»La Tapisserie de Bayeux et l'ornementation dans l'Europe du Nord-Ouest. Questions de stylistique et de composition«, S. 303–325). Insgesamt gibt es wenig Vergleichsmöglichkeiten; wenn man davon ausgeht, daß eine gezeichnete Vorlage existierte, stellt man fest, daß vieles auf Vorbildern aus dem Skriptorium von Canterbury beruht. Bei Ornamenten dagegen lassen sich oft skandinavische Vorbilder erkennen. Bei der Farbgestaltung gibt es Parallelen zu englischen Wandmalereien. Mit dem Erzählrhythmus auf dem Teppich von Bayeux beschäftigt sich Brian J. LEVY (»Les trois fonctions du rythme narratif de la Tapisserie de Bayeux«, S. 327–345). Levy erläutert den Bezug auf die Dreiteilung der Gesellschaft in *oratores*, *bellatores* und *laboratores*, betont aber auch die Magie der Zahl Drei auf dem Teppich im allgemeinen: drei Könige, drei Throne, drei Kronsäle, drei Kronen. Barbara ENGLISH lenkt schließlich den Blick auf die Krönung Harolds (»Le couronnement d'Harold dans la Tapisserie de Bayeux«, S. 347–381), der ältesten überlieferten Krönungsszene Englands. Sie beschreibt unter Heranziehung zahlreicher Vergleiche vom Kontinent ausführlich die Beschriftung, die dargestellten Personen, Thron und Insignien und diskutiert den genauen Zeitpunkt der Krönung. Schließlich stellt sie die Frage, ob tatsächlich – wie es der Teppich nahelegt – Stigand Harold krönte. Auch English betont die Hochachtung, die der Autor des Teppichs in dieser Szene dem Kontrahenten Wilhelms entgegenbringt. David HILL befaßt sich im letzten Beitrag mit den Erhaltungs- und Restaurierungsbemühungen, die der Teppich im Lauf der Jahrhunderte erfahren hat (»La Tapisserie de Bayeux: la reconstitution d'un texte«, S. 383–402) und versucht zu ermitteln, wie der Originalzustand ausgesehen haben könnte.

Die reichhaltigen Ergebnisse dieses ersten Kolloquiums in Frankreich, das ausschließlich dem Teppich von Bayeux gewidmet war, faßt F. NEVEUX schließlich zusammen (»Conclusions«, S. 403–410). Es folgt eine aktuelle Bibliographie von S. A. BROWN für die Jahre 1985–99, die man aufgrund des späten Erscheinungsdatums des Bandes vielleicht noch hätte fortschreiben können. Das umfangreiche Abbildungsverzeichnis dokumentiert die hervorragende Ausstattung des Tagungsbandes. Die Qualität und die Vielfalt der Abbildungen machen die Lektüre der Studien zum Vergnügen, die insgesamt den neuesten Stand der Forschungen über den Teppich auf einem breiten Spektrum von Fragestellungen dokumentieren.

Sabine TEUBNER-SCHOEBEL, Kirchdorf

Stefan WEINFURTER, *Canossa. Die Entzauberung der Welt*, München (C. H. Beck) 2006, 254 S., ISBN 3-406-53590-9, EUR 19,90.

Vor fast tausend Jahren, um die Jahreswende 1076/77, tat König Heinrich IV. auf der Burg Canossa Buße vor Papst Gregor VII., der ihn und seine engsten Vertrauten nach langem Zögern wieder mit der Kirche versöhnte. Der 7. August 2006 brachte den neuhundertsten Todestag des Herrschers, und so ist es denn kein Wunder, daß gerade jetzt der Regierung dieses Saliens besonderes Interesse gezollt wird. Im Mittelpunkt steht dabei der durch Bismarck so berühmt gemachte Canossagang. Eine große Ausstellung in Paderborn ist Canossa gewidmet. Auch der Heidelberger Historiker St. Weinfurter, der sowohl durch seine Forschungen zu den reformierten Kanonikern als auch zu den Saliern bestens ausgewiesen ist, trägt mit seinem kürzlich erschienenen Buch dazu bei, die geschichtliche Erinnerung an dieses epochemachende und auch abenteuerliche Ereignis wach zu halten und dieser Erinnerung neue Wege zu weisen. Entstanden ist eine fesselnde Erzählung, die sich engstens an wesentliche Quellen anlehnt und sich gut liest. Nur die wichtigsten Anmerkungen werden in einem Anhang gegeben, dem dann ein Quellen- und Literaturverzeichnis und ein knappes Register, für das Matthias Kirchner zu danken ist, folgen (S. 210–254). In elf Kapiteln, zum Teil illustriert, verfolgt Weinfurter die Ereignisse von, vor und um Canossa. Auf Heinrichs Aufbruch nach Canossa vom kaiserlichen Speyer aus im Spätherbst 1076 mit der Beschreibung der gefährlichen Alpenüberquerung und dem Zusammentreffen mit Papst Gregor VII. im ersten Kapitel folgt ein Rückblick auf die Zeit Heinrichs III. im zweiten und eine Analyse der gesellschaftlichen Veränderungen in den letzten Jahren Heinrichs III. und vor allem unter dem jungen Heinrich IV. im dritten Kapitel, in dem auch versucht wird, ein Bild vom Menschen Heinrich IV. zu vermitteln und den Hintergründen der Sachsenkriege nachzugehen. Im vierten Kapitel geht es um Heinrichs Verhältnis zu den Großen des Landes, Veränderungen im Regierungsstil und vor allem um das »ganz andere Modell zur Deutung und Gliederung der Gesellschaft«, das seit dem beginnenden 11. Jh. in den Vordergrund trat (S. 74). Das »geradezu [...] revolutionäre« (S. 74) Deutungsschema der Gesellschaft nach irdischen Funktionen – die bekannte Dreiteilung in *oratores*, *pugnatores* und *laboratores* – verschmolz den Stand der Mönche mit dem der Kleriker, die gemeinsam »in der Welt gegen das Böse zu kämpfen« hatten (S. 75). Das fünfte Kapitel ist ein Rückblick auf Rom und das Papsttum vor Gregor VII., das sechste ist Gregor und seinem Gehorsamsanspruch gewidmet. Das siebte Kapitel, »1076: Die Einsamkeit des Königs und die ›neue Religion‹ der Bischöfe«, ist eines der interessantesten und anregendsten des Buchs, weil Weinfurter dankenswerterweise der Frage nach dem scheinbar so plötzlichen Abfall vor allem der Bischöfe von König Heinrich IV. im Frühsommer 1076 nachgeht, der nach Heinrichs Exkommunikation und Absetzung vom Februar des Jahres äußerst schnell um sich griff, obwohl Anfang Januar zu Worms Heinrich und die überwiegende Mehrzahl der Bischöfe dem Papst gemeinsam mit Gehorsamsentzug gedroht und ihn zur Abdankung aufgefordert hatten. Das Thema des Wertewandels wird in Kapitel acht weiter ausgebaut; Kapitel neun befaßt sich mit dem Gegenkönigtum Rudolfs of Rheinfelden und schließlich Heinrichs Kaiserkrönung und dem Tod Gregors VII. in Salerno. Theoretische Erörterungen zum Investiturstreit finden sich in Kapitel zehn. Heinrichs Tod und der Verrat durch seinen Sohn und Nachfolger, Heinrich V., sowie die Karriere Heinrichs V. bis zum Konkordat von Worms 1122 bilden den Inhalt des letzten Kapitels. Das Buch schließt mit einer sehr knappen Schlußbemerkung, die sich für den Untertitel, »Die Entzauberung der Welt«, auf Max Weber beruft. Selbstverständlich ist das nicht so gemeint, als ob der von Max Weber angesprochene Rationalisierungsprozeß, ein Prozeß, bei dem sich »die alte Einheit von religiöser und ›staatlicher‹ Ordnung auflöst« (S. 207) mit einem Schlag verwirklicht worden wäre, aber die Anzeichen und sogar die Wirklichkeit des neuen Denkmodells im mittelalterlichen Reich sind nicht zu leugnen.

Es ist nicht Sinn und Zweck von Weinfurters Buch, das einen breiten Leserkreis anspricht, die Forschungsprobleme, die das allgemein als Investiturstreit beschriebene

Gebiet immer noch birgt, zu lösen oder gar zu beschreiben. Weinfurter hält mit seinen Ansichten aber nicht hinter den Berg, sondern unterbreitet dem Leser seine ausgewogenen Meinungen als Teil des Ganzen, so zum Beispiel zum etwaigen Investiturverbot von 1075, das er als »eine situationsbezogene Feststellung« nur auf Mailand beschränkt (S.175f.). Der Mediävist kann derartigen Fragen anhand der Quellen und Literaturangaben, so knapp sie auch sind, leicht nachgehen und inzwischen mit Vergnügen und Gewinn das schön ausgestattete, klar geschriebene Buch zur Hand nehmen.

Uta-Renate BLUMENTHAL, Washington D. C.

Rainer C. SCHWINGES, Christian HESSE, Peter MORAW (Hg.), Europa im späten Mittelalter. Politik – Gesellschaft – Kultur, München (Oldenbourg) 2006, IX–622 S. (Historische Zeitschrift. Beihefte, Neue Folge 40), ISBN 3-486-64440-8, EUR 79,80.

Der umfangreiche Band mit 29 Arbeiten europäischer Historiker geht auf eine Tagung in Bern (2003) zurück. Thema ist die lateinische Welt, das »päpstliche Abendland«, während der »Osten«, Byzanz, Moskau und der Islam, d. h. eine »andere Welt«, nicht einbezogen werden. Den Herausgebern geht es um den Austausch in Bildung und Kultur, Gesellschaft und Wirtschaft. Jede nur nationale Sicht wird vermieden; ein reiches Ergebnis kommt zustande. Der Band ist in Politik – Gesellschaft – Kultur gegliedert. Eine Zusammenfassung mit Kommentar am Ende einer jeden Sektion hilft bei der Übersicht und erweitert die Fragestellungen. Peter MORAW führt souverän zu den Grundfragen und mahnt, die Ungleichheit in Europa zu beachten. Er verweist auf die im Norden und Osten gegenüber dem Süden und Westen knappen Quellen. Klaus OSCHEMAS »Skizze« zu »Europa in der mediävistischen Forschung« (S. 11–32) nennt wegweisende Arbeiten zum hohen und späten Mittelalter. Ein Klassiker wie Christopher Dawson (London 1932) kommt ebenso zu Wort wie Rudolf Hiestand, Karl J. Leyser und Timothy Reuter. Josef Fleckenstein betonte 1986, Europa sei »Frucht und Ergebnis seiner Geschichte« und verwies auf die »große Gemeinschaft der christlichen Ritterschaft«. Oschema mahnt, man dürfe dies im Rückblick aber nicht verschönern. Die Sektion I: »Politik – Politische Geographie, Monarchien, Alternativen«, eröffnet Philippe CONTAMINE (S. 35–49) mit »La royauté française à la fin du Moyen Âge«. Er verweist auf die kritische Lage der französischen Monarchie nach dem Übergang zur Dynastie der Valois unter Philipp VI. im Jahre 1328. Das Königtum wurde von seiner »spirituellen« Basis gestützt, besonders von der auf Chlodwig zurückgehenden Tradition der *Oriflamme*. Zudem sorgten die »Verwaltung«, das Justizwesen, solide Finanzen und die Nähe zu den Kirchen im Lande für den Zusammenhalt. Dies begründete Frankreichs Stärke und sicherte den Sieg Karls VII. über die Engländer. So erreichte die französische Monarchie weit mehr, als dies der König in Person allein vermocht hätte. »Religiöse Symbole und politische Kulturen im spätmittelalterlichen England« sind das Thema von Miri RUBIN (S. 51–69). Sie erläutert, wie die Sprache der Frömmigkeit und die des Rechts in gewisser Spannung einander gegenüberstehen. Bleibt die Kultur aber ein schillernder Begriff? Einleuchtend behandelt Rubin freilich die Nähe von politischer Kultur und religiösen Symbolen. In »König oder Monarch? Aspekte der Regierung und Verfassung des römisch-deutschen Reichs um die Mitte des 15. Jahrhunderts« zeigt Eberhard ISENMANN (S. 71–98), daß es keine einheitliche Verfassung im Reich gab. Vieles war daher legitim. Nur in den Erblanden herrschte der König über Untertanen. Sonst kam es auf die Interessen der Stände an. Eine tiefe Kluft bestand zwischen der *plenitudo potestatis* des Kaisers nach der Rechtstheorie und politischer Wirklichkeit. Klaus HERBERS erklärt in »Peripherie oder Zentrum? Spanien zwischen Europa und Afrika« (S. 99–124) die Problematik der in Atlanten zwar schön gezeichneten, aber oft irrig festgelegten Grenzen, die so eindeutig eben nicht waren. Selbst Bischofssitze sicherten in den Zwischenzonen der Reconquista

nicht immer die kirchliche Infrastruktur. Viele Muslime lebten in der Mischkultur Neukastiliens. Ihr Wissen und ihre Techniken wurden weiter genutzt. Die viel diskutierte Frage, ob Spaniens Süden vollends europäisiert wurde, ist laut Herbers nicht einfach zu beantworten. »Skandinavien im Spätmittelalter. Zwei Königreiche und eine halbe Republik« stellt Thomas RIIS (S. 125–143) dar. Einheitlichkeit bestand nicht, da beim Thronwechsel in Norwegen die Erbfolge galt, während in Dänemark Wahlen aufgrund von Kapitulationen maßgebend waren. Schweden war eine »halbe Republik«. In Dänemark und Schweden kam es vor allem auf den Reichsrat an. Bernhard SCHIMMELPFENNIG führt im Beitrag »Der Kirchenstaat im späten Mittelalter« (S. 145–151) zur Kernfrage, ob die weltliche Herrschaft des Papstes für die »Freiheit der Kirche« notwendig war. Schimmelpfennig weist auf die Verquickung von Ketzerbekämpfung und päpstlicher Politik im Kirchenstaat hin. Hier war jeder herrschaftliche Akt mit der Durchsetzung des Dekretalenrechts verbunden. Daraus ergaben sich bemerkenswerte Auswirkungen für die ganze Kirche. Giorgio CHITOLINI »Gli stati cittadini italiani« (S. 153–165) verweist auf die Stellung der Städte in Nord- und Mittelitalien. Ihr Landbesitz im einzigartigen *contado* sicherte die Versorgung. Dies half, Kriege und Krisen zu überstehen. Das Umland war nach Ausdehnung und Bedeutung durchaus einem Territorium vergleichbar. Es sicherte zudem die politische Unabhängigkeit der Stadt. Rainer C. SCHWINGES führt in »Bern, die Eidgenossen und Europa im späten Mittelalter« (S. 167–189) aus, wie gering die »politische« Bedeutung der Bünde von Bern mit Uri, Schwyz und Unterwalden zunächst war. Es handelte sich um einen üblichen Landfrieden. Territoriale Absichten bestanden vorerst nicht. Bern konnte daher gleichzeitig mit den Eidgenossen wie mit Habsburg-Österreich im Bunde sein. Dies änderte sich erst mit dem Hinzutritt von Zürich. Die wachsende Fremdheit zum Reich wird durch die Ziele der Migration und die Aussagen ihrer Daten belegt. In der Zusammenfassung mit Kommentar betont Reinhard HÄRTEL die Gefahr, daß heutige Fragen die Sicht verschieben können. Die Könige auf kaiserlichem Rang zu sehen, sei nicht zutreffend.

Die Sektion II: »Gesellschaft – Stände, Eliten, Gruppen« eröffnet Robert STEIN mit »Stände und Staat in den Niederlanden« (S. 205–235). Der Weg von den »feudalen« Diensten zum »modernen« Staat mit seinen besoldeten Räten und Beamten, Rechnungshöfen und einem zupackenden Steuerwesen war ein »französisches Modell«. Burgunds Einfluß als Mittler reichte bis zu den Landen an der Rhein-, Maas- und Scheldemündung. Unter Philipp dem Guten (1419–67) wurde mit der Vereinigung der Fürstentümer ein großes Ziel erreicht. In den Städten war man von der Finanzkraft Flanderns wie geblendet. Es galt der Satz: »Das Geld brachte die Dinge in Bewegung« (P. Moraw), auch bei der »Modernisierung des Staates nach französischem Muster«. Viele Fürstentümer folgten dabei der Wirtschaftskraft. Finanzielle Aspekte waren bei der neuen Staatswirtschaft bestimmend. Slawomir GAWLAS (S. 237–261) schildert »Polen – eine Ständegesellschaft an der Peripherie des lateinischen Europa«. Polens innere Struktur entsprach einem »Domänenstaat«, der die Regalien nutzte. Nach Kasimir III, dem Großen, machte Ludwig (1370–82) die »Krone Polens« begrifflich zur Grundlage der Verfassung. Polen ging vom Erbprinzip zu Wahlen über, und die Stände erreichten mit der Teilhabe an der Macht zugleich die Bindung der Monarchie an das Recht. Christian HESSE schildert die »Elitenbildung in den Fürstentümern des spätmittelalterlichen Reiches« (S. 263–289), speziell in Bayern, Hessen, Sachsen und Württemberg. Die Unterschiede sind groß; vor allem aber zu Frankreich. Hier besetzten graduierte Juristen annähernd die Hälfte der Stellen im Gerichts- und Finanzwesen. Diese legten »die Grundlagen moderner Staatlichkeit«. Olivier RICHARD (S. 291–312) schreibt über das Thema »Die städtischen Eliten Frankreichs im Spätmittelalter«. Wie verläuft der Weg vom Wohlstand zu bürgerlichem Ansehen? Schwer haben es die Emporkömmlinge, da Reichtum erst nach Generationen zu Ansehen verhilft. Um 1350 bilden nicht mehr nur Alteingesessene und Reiche das »patriciat«, da die Pest alles verändert. Reichtum bleibt wichtig, aber »Gelehrte«, häufig Juristen mit Reputation, treten in Ämtern

und politischer Macht hervor. Diese »hommes honorables«, die »nichts mit ihren Händen herstellen und keine öffentlichen Händler sind«, legen Wert auf ihre Repräsentation, die dem Vorbild des Adels folgt. Gisela NAEGLE, »Im Dienst von König und Königreich? Französische »officiers« im Spätmittelalter« (S. 313–338) untersucht deren vielfältige Aufgaben und ihre Rolle als Helfer der Monarchie. Sie zeigt das schillernde Bild der »officiers«, besonders in Krisenzeiten. Bei Konflikten in der Stadt war ihre Rolle umstritten, da sie habgierig ihren Vorteil suchten. Wegen »corruption« und Machtmißbrauch wurden sie kritisiert. Ihre beliebte »resignation en faveur«, eine Art Erblichkeit der Ämter zu Gunsten der eigenen Familie, brachte sie in den Geruch übler Machenschaften. Felicitas SCHMIEDER widmet sich (S. 339–355) dem Thema »Städte im mittelalterlichen Reich als Ort und Motor gesellschaftlichen Wandels«. Die Vielfalt des Städtewesens erfordert eine sorgsame Differenzierung. Zu beachten ist die Unschärfe, wenn von *der* Stadt die Rede ist. Menschen leben in Gruppen, die ihre Verbundenheit auch in der Kleidung und in den gemeinschaftlichen Trinkstuben erkennen lassen. Ein weiteres Zeichen der Gruppe ist der gleiche Gerichtsstand. Die seßhaften Handwerker grenzen sich von zugewanderten Außenseitern ab. Einen adelsgleichen Lebensstil pflegen die Führungsgruppen der Stadt. Die Festkultur liefert dafür anschauliche Beispiele. Hans-Jörg GILOMEN, »Wirtschaftliche Eliten im spätmittelalterlichen Reich« (S. 357–384) nennt den Elitenbegriff nicht eindeutig. Bei den Eliten des Handels und der Finanzen sei auf das für sie typische spätere Scheitern in wechselnden Märkten zu achten. Italienische Bankiers erstarrten in Routine. Ihr Glanz begann zu bröckeln, als Augsburger Häuser, die Fugger, Welser und Hochstetter, neben ihrem Geldgeschäft im Bergbau so erfolgreich waren, daß sie die Italiener im Kreditgeschäft verdrängen konnten. Deutsche wurden wegen ihrer fehlenden Kenntnisse vom Wechselgeschäft ausgeschlossen. Nürnberger Häuser galten jedoch als wechselfähig. Der Adel mied weitgehend die Geldgeschäfte. Wo blieben die alten Eliten und die nicht mehr nachweisbaren Rittergeschlechter? Alfred HAVERKAMP faßt die Sektion II »Gesellschaft – Stände, Eliten, Gruppen« (S. 385–397) zusammen. Zu beachten ist sein Hinweis auf die »vernachlässigten gesellschaftlichen Bereiche«. Dies gelte für Arme und Unfreie, auch für die im Spätmittelalter wieder häufigere Sklaverei und für Juden, deren Leiden in Pogromen und Vertreibungen »fürchterliche Formen« angenommen habe.

Werner PARAVICINI leitet die Sektion III: »Europäische Kulturen – Mobilität, Kunst- und Bildungstransfer« mit der Frage ein »Gab es eine einheitliche Adelskultur Europas im späten Mittelalter?« (S. 401–434). Im Blick stehen die »gemeinsamen Werte und Zeichen«, das »gemeinsame Verhalten und die gemeinsame Erinnerung«. Höfisches und ritterliches Verhalten werden vom Edelmann gefordert. Pilgerschaft erhöht das Ansehen. Courtoisie und Largesse werden vom Adel erwartet. Als engherzig zu gelten, ist gefürchtet. Homogenität gab es beim Adel nicht; die Rangfolge zeigt sich bei der Sitzordnung. Ein Kriegerrecht entwickelt sich im Hundertjährigen Krieg. Adelige vermeiden es, standesgleiche Gegner im Gefecht zu töten; ein hohes Lösegeld ist das Ziel. Junge Ritter fördern durch Reisen von Hof zu Hof eine in Sitten einheitliche Adelskultur. Über »Europa heiratet. Kommunikation und Kulturtransfer im Kontext europäischer Königsheiraten des Spätmittelalters« handelt Karl-Heinz SPIESS (S. 435–464). Außenpolitische Fragen wurden lange mehr beachtet als etwa Kulturbegegnungen. Spieß geht es um die Erkundung *und* Werbung der Braut bis zu Fragen der Mitgift und ihrer oft schwierigen Realisierung. Karten erläutern auch die weit entfernten Heiraten. Anders als die Könige Dänemarks, der Iberischen Halbinsel, Polens und Ungarns mußte der deutsche König bei Heiraten Rücksicht auf die Kurfürsten als Wähler nehmen. Gerhard FOUQUET erörtert in: »Kaufleute auf Reisen«. Sprachliche Verständigung im Europa des 14. und 15. Jahrhunderts« (S. 467–487) die Kommunikation. Mußten Fernhändler neben dem zu einer »Pidginsprache« weithin entarteten Latein die »Kultursprachen« Italienisch und Französisch beherrschen, auch das Niederdeutsche und Flämische? Standen Agenten als Hilfe zur Verfügung? Der Kulturtransfer steht neben dem

erstrebten, notwendigen Gewinn. Wer fünf Sorten Safran handeln konnte, pflegte viele Verbindungen. Fernhändler verfügten meist über ein weites Wissen. Über »Mobilität und Verkehr im europäischen Spätmittelalter. Mit besonderer Berücksichtigung der Verkehrspolitik innerhalb der Eidgenossenschaft« schreibt Oliver LANDOLT (S. 489–510). Waren die Zölle *das* Handelshemmnis? Die Pfalzgrafen bei Rhein zum Beispiel deckten zwei Drittel ihres Haushalts mit Zöllen. Eidgenössische Städte (und andere) wachten ebenso über ihre Zolleinnahmen. Die Botendienste und Nachrichten vermittelten viele Kenntnisse. Den Schutz der Pässe regelten die Eidgenossen mit Abkommen, damit »*gast, lantman* oder *burger*« sicher reisten. Den Schweizern gelang es, den Verkehr und Handel an sich zu ziehen. Man wollte Bürger in vielen Welten sein. Armand BAERISWYL handelt von »Innovation und Mobilität im Spiegel der materiellen Kultur – archäologische Funde und historische Fragestellung« (S. 511–537). Wie heizte man ohne offenes Feuer, frei von Rauch, ohne Menschen zu gefährden? Lange Kälteperioden waren durchzustehen. Mit Kachelöfen und Warmluftheizung waren Burgen und Wohnhäuser ganzjährig bewohnbar. Im Schutt verfallener Häuser fanden sich Kacheln, die Aufschluß über Öfen und Wohnkultur geben. Wichtige Erkenntnisse sind auch hier durch die Archäologie des Mittelalters zu gewinnen. Peter KURMANN schreibt über »Stararchitekten« des 14. und 15. Jahrhunderts im europäischen Kontext« (S. 539–557). Am Berner Münster erkennen wir Formen, die mit dem Prager Dom, dem »Höhepunkt der gotischen Architektur Mitteleuropas im 14. Jahrhundert«, verwandt sind. Über Baumeister und Handwerker erreichte der Transfer viele Gebiete. Während ein Ulrich von Ensingen »zweifelloos der größte Stararchitekt der deutschen Spätgotik« mit den Bauten in Ulm, Straßburg und Esslingen nur eine Landschaft künstlerisch prägte, erreichten der Stil und die Bauformen von Peter Parler und seiner Familie dank Kaiser Karl IV. von Prag aus ihren europaweiten Einfluß. Studien und Bildung stellt Jacques VERGER unter dem Titel »Les études, facteur de mobilité sociale en Europe à la fin du Moyen Âge?« (S. 559–567) vor. Manch ältere Meinung zieht er in Zweifel, da Allgemeinheiten fragwürdig bleiben, falls sie nicht belegt werden. Erfahren wir, ob ein Studium oder andere Vorzüge eines Menschen seinen Lebensweg bestimmten? Die Ziele waren vielfältig, schon im späten Mittelalter. Eine Klärung anhand von prosopographischen Daten scheitert aber am Quellenmangel. Kann eine typologische Erfassung der Bildungs- und Berufswege zu Ergebnissen, etwa zu den Zielvorstellungen bei der Mobilität, dem Kennzeichen dieser Zeit, führen? Guy P. MARCHAL faßt die Vielfalt der Beobachtungen in: »Europäische Kulturen – Mobilität, Kunst- und Bildungstransfer« (S. 569–587) zusammen und betont, daß ein Standpunkt zwischen den Kulturen den Blick erweitert. Er verweist darauf, wie fruchtbare Studien etwa in Grenzgebieten, zum Beispiel der Sprache, des Münzwesens und der Lebensformen sein können.

Den drei Sektionen folgen als »verbindende Perspektiven« die Beiträge von Rudolf SCHIEFFER und Heinz DUCHHARDT. Schieffer erläutert »Die Wachstumsphasen des lateinischen Europa, 800–1200« (S. 591–603). Das Kaiserreich der Byzantiner wurde ausgegrenzt und damit die ganze griechisch-orthodoxe Hemisphäre. Mit dem Jahr 800 ergab sich eine Schwerpunktverlagerung aus dem Mittelmeerraum nach Norden. Beginnend im 9. Jh. folgte – mit der Bildung einzelner christlicher Reiche außerhalb des Karlsreiches – früh eine gewisse Emanzipation vom Kaisertum, »dessen relatives Gewicht ständig abnahm«. Die gefestigten Königreiche schufen ihre kirchlichen Hierarchien. So ergab sich die eigene Literatur. Die Schriftkultur blieb mit der Antike verbunden. Duchhardt betont die Bedeutung der »internationalen Beziehungen« auch für das Spätmittelalter. Die *christianitas* bleibt ein Leitbegriff in den Verträgen und das Latein noch im Westfälischen Frieden die Vertragssprache. Das monarchische Prinzip überdauert als eine Herrschaftsform, die nun gemeinsam mit den Ständen ausgeübt wird. Grundlegende Ordnungen überdauern auf vielen Gebieten. Auch an Heilungsritualen der Könige, wie sie Marc Bloch darstellte, wird festgehalten. Man mag bedauern, daß diesen zwei, den Abschluß bildenden Beiträgen nicht ein

dritter zu den inneren Strukturen folgte, etwa am Beispiel Englands. Wichtig wäre auch der Blick von draußen, etwa von Byzanz und der Welt des Islam auf Europa. Das religiöse Weltbild prägte tief das Leben. Dies steht uns in vielen Zeugnissen dauernd vor Augen. Leider fehlt dazu ein Beitrag. Wie verändern sich Lebensformen mit der Individualisierung? Dies mindert nicht das hohe Niveau des Bandes, der auch »vergessene« Gebiete erschließt und die Studien beeindruckend zusammenfaßt.

Wolfdieter HAAS, Seevetal-Ramelsloh

Thomas ZOTZ (Hg.), Fürstenhöfe und ihre Außenwelt. Aspekte gesellschaftlicher und kultureller Identität im deutschen Spätmittelalter, Würzburg (Ergon) 2004, XIX–361 p. (Identitäten und Alteritäten, 16), ISBN 3-89913-326-9, EUR 38,00.

This book is the sixteenth volume in a series, the general title of which is »Identitäten und Alteritäten«. An aim of the authors is to investigate and analyse the collective identities of courtiers and others, groups within groups and institutions, the relationships of individuals to groups, how matters of consent and dissent, agreement and disagreement became structuralized, and how the structures were integrated in such a way that during crises individuals identified their own existence with the existence and survival of groups to which they belonged. There are contributions by twelve authors on aspects of social and cultural identity within princely courts. The subject matter is not limited to Germany, for the authors make occasional excursions into geographically adjacent territories of Western Europe. A preface and an introduction by the editor, Th. Zotz, define background, aims and scope of the project (see also the website www.sfb541.uni-freiburg.de). The book may be divided for review into four sections. In the first chapter ZOTZ introduces what may be called, for want of a better word, regime change (»Herrschaftswechsel«), in which he discusses princely courts of the 12th and early 13th centuries. Zotz describes two cases in detail: the court of the Guelphs, and regime change in the county of Hennegau about 1200, in which he shows how the increasing importance of four main offices, those of the steward, marshal, chamberlain and cup-bearer, by becoming hereditary in practice, ensured a certain stability and continuity, especially in times of crisis following regime change. The importance of these four offices is discussed by some of the other authors also.

R. BUTZ describes an opposite case: instability and loss of group identity which regime change can bring about, in this case among prelates facing a secular authority and its officials. The argument is illustrated by the decline in fortune which prelates at a monastery (St Peter's at Lauterberg) suffered when their relationship to the founding family of Wettiners underwent change. Two factors led to weakening and dissolution of the relationship; dissent arose within the monastery itself, which was followed by the demise of the founding branch of the dynasty.

The next three chapters describe groups and individuals within lay courts; those of Baden, by H. KRIEG, and of Wurtemberg by D. MERTENS, in the 15th and early 16th centuries. Baden was squeezed between the Imperial House of Habsburg (to which it was allied by bonds of friendship, family, marriage and ambition), and successive Electors of the Palatinate at Heidelberg. Two themes run through this account: the consequences for Baden of its military defeat while fighting on the emperor's side at Seckenheim in 1462, and, more importantly, the efforts of both sides, Baden and the Palatinate, to win the support of the lower nobility in the region. In the following chapter Mertens describes several crises which Wurtemberg went through from the death of Eberhard IV in 1419 to the introduction at Stuttgart of the Reformation in 1534. The immediate question in 1419 was who was to rule; members of the family as guardians of minors, or courtiers and councillors? Problems were compounded by the establishment of competing courts at Stuttgart and at Urach. Docu-

mentary sources for these courts provide insight into how they were run. This second part of the book ends with a review by P.-J. HEINIG of relationships at the court of Emperor Frederic III (1415–1493). The most important foreign witnesses were Frederic's wife Eleonor of Portugal and Enea Silvio de Piccolomini, the future pope Pius II, both of whom encountered language difficulties and a lack of regard, they thought, for higher learning among their German-speaking contemporaries.

The third part of the book contains four chapters describing relationships at episcopal courts. For 13th century Straßburg, K. WEBER analyses the rule of Bishop Konrad III of Lichtenberg (1273–1299). What was the relationship between the bishop and the civil authority in Straßburg? Using as source a document entitled *Bellum Waltherianum*, which describes the military victory of the citizens over the bishop's forces in 1262, Weber concludes that this did not lead to a rejection of the bishop's authority by the citizens of Straßburg. His arguments are based on prosopographical analysis of office bearers from the families Walther and Eberhard in the episcopal court and in the civic administration of Straßburg. M. KÄLBLE then describes the court of bishops of Basel in the 12th–14th centuries, who were caught between the city's nobility and the Holy Roman Emperors. The chapter contains information on party affiliations (the »Psitticher« or »Greenfinches« of the bishop opposed to the »Sternen« or »Star-bearers« allied to Rudolf of Habsburg), and on cultural expressions, exemplified by devotion to certain saints, and by literature and mythology as means of influencing and binding individuals to a party. This section of the book ends with A. BIHRER's description of Bishop Ulrich Pfefferhand, bishop of Constance from 1345 to 1351, who was born in Constance. Bihrer questions whether Pfefferhand was the simple, frugal, civic minded bishop that he has hitherto been judged to have been. Bihrer's conclusion: Pfefferhand through sinecures, nepotism and effective use of diocesan finances helped the advancement of his family. He packed the cathedral chapter with his nephews and others, and he sided with the pope against the emperor, none of which actions was in the interests of the citizens of Constance. Finally in this section, G. FOUQUET describes the court and nobility of Speyer about 1400. The source used is a political testament which bishop Raban von Helmstatt left for his nephew Reinhard who succeeded to the bishopric of Speyer (1438–1456). The document contains much practical advice about socialising, hunting and entertaining, but also frugality; about patronage, and especially about how to oppose factions within the cathedral chapter and among the nobility.

Three chapters which form the fourth and last part of the book describe the »outsider« at court. That by V. HONEMANN on the subject of the Savage (»Der Wilde«) in German literature of the High and Late Medieval period is undoubtedly the most charming. Fictional heroes called Duke Ernest, Daniel of the Flowering Valley, and Feirefiz meet strange beings (giants and dwarfs, the Broadfeet, the One-eyes, the Crane-heads, and others) and experience adventures of the kind which Swift's Gulliver (if he had been a nobleman) might have had when he arrived much later in Lilliput and Brobdingnag. Honemann concluded from this that »courtly« is to be viewed as the antithesis of »savage«, as beauty is to ugliness. Paradoxically, however, ugliness and beauty could be reconciled in one person, the fay Cundrie. The chapter by K.-H. SPIESS which follows is in some ways related to our own world. His subject is the problems of language, acclimatisation and adaptation by foreign wives and their retinues at princely and noble courts. Spieß recounts a number of incidents at courts which show that foreignness could be seen as a threat. He describes important factors within royal and noble marriages, among them, obviously, the personal relationship between the couple, which could be affected for good (*vide* Maximilian I and Mary of Burgundy) or bad (Henry VIII and Anne of Cleves) at their very first meeting. Other factors of importance in dynastic marriages are explored in detail, and a conclusion is that it was required of the foreign wife not merely that she should become integrated and assimilated but in effect that she should surrender her own native identity almost entirely.

The final chapter is by W. PARAVICINI on experiences of Nikolaus von Popplau, based on his writings, at a number of courts during a tour of Western Europe in 1483–1486. Although only of lower nobility, Popplau was an unusual knight. He was not only expert in the use of the long spear at tournaments, by which he attracted the admiration of Maximilian of Habsburg, but he was well versed in Latin and the Latin Classics, which aroused the wonder of the foreign courts he visited. His mission was essentially a diplomatic one for the informal and reciprocal exchange of information between courts. Popplau described in detail how, although he travelled with letters from and under the aegis of Emperor Frederick III, he sometimes had to make contacts to the kings of Portugal, Aragon and England through household servants. Paravicini describes and discusses problems which Popplau and travellers generally might have encountered; making first contacts, difficulties of language at court and elsewhere, the question of identity and the need to avoid mistrust and misconceptions.

The chapters are linked by a number of common features which include the following. Courtly life with its networks of individuals and groups, of norms and customs forms the continuum. There is emphasis in the earlier chapters on prosopography, the careers of individuals, family connections, marriages, friendships and patronage. Later chapters appear to the reviewer to contain much that is relevant to contemporary living: chiefly the difficulties of assimilation and acceptance into new and different environments which many of our contemporaries still have to endure and overcome.

James P. WARD, Vlaardingen

Alain CORBELLARI, *La Voix des Clercs. Littérature et savoir universitaire autour des dits du XIII^e siècle*, Genève (Droz) 2005, 341 p., ISBN 2-600-00998-1, EUR 51,22.

Vast in numbers, the *clericus* was a ubiquitous and polymorphic element of medieval society. Derived from the Greek *kleros*, meaning chosen by lot, but transmuted to »elected by God«, the term designated a broad group of male clergy who were exclusively under the jurisdiction of the Church, a status that was designated by the tonsure. At the end of the twelfth century Pierre the Chanter designated three kinds of clerics: the *ecclesiastici*, ranging from the minor through the sacred orders and including the prelate, the *scolastici*, masters and their students in the schools and universities, and the *litterati*, those who wrote in Latin professionally. Each *clericus* was presumed to be *litteratus* (literate) in Latin to distinguish himself from the *laicus* (layman) who was not presumed to be literate. In France Latin was the exclusive voice of the cleric until the twelfth century when writing in the vernacular began to appear in the form of saints' lives, chansons de geste, and romances. Although this vernacular literature could have been written either by the laity or clerics, it was clearly destined for lay audiences who presumably could not understand Latin.

A. Corbellari, maître-assistant de littérature médiévale at the University of Lausanne, has selected an emerging genre of literature called the *dits* written by clerics but in French and for audiences that included clerics as well as the laity. His project began with a study of Henri d'Andeli, a Norman cleric who composed three *dits* in the 1220s and 1230s, »La bataille des vins«, »La bataille des sept arts«, and »Le dit du Chancelier Philippe«, which Corbellari edited in 2003 in the series »Les Classiques Français du Moyen Âge«. A fourth *dit*, »La lai d'Aristote«, which he originally attributed to Henri d'Andeli, he now assigns to Henri de Valenciennes. This somewhat meager corpus of writings is supplemented with the better known poems of Rutebeuf from the 1250s and 1260s and some miscellaneous *dits* which are edited at the end of his study. Identified in the title as »littérature et savoir universitaire«, the author's ultimate goal is to identify the »voix«, the »prise de conscience« and the »profil« of the cleric in the urban space of Paris of the thirteenth century. Although his objectives lack

precision, he approaches his subject as a post-modernist *littérateur* who wishes to destabilize his texts. They do not fit easily into Jean Bodel's classic scheme of the »matières de France, de Bretagne, et de Rome«, and the audiences are not readily identified. Corbellieri's principal achievement is to contextualize his clerical voices within Latin and vernacular literature. From his corpus he identifies seven images of the thirteenth-century cleric.

The first is the cleric as a flawed or misfortunate intellectual within the Latin tradition of Thales, Hippocrates and Abélard. In vernacular literature the cleric Aristotle was often equated with the magician Merlin whose hybris led to madness. In the »Lai d'Aristote«, for example, Aristotle is the pedant who foolishly chides Alexander for loss of prowess through his love for Phyllis (like Chrétien's Erec) only to be further humiliated. The instrument of Aristotle's downfall is, of course, Phyllis, a woman, and the figure that constitutes Corbellieri's second image, as she seduces the philosopher by singing lyrical verse as in Jean Renart's »Roman de la rose«. This misogynist tradition is linked to the fabliaux and is complemented by »Le mariage Rutebeuf« in which the author complains about his aged and ugly wife. As an obstacle to professional promotion, women and marriage, of course, presented formidable perils to the ecclesiastical cleric vowed to celibacy. Another impediment to clerical life is wine presented in *La bataille des vins*. Within the tradition of the Goliardic orgy, Henri d'Andeli nonetheless treats the theme with ambivalence as he oscillates between the biblical examples of Noah's drunkenness and the marriage feast of Cana, but he terminates on a positive note since it was King Philip Augustus who commanded the contest in order to find the best wine (*le vin clair et blanc*). Paris »the largest city in the West« (that is, north of the Alps) sets the stage for clerical life. Here clerics were most numerous and logic reigned supreme in »La bataille des sept arts«. In »La bataille d'anfer et de paradis« (a miscellaneous *dit*) Paris is naturally Paradise and Arras enjoys the dubious distinction of Hell. The schools for which Paris was preeminent were allegorized in »La bataille de sept arts«, the only *dit* of Henri d'Andeli that confronts the *clericus scolasticus* directly. Here the seven liberal arts represented by Orléans and Grammar and championed by Donatus are overwhelmed by the superior forces of Logic championed by »the good clerics Plato and Artistotle« issuing from Paris, a victory that the poet Henri regrets. »The best cleric that ever was« is Philippe the Chancellor whose death in 1236 Henri laments in the *dit* of the same name. As chancellor of the chapter Notre-Dame he presided over the university and distinguished himself as a poet in both Latin and French in the tradition of Helinand de Froidmont. The »last of the clerics« in Corbellieri's sixth image, he was nonetheless later replaced by Guillaume de Saint-Amour celebrated by Rutebeuf. Finally comes Rutebeuf's »Miracle de Théophile« that depicts a cleric's temptation, fall and final redemption through the intercession of the Blessed Virgin. For Corbellieri Théophile is paradigmatic of the Faustian myth of knowledge. In sum, these seven images of Henri reinforced by Rutebeuf evoke a conservative reaction against the inexorable advance of scholasticism at Paris throughout the thirteenth century.

This rapid survey cannot do justice to the subtlety and richness of A. Corbellieri's literary context. Not only do his *dits* interact with contemporary Latin and French texts, but also, since literature is a transhistorical phenomenon, they speak to modern writers such as Goethe and to Baudelaire in the case of wine. These voices offer historians echoes of the social context as well, as they recite the conceptual world of the cleric in the thirteenth century, but it should be noted that they present, however, a partial and perhaps even distorted articulation of the clerics' historical world. Corbellieri has paid scant attention to the vast corpus of scholastic writing in which these clerics expressed themselves, nor has he even exhausted his vernacular voices themselves, especially those of Rutebeuf. The »dits des petits métiers«, for example, which he edits are accorded scant consideration in his discussion of Paris. Théophile may embody the Faustian myth, but his miracle also exemplifies the contemporary triumph of the written charter. The devil demands homage from

Théophile to be inscribed on parchment. When the Virgin retrieves that charter and returns it to Théophile, his redemption is complete. Not long after Philip Augustus had demanded that feudal homage be committed to writing, this miracle placed the written charter at the center of the drama. To produce these charters was one of the major tasks of the *clericus literatus*.

John W. BALDWIN, Baltimore/Paris

Le technicien dans la cité en Europe occidentale 1250–1650, sous la dir. de Mathieu ARNOUX et Pierre MONNET, Rom (École française de Rome) 2004, 410 S., 16 Abb., ISBN 2-7283-0669-9, EUR 45,00.

Bei diesem Band handelt es sich um ein im besten Sinne europäisches Unternehmen. Als Ergebnis eines Kolloquiums am Göttinger Max-Planck-Institut für Geschichte im Jahr 2000 widmen sich Beiträge in vier Sprachen (Französisch, Italienisch, Deutsch, Englisch) der Rolle technischer Experten in der mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Stadt. Das Ergebnis ist nicht nur aus Sicht der Technikgeschichte erfreulich, für die der Band eine überfällige Ergänzung bisheriger Forschungen zu den »Ingenieuren der Renaissance« darstellt. Wie es Dietrich LOHRMANN einleitend zu seinem Beitrag skizziert, hat sich die Forschung hier allzu lange allein auf die beeindruckenden Notizbücher und Traktate der Vertreter dieser Gattung um Leonardo da Vinci gestützt. Ihre Analyse ergibt jedoch kein Gesamtbild, solange nicht die konkrete Tätigkeit solcher technischer Experten genauer in Augenschein genommen wird. Während Architekten oder Bergbauspezialisten als Vertreter der »technischen Intelligenz« (G. BAYERL) des Spätmittelalters und der Frühen Neuzeit bereits recht gut erforscht sind, nimmt der vorl. Band die Stadt als frühes Zentrum technischer Expertise in den Blick. Er ist dabei weit weniger von technikhistorischen Arbeiten inspiriert als von sozialgeschichtlich orientierten, vornehmlich französischen und italienischen Studien zur urbanen Baupraxis und Verwaltung städtischer Infrastrukturen.

Wie bei solchen, erst im Entstehen begriffenen Forschungsfeldern üblich, erhebt der Band nicht den enzyklopädischen Anspruch, den sein Titel vermuten lassen mag. Die Beiträge sind nicht entlang kohärenter Leitlinien strukturiert, eine einheitliche methodische Herangehensweise wird noch nicht formuliert, vielfach geht es erst einmal um die Sichtung bisher zu wenig beachteten, neuen Quellenmaterials. Auch die Einleitung der Herausgeber beschränkt sich darauf, die Relevanz des Themenfeldes überzeugend zu begründen, die inhaltliche Zusammenschau wird dem Leser bzw. zukünftigen Forschungen überlassen. Vor diesem Hintergrund ist auch zu erklären, daß der Band keinen einzigen Beitrag zur Erneuerung städtischer Befestigungsanlagen in der Frühen Neuzeit enthält, obwohl es sich dabei um eine zentrale technische und logistische Herausforderung für die europäischen Städte in dem untersuchten Zeitraum handelt. Im Mittelpunkt stehen Beiträge zur Genese des technischen Experten abseits der klassischen Figur des Architekten sowie zur sozialhistorischen Einordnung dieser Gruppe. Weitere Schwerpunkte sind die Migration spezialisierter Handwerker und die Frühgeschichte des Patentwesens.

Élisabeth CROUZET-PAVAN problematisiert in ihrem grundlegenden Beitrag die Figur des hochmittelalterlichen *technicien fantôme* als Experte in städtischen Diensten, der häufig nur beiläufige Spuren in den Archiven hinterlassen hat. Erst im 15. Jh. gewinnen demnach solche Spezialisten in der Überlieferung präzisere Konturen. Dies ist, nebenbei bemerkt, wohl auch der Grund dafür, daß der zeitliche Schwerpunkt der Beiträge des Bandes auf der Übergangszeit vom Mittelalter zur Neuzeit liegt. Eine willkommene Ausnahme stellt der Beitrag von Natalie FRYDE zu ingenieurtechnischen Experten in London im Dienst von Krone und Stadt im 13. Jh. dar. Entsprechenden Nachfolgern widmen sich Roberta MORELLI und Patrice BECK. Morelli rekonstruiert Aufgabengebiet und Entlohnung techni-

scher Spezialisten beim Bau römischer Brücken zwischen 1450 und 1550, Beck untersucht auf einer breiten Datenbasis die Verteilung technischer und administrativer Kompetenzen im Wasserbau im spätmittelalterlichen und frühneuzeitlichen Dijon. D. LOHRMANN stellt an zwei Beispielen um 1400 – einem von mehreren oberitalienischen Kriegsparteien umworbenen Militärexperten sowie dem anonymen Autor eines bislang unbekanntem Traktates zur Maschinenteknik – frühe Beispiele zweier spezifischer Ingenieurtypen in der Frühen Neuzeit vor.

Mehrere Fallstudien widmen sich der Einordnung technischer Experten in das Sozialgefüge der frühneuzeitlichen Stadt. Philippe BERNARDI belegt zunächst an Quellenbeispielen aus der Provence des 15. und 16. Jhs., daß die namentliche Zuschreibung eines Handwerks häufig nicht deckungsgleich mit dem tatsächlichen Tätigkeitsfeld bestimmter Personen war. Anna BELLAVITIS zeigt auf, inwiefern eine Zugehörigkeit zu bestimmten Handwerken im frühneuzeitlichen Venedig als Ausschlußkriterium für die Besetzung höherer Verwaltungsposten diente. Michel PHILIPPE gibt einen kurzen Überblick über den wechselnden Status des Glasmachers in der mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Stadt, Martial STAUB untersucht die neuartige Selbstdarstellung des Künstlers am Beispiel Nürnberger Plastiken um 1500.

Grundlegenden Charakter haben zwei Beiträge zur Migration der technischen Intelligenz in dem untersuchten Zeitraum. Stephan R. EPSTEIN gibt einen fundierten Überblick über Mobilität als entscheidenden Faktor der Verbreitung technischer Innovationen, Gerhard DOHRN-VAN ROSSUM skizziert solche Migrationsbewegungen an Beispielen ingenieurtechnischer Experten mit unterschiedlichen Spezialisierungen. Jean-François BELHOSTE analysiert zudem in einer Fallstudie die Träger der Diffusion wasserradgetriebener Schmiedehämmer und Blasebälge seit dem Hochmittelalter und verdeutlicht die aus diesen Technologien resultierenden neuen Möglichkeiten der Metallverarbeitung. Sein Artikel ist ein gutes Beispiel für die gelungene Einbettung eines typischen Gegenstandes der Technikgeschichte in wirtschafts-, sozial- und umwelthistorische Kontexte.

Eines der inzwischen klassischen Themen im Umfeld der Ingenieure der Renaissance, das frühe Patentwesen, bereichert Luca MOLÀ mit einem hervorragenden Überblick über bislang weitgehend unbekanntes wirtschaftliche Nutzungsweisen italienischer Erfinderverprivilegien des 15. und 16. Jhs. Als Fallstudie in diesem thematischen Rahmen ist Raffaello VERGANIS Beitrag zu Zuan Antonio Mauro zu lesen, dem ersten prominenten venezianischen Bergwerks- und Metallurgieunternehmer, dessen Status zu Beginn des 16. Jhs. wesentlich auf einem Privileg für ein neues Verfahren zur Silbergewinnung beruhte.

Zu nennen bleiben schließlich Studien zu Einzelfragen, die mehr oder weniger am Rande des Themenspektrums des Bandes liegen. Mathieu ARNOUX und Jacques BOTTIN untersuchen detailliert die spezifische Produktionsorganisation der frühneuzeitlichen Tuchmacherei in der Region zwischen Rouen und Paris. Reinhold C. MÜLLER entlarvt eine in der Forschung vielbeachtete, auf das 10. Jh. datierte Abbildung eines byzantinischen Schiffstyps auf einer venezianischen Münze als Fälschung des 18. Jhs. Der zwischenzeitlich verstorbene Wolfgang VON STROMER entwickelt eine Hypothese bezüglich der rationalisierten Verwendung von Lettern beim Glocken- und Geschützguß als Vorläufer der Gutenbergschen Erfindung, Erich LANDSTEINER diskutiert, wie weit nicht nur Produzenten, sondern auch örtliche Kaufleute in der Eisen- und Stahlproduktion von Steyr aktiv Innovationen des Produktionsprozesses beeinflussen. Als einziger Beitrag zu den technischen Schaubüchern der Frühen Neuzeit untersucht Uta LINDGREN die exakte Repräsentation von Vierkanthölzern auf Abbildungen von Maschinen, eine idealisierende Darstellungstechnik, in der die Autorin einen Vorboten industrieller Normierung zu erkennen meint.

Der sorgfältig edierte Band wird durch ein Orts- und Namensregister sowie kurze inhaltliche Zusammenfassungen abgerundet. Letztere hätten für weniger polyglotte Leser allerdings wohl doch an Wert gewonnen, wenn sie durchgängig auf Englisch anstatt wiederum

in der jeweiligen Sprache des Artikels verfaßt worden wären. Es ist zu hoffen, daß die Lücke zwischen Forschungen zu den Schriften der Ingenieure der Renaissance und Arbeiten zur technischen Experten in der mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Stadt bald geschlossen wird, um ein realistisches Gesamtbild der schrittweisen Institutionalisierung technischer Expertise im frühneuzeitlichen Europa zu erhalten. Für dieses Ziel bietet der vorl. Band eine hervorragende Grundlage.

Marcus POPFLOW, Cottbus

Bernd CARQUÉ, *Stil und Erinnerung. Französische Hofkunst im Jahrhundert Karls V. und im Zeitalter ihrer Deutung*, Göttingen (Vandenhoeck und Ruprecht) 2004, 648 p., 201 ill. (Veröffentlichungen des Max-Planck-Instituts für Geschichte, 192), ISBN 3-525-35190-9, EUR 98,00.

Le présent ouvrage est bien plus qu'une simple publication de thèse de doctorat, il s'agit d'un vrai livre. Le travail très érudit de l'auteur possède une qualité devenue trop rare dans la littérature scientifique: c'est un véritable plaisir de lire chaque page de cette étude et de découvrir les maintes facettes de son argumentation. Bien que Carqué soit un historien de l'art, il s'occupe ici d'une problématique qui se prête de façon paradigmatique au dialogue entre sa discipline et l'Histoire proprement dite. Son point de départ est l'image paradoxale qui résulte de la tension entre les catastrophes politiques et militaires que subit la France de la deuxième moitié du XIV^e siècle d'un côté et les splendeurs de la production artistique dans le milieu de la cour des princes Valois, les »fastes du gothique« devenus quasiment proverbiaux, de l'autre. Dans ce cadre, l'auteur ne se contente pas d'analyser les circonstances de production des objets d'art qui nous sont parvenus. Dans un tour d'horizon il discute également le développement du »style« et de la valeur de l'œuvre individuelle dans l'évolution des conceptions dans sa discipline – discussion dont résulte une analyse précise et éclairante de la relation délicate et parfois trompeuse entre l'établissement des grandes théories dans le narratif scientifique et l'emplacement historique propre à celui-ci.

L'étude de Carqué est donc ciblée sur deux trajets de pensée bien distincts, que son titre n'évoque qu'imparfaitement: dans le cadre d'une analyse approfondie de la production artistique sous le patronage des premiers rois Valois, il se pose la question de la formation d'un »art de cour«. S'ajoute à cela la question des effets de cet art sur l'image de la fin du Moyen Âge, créée par les disciplines historiques et qui oscille entre décrépitude et splendeur. Après une brève présentation des projections de la science historique sur le XIV^e siècle en France, le premier chapitre clarifie les fondements méthodologiques du travail. Le problème de base est bien connu: peut-on accepter l'existence d'un »style« caractéristique à une société donnée qui exprimerait ses valeurs de base dans le sens de la formation d'un *habitus*? Jusqu'à quel degré le développement de l'art reste-t-il un phénomène à part entière, qui subit une lente évolution vers les formes qui caractérisent la construction rétrospective de la »Renaissance« avec ses idéaux de représentation réaliste et individuelle?

Comme l'a déjà fait son directeur de thèse, Robert Suckale, dans un travail majeur sur l'art de la cour sous l'empereur Louis de Bavière, Carqué insiste dans la suite de son ouvrage sur la nécessité d'interpréter la production artistique dans sa globalité, sur la base de son contexte historique et de ses relations avec certains œuvres de référence. Par conséquent, les analyses de cas qu'il propose de l'art sous Charles V tiennent compte à la fois des deux perspectives de l'histoire et de l'histoire de l'art – la première visant avant tout les dimensions politiques et culturelles des objets d'art et leurs thématiques, la deuxième s'intéressant surtout à l'évolution stylistique et aux moyens d'expression de l'artiste. Les résultats élargissent l'horizon des deux disciplines: citons l'exemple du célèbre »Maître du Livre du sacre«. Dans une présentation dense, Carqué montre de façon convaincante que les diver-

gences bien connues entre ses différentes œuvres ne s'expliquent pas seulement par certains changements, voire par une évolution continuée de ses »visions artistiques«. De fait, l'ordre chronologique des œuvres montre de graves incohérences stylistiques qui invalident l'hypothèse d'un développement rectiligne. La raison décisive qui a amené l'artiste à utiliser des formes démodées dans certains cas peut être assimilée à la volonté de faire référence aux grands rois de la lignée Capétienne non seulement sur le plan des motifs, mais aussi sur le plan du style. Ainsi la quête des modèles pour l'organisation des couleurs, la forme et construction des images et des traits stylistiques qui caractérisent le »Livre du sacre« et certains autres ouvrages de son Maître nous amènent directement dans le milieu de l'art sous Louis IX et ses successeurs. Ce qui vaut pour le média des enluminures s'applique aussi à la sculpture, à laquelle les contemporains attribuaient une importance historique accrue en comparaison avec les peintures en miniature. Sous le patronage de Charles V, qui s'oriente, semble-t-il, suivant celui de Philippe IV, l'art de la cour ne se développe donc pas entièrement selon sa propre dynamique. Bien au contraire, les choix stylistiques sont la preuve d'une volonté propagandiste du souverain qui modèle l'image des rois Valois selon le moule de leurs prédécesseurs Capétiens, afin de souligner la légitimité dynastique. Certes, cette conclusion ne comprend pas toutes les œuvres produites à la Cour pendant le XIV^e siècle français. Néanmoins, elle peut servir à expliquer les contrastes frappants entre les enluminures qui suivent la logique du *stilus gravis* et la sculpture qui peut être considérée comme une expression du *stilus humilis* dans la représentation de la majesté royale. L'auteur emprunte ces deux catégories de classement aux réflexions exprimées dans le discours rhétorique de l'époque, qu'il rend fertiles pour ses propres propos. En somme, il s'agit donc d'un ouvrage magistral qui inspirera sans doute le dialogue entre l'histoire et l'histoire de l'art dans l'interprétation de ce bas Moyen Âge français et de ses multiples visages. Il subsiste certaines imperfections mineures comme la longueur des parties introductives: le lecteur ne voit parfois pas très bien où les raisonnements de l'auteur vont le guider. En revanche, la fin semble quelque peu rapide et l'on aurait souhaité une conclusion de synthèse. Mais ces défauts ne sauraient aucunement invalider le plaisir de la lecture et ses fruits scientifiques.

Klaus OSCEMA, Berne

LOUIS DE CARBONNIÈRES, La procédure devant la chambre criminelle du Parlement de Paris au XIV^e siècle, Paris (Honoré Champion) 2004, XXVIII-959 S. (Histoire et Archives. Hors-série, 4), ISBN 2-7453-1092-5, EUR 100,00.

Das Pariser Parlament als höchster Gerichtshof des mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Frankreich hat verdientermaßen immer wieder die Aufmerksamkeit der Forschung auf sich gezogen. Desto erstaunlicher ist es, daß bislang nicht umfassend untersucht wurde, wie im 14. Jh. Verfahren vor diesem Gericht im einzelnen abliefen und wie sich eine Art von Prozeßordnung ausbildete sowie weiterentwickelte. Im vorl. Band unternimmt es nun ein Rechtshistoriker, genau dies nachzuholen. Das 14. Jh. ist für diese Fragestellung in mehrfacher Weise interessant. Einerseits hatte das Parlament in dieser Zeit seine Verfahrensweise schon in Ansätzen formalisiert; insbesondere unterschied es zwischen zwei Prozeßarten, die als »civil« und »criminel« bezeichnet wurden, und führte dementsprechend zwei getrennte Registerserien. Andererseits war die Prozeßordnung noch in organischer Entwicklung begriffen. Umfassend schriftlich festgelegt wurde sie erst durch königliche Ordonnanzen in der Mitte des 15. Jhs.; zuvor regelten diese Texte lediglich Einzelfragen der Verfahrensweise. Seit der Mitte des 14. Jhs. versuchten allerdings einige Mitglieder des Parlaments, die Praxis des Gerichtshofs schriftlich festzuhalten. Diese Texte gewannen Autorität und beeinflussten insofern den Fortgang der Entwicklung, fixierten aber die Verfah-

rensweise keineswegs endgültig. Die Prozeßordnung bildete sich insgesamt – wie der Autor gleich eingangs festhält – im wesentlichen in der juristischen Praxis und im Umgang mit dem Gewohnheitsrecht aus, während die Rezeption des römischen Rechts für die Entwicklung der Verfahren lediglich eine begrenzte Rolle spielte. Carbonnières bezeichnet die Prozeßordnung daher in Anlehnung an den kirchengeschichtlichen Sprachgebrauch als »gallikanisch«.

Da die normativen Texte für das 14. Jh. wenig aussagekräftig sind, untersucht der Autor den Ablauf der Verfahren. Zu diesem Zweck wertet er diejenigen Schriftstücke aus, die im Verlauf der Prozesse am Parlament entstanden sind. Dabei beschränkt er sich auf die Unterlagen des »Parlement criminel«, die heute den Bestand X2A des Pariser Nationalarchivs bilden. Die eigentliche Untersuchung besteht aus drei Teilen, die dem Ablauf des Gerichtsverfahrens entsprechen. Der erste von ihnen beschäftigt sich damit, wie Prozesse überhaupt vor das Parlament gelangten (»Les modes de saisine«). Der Autor konzentriert sich dabei auf die Appellation, denn am häufigsten befaßte sich das Parlament deswegen mit einem Streitfall, weil Parteien, die vor anderen Gerichten Prozesse führten, beim Pariser Gerichtshof Berufung einlegten. Es erweist sich bei dieser Untersuchung vor allem, daß – anders als die Forschung bisher meinte – die Appellation an das Parlament während des 14. Jhs. sehr differenziert gehandhabt wurde und sich dabei geordnete Verfahrensweisen ausbildeten.

Gegenstand des zweiten Teils sind die Fragen, die mit der Anberaumung des Prozesses zusammenhängen: zum einen die Ladung des Angeklagten vor Gericht, zum anderen seine damit stets verbundene Inhaftierung. Immer wieder zeigt sich hier, daß die Verfahrensweise des Parlaments sehr elaboriert war, zugleich aber den Umständen angepaßt zu werden vermochte. Die Inhaftierung z. B. konnte aufgrund von Kautions- oder Bürgschaft aufgehoben werden. In den Zusammenhang der Ladung gehört auch der Umgang mit der Exemption des Klerus von der weltlichen Gerichtsbarkeit; gegenüber dieser Regel des kanonischen Rechts verhielt sich das Parlament im allgemeinen zurückhaltender, als man bislang glaubte. Der dritte Teil des Werks gilt der Entscheidungsfindung. Zunächst werden die Vorermittlungen des Gerichts und die eigentliche Beweisaufnahme vor dem Parlament behandelt. Die letztere bestand vor allem in der Vernehmung des Beschuldigten und der Zeugen, doch auch die Folter, ein Gottesurteil und medizinische Gutachten kamen als Beweismittel in Frage. In einem weiteren Kapitel wendet sich der Verf. dann der Entscheidungsfindung im engeren Sinn zu. Er beleuchtet die Rolle der *procureurs du roi* und der Advokaten, das Gewicht der Berufung auf das römische Recht und auf Präzedenzfälle. Abschließend stellt eine Zusammenfassung die wichtigsten Ergebnisse kurz zusammen.

Ein Anhang von nicht weniger als 240 Seiten bietet sorgsam edierte Schriftstücke zu 19 Prozessen und belegt auf diese Weise die Ergebnisse der Untersuchungen. Ein hilfreiches siebenseitiges Glossar der zeitgenössischen juristischen Fachausdrücke, ein Index der Orts- und Personennamen von 70 Seiten sowie ein Sachregister von 12 Seiten, das allerdings nur die Anhänge berücksichtigt, runden den Band ab und bezeugen, welche Masse von Quellen hier bearbeitet und erschlossen wurde. Dies belegen auch die an Zahl und Material überaus reichen Anmerkungen im ganzen Band. Insgesamt gelingt es de Carbonnières in überzeugender Weise, die Prozeßordnung des Parlaments zu rekonstruieren und ihre Entwicklung nachzuzeichnen. Immer wieder zeigt sich, wie sich die Verfahrensweise des Gerichts weiter verfeinerte, sich dabei ausdifferenzierte, zugleich aber flexibel blieb. Trotz dieser zunehmenden Formalisierung der Abläufe kamen Eingriffe des Königs in die Verfahren häufig vor und entsprachen ganz selbstverständlich seiner Rolle als oberstem Richter.

Diese analytische Leistung kann de Carbonnières allerdings nur erbringen, indem er sich auf das strikt Rechtsgeschichtliche konzentriert. Wer sich nicht speziell mit diesem Fachgebiet befaßt, mag mit einem solchen Ansatz womöglich auf den ersten Blick wenig anzufangen wissen, zumal der Verf. es seinen Lesern in manchem hätte leichter machen können. Er setzt viel Spezialwissen voraus und präsentiert seine Erkenntnisse nicht immer vorteilhaft.

Es gibt z. B. am Ende der materialreichen, langen Kapitel meist keine kurze Zusammenfassung, welche die Erträge nochmals angemessen bündelt. Daß und warum der Autor die Prozeßordnung des Parlaments als »gallikanisch« bezeichnet, erläutert er erst auf S. XXIII, doch benutzt er diese Bezeichnung schon vorher (S. XVI). In ähnlicher Weise erfährt der Leser erst einige Seiten, nachdem ein Guillaume du Breuil das erste Mal erwähnt wurde, worin die Bedeutung dieser Person lag (S. IX u. XV).

Doch lohnt sich der Blick in den Band auch für jemanden, der eigentlich ganz andere Themen bearbeitet. Wie so häufig, bieten auch hier Gerichtsakten tiefe und überraschende Einblicke in das vergangene Leben, damit auch Hinweise für ganz andere Forschungsfelder als die Rechtsgeschichte. Noch im 14. Jh. war z. B. für das Parlament das Lesenkönnen auf das Engste mit dem klerikalen Stand verbunden: Wenn bezweifelt wurde, ob ein Mann ein Geistlicher war, forderten ihn die Richter auf, aus einem Buch (dem Psalter) vorzulesen; konnte der Betreffende dies, so nahm man es als bewiesen, daß es sich tatsächlich um einen Kleriker handelte (S. 342–346). Der Einsatz von Medizinern und Hebammen bei den Ermittlungen des Gerichts sagt nicht nur etwas über die Prozeßordnung, sondern auch über die medizinischen Kenntnisse der Zeit und über das Vertrauen der Juristen in die Fähigkeiten der heilkundigen Personen (S. 514–535). Einige der edierten Quellen (Anhang H) schildern sehr eingehend und plastisch den Konflikt zwischen zwei Adelsfamilien, der zu einer Fehde ausartet, und beleuchten damit den Widerstreit zwischen adliger Selbsthilfe und königlicher Jurisdiktion. In einem anderen Text (Anhang J) und einem Kapitel der Untersuchung (S. 508–514) geht es um das Gottesurteil, das im 14. Jh. immer weiter zurückgedrängt wurde, und damit gleichermaßen um juristische Veränderungen wie auch um den Konflikt zwischen adliger Ehre und den Ansprüchen des werdenden frühneuzeitlichen Staats. Nicht zu vergessen ist schließlich, daß das lange Register der Orts- und Personennamen weite Teile des Archivbestands erschließt und sicherlich manchem zu helfen vermag, der den zahlreichen dicken Bänden im Nationalarchiv ratlos gegenübersteht. So erhellt dieses gelehrte Werk in beeindruckender Weise eine wichtige Phase in der Geschichte des höchsten französischen Gerichts und schafft zugleich zahlreiche Anknüpfungspunkte für weitere Forschung.

Malte PRIETZEL, Springe/Berlin

Christian LACKNER, Hof und Herrschaft. Rat, Kanzlei und Regierung der österreichischen Herzoge (1365–1406), München, Wien (Oldenbourg) 2002, 471 S. (Mitteilungen des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung. Ergänzungsband, 41), ISBN 3-486-64847-0 (München), ISBN 3-7029-0456-5 (Wien), EUR 64,80.

In seiner 2001 von der Geistes- und Kulturwissenschaftlichen Fakultät der Universität Wien angenommenen Habilitationsschrift legt der Verf. die »erste zusammenhängende Strukturanalyse« (S. 333) des Hofes der österreichischen Herzoge nach dem frühen Tod Rudolfs IV. (1365) bis zum Ableben Herzog Wilhelms (1406) vor. Nach einem Einleitungsabschnitt über die äußerst verwickelten Grundzüge der habsburgischen Herrschaftspolitik (S. 17–49), der das notwendige Gerüst für die folgenden Ausführungen liefert, wird zunächst der Hof an sich einer eingehenden Untersuchung unterzogen (S. 50–178). Neben Umfang und Gliederung desselben kommen die einzelnen Hofämter (die nachweisbaren Amtsträger werden in Anhang I, S. 343–346, aufgelistet) und ihre Bedeutung ebenso detailliert zur Sprache wie der Rat, seine Organisation und Kompetenzen sowie die weltlichen und geistlichen Räte selbst. Hinter dem Oberbegriff »Hof« verbirgt sich aber auch ein kurzer, informativer Abriss über das Mäzenat der österreichischen Herzoge – die Hofkunst. Als zweiter Hauptteil folgt ein akribisch gearbeiteter, vornehmlich auf urkundlicher, aber auch auf historiographischer Basis beruhender Abschnitt zum Itinerar der Herzoge Alb-

recht III., Leopold III., Wilhelm und Albrecht IV., den der Autor mit kurzen Überlegungen zur Wiener Residenz (Hofburg, Fürstengrablege in St. Stephan) verbindet (S. 179–217). Die ausführlichen Belege für die Aufenthaltsorte der Herzoge finden sich im umfangreichen chronologischen Itinerar in Anhang II (S. 346–375), das neben dem gedruckten Material (vornehmlich Regesten und Urkundenbücher) auch bisher ungedruckte Archivalien berücksichtigt. In bester hilfswissenschaftlicher Tradition des Instituts für Österreichische Geschichtsforschung steht schließlich der letzte Teil des Bandes, der sich mit Urkundenwesen und Kanzlei des Hofes beschäftigt. Neben der Geschichte und dem Geschäftsgang der Kanzlei geht es dem Verfasser hier – mangels zeitgenössischer Klassifizierung – vor allem um die systematische Einteilung des Kanzleiguts (in Privilegien, Mandate und *Litterae clausae*); im beeindruckenden Anhang III (S. 376–410), einer Liste der Schreiberhände, die den Abschnitt über das Kanzleipersonal ergänzt, gelang es, im erfaßten Zeitraum 75 Hände zu unterscheiden, die penibel aufgeschlüsselt und zum Teil identifiziert werden. Ein umfangreiches Quellen- und Literaturverzeichnis (S. 415–444) sowie ein Orts- und Personenregister (S. 445–471) beschließen den sorgfältig gearbeiteten Band.

Der Autor zeigt eindrucksvoll, wie gerade »traditionelle« geschichtswissenschaftliche Methoden trotz zum Teil sehr schlechter Quellenlage zu neuen, aufschlußreichen diplomatisch-quellenkundlichen wie auch verfassungs- und verwaltungsgeschichtlichen Befunden führen können: Herausgehoben seien hier nur die gegenüber der älteren Literatur deutlich modifizierte Reihe der Hofmeister Herzog Leopolds III. oder die neuen Ergebnisse bezüglich der finanziellen Aufgaben des Kammermeisters. Die mühevollen, mit äußerster Akribie durchgeführten Quellenanalysen des Verfassers und die Erschließung zahlreicher bisher ungedruckter Materialien werden das Buch für die nächsten Jahrzehnte zu einem unentbehrlichen Hilfsmittel für jeden machen, der sich mit der österreichischen Geschichte der zweiten Hälfte des 14. Jhs. auseinandersetzen will.

Martin WAGENDORFER, München

Michael JUCKER, Gesandte, Schreiber, Akten. Politische Kommunikation auf eidgenössischen Tagsatzungen im Spätmittelalter, Zürich (Chronos) 2004, 367 S., ISBN 3-0340-0683-7, CHF 58,00.

Ältere Akteneditionen zur mittelalterlichen Geschichte wie etwa die MGH oder die Reichtagsakten sind nicht nur wertvolle Quellenkorpora, die bis heute die Diskussionsdiskussion maßgeblich mitbestimmen, sondern gleichermaßen eindruckliche Zeugnisse der politischen und nationalen Kontexte ihres Entstehens. Sie sind – oftmals teleologisch verbrämte – Konstruktionsversuche einer weit in die Vergangenheit zurückreichenden, gemeinsamen Geschichte, als deren höchste Entwicklungsstufe die Staatlichkeit des 19. Jhs. behauptet wird. Daß diese Intention oft prioritär behandelt und ausgewählte Quellen auf ihre Verfassungsrelevanz hin geprüft wurden, wobei vor allem legitimatorische Aussagen im Vordergrund standen, gehört heute zum allgemeinen Forschungsstand. Unvollständige Textquellen sowie aus dem kulturellen Zusammenhang gerissene Zitate stellen quellenkritisch vorgehende Forscher gleichwohl vor erhebliche Schwierigkeiten, wenn sie sich der Fron der Archivarbeit aussetzen können oder wollen.

Was für die deutschen Editionen des 19. Jhs. gilt, läßt sich ebenso an der Sammlung der älteren eidgenössischen Abschiede von Philipp Anton von Segesser beobachten. Dieser versuchte – inspiriert durch die prominenten Versuche im nördlichen Nachbarland – nachzuweisen, daß die bestehende schweizerische Staatstradition bis ins Mittelalter zurückreichte. Dieses Ansinnen des Luzerner Juristen ist auf dem politisch-verfassungsrechtlichen Hintergrund der noch jungen, von den Sonderbundskriegen der späten 1840er-Jahre geprägten Demokratie durchaus nachvollziehbar. Umso mehr vermag es aber zu erstaunen, daß diese

Edition, die bis dato als Grundlagenwerk zur Erforschung der älteren eidgenössischen Geschichte fungiert, nur unzureichend auf ihre Entstehungszusammenhänge hin untersucht worden ist. Zumal von Segesser in seiner Aktensammlung nicht nur das aus Sicht der heutigen Forschung diffuse Gründungsdatum der Schweiz am 1. August 1291 als Gewißheit darstellt, sondern auch die Eidgenössische Tagsatzung der Vormoderne nach dem Beispiel des zeitgenössischen Konkordanzgedankens als Forum gleichberechtigter, geschlossen nach außen und innen auftretender Mitglieder interpretiert.

Diesem Desiderat widmet der Zürcher Mediävist M. Jucker seine 2004 erschienene Dissertation. Die Studie ist im Spannungsfeld zwischen von Segessers verfassungspolitischen Vorstellungen und den Ansätzen aus der kommunikationshistorischen Forschung angesiedelt, die sich der spätmittelalterlichen Tagsatzung, ihren Akteuren und Kommunikations- und Medienstrukturen, der Bedeutung von Schriftgut, der Aufbewahrung der Akten sowie dem Schriftgebrauch widmet. Im Vordergrund steht dabei einerseits die rezeptionsgeschichtliche Dimension der Edition für die Historiographie und dem damit verbundenen egalitären Staatsgedanken. Andererseits auch eine Revision der dadurch geprägten Vorstellungen von spätmittelalterlicher Tagsatzung und Gesandtschaftswesen aus mediengeschichtlicher Sicht. Der Verf. orientiert sich dabei sowohl an den Ansätzen Hagen Kellers, insbesondere an dessen Begriff der pragmatischen Schriftlichkeit, der die Durchsetzung des Schriftgebrauchs im Spätmittelalter als Mentalitätsproblem der europäischen Gesellschaft versteht, als auch am eher akteurorientierten Ansatz von Michael T. Clanchy, der in der Herstellung, Aufbewahrung und Wiederverwendung von Schriftgut die treibende Kraft des gesellschaftlichen Wandels im späten Mittelalter erkennt. Jucker stützt sich einerseits auf zumeist paraphrasierte Texte der Edition, andererseits auf Archivmaterial aus den führenden Stadtstaaten der Eidgenossenschaft, Bern, Zürich und Luzern. Er beschränkt sich dabei auf die innereidgenössische Kommunikation. Die Studie ist in fünf Abschnitte gegliedert, deren erster eine wissenschaftskritische Wirkungsgeschichte der Eidgenössischen Abschiede zum Inhalt hat. Dabei beleuchtet der Verf. nicht nur von Segessers persönlichen Hintergrund und seine politischen Absichten, sondern auch die Motivation der späteren Bearbeiter und ihren Umgang mit den Akten. Im Anschluß daran zeichnet der Autor die Auswirkungen der Sammlung Eidgenössischer Abschiede auf die verfassungshistorische Forschung der Schweiz im 20. Jh. bis zur Gegenwart nach. Im zweiten, thematisch breit abgestützten Teil, widmet sich Jucker den kommunikativen Prozessen an den Tagsatzungen. Obwohl sowohl die Gesandten als auch Normen der eidgenössischen Zusammenkünfte angesprochen werden, stellt der Autor die Schriftproduktion sowie das Verhältnis zwischen mündlicher und schriftlicher Kommunikation in den Vordergrund. Mündlichkeit hatte – entgegen von Segessers Darstellung – an den innereidgenössischen Tagen trotz der Zunahme von schriftlich fixierten Normen bis zum Ausgang des Mittelalters ein starkes Gewicht. Schriftliche Vollmachten wie Kredenzbriefe und Instruktionen besaßen nur beschränkten Legitimationswert. Sie dienten vielmehr der Konsens-, später vermehrt der Dissensdokumentation. Auch wurden sie im Kontext innereidgenössischer Politik nur deshalb selten ausformuliert, weil der Kreis der Akteure in den meisten Sachfragen über weitgehend mündlich fixierte Verhandlungsfreiheit verfügte. Bei der Aufzählung dieser Handlungsbefugter beschränkt sich der Autor allerdings auf die häufigsten Typen des innereidgenössischen Gesandten, Schreiber, Landammänner oder Altschultheißen, wobei er ihre Stellung in der eidgenössischen Diplomatie vorwiegend auf der Basis bestehender Studien referiert. Im dritten, zentralen Teil seiner Studie widmet sich Jucker der unmittelbar mit Verhandlungen im Zusammenhang stehenden Schriftproduktion, wobei er sich einerseits dem Gebrauch und der Aufbewahrung jener Akten widmet, die beim Informationsaustausch zwischen Gesandten an den Tagen und ihrer Obrigkeit anfielen, andererseits auch denen, die im weitaus selteneren Fall des Informationsaustausches zwischen Tagsatzung und einzelnen Eidgenossen entstanden. Dem Stadtschreiber kam wiederum eine zen-

trale Bedeutung zu, denn bei ihm liefen nicht nur die wichtigsten Informationen zusammen; er war auch für deren schriftliche Umsetzung zuständig. Letzteres führte zur Entstehung von Schriftgut mit verhandlungsorientiertem Inhalt, etwa den als Notizbüchern des Stadtschreibers bekannten Ratsprotokollen, oder den vor allem nach 1450 verbreiteten Eidgenössischen Abschieden. Im Gegensatz zu diesen meistens für den internen Gebrauch vorgesehenen Protokollen dokumentierten letztere die zunehmend schwierigere Konsensfindung auf den Tagsatzungen. Als offener Brief formuliert, waren sie ausschließlich als unverbindliche Richtlinie für spätere Verhandlungen gedacht. Ihre häufigere Aufbewahrung nach 1470 war weder Ausdruck für eine Leistungssteigerung noch eine staatliche Konsolidierung der Tagsatzung. Abschiede dienten nur der Erfassung einer zunehmend von Konflikten gezeichneten innerpolitischen Situation, in welcher Verschriftlichung auch als friedenssicherndes Instrument angesehen wurde – etwa im Fall des sich verschärfenden Kontroverse zwischen Stadt- und Landorten, die 1481 ihren vorläufigen Abschluß im Stanser Verkommnis fand.

Um diese Prozesse besser nachvollziehen zu können, widmet sich Jucker der bisher kaum systematisch ausgewerteten Quellengattung der Missiven, d. h. der Geschäftskorrespondenz einzelner Räte mit anderen Mitgliedern der Tagsatzung, den nächsten Verbündeten sowie eigenen Gesandten. Diese in Briefform abgefaßten, im Gegensatz zu den Abschieden weitaus stärker im politischen Alltag verankerten Dokumente zeigen nicht nur den alltäglichen Schriftverkehr zwischen den Vertretern der einzelnen Orte auf, sondern bisweilen auch dessen praktische Grenzen; dies etwa im Fall der zunehmend wichtiger werdenden Geheimdiplomatie, die sich nur teilweise auf die stets gefährdete Schriftlichkeit verlassen konnte, oder möglicher Hindernisse bei der Informationsverbreitung, die selbst in der kleinräumigen Eidgenossenschaft nicht gewährleistet war. Daß ein gemeinsames Verwaltungshandeln nicht existiert hat, zeigt Jucker auch im vierten Teil seiner Arbeit, wo er sich den Urbaren der gemeinen Herrschaften Aargau und Thurgau widmet, die von den Eidgenossen nach dem Rotationsprinzip verwaltet wurden. Auch diese Akten dienten keineswegs einem kollektiven Rechtsanspruch, sondern vielmehr der Trennung von Zuständigkeitsbereichen, die ansonsten zu Konflikten geführt hätten. Einen abschließenden Exkurs widmet der Verfasser plurimedialen Kommunikationsformen wie etwa der Kleidung, dem Auftreten sowie der Gestik und Mimik der Tagsatzungsgesandten. Selbst wenn Juckers medienorientierter Ansatz nicht völlig neu ist, kommt seiner Studie das Verdienst zu, erstmals in dieser Prägnanz den Facettenreichtum des Schriftguts im Umfeld der Tagsatzung von Segessers stark fokussierender Auswahl gegenübergestellt und damit die Tragweite einer intentionseleiteten Editionspraxis für die Geschichte der Alten Eidgenossenschaft vor Augen geführt zu haben. Diese Breite fordert allerdings auch ihren Tribut: Einige Aspekte, wie etwa Rolle und Funktionalität spätmittelalterlicher Geschäftskorrespondenz, werden angeschnitten, bleiben aber bisweilen Fingerzeige für zukünftige Studien und Forschungen. Unter anderem könnten auch prosopographische Ansätze weiterreichende Erkenntnisse bringen.

Klara HÜBNER, Bern

Stefan SUDMANN, *Das Basler Konzil. Synodale Praxis zwischen Routine und Revolution*, Berlin, Bern, Bruxelles u. a. (Peter Lang) 2005, 508 S., ISBN 3-631-54266-6, EUR 79,50.

Auf dem Weg zu einer umfassenden Darstellung des Konzils von Basel stellt die vorl. Münsteraner Dissertation von Stefan Sudmann einen beachtlichen Fortschritt dar.

Allein der Umstand, daß nicht nur im Literatur- und Quellenverzeichnis mit – wie ich zu sehen meine – geringen Ausnahmen alle einschlägigen Titel erscheinen und dann auch ausgewertet sind, sichert der Arbeit die Aufmerksamkeit der Fachwelt. Damit eng ver-

bunden ist auch der Vorteil, daß im Laufe der Abhandlung geradezu jedes einzelne Problem, das das Konzil in irgendeiner Phase beschäftigt hat, erwähnt und meist unter Heranziehung der Spezialliteratur auch erörtert wird. Deshalb wird etwa auch die bistumsgeschichtliche oder die rechts- und theologiegeschichtliche Forschung, die sich mit der Zeit des Konzils beschäftigt, darauf zurückgreifen. So z. B. ist die konziliare Diskussion um Agostino Favaroni, das Immaculata-Dogma oder die Kanonisation Peters von Luxemburg und Brigittas von Schweden an Hand der neuesten Literatur behandelt. Auf diese Weise wird das Werk Sudmanns zu einer Fundgrube auch für Details. Kurzum: Die Arbeit besticht durch Genauigkeit und Kenntnisreichtum – auch auf dem Gebiet der Theologiegeschichte. Im übrigen greift der Verfasser alle Desiderata auf, die Johannes Helmrath in seinem grundlegenden Werk über das Basiliense formuliert hatte. Was zu Fragen Anlaß gibt, ist jedoch die methodische Konzeption, die schon im Titel zum Ausdruck kommt: kann man ein historisches Phänomen wie das Konzil von Basel – kann man ein Konzil überhaupt unter dem Gesichtspunkt der Alternative »Routine und Revolution« erfassen? Kommen hier nicht sachfremde Kategorien ins Spiel? Gewiß: Die Arbeit erscheint in einer Reihe »Tradition – Reform – Innovation: Studien zur Modernität des Mittelalters«. Aber erfordert dies, daß ein Konzil und ein so vielschichtiges wie jenes von Basel, in ein solchermaßen vorgegebenes methodisches Korsett – um nicht von einem Prokrustesbett zu sprechen – eingezwängt wird? Eine gewisse soziologische Theorielastigkeit ist dabei wohl auch nicht zu vermeiden! Und, was soll da Habermas? Die Gliederung – dankenswert ausführlich – legt davon Zeugnis ab, daß es gar nicht einfach – und manchmal nicht ohne »Nachdruck« möglich – ist, die vielen auf der Basler Tagesordnung erscheinenden Angelegenheiten in das Schema der Fragestellung einzuordnen.

Da ergeben sich dann – abgesehen von zahlreichen zutreffenden Beobachtungen – auch ziemliche Fehleinschätzungen. So etwa heißt es S. 291: »Mögen die eingehenden Reformaktionen des Konzils in Rom auch als »Nadelstiche« empfunden worden sein, so sind sie auch nur solche. Der große Schlag gegen Rom erfolgt auf dem Konzil nicht durch die Kirchenreform, sondern durch die bisweilen geradezu »unspektakuläre« bürokratische Abhandlung des kirchenpolitischen Tagesgeschäfts. Die Bedrohung des Papsttums erfolgt durch ein in seinem Zentralismus der Kurie vergleichbares, in päpstliche Prärogativen eingreifendes, korporativ verfaßtes und kollektiv agierendes Konzil«. Keine Frage, daß das Konzil so gehandelt hat! Aber! Der eigentliche Schlag gegen Rom? War das nicht – um nur das Wichtigste zu nennen – die dogmatische Definition der *Tres veritates*, war das nicht die versuchte Absetzung Eugens IV. und die Wahl Amadeos' von Savoyen zum Gegenpapst? War das nicht schon vorher die Weigerung der Konzilsmehrheit, nach Ferrara zu gehen?

Auch die Usurpation der Ablaß-Hoheit durch die Baseler gehört hierher! Schließlich gewinnt man auch den Eindruck, daß manche Fragestellungen – etwa den Sprachgebrauch der Konzilsdekrete betreffend – etwas gewaltsam sind. Was soll es denn, daß auf den Gebrauch von *auctoritas* und *decreta* ausführlich eingegangen oder aufgezählt wird, in wie vielen Fällen das Konzil über *vexationes* klagt, die bestimmte Prozesse den Vätern bereiten – hier Terminologieprobleme zu sehen scheint doch etwas überzogen – Selbstverständlichkeiten werden mit einer ihnen nicht zukommenden Bedeutung befrachtet. Doch – diese Anfragen sollen genügen. Hervorgehoben sei aber nochmals, daß mit Sudmanns Arbeit ein sehr kenntnisreicher, gewissenhaft und genau gearbeiteter Beitrag zur Geschichte des Konzils von Basel erbracht wurde, auf den die in Arbeit befindliche Konzilsgeschichte in vielen Fällen mit Gewinn zurückgreifen kann. Zum Schluß mag ein ganz allgemeiner Wunsch geäußert werden: Es möge ein historiographisches *genus litterarium* geschaffen – oder wieder entdeckt werden, das es erlaubt, sowohl Geschichte zu erzählen als auch das Geschehene zu analysieren und zu interpretieren. Auf diese Weise könnten der seriösen historischen Wissenschaft verlorengegangene Leserschichten wiedergewonnen werden.

Walter BRANDMÜLLER, Città del Vaticano

Jürgen PETERSOHN, *Kaiserlicher Gesandter und Kurienbischof. Andreas Jamometric am Hof Papst Sixtus' VI. (1478–1481). Aufschlüsse aus neuen Quellen*, Hannover (Hahnsche Buchhandlung) 2004, XXVIII–184 p. (Monumenta Germaniae Historica. Studien und Texte, 35), ISBN: 3-7752-5735-7, EUR 30,00.

La recherche se nourrit souvent d'elle-même. Ainsi J. Petersohn a-t-il accumulé un matériau important à propos d'Andreas Jamometric lors de la préparation de son étude consacrée à l'un des adversaires de Jamometric, le diplomate italien Angelo Geraldini († 1486). Jamometric, noble croate, archevêque de Krajina, est bien connu depuis l'article que lui a dédié en 1903 Joseph Schlecht, séduit par cette figure de réformateur au concile de Bâle de 1482. J. Petersohn reprend le dossier sur de nouveaux frais. Il s'appuie en particulier sur une moisson de documents inédits, recueillis dans les grands dépôts de la péninsule italienne (Archives vaticanes, Mantoue, Milan, Venise) et publiés in extenso (p. 144–178). Les années 1478–1481 sont ici perçues comme décisives pour comprendre les projets de réforme exposés par ce contemporain et confrère de Savonarole. En effet, dominicain à Udine, Jamometric devient en 1476 archevêque – de facto in partibus – de Krajina, au nord de l'actuelle Albanie. Très vite, l'empereur Frédéric III en fait l'un de ses diplomates favoris dans la péninsule après la crise née de la conjuration des Pazzi. Durant les années 1478–1480, Jamometric parcourt les principales cours italiennes pour faire prévaloir les vues de son maître qui tente de jouer, aux côtés des Français et des Anglais, le médiateur par excellence des tensions politiques de la région. J. Petersohn montre, avec force détails, les tenants et les aboutissants d'une négociation où Jamometric épouse les vues du pape Sixte IV (1478–1484) tout en assurant une victoire, au moins apparente, de Frédéric III. Ce faisant, Jamometric devient peu à peu un prélat de Curie auquel le pape accorde gratifications, pensions (sur l'évêché dalmate de Nin) et bénéfices (cures romaines). Ces bienfaits, communs à bien des ecclésiastiques de la cour pontificale, sont-ils suffisants cependant pour qualifier d'étroites, comme le fait l'auteur, les relations de Jamometric avec le pape? Il est clair que cette période heureuse où le diplomate impérial jouit d'une position protégée à Rome tranche avec l'été 1481 durant lequel le souverain pontife le fait brutalement emprisonner au Château Saint-Ange. Si les motifs de cette brève arrestation sont mal connus – et la prudence de J. Petersohn est ici de mise –, elle marque un tournant dans les relations de l'archevêque de Krajina avec la papauté. La détérioration de ces dernières culmine avec la privation de sa dignité archiépiscopale en juillet 1482 et son arrestation définitive sur ordre du légat au Concile, A. Geraldini, le 5 octobre 1482. Jamometric fut-il un réformateur? La question, posée en filigrane d'un ouvrage qui s'ouvre par un chapitre dédié à la comparaison avec Savonarole, ne trouve pas exactement de réponse. Sa gestion, au nom du pape, de la réforme, purement institutionnelle, du couvent des dominicains de Saint-Jean et Saint-Paul de Venise en 1481 exclut toute initiative personnelle et ne peut être versée sans discussion au crédit réformateur de Jamometric. L'impeccable érudition déployée par J. Petersohn pour pister les faits et gestes de son personnage semble ici trouver sa limite extrême, son incapacité à sonder les reins et les cœurs comme semble l'exprimer l'imprécision des dernières lignes de son livre (p. 138): »Offenbar gab es Dinge, die nun für ihn wichtiger waren als die Karrieremöglichkeiten eines Kurienbischofs.«

Olivier PONCET, Paris

Geschlechtergesellschaften, Zunft-Trinkstuben und Bruderschaften in spätmittelalterlichen und frühneuzeitlichen Städten. 40. Arbeitstagung in Pforzheim 16.–18. November 2001. Hg. von Gerhard FOUQUET, Mathias STEINBRINK, Gabriel ZEILINGER, Ostfildern (Thorbecke) 2003, 271 p. (Veröffentlichungen des Südwestdeutschen Arbeitskreises für Stadtgeschichtsforschung, 30), ISBN 3-7995-6430-6, EUR 29,00.

Poursuivant une longue tradition initiée par Erich Maschke et Jürgen Sydow, ce nouveau volume de la série »Stadt in der Geschichte« regroupe les contributions de la 40^e session du »Südwestdeutscher Arbeitskreis für Stadtgeschichtsforschung«. D'autres volumes avaient déjà abordé des questions sociales: des rencontres consacrées aux couches sociales, inférieures (1966) ou médianes (1969), on était ainsi passé au concept plus flou de »groupes marginaux« (1983), avant une longue période où les thèmes sociaux semblaient laissés pour compte. Le nouveau volume marque une distance conséquente par rapport à ces tentatives anciennes: plutôt que de tenter de découper les sociétés anciennes en tranches au moyen d'outils résolument anachroniques, la recherche historique tente de plus en plus de prendre en compte les perceptions des hommes du Moyen Âge et de l'époque moderne sur la société dans laquelle ils vivent. Ce volume a donc pour ambition de prendre en compte divers types d'organisations sociales, concernant des groupes sociaux variés, qui quadrillent la société des villes allemandes et suisses. La répartition des articles dans le champ ainsi défini est significative. L'accent est mis ici sur la fin du Moyen Âge au détriment de l'époque moderne, ce qui donne l'impression que ces sociétés sont en déclin après 1500, sinon du point de vue de leur prestige social, du moins en ce qui concerne leur influence réelle et leur force structurante. C'est peut-être le cas, mais il reste alors à comprendre les déterminants et le rythme d'un tel déclin. D'autre part, l'accumulation de désignations dans le titre du volume ne trouve pas vraiment de solution dans le cours des interventions: il reste encore à faire un effort conceptuel pour déterminer les points communs et les différences entre ces différents types d'association en matière d'organisation interne, de légitimation et d'ancrage dans la société urbaine; de même la question des interactions entre associations de nature différente au sein d'une même ville (chambre de métier et *Stube* par exemple) n'est pas vraiment abordée. Cela s'explique en partie par le fait que la très grande majorité des contributions concentre son attention sur les sociétés patriciennes ou marchandes, au détriment des associations d'artisans ou des confréries: l'utile index des associations citées (p. 270–271). La configuration des sources y est sans doute pour beaucoup, mais la science historique a tout à gagner à ne pas esquisser les domaines où la situation documentaire est plus incertaine.

Un autre problème crucial consiste dans la mise en perspective comparatiste de la place des *Stuben* dans le panorama urbain de l'espace germanique. Il n'est pas difficile de se persuader de la place essentielle des *Stuben* dans les grandes villes helvétiques (C. HEIERMANN, K. SIMON-MUSCHEID) ou dans les villes hanséatiques (S. SELZER); mais en va-t-il de même partout? La situation des sources permet d'en douter par exemple pour Augsbourg, où les origines de la *Stube* sont surtout connues par des sources nettement postérieures tentant désespérément de lui donner la plus grande ancienneté possible.

Ces réserves une fois posées, quelques thèmes forts se dégagent de la confrontation d'interventions souvent de très haute qualité. Le premier est l'importance des lieux de réunion de ces associations: ils sont à la fois un lieu de rencontre où divertissement, politique et honneur individuel sont indissociablement mêlés et un moyen de communication politique et sociale. Il est intéressant de remarquer que cette communication n'est pas qu'une communication à usage externe, destinée à soutenir l'honneur du groupe qui la met en œuvre: le cas de Zurich (B. ROECK), où les chambres de métier détentrices du pouvoir politique renoncent à des façades prestigieuses pour concentrer leurs efforts de décoration et donc de communication sur les espaces intérieurs. Le second est l'ambiguïté fondamentale de ces associations entre privé et public. En tant qu'institutions privées, elles bénéficient d'une large autonomie jalousement défendue pour tout ce qui concerne leur organisation interne, mais

elles sont soumises à la surveillance des pouvoirs publics et doivent se plier, souvent de mauvais gré, à leurs intérêts. En tant qu'institutions publiques, elles peuvent assumer au nom de la ville certains fragments de l'autorité publique: ce n'est pas le cas pour les processus de prise de décision, mais bien plus pour les questions de représentation et de communication, pas seulement dans les *Stuben* des petites communautés suisses (A. CORDES). Ce volume de grande qualité ne saurait donc satisfaire quiconque y chercherait une synthèse sur un sujet dont il montre amplement l'importance. En attendant que soit accompli cet effort essentiel qui n'est pas moins important pour la discipline historique que la recherche érudite, il méritera cependant toute l'attention du spécialiste pouvant se contenter de tels éclairages de faible focale mais de grande richesse thématique.

Dominique ADRIAN, Paris

Les pouvoirs locaux dans la France du centre et de l'ouest (VIII^e–XI^e siècles). Implantation et moyens d'action, sous la dir. de Dominique BARTHÉLÉMY et Olivier BRUAND, Rennes (Presses Universitaires de Rennes) 2004, 250 S. (Histoire), ISBN 2-7535-0045-2, EUR 18,00.

Der Sammelband ist das Ergebnis eines Kolloquiums, das am 27. März 2003 in Le Mans stattfand und sich mit den Verbindungslinien zwischen den »grandeurs carolingiennes« und den »obscurités féodales«, d. h. mit dem Übergang vom karolingischen zum sogenannten »feudalen Zeitalter« beschäftigte. Ansatzpunkt für die Konzentration auf Themen der Lokalgeschichte ist die gut nachvollziehbare Überzeugung, daß die Beobachtung aus dieser Perspektive die Kontinuitäten besser erkennen lasse, da der Bruch zwischen der Karolingerzeit und dem »feudalen Zeitalter« auf dieser Ebene weniger abrupt gewesen sei. Wie Olivier BRUAND in der Einleitung skizziert, sollten anhand von vier Kernfragen Bausteine für eine genauere Analyse dieses Übergangs zusammengetragen werden: welche Anstrengungen unternahmen die Adelsfamilien zur Bewahrung und Hebung ihres sozialen Prestiges und zum Aufbau von sozialen Netzwerken, mit welchen Mitteln wurde die Kontrolle über die einzelnen Territorien erreicht, wie konnten die lokalen Eliten im Übergang von der *villa*, der »grand domaine carolingien«, zur komplexeren »seigneurie«, die ebenso als Bann- wie als Grundherrschaft in Erscheinung tritt, ihren Besitz verteidigen, und wie wurde Macht auf lokaler Ebene konkret ausgeübt. Regional sind die Untersuchungen weit gestreut. Sie betreffen mehrere Landschaften im Westen Frankreichs (Bretagne, Nantais, Mayenne, Maine, Touraine, Normandie), aber auch einige im Osten (Auxerrois, Autunois).

Philippe DEPREUX (»La prébende de l'écolâtre et la gestion des biens de Saint-Martin de Tours au IX^e siècle«, S. 23–38) zeigt am Beispiel einer Präbendenverleihung an den *scholasticus* der Abtei St-Martin in Tours, wie die Rechte über Personen und Güter im Rahmen der klösterlichen Grundherrschaft ausgeübt wurden. Die nachträglich vorgenommene Lokalisierung der betreffenden Güter erkennt er als Interpolation, die den Ansprüchen bestimmter Vasallen der Abtei auf diese Güter entgegenwirken sollte, die wohl schon in der Remunerationspolitik Roberts des Tapferen für seine Anhänger ihren Ursprung finden. Diese Bedrohungen führten aber auch zu einer umfassenden Untersuchung über den Status der Klosterleute und ihrer Abgaben. Dahinter steht nach Ansicht von Depreux auch die Überzeugung, daß die Gemeinschaft von St-Martin ihre Macht als Grundherr und die damit verbundenen Einkünfte nur mit Hilfe der Dankbarkeit der Menschen, die auf ihren Ländereien lebten, verteidigen konnte. Noël Yves TONNERRE (»Les premiers châtelains et la nouvelle géographie politique du comté nantais«, S. 39–59) stellt die Kontinuität zwischen Karolingerzeit und Feudalzeitalter am Beispiel der Errichtung von Burgherrschaften in der Grafschaft Nantes dar, die in den drei von ihm festgestellten Grundtypen in einer engen Verbindung zur gräflichen Gewalt stehen. Die Kontinuität zum früheren Mittelalter zeigt

sich nicht nur an der Entwicklung der politischen Gewalten, sondern auch auf der Ebene der historischen Geographie. Das Zurückweichen der Grenzen bedeutet zwar eine Schwächung der Grafschaft, durch die Wiedereingliederung anderer Landschaften in das Nantais hat sich jedoch ein neues Gleichgewicht eingestellt, das den Verlust weiter abseits gelegener Gebiete gut verschmerzen läßt. Als Folge der Konzentration der wirtschaftlichen Aktivitäten auf das Loirebassin und seine maritimen Verlängerungen kam es auch zur Entstehung neuer Burgherrschaften. Annie RENOUX (»Aux sources du pouvoir châtelain de Geoffroi ›seigneur de Mayenne, le plus fort homme du Maine« [c. 1040–1098]«, S. 61–89) geht den Ursprüngen für die machtvolle Stellung des Burggrafen Geoffroi de Mayenne nach, der als einer der großen Akteure in der Geschichte Westfrankreichs in der zweiten Hälfte des 11. Jhs., im Machtkampf zwischen Hugoniden, normannischen Herzögen und Grafen von Anjou, gelten kann. Daniel PICHOT (»Villa, village, paroisse et seigneurie sur les confins du Maine et de la Bretagne [VIII^e–XII^e siècles]«, S. 91–107) untersucht auf der Grundlage von drei Chartularen die Entstehung der »seigneurie« Laval, die jedoch erst im 11. Jh. mit einiger Klarheit zu erkennen ist.

Olivier BRUAND (»Les villas ligériennes de l'Autunois, centres de pouvoir et d'encadrement [VIII^e–début XI^e siècle]«, S. 111–136) legt dar, wie sich in einigen Grundherrschaften in den an der Loire gelegenen Gebieten des Autunois neue Autoritäten herausbilden. Schon die karolingischen Urkunden lassen die Existenz einer Hierarchie erkennen, an deren Spitze eine Gruppe von Grundherren steht, die direkt oder indirekt eine größere Anzahl von Grundherrschaften kontrolliert, und zwar nicht durch deren Verwaltung, sondern durch die Ausübung von Herrschaft im regionalen Rahmen. Später ist die *villa* zwar immer noch Grundlage für Macht und Wohlstand, bietet aber nicht mehr den adäquaten Rahmen für diejenigen, die nach einer übergeordneten Machtposition streben. Erste Burgen tauchen um 950 in Charolles und in Mont-Châtel auf, inmitten der Zone, die früher unter dem direkten Zugriff der Abtei Saint-Benoît stand und inzwischen in den Einflußbereich von Paray-le-Monial gewechselt ist. Joëlle QUAGHEBEUR (»La maison d'Alfred: un lignage noble du sud de la Bretagne [IX^e–XII^e siècles]«, S. 137–156) zeichnet mit Hilfe der wenigen zur Verfügung stehenden Quellen die Geschichte einer Adelsfamilie im Süden der Bretagne nach, deren Ursprünge mit dem Amt eines *machtiern* in karolingischer Zeit verbunden sind, die aufgrund ihrer Nähe zu gräflichen und dann auch königlichen Kreisen Zugang zu anderen *honores* hatte und darauf die Macht ihres Hauses aufbauen konnte. Pierre BAUDUIN (»Autour de la *dos* d'Adelize de Tosny: mariage et contrôle du territoire en Normandie [XI^e–XII^e siècles]«, S. 157–173) zeigt, daß es sich bei der *dos* der Adelize de Tosny, die zusammen mit ihrem Gemahl, Guillaume fils d'Osbern, Herr von Breteuil, um 1046 die Abtei Lyre in der Diözese Évreux gründete, wohl nicht, wie bisher angenommen, um eine direkte *dos* der Familie de Tosny handelte, sondern um eine indirekte *dos*, ein Wittum, das Guillaume de Breteuil zugunsten seiner Gemahlin einrichtete. Die Verschleierung dieser Tatsache in der urkundlichen Überlieferung führt Bauduin auf die Rivalitäten zwischen der mit den normannischen Herzögen doppelt verwandten Familie de Breteuil und der Familie de Tosny zurück, die wahrscheinlich französischer Herkunft war, jedoch versuchte, sich schnell an das normannische Milieu anzupassen und sogar eine angebliche Verwandtschaft mit den Herzögen zu konstruieren. Yves SASSIER (»Patrimoine d'églises et pouvoirs locaux en Auxerrois [début X^e–fin XI^e siècle]«, S. 175–192) zeigt, wie sehr der Mangel an urkundlichen Quellen dazu beiträgt, den Vorrang der bischöflichen Macht im Auxerrois aufgrund der Darstellung in den *Gesta pontificum Autissiodorensium* überzubewerten und die sich schon seit den 980er Jahren abzeichnenden wesentlich komplexeren Machtverhältnisse in dieser Region erst verspätet ans Licht treten zu lassen. Am Beispiel des Begriffes *consuetudo*, seines konzertierten Auftauchens um die Jahrtausendwende in königlichen Urkunden, Verlautbarungen der Mönche und Urkunden der dem Königtum nahestehenden Fürsten und Grafen, kann Sassier deutlich machen, wie die älteren Abteien, wie z. B. Saint-Ger-

main d'Auxerre, nach ihrer Hinwendung zur Klosterreform die gewohnheitsrechtlichen Ansprüche der Mächtigen auf den Klosterbesitz bekämpfen, während das neu gegründete Cluny in seiner Anfangsphase bis zum Beginn des 11. Jhs. dazu gar keine Veranlassung hatte. Das schon zur Zeit Hugo Capets sehr klar zum Ausdruck gebrachte Bestreben des Königtums, sich gegen die »mauvaises coutumes« zu wenden, führt er auf den politischen Willen der neuen Dynastie zurück, die alte karolingische Immunität in Anpassung an die neue Zeit des Pluralismus und der neuen Forderungen des Mönchtums wiederzubeleben. Claire LAMY (»Un aspect de la seigneurie châtelaine: Le droit de *vicaria* de la seigneurie de Rochecorbon en Touraine au XI^e siècle«, S. 193–214) erläutert anhand eines Urkundendossiers aus der Zeit von 1015/23 bis 1123/24 die Organisation der mit der Burgherrschaft Rochecorbon verbundenen Gerichtsbarkeit, die in der Touraine als *vicaria* bezeichnet wird und im 11. und 12. Jh. von einem vom Burgherrn (»châtelain«) beauftragten *vicarius* (frz. »viguier«) zusammen mit seinen ihm unterstellten *vicarii participes* (die Bezeichnung *subvicarii* taucht in den Quellen nicht auf) ausgeübt wird. Gegenüber der *familia* der nahegelegenen Abtei Marmoutier stellt sich diese als eine eingeschränkte Gerichtsgewalt dar (eine »justice retenue« im Sinne von A. C. F. Koch, in: Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis 21 [1953], S. 420–458), das heißt – wie in einer Abmachung von 1015/23 festgelegt wird – die laikalen Herren gewähren den Mönchen eine Teilimmunität, indem sie sich nur einen Teil der Gerichtsfälle vorbehalten und es den Mönchen überlassen, die anderen selbst zu regeln. Konflikte entstehen vor allem daraus, daß die Abtei diese Immunität auszudehnen sucht und die »viguier« ihrerseits ihre Prärogativen gegenüber der Abtei. Nach 1124 brechen die Nachrichten über den »viguier« in den Quellen zu Rochecorbon ab, Lamy zweifelt jedoch an der Vermutung von Louis Halphen, daß er durch den »prévôt« ersetzt worden sei, der gegen Ende des 11. Jhs. für die »seigneurie« Rochecorbon belegt ist. Bruno LEMESLE (»Practiciens de la justice et juridictions [Haut-Maine, fin du XI^e siècle]«, S. 215–232) überprüft die ältere These vom Zurückgehen des juristischen Wissens im 11. Jh., das mit dem Verschwinden entsprechender Spezialisten in Zusammenhang stehe, und knüpft daran die auf die Praxis der Gerichtsbarkeit abzielende Frage, in welchem Zusammenhang das Bemühen des Grafen um eine politische Kontrolle im Maine mit der Regelung von Konflikten durch den Grafen stehe. Mit einer Reihe von Beispielen kann er seine Schlußfolgerung belegen, daß die Ausübung der Gerichtsbarkeit zwar unverzichtbarer Bestandteil der gräflichen Macht ist, aber nicht in erster Linie die Funktion hat, die gräfliche Gewalt zu legitimieren. Zudem kann er zeigen, daß die Richter nicht automatisch auch Untergebene des Gerichtsherrn waren. Der Austausch solcher Richter – von denen er auch einige näher identifizieren kann – zwischen den verschiedenen Gerichtshöfen deutet zudem darauf hin, daß es sich bei diesen um Leute handelt, die diese Position aufgrund ihres praktischen Wissens und ihrer Erfahrung einnahmen und damit auch für eine gewisse Einheitlichkeit des allein auf gewohnheitsrechtlichen und nicht schriftlich festgelegten Regeln beruhenden Verfahrens im Nebeneinander von gräflicher, bischöflicher und burgherrlicher Gerichtsbarkeit sorgten.

Abschließend erklärt Dominique BARTHÉLEMY (»Deux mutations du »féodalisme« [Point de vue]«, S. 233–248) in einer sehr engagierten und thesenfreudigen Stellungnahme, in der er die einzelnen Beiträge noch einmal Revue passieren läßt und sie auf die ihnen zugrundeliegenden Hauptthesen der großen Monographien zum Thema (Déléage, Duby, Fossier) bezieht, daß es zwei »mutations féodales« gegeben habe – die erste mit dem Aufkommen der Burgherrschaften um das Jahr 900 und die zweite im Zusammenhang mit dem Prozeß des »encellulement«, einer Bildung von Siedlungsschwerpunkten v. a. im Rahmen von Pfarreien, die sich über drei Jahrhunderte hinzieht und um das Jahr 1100 deutlich erkennbar wird, wobei er jedoch betont, daß der Begriff des »encellulement« zu theoretisch sei, und eine Reihe von Differenzierungen und Ergänzungen auch im Hinblick auf ein »nouvel encellulement« im 12. Jh. vorschlägt, das im Sinne eines »féodalisme central« mehr von den

übergeordneten kirchlichen, fürstlichen und königlichen Instanzen als von den lokalen Gewalten bestimmt werde. Über den Ertrag der einzelnen, in bester französischer Tradition stehenden lokalhistorischen Studien hinaus, besteht der Gewinn dieses Sammelbandes auch darin, daß die auf unmittelbarer Quellenarbeit gestützten Untersuchungen eine kritische Überprüfung und Weiterentwicklung bereits eingeführter Thesen erlauben.

Lotte KÉRY, Bonn

Richard E. BARTON, *Lordship in the County of Maine. c. 890–1160*, Woodbridge (Boydell Press) 2004, XVIII–255 S., ISBN 1-84383-086-8, GBP 45,00.

Etabliert von zwei großen französischen Historikern, Georges Duby und Jean-François Lemarignier, dominierte die Auffassung eines grundlegenden Wandels der adligen Gesellschaft in Frankreich um das Jahr 1000 die Lehrmeinung bis in das letzte Jahrzehnt des 20. Jhs. Stark simplifiziert wiedergegeben beschreibt das Modell eine um das Jahr 1000 stattfindende Usurpation königlicher, »öffentlicher« Autorität durch zunächst Grafen und schließlich einfache Burgherren. Im Gegensatz zur älteren, karolingischen Herrschaft waren diese neuen Herrschaften von »privater« und damit illegitimer Natur, zu deren Charakteristika die Ausübung exzessiver Gewalt zählte. In den letzten knapp 15 Jahren jedoch regte sich Kritik an diesem Modell; vor allem die Arbeiten Dominique Barthélemys stellten die Radikalität des Wandels um 1000 in Frage und provozierten eine Forschungsdebatte, deren Ende noch nicht abzusehen ist¹. Das hier vorl. Buch ist ein Beitrag zu dieser Debatte. In acht Kapiteln untersucht R. Barton »the components and [...] affective experiences of power and lordship« (S. 7) in Maine zwischen etwa 890 und 1160. Nach den Arbeiten von Daniel Pichot (1995) und Bruno Lemesle (1999) ist somit zum dritten Mal innerhalb eines Jahrzehnts eine Monographie den Strukturen der hochmittelalterlichen Gesellschaft in dieser westfranzösischen Grafschaft gewidmet². Inhaltliche Überschneidungen, vor allem mit der fast zeitgleich entstandenen Arbeit Lemesles³, sind erkennbar, gereichen Barton aber keinesfalls zum Nachteil; in souveräner Manier gelingt es ihm, Lemesles Ergebnisse in seine Argumentation mit einfließen zu lassen. Grundsätzlich besticht das Buch durch seine explizite, direkte Art der Argumentation. Barton verortet seine Ergebnisse deutlich in der Forschungslandschaft, ohne dabei polemisch zu werden. Ob es allerdings nötig ist, die Resultate gleich dreimal – in der Einleitung, in den einzelnen Kapiteln und schließlich in der Zusammenfassung – ausführlich darzulegen, mag dahingestellt bleiben.

In den ersten vier Kapiteln widmet sich Barton der Etablierung Maines als unabhängige Grafschaft sowie der Stellung des Grafen. Verwandtschaftliche Beziehungen der Grafen zu den Karolingern, die traditionell unabhängige Position des Herzogtums bzw. der Grafschaft Maine sowie die politischen Wirren der Jahre 880 bis 960 waren, so Barton, die entscheidenden Faktoren in der Loslösung Maines zunächst von karolingischer, dann robertinischer Herrschaft. Die Grafschaft selbst war im 10. Jh. vor allem durch den Konflikt zwischen den Grafen und den Bischöfen von Le Mans geprägt; eine Kontinuität karolingischer Ordnung ist in dieser Zeit nicht erkennbar. In der Analyse dieses Konflikts zeigt Barton nicht nur die große materielle, sondern auch symbolische, weil herrschaftslegitimierende Bedeutung der Kontrolle von Le Mans und seiner Münze, der Schirmherrschaft über einige

1 D. BARTHÉLEMY, *La société dans le comté de Vendôme de l'an mil au XIV^e siècle*, Paris 1993; DERS., *La mutation de l'an mil a-t-elle eu lieu? Servage et chevalerie dans la France des X^e et XI^e siècles*, Paris 1997; siehe auch die Debatte in: *Past and Present* 142 (1994), 152 (1996) und 155 (1997).

2 D. PICHOT, *Le Bas-Maine du X^e au XIII^e siècle: étude d'une société*, Laval 1996; B. LEMESLE, *La société aristocratique dans le Haut-Maine (XI^e–XII^e siècles)*, Rennes 1999.

3 Bartons Dissertation, Grundlage für das hier besprochene Buch, wurde 1997 abgeschlossen.

wichtige Abteien sowie des Besitzes traditionell gräflichen Landes. Ein weiterer Pfeiler der Herrschaft waren vertikale wie horizontale personelle Bindungen des Grafen. In Abgrenzung zur bisherigen Forschungsmeinung, die relativ klare, stabile Loyalitätsverhältnisse in Maine zu identifizieren glaubte, betont Barton die Fluidität und Flexibilität der Loyalitäten. Dieser Interpretation kann man durchaus folgen, doch wird man wohl akzeptieren müssen, daß die wenigen Quellenzugnisse aus dieser Zeit keine sicheren Aussagen in die eine oder andere Richtung zulassen.

Im zweiten Teil seiner Arbeit untersucht Barton die Herrschaft der Burgherren. Er kommt zu dem Ergebnis, daß die gängige Chronologie der dreiphasigen Umverteilung von Herrschaft auf Maine zutrifft und Burgherren sich im Laufe des 10. Jhs. zur dominierenden Kraft entwickelten. Barton unterstreicht aber, daß entgegen des klassischen Modells damit kein Wandel der Herrschaftspraxis einherging. Die Burgherren nahmen die gleichen Rechte wahr, die vorher von den Grafen und davor von den karolingischen Funktionsträgern ausgeübt worden waren. Auch war Maine um und nach 1000 weder von größerer Gewalt und politischer Unruhe geprägt als zuvor, noch fehlte es an Mechanismen, Disputen zu begegnen: personelle Beziehungen sowie die Flexibilität rechtlicher wie sozialer Normen ermöglichen vielfach die Bewältigung von Konflikten. Abschließend wendet sich Barton den Lehnverhältnissen in Maine im 11. und 12. Jh. zu und stellt fest, daß die Bezeichnung Lehen (*feodum*) zwar durchaus auf ein auf der Grundlage von Besitz und wohldefinierten Leistungen basierendes Verhältnis zwischen Lehnsträger und Lehnsherrn verweisen konnte, in häufigerem Maße jedoch eine symbolische Repräsentation von Machtverhältnissen darstellte. Selbst wenn das Land als Eigen betrachtet und mit vollen Rechten gehalten wurde, so konnte es als *feodum* eines Dritten, in der Regel des mächtigsten regionalen Herrn, bezeichnet werden und brachte dadurch personelle Abhängigkeitsverhältnisse, zumindest aber das lokale Ranggefüge zum Ausdruck.

Bartons Ergebnisse liefern somit zum einen Argumente für die These, daß die *mutation de l'an mil* keine abrupten gesellschaftlichen Verwerfungen mit sich brachte, und unterstreichen zum anderen die fundamentale Bedeutung von Status, Ehre und Prestige als Ordnungsfaktoren der mittelalterlichen Adelsgesellschaft. Barton wie Lemesle stehen mit ihren Ansätzen und Ergebnissen für die jüngere mediävistische Forschung. Stellt man ihre Arbeiten neben das große Werk von Robert Latouche, der zu Beginn des 20. Jhs. die Institutionen des hochmittelalterlichen Maine untersuchte und mit seinen Ergebnissen einen wichtigen Baustein zur These des Verfalls »öffentlicher« Autorität im 10. und 11. Jh. lieferte⁴, darf man gespannt sein, welches Bild der Gesellschaft der Grafschaft Maine zukünftige Forschergenerationen aus den Quellen gewinnen werden. Für den Augenblick jedoch setzen Barton und Lemesle die Maßstäbe, die es zu beachten gilt.

Jörg PELTZER, Heidelberg

Pierre BAUDUIN, *La première Normandie (X^e–XI^e siècles). Sur les frontières de la haute Normandie: identité et construction d'une principauté*. Préface de Régine LE JAN, Caen (Presses Universitaires de Caen) 2004, 469 p., ISBN 2-84-133-145-8, EUR 30,00.

The origins of the duchy of Normandy have long attracted international attention. The Dane Johannes Steenstrup (1876 and especially 1925), the American Charles Homer Haskins (1918), the German Karl Ferdinand Werner (1976), and the British David Bates (1982) have each offered substantial contributions, but the essential spadework continues to be done by French scholars. The indefatigable Léopold Delisle collected documents; Henri

4 R. LATOUCHE, *Histoire du comté du Maine pendant le X^e et le XI^e siècle*, Paris 1910.

Prentout subjected Dudon de Saint-Quentin to close scrutiny; and Lucien Musset explored the subject in an astounding number of penetrating studies, although he produced no general work of synthesis. Pierre Bauduin from the team of medievalists at Caen now presents a new synthesis of the development of the duchy during its first two centuries, a task that had been formerly renounced by Haskins because of the penury of sources.

As would be expected, the historiographic models available for such a study are the polar opposites of discontinuity (or in recent terms, exceptionalism) and continuity. The former represented by Haskins and supported by Michel de Boüard emphasized the duchy's unique situation and its rapid development, while the latter, proposed by Musset and Bates, stressed continuity with Frankish antecedents. Pierre Bauduin steers a middle course that is more nuanced and complex. Although receiving an initial impetus from the Northmen that was unique, the duchy germinated in intimate contact with its Frankish neighbors, but its development was certainly not rapid. Bauduin's particular contribution is to focus on the duchy's frontiers not merely in their spatial dimensions but, more important, on the power exercised by the men and their families who inhabited these perimeters. The emphasis on family bonds adds an anthropological dimension to his work. In this beautifully produced volume the author introduces maps and genealogies at the appropriate places requisite for understanding his argument.

After treating the historiographic stakes in an introductory chapter to Part One, he turns to the geographic setting. As is well known, geology and forests do little to explain the unity of Normandy. More important, the Romans made Rouen the capital of the Second Lyonnaise with seven subordinate *cités* that later became the dioceses of the ecclesiastical province. A third chapter interprets the celebrated contemporary narrative of Dudon de Saint-Quentin (c. 1000) as an ideological expression of the early dukes' courts. This Vermandois cleric was the first to coin the term *Northmannia* and the first to identify the Epte as a distinct frontier between the duchy and *Francia*. (This latter observation was not recognized in charters until 1067.) Dudon's version of the duchy's origins was determinative in fashioning the views of succeeding Norman chroniclers.

Part Two investigates the implantation of the Normans under Rollon and his immediate successors in the tenth century. The traditional scheme initiated by Dudon that saw the Frankish king Charles the Simple ceding territory to Rollon in the treaty of Saint-Clair-sur-Epte in 911, to be complemented by other concessions in 924 and 933 until the full contours of the ecclesiastical province of Rouen were occupied is, of course, overly simplified. The Normans were, to be sure, newcomers in 911, but their subsequent occupation of the territory was a complex interplay with the original Frankish residents. This process is illustrated by the discovery that the Frankish princess Gisla whom Charles gave to Rollon in marriage according to the treaty of 911 was, in fact, not his first wife, but she was preceded by a certain Popa from the Hunrochides or the Widonides of the region from whom the succeeding dukes were descended. Rollon was not, therefore, a new man in 911, but already integrated into Frankish society. Settled around Rouen, the Normans established no fixed or recognized frontiers, but their directions of expansion were already apparent: towards Picardy against the Flemish and in the Evrecin against the house of Blois.

The main thrust of Norman occupation took place in the eleventh century. In Part Three Pierre Bauduin constructs the duchy's frontiers by focussing on three areas: the Evrecin, Vexin and Picardy. Although the particulars are different, there were common factors in the process. Control over castles was urgent, and was obtained through knitting ties with local families, while counts were established along the borders. The last institution became possible when Hugh Capet was chosen king in 987 thus allowing Richard II to style himself as duke. He designated members of his family as counts and confided them territories in the border regions. Although the office was theoretically revocable, the counts sought to make their positions hereditary. In the Evrecin the dukes attended to the southern margins, par-

ticularly the »triangle of l'Avre«, against the house of Chartres-Blois with whom they initiated marriage alliances. The first Norman county was created in 1011 for Raoul, a bastard brother of Richard I, at the castle of Ivry; later another county was erected at the city of Évreux and given to Robert, archbishop of Rouen, another ducal bastard. Mastery over the Evrecin borders was reinforced by creating aristocratic honors at Tosny, Beaumont-le-Roger and Breteuil, and frontier castellanies were situated at Vernon and Tillières. The Vexin, however, had been divided into two sections, Norman and French, separated by the Epte, and constituted an exception to the other two frontier regions. No counts were established there, and it was a further anomaly because the French Vexin, like the Norman, belonged to the ecclesiastical province of Rouen. The Capetians were the chief adversaries in the region who were supported to the north by the fragile house of Amiens-Valois. Guillaume the Bastard vigorously campaigned against Mantes, and the archbishop of Rouen cited his ecclesiastical jurisdiction to lay hands on the important castles of Bouffles, Andelys, Gisors and Neaufles. The fortifications at Neaufles and Neuf-Marché were reinforced. The most complex of the frontiers was the Picard border where the Normans faced the counts of Beauvais, supported by the Capetians. The dukes were particularly attracted to the »maritime façade« of the ports of Saint-Valéry, Montreuil and Boulogne that stirred up opposition from the Flemish and Capetians. Characteristically the Normans met the challenge by erecting castles at Arque and Aumale and establishing a county at Eu and perhaps at Aumale as well.

The principal strength of this study on border formation lies in the complexity and the richness of detail that Pierre Bauduin uncovers with a sure hand and to which this rapid sketch cannot do justice. The only actors missing from the analysis are the intruding Scandinavians whose initial characteristics appear to have been effaced as they interacted with the Franks. (It is a pity that after the French translation [1880] of Johannes Steenstrup's first study of the Normans [1876], his additional volume of 1925, »Normandiets Historie under de syv første Hertuger 911–1066« has not been translated and has had little influence.) Pierre Bauduin's account is not one of triumphal progress, but he demonstrates that the duke's borders were sufficiently secure to enable Guillaume the Bastard to weather the anarchy of his minority, to improve his government and to make possible the conquest of the Anglo-Saxon kingdom. Since the reign of this duke is not faced directly, the climax to the development is muted. Nonetheless, international collaboration carries on. Benefiting from much richer sources, the British historian Daniel Power has published »The Norman Frontier in the Twelfth and Thirteenth Centuries« (Cambridge University Press) in the same year as the present study.

John W. BALDWIN, Baltimore/Paris

Patrick DEMOUY, *Genèse d'une cathédrale. Les archevêques de Reims et leur Église aux XI^e et XII^e siècles*, Langres (Éditions Dominique Guéniot) 2005, 814 S., ISBN 2-87825-313-2, EUR 65,00.

P. Demouy legt mit diesem Werk seine *thèse d'État* vor. Die Nachricht vom feierlichen Einzug des Erzbischofs Alberich in die Metropole am Sonntag, dem 1. Juli 1207, und seine vorausgegangene Übernachtung in Saint-Remi bilden den Auftakt, um der Bedeutung dieser entrée nachzugehen, die sich dem Herkommen nach von der Vorstadt Saint-Remi aus bis zur Kathedrale bewegte. Das bietet Gelegenheit, auf die wichtigsten spätantiken Kirchen dieser südöstlich vor Reims gelegenen Vorstadt einzugehen: Saint-Sixte, Saint-Timothee, Saint-Agricole (später Saint-Nicaise), und Saint-Christophe (später Saint-Remi), in denen mehrere der frühen bischöflichen Vorgänger bestattet lagen. Indem er die archäologische Überlieferung zu Rate zieht und die ikonographischen Zeugnisse auswertet, hebt der

Autor die gewachsenen Beziehungen zu diesen Kirchen und ihre Rolle im Gedächtnis und in der Tradition des erzbischöflichen Sitzes hervor (»Mémoire et tradition«, S. 11–57). Das zweite Kapitel ist dem Metropolitankapitel vorbehalten (»Le chapitre cathédrale«, S. 59–176), mit dessen im 11. Jh. redigiertem Gewohnheitsrecht die Darlegung eröffnet wird. Demouy erwähnt die Dignitäre (Propst, Dekan, Kantor, die beiden Archidiakone, Thesaurar, später Vidame und Scholaster), die Amtsträger, aber auch die Dienstleute, unter denen die *francs sergents*, die domstiftischen Ministerialen, mit bevorzugtem Rechtsstatus in der Metropole herausragen. Die Anfänge eines eigenen Kapitalsvermögens werden in das 8. und 9. Jh. verlegt¹. Trotz Initiativen einzelner Erzbischöfe, Dignitäre und Kanoniker und trotz mehrerer Reformversuche in der zweiten Hälfte des 12. Jhs. führten die Wohlhabenheit der Mitglieder und die zunehmende, von Provisionen und Expektanzen begleitete Vergabe von Kanonikaten an auswärtige Kleriker zum Verfall der *Vita communis*. Demouy nimmt an, damals habe man, unter Beibehaltung eines Teils der Mensa für gemeinsame Ausgaben, die Einkünfte zu gleichen Teilen aufgeteilt und Gütereinheiten unter der Leitung von Präpsten gebildet, aus denen mehrere Kanoniker die Einkünfte ihrer Präbende bezogen, wie diese für das Domkapitel in Laon bekannt sind².

Das Kapitel als Korporation suchte sich in zweifacher Hinsicht von der hoheitlichen Gewalt des Erzbischofs zu emanzipieren: in weltlicher Hinsicht durch seine Immunität, deren Wirkung sich nicht nur auf die Gebäude seines *claustrum* und auf einzelne Häuser des Kapitels, sondern auch auf die Korporation, auf ihre einzelnen Mitglieder und deren Häuser in der Stadt, ja sogar auf seine *franchi servientes* erstreckte; in geistlicher Hinsicht durch eine größtmögliche Unabhängigkeit, die ihm gestattete, Schädiger seiner Güter zu exkommunizieren, dazu deren Ländereien mit dem Interdikt zu belegen und als Druckmittel über die Metropole eine *cessatio a divinis* zu verhängen. Zu einer wirklichen »jurisdiction de chrétienté autonome«, wie sie gelegentlich Stiftskirchen oder Mönchsabteien erlangten, kam es aber nicht. Auf der Grundlage zuverlässiger älterer Stadtansichten, vor allem des plan Colin (1665), untersucht Demouy Lage, Ausdehnung und Bestimmung einzelner Gebäude des *claustrum*, erörtert aber auch die Vorgängerbauten, die der Kathedrale bis zum Brand von 1210 vorausgingen. Wichtigste Funktion der Kathedrale war es, den liturgischen Anforderungen des Kapitels an allen Tagen des Kirchenjahres zu genügen. Daneben zog man zu Stationsgottesdiensten gemeinsam mit den Kapiteln von Saint-Symphorien und La Trinité in die jeweilige Stationskirche. Der Fürsorge für die Armen diente das Hôtel-Dieu auf der Nordwestseite der Kathedrale; zur Unterweisung und Ausbildung der Kanoniker einerseits, aber auch zur Unterrichtung von Klerikern, die vom Lande kamen andererseits, unterhielt das Kapitel je eine Schule. Die erstere zählte zwar renommierte Männer zu ihren Lehrern, vermochte aber der Schule von Paris nicht den Rang streitig zu machen.

1 Die »Wiederherstellung« der *canonica religio* wird von Flodoard, *Historia Remensis ecclesiae* II, 11, ed. Martina STRATMANN, MGH, SS 36, S. 156–157, zusammen mit der Zuwendung von Sondervermögen im Anschluß an die *Vita Rigoberti* dem Erzbischof Rigobert (vor 743/744) zugeschrieben. Nach Charles DEREINE, *Chanoines*, in: *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* 12, Paris 1953, Sp. 353–405, *ibid.* 361, ist diese Zuschreibung sowohl für die Einführung von Kanonikern als auch für die Schaffung eines Sondervermögens für die Kanoniker nicht eindeutig gesichert, da man beides in die Zeit Ebbos verlegen möchte; vgl. Émile LESNE, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*, Bd. 1: *Époques romaine et mérovingienne*, Lille, Paris 1910, S. 347, Anm. 4; DERS., *L'origine des menses dans le temporel des églises et monastères de France au IX^e siècle*, Lille, Paris 1910, S. 57, Anm. 4. Indes erwähnt Flodoard die damit verbundene Anniversarstiftung und die Schenkungen noch mit dem Bemerkten: *ut variis cartarum docemur instrumentis*. Dazu zuletzt: Die Urkunden der Arnulfinger, hg. von Ingrid HEIDRICH, *Münstereifel* 2001, S. 148–149, Nr. 39.

2 Vgl. Hélène MILLET, *Les chanoines du chapitre cathédral de Laon 1272–1412*, Rom 1982, S. 207–209 und z. B. S. 322–323 für die prévôté Tavaux(-et-Pontséricourt, c. Marle, arr. Laon, Aisne).

Breiter Raum ist der Diözese vorbehalten (»L'Église diocésaine«: S. 177–355). Die geographischen Besonderheiten und klimatischen Unterschiede zwischen dem Nordosten und dem Südwesten und die Verschiedenheiten bei den Mentalitäten der Landbevölkerung in den Ardennen und den Wein- und Ackerbauern sowie Schäfern in der Champagne waren beträchtlich. Die Grenzen der Diözese sind diejenigen der römischen *civitas* geblieben, nach der Abtrennung des Teiles, den Remigius für die neue Diözese Laon ausgliederte – der Plan des Erzbischofs Wilhelm, Mouzon zum Bischofssitz zu erheben, wurde trotz der Zustimmung Celestins III. und Innocenz' III. nie realisiert. Umgeben war die Diözese von den Diözesen Tongeren/Lüttich im Norden, Trier und Verdun im Osten, Châlons-en-Champagne im Süden sowie Soissons und Laon im Westen. Bis zur karolingischen Zeit dürften *pagi* die Grundeinheiten gewesen sein, denen unter veränderten Bedingungen später Dekanate folgten. Die Anzahl der beiden Archidiakonate blieb seit Hincmar konstant. Da der älteste erhaltene Pouillé vor 1312, also erst nach den Rodungen, aufgezeichnet wurde³, ist die genaue Anzahl der älteren Dekanate mit ihren Hauptorten unsicher. Zu Beginn des 14. Jhs. gab es 465 Pfarreien, davon 30 »en terre d'Empire« im Osten der Diözese, dazu ca. 300 Sukkursalen. Demouy befaßt sich auch mit kleinen Heiligtümern, die im Zuge der Glaubensverbreitung gegründet wurden, die an den exemplarischen Lebenswandel eines Laien erinnerten oder dank der Initiative eines Reimser Bischofs in den Wäldern der Ardennen oder der Argonnen oder im Rémois entstanden. Nur da, wo man Wunderheilungen durch Reliquien aufzeichnete, kann man die Bedeutung solcher Vorgänge für die Zeitgenossen erahnen. Auf der Grundlage des erwähnten Pouillé hat Demouy ein Verzeichnis aller Pfarreien erstellt. Auf 22 Karten werden deren Kollatoren erfaßt. Drei weitere Karten zeigen u. a. den Anteil an, den die Erzbischöfe von Arnulf bis Wilhelm von Champagne an der Vergabe von *altaria* hatten. Der Kontrolle der diensttuenden Priester dienten die monatlichen Kalanden, die Verabreichung der am Gründonnerstag geweihten hl. Öle durch die Landekane und die um den 18. Oktober abzuhaltende Diözesansynode. Eine Aufteilung der Metropole, wo die Kathedrale die Mutterkirche war, in Pfarrbezirke ist vor dem 11. Jh. nicht zu erkennen. Demouy erfaßt die wichtigsten Patrozinien für Kirchen und Kapellen und befaßt sich mit den noch erhaltenen Kirchenbauten des 11. und 12. Jhs.

Ein Überblick über die Stiftskirchen und die Niederlassungen des älteren Mönchtums folgt, und es ist hervorzuheben, daß jeder von ihnen ein eigener Abschnitt vorbehalten ist. In der Metropole gehörte zu den Stiftskirchen Saint-Symphorien, die erste Kathedrale. In der südöstlichen Vorstadt lag die vom Domkapitel abhängige Stiftskirche Sainte-Balsamie (Sainte-Nourrice) mit 12 Präbenden. Von Saint-Remi hingen die Kirchen Saint(s)-Thimothée(-et-Apollinaire) mit 12 Präbenden in der gleichen Vorstadt und das dicht bei der Abtei gelegene kleine Stift Saints-Cosme-et-Damien ab. Bei der Porte de Mars lag das nur vier Präbenden zählende, zum Domkapitel gehörende Stift La Trinité, das um 1170 den Templern übergeben wurde, die hier eine Kommende unterhielten. Drei Stiftskirchen befanden sich in östlicher Randlage der Diözese, zwei davon in Grenznähe: Saint-Germain in Montfaucon-en-Argonne (arr. Verdun, Meuse), nahe der Diözese Verdun, im frühen Mittelalter Mönchsniederlassung; sodann Saint-Pierre in Braux (c^{nc} Bogny-sur-Meuse, c. Monthermé, arr. Charleville-Mézières, Ardennes), nahe der Diözese Lüttich, vielleicht Gründung des Erzbischofs Ebbo. Saint-Pierre in (Charleville-)Mézières (Ardennes) wurde dagegen erst vom Grafen Witier von Rethel 1176 gegründet. Zu den Niederlassungen des älteren Mönchtums gehörten die beiden Frauenklöster Saint-Pierre-les-Dames in Reims und in Avenay (c. Ay, arr. Reims, Marne). Ihnen folgen an Mönchskonventen Saint-Pierre in Hautvillers (c. Ay, arr. Reims), Saint-Remi vor der Metropole, Saint-Thierry (c. Bourgogne, arr. Reims), Saint-Basle in Verzy (arr. Reims) und seit 971 Mouzon an der Maas (arr. Sedan, Ardennes). Zu den »neuen Benediktinern« zählten Saint-Nicaise in der Vorstadt unweit

3 Pouillés de la province de Reims, publ. par Auguste LONGNON, Bd. 1, Paris 1908, S. 7–50.

Saint-Remi, das Erzbischof Gervasius (1067) gründete, sodann Priorate solcher Abteien, die in ganz Frankreich expandierten, so Tours-sur-Marne (c. Ay, arr. Reims, Marne) (Cluniazenser), Saint-Maurice in Reims (Marmoutier), Saint-Gilles bei Acy (c. Braine, arr. Soissons, Aisne) und Dun-sur-Meuse (arr. Verdun, Meuse) (Saint-Gilles du Gard), Novy (c. et arr. Rethel, Ardennes) (La Sauve-Majeure), schließlich aber auch von Abteien in benachbarten Diözesen, so Saint-Sulpice in Prix (c. et arr. Charleville-Mézières, Ardennes) und Saint-Thibaud vor Château-Porcien (arr. Rethel, Ardennes) (Saint-Hubert-en-Ardenne), Donchery an der Maas (c. et arr. Sedan, *ibid.*) (Saint-Médard vor Soissons). Mehrere solcher Priorate sind aus gräflichen Stiftsgründungen entstanden, so Saint-Gobert in Omont (arr. Charleville-Mézières, *ibid.*) (Saint-Vincent vor Laon) und Sainte-Vaubourg (c. Attigny, arr. Vouziers, *ibid.*) (Molesme).

Bei den Regularkanonikern steht die Abtei Saint-Denis in Reims als Gründung des Erzbischofs Gervasius (1067) an erster Stelle. Saint-Martin in Épernay (Marne), Stift der Grafen der Champagne, wurde 1128 in eine Regularkanonikerabtei umgewandelt. Die Prämonstratenser treten seit 1128 mit Sainte-Marie-et-Saint-Remi in Laval-Dieu (c^{ne} Monthermé, arr. Charleville-Mézières, Ardennes) (Gründung von Saint-Martin in Laon) hervor. Es folgten Septfontaines (c^{ne} Fagnon, c. et arr. Charleville-Mézières, Ardennes) (Floreffe bei Namur), bald darauf Belval-en-Dieulet (c. Buzancy, arr. Vouziers, *ibid.*) (Saint-Pierremont), Lametz (c. Tourteron, arr. Vouziers, *ibid.*) (Clairefontaine-en-Thiérache) und Chaumont-Porcien (arr. Rethel, *ibid.*) (Prémontré). Hinzu kamen nach der Trennung der Geschlechter noch Niederlassungen für weibliche Ordensmitglieder. Von den weißen Mönchen sind bei den Zisterziensern vor allem Igny (c^{ne} Arcis-le-Ponsart, c. Fismes, arr. Reims, Marne) (Clairvaux) und Signy(-l'Abbaye, arr. Charleville-Mézières, Ardennes) (Igny), aber auch La Valroy (südl. Sévigny-Waleppe, c. Château-Porcien, arr. Rethel, *ibid.*) (Igny), Chéhéry (Châtel-Chéhéry, c. Grandpré, arr. Vouziers, *ibid.*) (La Chalade) und Élan (c. Flize, arr. Charleville-Mézières, *ibid.*) (Lorroi) zu nennen; ihre Insassen haben umfangreiche Gebiete gerodet. Obwohl Bruno, der Gründer der Kartause, Kanoniker an Notre-Dame in Reims gewesen war, kam es erst auf Betreiben des Abtes Odo von Saint-Remi um 1130 zur Gründung der Kartause Le Mont-Dieu (südwestl. Artaise-le-Vivier, c. Raucourt-et-Flaba, arr. Sedan, *ibid.*). Von den Ritterorden ließen sich die Templer vor 1170 in Reims, die Johanniter erst gegen Ende des 12. Jhs. in der Diözese nieder. Sowohl an den älteren Klöstern als auch an den Neugründungen hatten die Erzbischöfe mitgewirkt, ihnen teilweise entscheidende Impulse gegeben und so ihre Hoheit gewahrt. Sieht man von der Entwicklung im Zisterzienserorden und einzelnen Prioraten oder Propsteien auswärtiger Klöster ab, so gab es keine Exemten unter den Religiosen.

Der Rechtgläubigkeit und der Romverbundenheit der Erzbischöfe hat Demouy ein besonderes Kapitel gewidmet (»Une métropole au sein de l'Église«: S. 357–483). Das gefälschte Schreiben des Papstes Hormisdas an Remigius (JK † 866) und das großenteils interpolierte Schreiben Hadrians I. an Erzbischof Tilpin (JE † 2411) zeigen, daß selbst Hincmars selbstbewußte Vorstellungen von seiner Amtsgewalt in der Gewißheit gründeten, Rom sei der Fels des orthodoxen Glaubens. Die Krise nach der Absetzung des Erzbischofs Arnulf, die Auseinandersetzung zwischen Gregor VII. und Manasses I., und die Reise Rainalds I. zu Urban II. zum Empfang des Palliums (JL 5415) bestätigen diese Grundhaltung. Dazu werden die in Reims unter päpstlichem Vorsitz tagenden Konzilien Leos IX. (1049), Calixts II. (1119), Innocenz' II. (1131) sowie Eugens III. (1148) gewürdigt, zu denen auch ein Konzil Alexanders III. von 1164 zählt. Dazu kommen die von Legaten gehaltenen Synoden. Die Zeugnisse über die persönlichen Beziehungen der Erzbischöfe zu den Päpsten nehmen breiten Raum ein, vor allem, seitdem die Erzbischöfe Samson und Wilhelm Legaten des apostolischen Stuhles waren. Die Zerstrittenheit der Wähler führte indes 1204 dazu, daß Innocenz III. bei der Erhebung des Gui Paré von seinem Devolutionsrecht Gebrauch machte. Die Beziehungen der Erzbischöfe zu ihren Suffraganen waren

nicht frei von einzelnen Übergriffen in deren Jurisdiktion – wohl auch hier wirkte Hinmar nach. Die Praxis der Visitation von Suffraganbistümern und das Abhalten von Provinzialsynoden zeigt, daß diese zwar häufig stattfanden, aber für ihren Zeitpunkt keine feste Regel auszumachen ist. Gegenstand ihrer Beratungen konnten in frühen Zeiten simonistische Praktiken, auch Fragen der Disziplin, etwa die Einhaltung des Zölibats, seit dem 12. Jh. aber zunehmend Häresien sein, dazu auch die Ausbreitung des Gottesfriedens in der Kirchenprovinz und ihr Anteil an der Kreuzzugsbewegung. Eines der wichtigsten Kapitel gilt der weltlichen Rolle, die den Erzbischöfen zugefallen war («Un évêché dans le royaume»: S. 485–578). Als Grundherren schon früh für ihre Besitzungen mit Immunität und Zollbefreiungen ausgestattet, wurden im 8. Jh. ihr Kirchengut zu Leistungen für den König und die auf ihren Gütern sitzenden *milites* zum Militärdienst herangezogen. Ein wichtiger Schritt hin zu ihren weltlichen Funktionen war die Übernahme missatischer Gewalt in dem zur Champagne gehörenden Teil ihrer Kirchenprovinz unter Karl dem Großen und seinen Nachfolgern. Am Ende des 9. Jhs. führten die Erzbischöfe an der Spitze ihrer Vasallen das Aufgebot an, stellten die alte Stadtmauer der Metropole wieder her, sorgten für die Errichtung und Befestigung von Kastellen auf dem Lande und errichteten die Festung von Coucy(-le-Château, arr. Laon, Aisne), ohne daß man von der Zuständigkeit eines Grafen etwas erführe. Entscheidend sollte die Verleihung von Münze und Grafschaft 940 durch Ludwig IV. sein. Wenige Jahre später (947) tritt im Gefolge des Erzbischofs ein Graf Ragenolf auf, der, von ihm belehnt, in Roucy (c. Neufchâtel-sur-Aisne, arr. Laon, Aisne) an der Aisne seinen Sitz hatte. Erzbischof Ebalus, der dem Hause der Grafen von Roucy angehörte, kaufte 1023 dem Grafen Odo der Champagne die Grafschaft Reims ab, und als Erzbischof Gervasius bei der Gründung der Abtei Saint-Nicaise 1066 von dem Grafen Odo der Champagne auch noch dessen Niederlassung dort erwarb, gab der Graf seine letzte Stellung in Reims auf.

Demouy versucht, die Ausdehnung des dem Erzbischof gehörenden Hoheitsgebietes zu ermitteln. Er legt im einzelnen dar, welche Hoheitsrechte der Erzbischof über seine Rechte als Grundherr hinaus innehatte. Dazu zeigt er, warum es in Reims nicht zu einer *communia* kam und auch der Versuch scheiterte, hier eine der großen Messen zu etablieren. Besten Aufschluß über die der Kirchenprovinz zugehörenden elf Diözesen, über die dem Erzbischof kraft Patronatsrechts unterstehenden Kirchen in und außerhalb der Diözese Reims sowie über die von der Kirche in Reims herrührenden Lehengrafschaften und über die ihr gehörenden Chatellanien und Festungen bietet das feierliche Privileg, das Erzbischof Wilhelm sich am 13. April 1179 von der Kanzlei Alexanders III. ausfertigen ließ (JL 13382). Breiten Raum nimmt ein Abschnitt über die Ministerialität des Erzbischofs ein, bei der die höheren Ämter mit Rittern, nur im Falle des Chambriers auch mit Notablen der Bürgerschaft besetzt wurden. Bei den Vasallen sei hier allein an das damals schon seit langem spannungsreiche Verhältnis der Erzbischöfe zu den Grafen der Champagne erinnert, das zwar zur Zeit Erzbischof Wilhelms, des jüngeren Bruders des Grafen Heinrich, in ein wohl geordnetes Lehnssystem eingebettet zu sein schien, aber auch das Risiko einschloß, den Erzbischöfen zu großem Nachteil zu gereichen, wenn nicht nach dem Tode des Grafen 1181 der rasche Wechsel seiner Nachfolger zum Ende des Grafenhauses und zum Übergang der Grafschaft an die Krone geführt hätte. Als herausragendster Bischofssitz mit dem wichtigsten kirchlichen Vasallen des Königs unterlagen Metropole und Erzbischof der Kontrolle des Lehnsherrn. Er hatte, nachdem durch den Tod des Erzbischofs die Kirche von Reims »in seine Hände« gefallen war, die *licentia eligendi* zu erteilen und den geweihten Elekten oder den bereits mit dem Pallium versehenen Erzbischof nach Leistung des Treueides zu investieren. Die Erhebung eines neuen Erzbischofs wurde zunehmend zum Politikum, auf das die Wähler, der König, aber auch der Papst Einfluß zu nehmen suchten. Die vasallitischen Pflichten eines Erzbischofs reichten von seiner Beteiligung als *archicancellarius* an königlichen Beurkundungen vom 10. bis in das frühe 12. Jh., von der Teilnahme an

Hoftagen (*curia coronata*), der gelegentlichen Mitbeteiligung an der Regentschaft Sugers durch Erzbischof Samson bis zur faktischen Regentschaft Erzbischof Wilhelms für seinen Neffen Philipp II. bei dessen Kreuzzug. Kein Wunder, daß Alexander III. von Erzbischof Heinrich von Frankreich verlangte, seinen ganzen Einfluß auf seinen Bruder Ludwig VII. während des Schismas aufzubieten. Dem Aufgebot der Kirche von Reims zur königlichen Heerfahrt entsprach der Schutz, den der König der Kirche von Reims gewährte. Wie leicht jedoch die Loyalität gegen den König mit den Amtspflichten eines Erzbischofs in Konflikt geraten konnte, zeigt der Abschnitt über die Könige, die eine Trennung oder gar Scheidung von ihrer Ehefrau begehren.

Was das Krönungsrecht der Erzbischöfe und die Kathedrale in Reims als Krönungskirche angeht, so hebt Demouy hervor, daß, ungeachtet des Privilegs Silvesters II. (JL 3908), erst seit dem 11. Jh. von einer Tradition für beide gesprochen werden könne, seitdem nach dem Erwerb des *comitatus* (1023) erstmals Heinrich I. 1027 »bei seinem Vasallen« zur Krönung erschien und zuvor die Krönungen aus Saint-Remi in die Kathedrale verlegt worden waren⁴. Der Anspruch, auch die Königin zu salben und zu krönen, war allein schon deshalb nicht zu halten, weil dieser Akt meistens nicht gleichzeitig zur Erstkrönung des Königs stattfand. Breite Beachtung schenkt Demouy der Frage, wie der Ritus der Krönung sich abgespielt haben könnte. In einem Epilog überschreitet Demouy das anfangs gestellte Zeitlimit, wenn er das reiche ikonographische Programm des Skulpturenschmucks außen und im Innern sowie der Glasfenster im Obergaden des Chores der Kathedrale würdigt, mit dem man nach dem Brand vom 6. Mai 1210 den gotischen Neubau ausstattete (S. 579–599). Es folgen zehn Annexe, die den darstellenden Teil entlasten sollen, aber teilweise entscheidende Informationen enthalten und für die Bewertung des zuvor Erörterten unabdingbar sind, darunter vor allem »Les archevêques de Reims et les conciles aux XI^e et XII^e siècles« sowie die »Notices paroissiales« (S. 603–734). Eine Liste der handschriftlichen und der gedruckten Quellen sowie ein Verzeichnis der benutzten Literatur und ein Abkürzungsverzeichnis schließen an (S. 735–776). Indizes der Personen- und Ortsnamen sowie der Sachbegriffe erschließen den Inhalt (S. 777–806), ein Verzeichnis führt die zahlreichen Illustrationen (S. 807–808), ein anderes Tafeln und Karten auf (S. 809–810).

Es war nicht einfach, den Inhalt der hier in ungewöhnlicher Dichte vorgelegten Ergebnisse annähernd gleichbleibend und angemessen zu Wort kommen zu lassen; um wieviel schwerer dürfte es sein, sie gerecht und angemessen zu beurteilen! Zuerst seien Eigenschaften angemerkt, die subjektiverweise auf lebhaftere Zustimmung stoßen, zumal da, wo sie dem Leser über die Erörterung der Ereignisse hinaus Einsichten gewähren, die mentalitätsgeschichtlich von Bedeutung sind, ja, zuweilen sogar etwas von dem Kolorit dieser längst vergangenen Epoche vermitteln. So darf man es zu den Vorzügen rechnen, daß der Autor besonders charakteristische Texte, die seiner Darstellung zugrunde liegen, in teilweise wörtlicher Übersetzung oder auch in Paraphrase bietet; so etwa, wenn er, um die besondere Rolle des ersten feierlichen Einzugs eines Erzbischofs in seine Metropole hervorzuheben,

4 Die während der Vakanz des erzbischöflichen Stuhls in Reims in Eile vollzogene Krönung Ludwigs VI. in Orléans am Montag, dem 3. August 1108, wurde zwar von Ivo von Chartres in einem umfangreichen Rundschreiben verteidigt, in dem er gegen das Privileg Urbans II. dessen fehlende Qualität als *lex* bemängelte (*quia nec in generalibus conciliis, nobis audientibus sunt recitata, nec ad ecclesias nostras epistolari maturitate directa*) und dessen Geltung außerhalb der Kirchenprovinz Reims bestritt; MIGNE, PL Bd. CLXII, Sp. 193B–196B, Nr. CLXXXIX; vgl. jetzt auch die Edition von Ch. ROLKER in diesem Band, oben S. 155, Zeile 73–75. Dies jedoch, wie Demouy zeigt, obwohl Ivo wohl 1092 noch dem Erzbischof Rainald I. geschrieben hatte, er wolle nur dann an der Feier anlässlich der Einsegnung einer Ehe Philipps I. mit Bertrada teilnehmen, wenn Rainald *consecrator et auctor* sei: *quoniam id competit juri ecclesiae vestrae ex apostolica auctoritate et antiqua consuetudine!* Yves de Chartres, *Correspondance*, éd. Jean LECLERCQ, Paris 1949, S. 58–59, Nr. 13; MIGNE, PL 162, Sp. 26BD, Nr. 13.

diesen mit Texten untermalt, wie sie der älteste erhaltene *Liber ordinarius* und das um 1400 nach älteren Vorlagen redigierte *Caeremoniale* des Guillaume Fillastre vorsahen⁵. So auch, wenn er die älteste Aufzeichnung des domstiftischen Gewohnheitsrechts, so wie man es jedem Erzbischof bei seinem erstem Einzug zur eidlichen Bekräftigung vorlegte⁶, an den Anfang seines Kapitels über das Metropolitankapitel stellt. Oder wenn er die Statuten, die Ende des 12. Jhs. oder zu Beginn des 13. Jhs. redigiert wurden⁷, und diejenigen, die 1282 in neue Statuten aufgenommen wurden⁸, ergänzt um die paraphrasierte *Forma et ordo receptionis canonicorum* aus einer größeren Aufzeichnung des Guillaume Fillastre um 1400 zu Wort kommen läßt⁹, – sie alle gewähren, da sie ältere Gepflogenheiten bewahren, einen guten Einblick in die Organisation dieser Korporation, die neben den erwähnten acht Dignitären und den Amtsträgern 64 Kanoniker zählte, damit an die Gesamtzahl von 72 reichte (vgl. Lc 10.1), die später geringfügig erweitert wurde. Und da eine Kathedrale zuallererst der täglichen Liturgie ihres Klerus diene, ist es nur folgerichtig, daß Demouy – auch hierbei erweist er sich als Kenner – dem Leser eine gute, wenn auch kurze Übersicht über die liturgischen Vorgänge gibt, die sich im Ablauf des Kirchenjahres in Notre-Dame abspielten (S. 142–149), um daran anschließend auf die Liturgie der Stationsgottesdienste einzugehen, die das Kapitel zusammen mit den Kapiteln der anderen Stiftskirchen in der Metropole zu absolvieren hatte (S. 149–158). Mit besonderem Gewinn liest man auch die Abschnitte, die Demouy kleineren Heiligtümern der Diözese gewidmet hat. Dabei hebt er besonders die Rolle der »Wunder« und die Bedeutung von Reliquien hervor, wobei auch hier durch wörtliche Wiedergabe mehrerer zeitgenössischer Wunderberichte, etwa der *Miracula sancti Gibriani* (BHL 3527), einer besonders detailfreudigen Aufzeichnung, die ein Zeitgenosse zu Vorgängen in Saint-Remi im Jahre 1145 festgehalten hat, erst das Kolorit zum Verständnis für solche Ereignisse geliefert wird, denen der moderne Betrachter meistens verständnislos gegenübersteht (S. 201–222). Ebenso hat Demouy, um ein anderes Beispiel zu erwähnen, bei der Auseinandersetzung zwischen Gregor VII. und Manasses I., aber auch zur Reise seines Nachfolgers Rainald I., der von Urban II. das Pallium zusammen mit einem Privileg erhielt, ausführlich die Beteiligten und den Wortlaut des Privilegs (JL 5415) selbst zu Wort kommen lassen. Im übrigen ist seiner Darstellung von Vorgängen des 11. und des 12. Jhs. entscheidend zugute gekommen, daß er zum einen bereits früher die Urkunden des Erzbischofs Heinrich gesammelt hatte, zum anderen, daß er seit langem eine Edition der Urkunden der Erzbischöfe von Arnulf (997) bis zum Tode Erzbischof Rainalds (1138) vorbereitet hat und deshalb mit Informationen aus bisher weitgehend ungedruckten Quellen aufwarten kann. Nur so kann er nachweisen, daß Odo von Lagery (Urban II.), anders als Wilhelm von Malmesbury und Alberich von Trois-Fontaines meinten, keineswegs Archidiakon in Reims gewesen sein dürfte (S. 392). Von großem Gewinn ist überdies, daß er sich nicht nur auf die schriftliche Überlieferung stützen kann, sondern auch Zeugnisse der archäologischen und monumentalen Überlieferung ebenso umfassend wie sachkundig herangezogen und ausgewertet hat. Nicht übergangen sei auch ein weiterer Vorzug: Demouy hat seiner Darstellung eine Fülle von guten Abbildungen, Illustrationen, Skizzen, Lageplä-

5 Vgl. Les actes de la province ecclésiastique de Reims, éd. Th. GOUSSET, Bd. 2, Reims 1843, S. 775–776, n. II; Sacramentaire et martyrologe de l'abbaye de Saint-Remy. Martyrologe, Calendrier, Ordinaires et Prosaire de la métropole de Reims (VIII^e–XIII^e siècles), éd. Ulysse CHEVALIER, Paris 1900, S. 226. Der Text aus dem *Caeremoniale* bei Pierre VARIN, Archives législatives de la ville de Reims. Seconde partie: Statuts: Bd. 1, Paris 1844, S. 4–11.

6 Bislang bester Druck bei Pierre VARIN, Archives administratives de la ville de Reims, Bd. I/1, Paris 1839, S. 223–229, Nr. 27. Paraphrase des Prologs und Übersetzung der einzelnen Forderungen des Kapitels jetzt bei DEMOUY, S. 59–62.

7 Vgl. VARIN, Archives législatives (wie Anm. 5), S. 37–41.

8 Vgl. GOUSSET, Les actes (wie Anm. 5), S. 419–423.

9 VARIN, Archives législatives (wie Anm. 1), S. 12–13.

nen und statistischen Graphiken beigegeben, wie man sie in dieser Form in einer solchen Monographie sonst kaum findet. Der Leser ist somit, was einzelne Gegenstände, aber auch die räumlichen Grundlagen historischer Vorgänge angeht, stets bestens informiert.

Nicht so hohen Informationswert haben dagegen manche Hinweise in einigen der zahlreichen Anmerkungen. Mitunter sind etwa bei Hinweisen auf Sammlungen wie die des Benedictus Levita, die Kanones des Konzils von Trosly (909), die *Collectio in LXXIV titulos digesta*, auf Innocenz' IV. Dekretale *Romana ecclesia* (S. 422, Anm. 220 u. 454, Anm. 318) oder auch auf Briefe des Gottfried von Vendôme, des Bernhard von Clairvaux, ferner auf die *Historia ecclesiastica* des Ordericus Vitalis und auf andere Quellen alte, zuweilen fehlerhafte und längst überholte Ausgaben benutzt worden. Das erschwert die Orientierung unnötig. Bedauerlicherweise werden Privilegien und Briefe der päpstlichen Kanzlei nicht immer nach Regestenummern zitiert. In dem wichtigen Kapitel »Une métropole au sein de l'Église« indes trifft man sie zwar sehr zahlreich, aber nicht durchgängig an, leider jedoch stets, mit Ausnahme von JL 5637 (S. 411, Anm. 175) und JL 9688 (S. 471, Anm. 372), nach der ersten Auflage der *Regesta pontificum Romanorum* von 1851 zitiert¹⁰. Auch Fragen zur Auswertung bestimmter Quellen entstehen. Hier seien nur einige wenige berührt, welche die Beziehungen der Erzbischöfe und der Metropole zu den Päpsten angehen. Das Privileg Alexanders II. für Saint-Denis (von 1067) (JL 4632), von dem hier angenommen wird, es sei Kopie und dazu Fälschung (S. 325), wird im Centre annexe des Archives de la Marne in Reims als Original in einer gut erhaltenen authentischen Kanz-

10 Hier seien deshalb, um die Schreiben leichter auffinden zu können, die Nummern nach der 2. Auflage von 1888 vermerkt: S. 366, Anm. 22, J 2009 = JE 2664; S. 377, Anm. 61, J 3548 = JL 4784; S. 378, Anm. 64, J 3590 = JL 4829; S. 379, Anm. 67, J 3637 = JL 4878; *ibid.* Anm. 68, J 3666 = JL 4905; *ibid.* Anm. 69, J 3694 u. 3696 = JL 4937 u. 4939; S. 380, Anm. 71, J 3777 = JL 5033 (ebenso wie S. 381, Anm. 75); *ibid.* Anm. 72, müssen die Angaben lauten: E. Caspar, p. 326–329, JL 5030; S. 385, Anm. 80, J 3816 = JL 5081; *ibid.* Anm. 90, J 1265 = JL 1751; S. 386, Anm. 93, J 3817 = JL 5082; S. 389, Anm. 104, J 3879 = JL 5152, *ibid.* Anm. 106, JL 5163; S. 390, Anm. 108, J 3914, 3916–3917 = JL 5193, 5195–5196; S. 394, Anm. 121, J 4042 = JL 5415; S. 399, Anm. 136, J 3315 = JL 4372; S. 405, Anm. 152, J 3315 = JL 4372; S. 406, Anm. 153, J 3342 = JL 4412; *ibid.* Anm. 154, J 3361 = 4443; *ibid.* Anm. 155, J 3411 = JL 4599; S. 407, Anm. 157, J 3392 = JL 4527; *ibid.* Anm. 159, J 3342 = JL 4412; S. 408, Anm. 160, J 3389 = JL 4517; *ibid.* Anm. 161, J 3392 = JL 4526; *ibid.* Anm. 162, J 3396 = JL 4586; *ibid.* Anm. 164, J 3419 = JL 4608; *ibid.* Anm. 165, J 3388 = JL 4516 u. J 3395 = JL 4548; S. 409, Anm. 167, J 3380 = JL 4496, J 3389 = JL 4517, J 3420 = JL 4609; *ibid.* Anm. 168, J 3415 = JL 4605 u. J 3395 = JL 4548; *ibid.* Anm. 169, J 3419 (sic) = JL 4608; *ibid.* Anm. 170, J 3401 = JL 4566 u. J 3417 = JL 4607; *ibid.* Anm. 171, J 3412–3413, JL 4600 u. 4603; S. 410, Anm. 172, J 3421 = JL 4627; S. 411, Anm. 174, J 4203 = JL 5616; *ibid.* Anm. 175, J 4201 = JL 5614; *ibid.* Anm. 177, JL 6975, (1122) Mai 16; S. 414, Anm. 187, J 6231 = JL 8896; S. 434, Anm. 257, J 4714 = JL 6358; S. 435, Anm. 264, J 6226 = JL 8891; S. 436, Anm. 265, J 3095 = JL 4068; *ibid.* Anm. 267, J 7154 = JL 10613; S. 439, Anm. 274, J 8030 = JL 11984. – Die Klage des Bischofs Wilhelm von Utrecht gegen Bischof Radbod (II.) von Noyon (und Tournai) wegen Wegnahme einer Kirche, die Manasses auf Weisung Gregors VII. untersuchen sollte (JL 4939 = *Germania Pontificia* IX, S. 17 Nr. 21, DEMOUY S. 379, Anm. 69–70), dürfte sich auf die seit langem entfremdete Kirche von Sijsele (ca. 5 km östl. Brügge) beziehen, von der eine Urkunde des Bischofs Lambert von Tournai und Noyon von 1122 erwähnt, die Kirche von Utrecht habe deswegen seine Vorgänger Radbod und Balderich angerufen. Nach einer Verhandlung vor Cono, dem Legaten der römischen Kirche, zu der ein Kanoniker namens Litardus aus Utrecht den Bischof Lambert nach Paris zitiert hatte, wurde die Kirche, einst Mutterkirche der Pfarrei der Stiftskirche Onze Lieve Vrouwe in Brügge, an Utrecht zurückgegeben; Oorkondenboek van het Sticht Utrecht tot 1301, ed. S. MULLER, A. C. BOUMAN, Bd. 1, Utrecht 1920, S. 276–277, Nr. 304. Zu den Ansprüchen der Kirche von Utrecht auf Onze Lieve Vrouwe in Brügge auch Johannes RAMACKERS, *Papsturkunden in den Niederlanden (Belgien, Luxemburg, Holland und Französisch-Flandern)*, Bd. 1–2, Berlin 1933–1934, S. 432–434, Nr. 283.

leiausfertigung des Skriniers Octavian aufbewahrt (54 H 12, n. 3)¹¹. Das nahezu gleichlautende Privileg Alexanders II. für die Mönchsabtei Saint-Nicaise (JL 4633) zeigt beider Unbedenklichkeit¹²: Erzbischof Gervasius, der die Privilegien vielleicht durch den Dompropst Odalrich impetrieren ließ, wollte offenbar beiden Neugründungen Schutz gegen bischöfliche Willkür zuteil werden lassen. Das in der sog. Hannoverschen Briefsammlung überlieferte Schreiben des Erzbischofs Manasses an Gregor VII. aus dem Herbst 1077 wird zwar eingehend gewürdigt (S. 382), aber ohne eine entscheidende Aussage zu erwähnen. Manasses beschwert sich u. a. darüber, daß der Bischof Rainard Hugo von Langres sich alle *compatriote* beigesellt habe, von denen er erfahren habe, daß sie auf ihn, Manasses, Haß oder mit ihm eine Auseinandersetzung hätten oder gehabt hätten. Dabei nennt er den Bischof Helinand von Laon (*Eliminandum Laudunensem episcopum*), dessen Haß wegen dem *episcopium* von Reims »tief in ihm fortwirke« (Vergil, Aen. I 26), das er in seiner, Hildebrands Gegenwart verloren und er, Manasses, auf Hildebrands Intervention hin erlangt habe¹³. Dieses authentische Zeugnis, das durch Gregor VII. indirekt bestätigt wird (JL 4892, 1074 März 14) bezeugt, daß Helinand nach dem Tod des Erzbischofs Gervasius danach trachtete, das Bistum Reims für sich zu gewinnen. Daß Helinand sogar »für zwei Jahre« von Philipp I. das Bistum gegen Geld erhalten habe, weiß Guibert von Nogent, ohne dazu nähere Zeitangaben zu machen¹⁴. Es gibt keinen Grund, diese Vorgänge in die Vakanz nach der Absetzung des Manasses zu verlegen (S. 391, 611, 614; die Zweifel daran, S. 376, Anm. 57, treffen zu, und die Frage S. 538–539 ist unbedingt zu bejahen). Damit wird fraglich, ob Manasses I. bei seiner Erhebung in Reims Simonist war, wie dies Hugo von Flavigny und Guibert von Nogent später behaupten¹⁵. Das ohne Datum überlieferte Schreiben König Philipps I. an Klerus und Volk von Reims sowie an den Abt von Saint-Remi und den Vidame Roger (S. 411, Anm. 176) gibt die Anweisung, in der Kontroverse über die Investitur des Elekten von Reims diesen ehrenvoll zu empfangen und seinen Beauftragten bei der Verwaltung der Temporalien behilflich zu sein. Es erwähnt, daß der König dem Erzbischof von Lyon zu einem 21. Juni einen Termin anberaumt habe, dieser jedoch dazu nicht erscheinen könne, weil man die Boten erwarten müsse, die sowohl der Elekt als auch der Erzbi-

11 Dazu Paul KEHR, *Scrinium und Palatium. Zur Geschichte des päpstlichen Kanzleiwesens im XI. Jh.*, in: DERS., *Ausgewählte Schriften*, hg. von Rudolf HIESTAND, Bd. 1, Göttingen 2005, S. 130–172, *ibid.* 156; Paul RABIKAUSKAS, *Die römische Kuriale in der päpstlichen Kanzlei*, Roma 1958, S. 187, 247. Der Text des Privilegs soll zusammen mit dem Privileg JL 4633 für die Mönchsabtei Saint-Nicaise in einem Nachtragsband zu den »Papsturkunden in Frankreich« erstmals nach dem Original gedruckt werden. – Der Papst, der die Vereinbarung zwischen der Abtei Saint-Remi und den Kanonikern von Saint-Timothee bestätigte (S. 282 mit Anm. 278), war Urban III.: JL 15898, (1186–87) Juli 19, H. MEINERT, *Papsturkunden in Frankreich*, N. F. 1, Berlin 1932–33, S. 376 Nr. 248.

12 Dessen Text, teilweise bis zur Unkenntlichkeit transskribiert, im *Cartulaire de Saint-Nicaise de Reims*, éd. Jeannine COSSÉ-DURLIN, Paris 1991, S. 193–194, Nr. 17.

13 Briefsammlungen der Zeit Heinrichs IV., ed. Carl ERDMANN, Norbert FICKERMANN, Weimar 1950, S. 178–182, Nr. 107, *ibid.* 179: *Quid plura? assumpsit sibi compatriotas omnes, quos cognovit odium aut bellum mecum habere vel habuisse, assumpsit inquam Eliminandum! Laudunensem episcopum, cuius odium manet alta mente repositum pro episcopio, quod in presentia vestre dignitatis amisit et ego per intercessionem vestre paternitatis obtinui ...*

14 Guibert de Nogent, *Autobiographie*. Introduction, éd. Edmond-René LABANDE, Paris 1981, S. 272: *His etiam ipse (sc. Helinandus) artibus Rhemensem archiepiscopatum inedit; quem cum dilapidatis penes regem Philippum, hominem in Dei rebus venalissimum, magnis censibus biennio obtinuisset, a domino papa audivit, quia uxorem quis habens, alteram superinducere nequaquam possit.*

15 Dazu schon ausführlich Heinrich GAUL, *Manasses I. Erzbischof von Reims. Ein Lebensbild aus der Zeit der gregorianischen Reformbestrebungen in Frankreich*, Bd. 1, Essen 1940, S. 24–27, 123–131.

schof von Lyon in der Sache an den Papst entsandt hatten¹⁶. Dies setzt voraus, daß der Erzbischof von Lyon zu diesem Zeitpunkt Legat des apostolischen Stuhles für das Königreich Frankreich war. Jedoch schließt diese Überlegung aus, das Schreiben auf die Vakanz nach dem Tode des Erzbischofs Manasses' II. zu beziehen, denn 1108 gab es keinen Erzbischof von Lyon, der als Legat des apostolischen Stuhles in eine Wahl in Reims hätte eingreifen können. Es kann hier nur an Hugo als Erzbischof von Lyon gedacht werden, der bis 1085 Legat Gregors VII. war. Somit dürfte der Vorgang sich auf den Elekten Rainald I. nach der Absetzung Manasses' I. in den Jahren 1083–1084 beziehen¹⁷. Hierzu hatte schon Dom Brial das Schreiben eingereiht¹⁸.

Paschalis II. hat zwar Radulf im Mai 1107 auf dem Konzil von Troyes zum Erzbischof von Reims bestimmt, aber wohl nicht »konsekriert« (S. 540)¹⁹. In einer Handschrift in Wolfenbüttel ist ein Schreiben Paschalis' II. an die Suffragane der Kirche von Reims überliefert, in dem der Papst ihnen dafür dankt, daß sie ohne Furcht vor der weltlichen Gewalt gemäß der Weisung des apostolischen Stuhles (*Deperditum*) die Konsekration ihres Metropoliten vollzogen hätten. Sei einer ihrer Komprovinzialen nicht dabei gewesen und habe nicht schriftlich zugestimmt, so sei er exkommuniziert²⁰. Unter Berufung auf das ungehaltene Schreiben, das Erzbischof Heinrich vor dem Treffen von Saint-Jean-de-Losne 1162 an seinen Bruder, König Ludwig VII, gerichtet hat²¹, möchte Demouy im Anschluß an Henri d'Arbois de Jubainville und Michel Bur annehmen²², Kaiser Friedrich I. habe Heinrich, den Erzbischof von Reims, als seinen Lehnsman wegen Bouillon und Mouzon *in ea fide quam debes imperio et sancte dei ecclesie* zum Reichstag nach Besançon (Saint-Jean-de-Losne) aufgeboden und an ihn das inserierte Ladungsschreiben gerichtet (S. 522, Anm. 124, S. 528). Da jedoch weder Bouillon noch Mouzon unmittelbar vom Imperium lehnrübrige Besitzungen der Kirche von Reims waren, ist dies unwahrscheinlich²³. In das Schreiben an seinen Bruder hatte der Erzbischof von Reims, wenngleich nicht ganz vollständig, das berühmte Ladungsschreiben inserieren lassen, das der Kaiser Ende Mai 1162 als Rundschreiben an

16 Recueil des actes de Philippe I^{er}, roi de France (1059–1108), éd. Maurice PROU, Paris 1908, S. 416–417, Nr. 171.

17 Dies hat Willi SCHWARZ, Der Investiturstreit in Frankreich, in: Zeitschrift für Kirchengeschichte 42 (1923), S. 255–328, und 43 (1924) S. 92–150, *ibid.* 316, Anm. 2, bereits bemerkt.

18 RHF 14, S. 142D–143C, mit Anm. b.

19 Erzählende Quellen drücken sich vorsichtig aus. Lambert von Watrelos, *Annales Cameracenses* a. 1107, RHF 13, S. 498, Georg Heinrich PERTZ (ed.), MGH, SS 16, S. 511: *Domnus papa Paschalis apud Trevas concilium celebravit, in quo Gervasium indignum esse archiepiscopatu Remensi indicavit. Radulfus archiepiscopus Remensis consecratur*. Alberich von Trois-Fontaines, *Chronicon* a. 1108, Paul SCHEFFER-BOICORST (ed.), MGH, SS 33, S. 817: *Paschalis papa concilium tenuit Trevis. Ibi cassavit electionem Gervasii filii comitis Hugonis Reitestensis et Radulfum prepositum ordinavit in Remensem archiepiscopum*.

20 Vgl. JL –, (1107) November 23; Max SDRALEK, Wolfenbüttler Fragmente. Analekten zur Kirchengeschichte des Mittelalters aus Wolfenbüttler Handschriften, Münster 1891, S. 114, Nr. 4: *Sollicitudini uestre gratias agimus, quia terrene potestatis timore posthabito iuxta apostolice sedis preceptum (Deperditum) metropolitanam uestri consecrationem cooperante domino uiriliter peregristis. In hoc itaque metropolis uestre negotio hesitacio uobis nulla subrepat, quoniam sollicitudinem uestram sicut sedes apostolica precessit, ita et per omnipotentis dei presidium subsequetur. Si quis autem de comprovincialium uestrorum numero uestre se cooperationi subtraxit, ut nec presens affuerit nec assensum suum litteris declarauerit, nouerit se a uestra pariter communiione subtractum*.

21 RHF 16, S. 30C–31C, Nr. 101; aus Biblioteca Vaticana, Reg. lat. 179, f. 38–39'.

22 Henri d'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Histoires des ducs et comtes de Champagne*, Bd. 3, Paris 1861, S. 52–54; Michel BUR, *La formation du comté de Champagne*, v. 950 – v. 1150, Nancy 1977, S. 415.

23 Vgl. dazu Walther KIENAST, *Deutschland und Frankreich in der Kaiserzeit (900 bis 1270)*, Leipzig 1943, S. 222–224.

den Reichsepiskopat versandt hatte²⁴. Einer solchen Annahme, hier sei der Erzbischof geladen worden, steht jedoch ein Satz entgegen, der unmittelbar vor dem Insert steht. Der Erzbischof schreibt, man habe ihm mitgeteilt, der Graf Heinrich (von Troyes) habe dem Vernehmen nach dem Kaiser Eide und festeste Zusicherungen des Königs gegeben, der König müsse jenen Oktavian zusammen mit der *ecclesia Gallicana* allgemein annehmen²⁵. Und dann folgt die Bemerkung, er habe dem König weder mitzuteilen, von wem er, der Erzbischof, dies erfahren habe, noch müsse er es ihm mitteilen²⁶. Überdies hat Erzbischof Heinrich in dem Schreiben, das er nach Erhalt der Kopie des kaiserlichen Schreibens an die Erzbischöfe (Joscius) von Tours und (Hugo) von Sens richtete, seine Anlage als Kopie eines kaiserlichen Schreibens bezeichnet, das »der Kaiser den Bischöfen und Fürsten seines Reiches« zusende und verteile²⁷. Dies schließt m. E. aus, daß das inserierte Ladungsschreiben an Heinrich als Erzbischof von Reims gerichtet war, denn es dürfte dem König nicht verborgen geblieben sein, wenn der erste Erzbischof des Königreiches als Vasall des Kaisers auf einen Reichstag geladen worden wäre. Woher der Erzbischof von Reims das kaiserliche Schreiben erhalten hat, läßt sich zwar nur mutmaßen, aber es gibt dafür eine plausible Erklärung. Es könnte Erzbischof Eberhard von Salzburg gewesen sein, der, beunruhigt von den *rumores* der Anhänger des Kaisers, an Heinrich von Frankreich ein Schreiben gerichtet hatte, das in derselben Briefsammlung überliefert wird²⁸. Man hat deshalb vermutet, daß er eine Kopie des kaiserlichen Ladungsschreibens an den Episkopat im Reich seinem Brief an seinen Mitbruder in Reims beigegeben habe²⁹.

Schließlich: Das Konzil, das angeblich 1164 unter Vorsitz Alexanders III. und sogar im Beisein des Thomas Becket, des Erzbischofs von Canterbury, zur Unterstützung des Heili-

24 Die Ausfertigung an Bischof K(onrad) von Augsburg ist über die Admonter Briefsammlung überliefert: Die Admonter Briefsammlung nebst ergänzten Briefen, ed. Günther HÖDL, Peter CLASSEN, München 1983 (MGH, Die Briefe der deutschen Kaiserzeit, 6), S. 145–146, Nr. 86 Eine Ausfertigung an einen ungenannten Erzbischof in: Die Urkunden der deutschen Könige und Kaiser X/2: Die Urkunden Friedrichs I. 1158–1167, bearb. von Heinrich APPELT, Hannover 1979 (MGH, Diplomata regum et imperatorum Germaniae, X/II), S. 214–216, Nr. 363, aus Bibliotheca Apostolica Vaticana, Reg. lat. 179, f. 47–49f.

25 *Vehementer ammiramur et vehementius perturbamur in his, que significata sunt nobis, comitem scilicet Henricum sacramenta firmissimasque securitates ex parte uestra, sicut dicitur, imperatori dedisse, quod Octouianum generaliter cum ecclesia Gallicana in apostolicum debeatis recipere.* In dem kaiserlichen Ladungsschreiben, das inseriert wurde, hieß es in manifester Fehleinschätzung unverblümt: *In quo (sc. concilio) rex Francorum dilectus consanguineus noster cum uniuersis archiepiscopis suis, episcopis et cum omnibus regni sui principibus et tota Gallicana ecclesia reuerendum patrem nostrum dominum (V.) papam, sicut per sacramenta et firmissimas securitates preordinatum est, in apostolicum et uniuersalem sancte dei ecclesie pontificem recipiet et debitam reuerentiam exhibebit.*

26 *A quo uero nobis hoc sit significatum; nec habemus nec debemus uobis intimare.*

27 Marvin L. COLKER, *Anecdota mediaevalia*, in: *Traditio* 17 (1962), S. 469–482, *ibid.* 477: *Aduertere hoc poterit fraternitas uestra in rescripto litterarum imperialium quas idem imperator episcopis et principibus regni sui mittit et spargit ...*

28 HÖDL, CLASSEN, Admonter Briefsammlung (wie Anm. 24), S. 139, Nr. 81; RHF Bd. 16, S. 177CD, Nr. 30; MIGNE, PL 196, Sp. 1569BD, Nr. 6.

29 Vgl. Franz-Josef SCHMALE, Friedrich I. und Ludwig VII. im Sommer des Jahres 1162, in: *Zeitschrift für bayerische Landesgeschichte* 31 (1968), S. 315–368, *ibid.* 355. Der Erzbischof von Reims wandte sich nach dessen Erhalt nicht nur an den König, sondern auch an die Erzbischöfe Joscius von Tours und Hugo von Sens; vgl. die Schreiben bei COLKER, *Anecdota mediaevalia* (wie Anm. 27), S. 477–478. Er lud beide zu einer auf den 31. Juli 1162 in Paris anberaumten Zusammenkunft ein; SCHMALE, S. 335, Anm. 108. Wohl erst danach antwortete er dem Erzbischof von Salzburg; HÖDL, CLASSEN, Admonter Briefsammlung (wie Anm. 24), S. 140, Nr. 82; RHF 16, S. 177E–178A, Nr. 31; MIGNE PL 196, Sp. 1569D–1570B, Nr. 7.

gen Landes in Reims getagt haben soll und zu dem Demouy, was die Teilnahme des Thomas Becket angeht, schon Vorbehalte anmeldet (S. 404, 482, Anm. 402), ist ein Phantom, dem Odette Pontal wieder zum Leben verhelfen wollte³⁰. Die Fiktion beruht auf zwei Quellen, die falsch eingereiht wurden, zum einen auf einem Bericht der *Continuatio* der *Gesta episcoporum Verdunensium*, der sich auf das Konzil von Reims 1148 bezieht³¹, zum anderen auf einem Brief König Amalrichs von Jerusalem an König Ludwig VII., der erst zu (1165) Januar 14 gehört³². Ein Konzil mit einem Aufenthalt des Papstes in Reims hätte wohl auch im Itinerar des Papstes Spuren hinterlassen.

Demouy hat mit seiner *thèse* als erster ein imponierendes Werk geschaffen, in dem die Geschichte der Kirche von Reims im 11. und 12. Jh. auf breiter Grundlage aufgearbeitet worden ist. Die Fülle des verwerteten Materials läßt erkennen, welche Umsicht dabei geboten, welche Arbeit zu bewältigen war. Wer den hauptsächlichlichen Titel der vorliegenden Monographie liest, könnte zunächst zwar an eine archäologisch-baugeschichtliche Monographie denken³³. Aber die Erörterung zeigt schon bald, daß die Kathedrale allenfalls im Hintergrund den Fortgang der Untersuchung bestimmt, obwohl jeder, der weiß, wie tief gerade sie den Autor seit seiner Jugendzeit beeindruckt hat, bemerkt, daß sie auch stark und nachhaltig sein vorliegendes Buch bestimmt hat. Jede künftige Beschäftigung mit dem Thema wird von diesem Buch ausgehen müssen.

Ludwig FALKENSTEIN, Aachen

Stéphane BOISSELLIER, *Le peuplement médiéval dans le Sud du Portugal. Constitution et fonctionnement d'un réseau d'habitats et de territoires XII^e-XV^e siècles*, Paris (Centre Culturel Calouste Gulbenkian) 2003, 673 S., ISBN 972-8462-34-4, EUR 40,00.

Die mittelalterliche Siedlungsgeschichte des mediterranen und iberischen Raums hat in neuerer Zeit wieder verstärktes Forschungsinteresse gefunden, vor allem wenn es um das Phänomen der Grenzregionen, die Besiedlungsprozesse in der Folge von Eroberungen und die fortschreitende Absicherung solcher Gebiete durch die Ansiedlung nachrückender Bevölkerungsgruppen geht. Die vorliegende umfangreiche Untersuchung, eine von Monique Bourin und Robert Durand angeregte »thèse d'État«, deren Verf. sich bereits früher mit demographischen Entwicklungen in den ländlichen Siedlungsprozessen zwischen Tejo und Guadiana auseinandergesetzt hat, setzt sich zum Ziel, solche Vorgänge, ausgehend von den zentralen Landesteilen, für den Süden Portugals, die Regionen nördlich und südlich des Tejo (Estremadura und Ribalejo, Alto und Bajo Alentejo), trotz einer nicht zu übersehenden Quellenarmut zu beschreiben. Es sind vor allem die Eroberungszonen des 13. Jhs., die Migrationsbewegungen der christlichen Siedler in diese Zonen hinein, nachdem der almohadische Widerstand überwunden war, und die Entstehung von Bevölkerungsstrukturen, die

30 Odette PONTAL, *Les conciles de la France capétienne jusqu'en 1215*, Paris 1995, S. 349–350. Die falschen Grundlagen hierfür bietet die Konzilienausgabe von MANSI 21, Sp. 1201A–1202C. Vgl. auch Guillelmus MARLOT, *Metropolis Remensis historia*, Bd. 2, Reims 1679, S. 389; Guillaume MARLOT, *Histoire de la ville, cité et université de Reims*, Bd. 3, Reims 1846, S. 435; GOUSSET, *Les actes* (wie Anm. 5), S. 295.

31 *Continuatio*, c. 4, G. WAITZ (ed.), MGH, SS 10, S. 518.

32 Reinold RÖHRICHT, *Regesta regni Hierosolymitani (MXCVII–MCCXCI)*, Innsbruck 1893–1904, S. 107, Nr. 411.

33 Zu einer solchen hat der Autor bereits mehrere Kapitel beigetragen in dem Band: Reims. La cathédrale, *Textes* de Patrick DEMOUY, Robert NEISS, Walter BERRY, Bruno CHAUFFERT-YVART, Bruno DECROCK, Sylvie BALCON sous la direction de Patrick DEMOUY, *Photographies* de CLAUDE SAUVAGEOT, Saint-Léger-Vauban 2000 (*Zodiaque, Le ciel et la pierre*); deutsch: Reims. Die Kathedrale, Regensburg 2001 (*Monumente der Gotik*).

sich aus der Nähe dieser Neusiedler zu den verbliebenen muslimischen Siedlungskernen ergaben, die den Verfasser interessieren, wobei seine methodische Vorgehensweise eindeutig gekennzeichnet ist durch die Errungenschaften der *École des Annales*, aber auch durch die von ihr beeinflussten Schulen, die sich seither im iberischen Raum mit beträchtlichen Ergebnissen herausgebildet haben. Es ergibt sich fast ein Musterbeispiel für eine ausgedehnte Siedlungspolitik, die von Königtum, Adel und Ritterorden getragen wurde und die darum bemüht war, zusätzlich zum herrschaftlichen Ausbau des Landes durch Burgen, feste Plätze und Festungen den »repovoamento« durch die Stärkung des Bevölkerungselements abzusichern – eine Politik, die sich wegen der begrenzten Siedlerzahlen vor allem auf die wehrhaft angelegten Städte, die »concelhos«, konzentrierte, während kleinere Siedlungen eher spärlich aufzufinden sind, doch vom Verf. in methodischer Akribie zusammengetragen werden können, so daß der Gesamteindruck in dieser Hinsicht gegenüber früheren Forschungen wesentlich erweitert wird. Da sich damit auch der herrschaftliche Aspekt stark verschiebt zugunsten einer dauernden Konkurrenzsituation zwischen adligen Landbesitzern und einer aufsteigenden Bauernschaft, gelingt es der Untersuchung, das bisherige Bild in bemerkenswerter Weise zu modifizieren, wozu nicht zuletzt das enorme, im Anhang beigefügte Tafel- und Kartenmaterial beiträgt (S. 559–668). In ihrer Ausführlichkeit, die eine übergeordnete Betrachtungsweise durch mikroskopische Einzelanalysen untermauert, ist die Studie vorbildhaft zu nennen, und man ist erstaunt, wieviel doch das eher spärliche Quellenmaterial hergibt, wieviel gleichermaßen gerade bei der Betrachtung mittelalterlicher Gesellschaften und ihrer Grundlagen noch geleistet werden muß.

Ludwig VONES, Köln

Armand BAERISWYL, Stadt, Vorstadt und Stadterweiterung im Mittelalter. Archäologische und historische Studien zum Wachstum der drei Zähringerstädte Burgdorf, Bern und Freiburg im Breisgau, Basel (Schweizerischer Burgenverein) 2003, 355 p., 192 ill. (Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters, 30), ISBN 3-908182-14-X, CHF 48,50.

Le présent ouvrage qui traite de l'extension de trois villes médiévales témoigne de la capacité qu'a la recherche archéologique à apporter des informations nouvelles et originales à la compréhension de l'histoire urbaine. Concrètement, l'enquête d'Armand Baeriswyl porte sur Berthoud (Burgdorf) et Berne, en Suisse, ainsi que sur Fribourg-en-Brigau, en Allemagne. Dans la problématique de la genèse urbaine médiévale, les trois villes occupent une place de choix: elles ont toutes été fondées au XII^e siècle par les Zaehringen, l'un des groupes aristocratiques les plus influents du Saint Empire romain germanique. Sur le plan archéologique elles bénéficient, depuis la décennie 1980, de programmes de recherches archéologiques portant tout à la fois sur le bâti et sur des études stratigraphiques menées dans le périmètre délimité par les remparts médiévaux. L'auteur, en tant qu'archéologue, a personnellement assumé une partie des interventions à Berthoud et Berne; pour Fribourg il disposait des publications de fouille très complètes de Matthias Untermann. La première partie de l'ouvrage est consacrée au vocabulaire employé pour analyser les phénomènes de croissance urbaine. A. Baeriswyl passe en revue la terminologie utilisée par les chercheurs de langue allemande, pour éliminer un certain nombre de mots entachés d'ambiguïtés. Dans la deuxième partie, l'auteur présente l'étude monographique des trois villes en utilisant tous les éléments historiques et archéologiques dont il dispose.

L'histoire de Fribourg-en-Brigau débute à la fin du XI^e siècle avec la construction, par Berthold II de Zaehringen, d'un château sur un site dominant une voie à l'endroit où elle franchit la Dreisam. Un bourg castral se développe le long de la route et prospère grâce à la proximité des mines d'argent de la Forêt-Noire comme l'indiquent les creusets de fusion

qui ont été découverts en fouille. En 1120, la création d'un marché par le jeune Conrad entraîne la fondation d'une ville neuve. Le terrain, délimité par une enceinte de 660 m de diamètre, englobe une portion de l'ancien bourg, hormis le quartier des artisans, établi le long d'un canal de dérivation, que le seigneur continuait à garder sous sa domination directe. Vers 1090, Berthoud trouve également son origine dans la construction d'un château sur une hauteur contrôlant un site où une voie franchit la Emme. Près du château s'établissent un marché et un bourg habité par les ministériaux. Dans la plaine alluviale, une agglomération de caractère plus artisanal se fixe en bordure de la voie. Sous le règne de Berthold V (1186–1218), le château de Berthoud assure le rôle de résidence principale des Zaehringen. Sur un terrain élevé, à égale distance du château et du quartier artisanal, est fondée une ville neuve de plan orthogonal. La ville de Berne est fondée vers la même période. Le site, implanté sur un éperon barré naturellement, ne semble pas avoir connu d'agglomération préurbaine. Sa fondation coïncide avec la construction d'un château et d'un bourg castral que les seigneurs avaient placés en contrebas de la ville, en un lieu stratégique où une voie de déviation franchissait l'Aar. Les trois villes neuves sont de tailles très différentes (Bethoud 2,5 ha; Berne 11,5 ha; Fribourg 35 ha), aussi leur peuplement s'est-il effectué sur une durée qui varie de 25 ans pour Berthoud à près d'un siècle pour Fribourg.

Dans le courant du XIII^e siècle et la première moitié du XIV^e siècle, chacune des trois villes connaît trois agrandissements successifs. À Berthoud, la ville neuve fusionne d'abord avec le bourg castral au moyen d'un rempart qui raccorde la ville au château. À Fribourg, Conrad I^{er}, comte de Fribourg, augmente la taille de la ville de près de moitié en y ajoutant un agrandissement planifié. À Berne, c'est Pierre II de Savoie qui autorise, à partir de 1256, un premier agrandissement. Puis les trois villes se développent par agrandissement planifié et par annexion des agglomérations suburbaines. Fribourg incorpore le quartier artisanal qui avait été exclu en 1120. De même à Berthoud, vers le milieu du XIII^e siècle, les comtes de Kybourg se décident à urbaniser l'agglomération située dans la plaine. Quant à Berne, il semble bien que la municipalité ait profité d'une vacance du pouvoir seigneurial pour faire raser le château, aussitôt remplacé par une chapelle, et incorporer à la ville le bourg castral.

Au cours des 150 à 250 ans que dura cette période de croissance, l'auteur recense en tout une vingtaine d'agrandissements urbains. La synthèse de ces observations fait l'objet de la troisième partie de l'étude. En leur qualité d'initiateurs des lettres de franchises, les seigneurs furent les principaux instigateurs des fondations de villes neuves et de leurs agrandissements. Sur le plan politique, la concordance temporelle entre les changements de pouvoir et les lancements d'opérations d'urbanisme est frappante. Au regard du seigneur, fondation et agrandissement d'une ville constituaient visiblement une certaine mise en scène de la prise du pouvoir. Avec l'affaiblissement du pouvoir seigneurial, cette politique fut reprise par les municipalités dans une perspective plus économique, visant à mettre fin à la concurrence qui pouvait subsister entre la ville et les agglomérations suburbaines.

Habituellement, les territoires utilisés pour les fondations relevaient de paroisses dont les lieux de culte se trouvaient à l'extérieur des villes. Aussi les fondations ont-elles d'abord été dotées de chapelles affiliées à ces paroisses. Progressivement, ces sanctuaires se sont affranchis de leur tutelle pour accéder au statut d'église paroissiale ou de cathédrale. Dans les faubourgs, ce rôle d'encadrement spirituel fut souvent laissé au soin des communautés religieuses. Les nombreux quartiers de plan orthogonal posent la question de l'existence d'un véritable concept de planification urbaine. Dans l'ensemble, on observe un décalage entre la mise en place du réseau des rues, des rivières, des remparts, du parcellaire et l'architecture civile. À Fribourg, l'archéologie a su démontrer l'importance des opérations de nivellement des rues visant à équiper les chaussées d'un réseau de caniveaux destiné à évacuer les eaux usées. Berne fut dotée d'un système identique. Les enceintes urbaines sont construites plus ou moins rapidement. Un agrandissement peut entraîner l'abandon du rempart ancien et le lotissement des fossés remblayés, mais il y a des cas où le rempart et les portes intérieures sont maintenus. On

a souvent crédité les fondations des Zaehringen d'aménagement concerté, notamment pour ce qui concerne la trame d'un parcellaire normalisé. Sur le terrain, l'archéologie nous confronte à une réalité plus complexe. Les parcelles d'origine sont peu uniformes. Tout au plus observe-t-on au XIII^e et XIV^e siècles une diminution de la taille des parcelles probablement sous la pression du développement démographique. La construction des maisons relève de l'initiative privée. À l'origine, le bâti semble plutôt mouvant. Avec la densification de la population urbaine, on assiste dans toutes les villes à un transfert du bâti en front de rue. Suivant le statut social des quartiers, les maisons à l'architecture de bois sont plus ou moins rapidement remplacées par des maisons en pierre. C'est délibérément que les seigneurs semblent avoir placé aux portes des villes des maisons de notables et des couvents qui, par leur présence en ces endroits stratégiques, ont pu assurer un rôle de contrôle et de défense. Sur le plan démographique, on remarque que les villes de fondation, au rôle résidentiel, sont souvent densément peuplées. Les quartiers concentrent habituellement les grandes fortunes alors que les faubourgs au caractère plus artisanal présentent un niveau social moins élevé. Extra muros, le ban de la ville peut englober d'autres agglomérations. Les limites du territoire urbain sont symboliquement marquées par des gibets et des établissements tels que des léproseries. Dans la plupart des villes, l'expansion territoriale s'interrompt au cours du XIV^e siècle en raison des épidémies de peste et de la crise économique. Le dépeuplement qui s'en suit entraîne la démolition d'habitations et de quartiers qui faciliteront les réaménagements ultérieurs.

L'historiographie des villes médiévales a souvent opposé les villes de fondation planifiée aux villes de croissance spontanée. Or la recherche archéologique démontre que bien souvent une ou plusieurs agglomérations préurbaines ont précédé la fondation d'une ville; peu de villes neuves sont nées sur des terrains vierges. L'enquête de A. Baeriswyl insiste à juste titre sur l'importance des phénomènes de restructuration qui ont transformé une agglomération en ville: construction d'un mur d'enceinte, mise en place d'un réseau de rues et de parcelles, aménagement des cours d'eau et des systèmes d'évacuation des eaux usées. La réalisation de tels projets n'a pu se faire sans l'accord d'une autorité tutélaire. Il convient donc d'élargir la notion de fondation urbaine à l'ensemble de ces opérations d'urbanisme et A. Baeriswyl reprend à son compte l'observation de Berent Schweineköper pour qui les villes médiévales résultent d'une interaction entre actes de fondation et facteurs de croissance.

L'ouvrage qui est d'une lecture agréable et dont les illustrations sont d'une grande qualité, vaut de plus, tout particulièrement, pour la richesse de sa réflexion. En bon pédagogue, l'auteur a eu l'heureuse idée d'y ajouter le catalogue des vingt-neuf sites archéologiques recensés à Berthoud.

Michaël Wyss, Saint-Denis

Daniel Lord SMAIL, *The Consumption of Justice. Emotions, Publicity and Legal Culture in Marseille, 1264–1423*, Ithaca, London (Cornell University Press) 2003, XII–277 S., ISBN 0-8014-4105-6, GBP 33,50.

Folgen wir der Definition Max Webers, nach der »Staat« gekennzeichnet ist durch das Monopol legitimen physischen Zwangs, gehören Gesetzgebung, Gerichtsbarkeit und das Eindämmen von Selbstjustiz zu den elementaren Zutaten jeder Staatsbildung. Demnach entwickelten sich im späten Mittelalter vor allem in den Städten Europas wesentliche Institutionen der Staatsbildung. Gemeinhin wird diese Entwicklung als ein von oben initiiertes Prozeß der Herrschaftsträger beschrieben. Das ist sicherlich richtig, insofern als die Gerichtsbarkeit zunächst eine attraktive Einnahmequelle für jeden Herrscher darstellte. In Marseille erbrachte die Zivilgerichtsbarkeit der angevinischen Krone Mitte des 14. Jhs. jährliche Einnahmen von 2860 bis 4400 Pfund und übertraf damit die Einnahmen aus direkten Steuern erheblich (S. 86). Ebenso darf der immaterielle Wert einer herrschaftlichen

Gerichtsbarkeit nicht vernachlässigt werden. Die Organe der Herrschaft traten gleichsam als Schiedsrichter ihrer Untertanen auf und konnten beanspruchen (oder durchzusetzen versuchen), daß Formen der Selbstjustiz im Gegenzug unterblieben. Dem gängigen Narrativ einer von den Herrschaftsträgern betriebenen Ausweitung der Gerichtsbarkeit setzt Smail ein anderes entgegen. Zwar sieht auch er die herrschaftlichen Interessen an der Gerichtsbarkeit, doch hätten sie nichts bewirkt, wären nicht auch die Bürger und Einwohner an dieser Gerichtsbarkeit interessiert gewesen. Aber warum hätten sie das im spätmittelalterlichen Marseille sein sollen? Selbstjustiz war wenig gefährlich und bis hin zum Totschlag allenfalls mit einer Geldbuße bedroht (S. 8). Zudem war der Gang vor Gericht teuer (S. 66), und er war vor allem alles andere als effektiv. Nur 10–15% der in Marseille vor Gericht gebrachten Fälle endeten mit einem Urteil. In bis zu einem Drittel der Fälle kam es zu einem Vergleich, der Rest versandete. Es waren demnach nicht nur materielle Abwägungen, die den teuren Gang zum Gericht bestimmten. Damit, so die Pointe von Smails Ansatz, waren Bürger und Untertanen Marseilles nicht Nutzer der Justiz, sondern deren Konsumenten (S. 19ff.). Denn auch Konsum folgt bis heute keiner strengen materiellen Logik. Wie jeder Konsum verschlang der Gang vor Gericht zunächst Zeit, Geld und Emotionen. Er war weiterhin eine Frage von Geschmack und Mode. Zudem wurde seit dem 13. Jh. durch eine Spezialisierung und Ausdifferenzierung der Gerichtsbarkeit der Konsum befördert. Schließlich gilt für jeden Konsum auch für den Konsum der Gerichtsbarkeit, daß in der Regel nicht allein der Konsument die Richtung der Bedürfnisse und des Angebots bestimmt.

Konsumenten entziehen sich der materiellen Ratio. Auch wenn die überwiegende Zahl der Klagen vor Gericht Schulden betrafen, so wollten die Kläger nach Smails überzeugender Darstellung vor allem eines: dem Beklagten öffentlich die Feindschaft erklären. Die drei Gerichte der Stadt waren dafür der geeignete Ort. Alle tagten im Zentrum der Stadt, öffentlich und im Freien. Die Gerichte erscheinen dergestalt als Bühne, auf der nach Smail die soziale und emotionale Abrechnung vom Kläger inszeniert wurde. Mit der Fokussierung auf die emotionale Seite des Gerichtsverfahrens, die er ausführlich an vielen Fallbeispielen erläutert, dringt Smail zu einem grundlegenden Strukturprinzip mittelalterlicher Sozial- und Geschäftsbeziehungen vor. Der Schlüssel dieser Beziehungen sind die Antipoden Freundschaft und Feindschaft. Zwar wird das Wort Freundschaft im Mittelalter in einer verwirrenden Vielfalt gebraucht, aber für die Alltagsbeziehungen stellt sich mehr und mehr als ein Merkmal von Freundschaftssemantiken heraus, daß sie auf Neutralität abzielen. Freund ist, so hat Klaus van Eickels vorgeschlagen, wer kein Feind ist. Insofern ist es nur folgerichtig, daß im spätmittelalterlichen Marseille Zeugen bereits dann als Freunde eingestuft wurden, wenn sie mit einer Partei gegessen oder getrunken hatten. Die Erwartungen an Freunde waren gering, aber es gab sie. Ein Freund zahlte beispielsweise seine Schulden zurück. Tat er es nicht, war der Gang vor Gericht die *Ultima ratio* und die öffentliche Verkündigung der gebrochenen Freundschaft, also der Feindschaft. Den Konsequenzen einer derartigen Feindschaftserklärung kann auch Smail nur in Ansätzen nachgehen. Er selbst weist darauf hin, daß die bisherigen Studien zum Kredit- und Schuldenwesen wenig mit den sozialen und kulturellen Implikationen befaßt waren. Wie viele Gesellschaften basierte auch die spätmittelalterliche Stadtgesellschaft auf einem verknüpften Kreditsystem von Freunden, Nachbarn und Verwandten. Als säumiger Schuldner öffentlich angezeigt zu werden, konnte somit zu einer akuten Gefährdung des Zugangs zu ökonomischen Ressourcen führen.

Smails brillante Studie zeigt, welche tiefen Einsichten zur spätmittelalterlichen Stadtgesellschaft zu gewinnen sind, wenn man neben den Quellen der Kriminalgerichtsbarkeit auch der überbordenden Überlieferung zur Zivilgerichtsbarkeit seine Aufmerksamkeit schenkt. In seinem Buch ordnet er zunächst sorgfältig und konventionell das Feld vermittelt einer gründlichen Darstellung der Institutionen der Gerichtsbarkeit und auch der archivalischen

Überlieferung in Marseille. Damit schafft er ein Fundament, auf dem er keine Geschichte des Rechts oder der Rechtspraxis schreibt, sondern eine Geschichte der Emotionen vor Gericht. Er belegt insofern mit seiner Untersuchung, daß Quellen zur Gerichtsbarkeit zentrale Quellen für eine Mentalitäts- und Kulturgeschichte des Mittelalters sind. Er belegt zudem, welche hermeneutischen Perspektiven sich über eine engere Anbindung der Mediävistik an Forschungsansätze der Ethnologie und Anthropologie erschließen. Er hat mit seiner Untersuchung der Sozial- und Kulturgeschichte des Rechts weite Tore aufgestoßen.

Peter SCHUSTER, Saarbrücken

Claude DENJEAN, Juifs et chrétiens. De Perpignan à Puigcerdà. XIII^e–XIV^e siècles, Canet de Rosselló (Editions Trabucaire) 2004, 239 S., ISBN 2-912966-74-4, EUR 20,00.

Die Autorin, die nach ihrem Wechsel von Bordeaux seit einigen Jahren als Maître de Conférences en histoire médiévale an der Universität Toulouse II-le-Mirail tätig ist, hat 1998 eine Thèse über die Judengemeinde von Puigcerdà im Zeitraum von 1260–1493 im Spiegel der Notariatsregister verteidigt, auf der vorl. Darstellung aufbaut, deren Vorwort aus dem Jahr 2000 datiert. Sie schöpft vornehmlich aus dem reichhaltigen Quellenfundus des Historischen Archivs des Bezirks (»comarca«) von Puigcerdà, dessen Bestände aus den relevanten Jahrhunderten im Anhang S. 216–224 akribisch aufgelistet sind. Ebenfalls herangezogen wurden Dokumente aus dem Departementalarchiv Pyrénées-Orientales, dem Kronarchiv von Aragón und dem Kapitelsarchiv von Urgell. Das Resultat der von C. Denjean durchgeführten Kärnerarbeit in den genannten Archiven ist ein hauptsächlich auf den Bereich des Wirtschaftslebens fokussiertes Bild der Situation der Juden unter besonderer Berücksichtigung der christlich-jüdischen Beziehungen in einer kleinen Grenzstadt in den Pyrenäen, die zur Grafschaft Cerdagne gehörte und ökonomisch vom Tuch- und Metallgewerbe dominiert war. Denjeans Buch erinnert an – und ist selbstverständlich auch inspiriert durch – Richard W. Emerys Monographie über die Juden im benachbarten, doppelt so großen Perpignan im 13. Jh., die sich ebenfalls auf die wirtschaftsgeschichtlichen Aspekte des Themas konzentriert und dazu die einschlägigen Notariatsakten herangezogen hat.

Die beinahe 70 Seiten über die Geldgeschäfte der Juden werden in Denjeans Band eingeraht zum einen von einer längeren Einführung, welche die benutzten Quellengattungen vorstellt und ihre Eigenarten problematisiert, worauf ein knapper allgemeinerer Abschnitt zur Orientierung über die Geschichte des Judentums in Nordspanien und Südfrankreich im Hochmittelalter und darüber hinaus ein zehnteiliger Teil über die Entwicklung von »villes nouvelles« in der Cerdagne folgt. Ein doppelt so langes Kapitel über die topographische Situation der nicht als Ghetto im negativen Sinn mißzuverstehenden Judensiedlung vor Ort in einer »boomenden« Vorstadt schließt sich an. Vor dem kurzen Schlußwort finden sich zum anderen Betrachtungen über die Einbindung der Juden in die Herrschaftsstrukturen und sodann über ihre nichtökonomischen Beziehungen zu und Gefährdungen durch Christen (von Verfolgungen ist weiter nichts bekannt!). Leider blieben in dem zugesandten Besprechungsexemplar 8 Seiten im Mittelteil versehentlich unbedruckt, so daß bedauerlicherweise nicht alle Ausführungen zum Komplex der jüdischen Geldleihe zur Kenntnis genommen werden konnten. Dies ist jedoch ein Kritikpunkt des Rezensenten, der natürlich zu Lasten von Druckerei bzw. Verlag und nicht der Autorin geht.

Es scheint, als ob Juden um die Mitte des 13. Jhs. in der Cerdagne und ebenso im Roussillon ansässig wurden. Die Anlage eines speziellen *liber Judeorum* durch die Verwaltung in Puigcerdà ist erstmals bereits 1286/87 erfolgt, was auf eine ansehnliche jüdische Präsenz zu diesem Zeitpunkt schließen läßt. Der Einband dieses »Judenbuchs« weist eine Judenkopfezeichnung im Zentrum eines Davidssterns auf (Abb. S. 32), die zeitgenössisch sein könnte

und kaum als bösertige Karikatur erscheint (dazu S. 182f.). Für die Zeit unmittelbar nach dem Jahr 1306, in dem die Juden aus dem Königreich Frankreich vertrieben wurden, schätzt Denjean den Bevölkerungsanteil der Juden in Puigcerdà auf etwa 10%. Das wären immerhin 600 oder 650–700 Personen (vgl. die leicht variierenden Angaben S. 51 u. 194). Ein Judenviertel (*call*) findet in den Quellen im selben Zeithorizont (1307) zum ersten Mal Erwähnung. In der gleichen Gegend siedelten sich übrigens auch die Franziskaner an, nicht viel weiter entfernt die Dominikaner (S. 55). Den Höhepunkt ihrer Entwicklung erlebte die Judengemeinde im Zeitraum vom frühen 14. Jh. bis etwa zum Jahr 1330. Diese Periode steht ganz im Zentrum der vorliegenden Untersuchung. Der Abstieg begann also schon vor der Großen Pest. Für die 1360er bis 1390er Jahre kann bereits nur noch ein unbedeutendes Nachspiel zur einstigen Blütezeit konstatiert werden, reichend bis etwa 1394, dem Jahr, in dem nicht nur die endgültige Ausweisung der Juden aus den französischen Kronlanden erfolgte, sondern auch die Erwähnung von Juden in den Notariatsregistern von Puigcerdà endet. Weitere Quellenhinweise auf Juden dort bleiben bis zum Ende des 15. Jhs. sporadisch oder betreffen vereinzelte Konvertiten. Die eingehende Schilderung der Tätigkeit jüdischer Geld- bzw. Pfandleiher ist aufgrund der vielzähligen, aber insgesamt sehr spröden Quellen relativ unspektakulär und wartet nicht mit großen Überraschungen auf. Durch eine Fülle von Fragestellungen sucht die Autorin den »monde du crédit« in der unter die Lupe genommenen Gründungsstadt in den Pyrenäen so weit wie möglich zu rekonstruieren – bis hin zu einem Vergleich der Wochentage in bezug auf die Häufigkeit an diesen getätigter Geschäfte, wobei der Donnerstag, der Freitag und der Sonntag hervorstechen und auch am Schabbat die fraglichen Aktivitäten keineswegs eingestellt wurden (S. 136). Bei den Darlehen handelte es sich in der Regel um Konsumtivkredite (S. 125). Stammkunden waren u. a. die Bauern des Umlandes, die etwa den städtischen Markt besuchten (S. 117). Auf Juden in Puigcerdà, die sich nicht durch Geldhandel oder Pfandleihe ernährten, ist Verf. in den Archiven nicht gestoßen, höchstens auf Kaufleute, doch ist deren Metier damit eng verwandt. Die Existenz jüdischer Handwerker vor Ort kann nur vermutet werden (S. 153), lediglich einige Judenärzte sind demgegenüber bekannt. Soweit erkennbar, unterschieden sich die Geschäfte der Juden – die mitunter auch untereinander liehen – kaum von denen der Christen, einschließlich des von ihnen berechneten Zinssatzes (S. 143f.) oder der zahlreichen Grundstückstransaktionen, an denen sie gleichfalls beteiligt waren. Dadurch gerieten sie etwa auch in den Besitz von Wiesen oder Gärten in den Vorstädten (S. 69f., 151). Von den letzten Kapiteln seien nur noch die verdienstvollen Analysen zur jüdischen Onomastik und die eingehende Betrachtung der Wichtigkeit des sehr umstrittenen Glücksspiels verschiedener Art für die innerjüdischen, aber auch jüdisch-christlichen Beziehungen hervorgehoben. Register weist Denjeans Werk leider nicht auf, dafür jedoch zahlreiche Karten und Graphiken, ein nützliches Glossar und ein Begleitwort von Danièle Iancu-Agou. Ein abschließend anzusprechendes Manko betrifft die vielen summarischen Verweise auf Literatur in den Fußnoten ohne Angabe von Seitenzahlen, wobei dann auch schon einmal aus dem Autor Nirenberg ein »Niremborg« oder aus Le Roy Ladurie ein »Leroy-Ladurie« geworden ist (S. 44 bzw. 49).

Gerd MENTGEN, Trier

Annegret HOLTMANN, *Juden in der Grafschaft Burgund im Mittelalter*, Hannover (Hahn-sche Buchhandlung) 2003, X–502 p. (Forschungen zur Geschichte der Juden, Abteilung A: Abhandlungen, 12), ISBN 3-7752-5621-0, EUR 54,00.

Cette étude, une thèse de doctorat soutenue en 2000 devant l'université de Trèves et dirigée par le professeur A. Haverkamp, se propose d'examiner les traces de la vie des juifs dans la Franche-Comté médiévale. Il ne s'agit pas pour autant de dresser un panorama englo-

bant tous les aspects de la civilisation juive en Bourgogne. Annegret Holtmann se base essentiellement pour son étude sur deux livres de compte conservés aux Archives départementales de la Côte d'Or sous les cotes B 10411 et B 10410 qui renferment des transactions financières s'échelonnant respectivement de 1300 à 1306 pour l'un et de 1300 à 1318 pour l'autre et qui retracent les activités d'un groupe de juifs résidant à Vesoul. Les Archives départementales du Jura et de la Haute-Saône, quant à elles, se sont avérées pauvres en documents sur la vie juive au Moyen Âge. Par ailleurs l'auteur a exploité grand nombre de sources et de travaux récents sur la question comme le prouve la bibliographie d'une cinquantaine de pages en fin d'ouvrage. Avant l'étude approfondie de ces documents, l'auteur retrace l'espace géographique dans lequel se passent ces activités économiques. Il n'existe guère de traces de vie juive sur le territoire de la Franche-Comté actuelle avant le XIII^e siècle. La région est traversée par plusieurs voies antiques encore en fonction au Moyen Âge, ce qui facilite le transport de marchandises et les voyages nécessaires à cet effet. Il ne surprendra point qu'on puisse discerner les premiers juifs à Lons-le-Saunier et à Salins où le commerce du sel jouait un rôle primordial. Le pape Innocent IV prescrit en 1245 à l'archevêque de Besançon de faire porter des vêtements particuliers par les juifs de son diocèse (p. 50). On ne sait presque rien de leur nombre; toujours est-il que l'on peut distinguer des centres de la vie juive par l'existence de synagogues, désignées par le terme d'*escole* dans les sources (p. 47). Vu l'activité commerciale, il n'est guère étonnant que la présence juive soit un fait essentiellement urbain. Quand en 1306 Philippe le Bel fit expulser les juifs de son royaume, un nombre considérable d'entre eux se réfugia en Bourgogne; en effet le comté n'était pas touché par cette mesure. C'est effectivement au début au XIV^e siècle que les documents sont les plus nombreux et les plus explicites. Une nouvelle persécution, et cette fois aussi en Bourgogne, eut lieu lors de la grande épidémie de 1348. Il est évident que la menace régulière de persécution et d'expulsion empêcha en général la constitution de propriétés foncières notables et que les juifs étaient aussi par ce biais-là emmenés à se spécialiser dans le commerce de l'argent; en revanche la propriété de terrains et de vignes n'est pas exceptionnelle pour autant (p. 247–248). L'édit de Charles VI de 1394 sur l'expulsion des juifs toucha, lui, aussi les juifs de la Franche-Comté. Les comptes de la fin du XIV^e siècle ne signalent plus de recettes de l'impôt sur les juifs *pour ce qu'il n'y en a aucun* (p. 85).

Le commerce de l'argent était assuré aussi bien par des juifs que par des Lombards. Il ne semble pas que les uns aient gêné les autres dans leurs activités, et on les voit même coopérer (p. 280). Les livres de compte de Vesoul, quant à eux, ne sont pas les seuls à subsister; il y en a du sud de la France et aussi de l'Empire à partir de 1300 environ. Mais ils sont les seuls provenant de la région qui intéresse l'auteur, et ils permettent de voir un groupe de marchands juifs au travail. Les deux livres subsistent sous une forme fragmentaire, impossible donc d'évaluer le nombre et le montant exact des transactions. La langue est l'hébreu mélangé à des propositions françaises notées en caractères hébraïques. On remarque que les échéances des crédits donnés à des chrétiens étaient fixées aux dates connues pour les paiements de redevances par exemple, donc la Saint-Michel, la Saint-Maurice, la Saint-Martin ... La clientèle de ces marchands se constituait aussi bien des paysans des alentours (surtout à l'approche de la récolte) que de nobles en manque d'argent comme Jean de Chalon pour financer leurs actions militaires. Comme gages les marchands juifs acceptaient aussi bien du mobilier que le fait que des membres de la famille se portaient garants.

À partir du XIV^e siècle on accusa les juifs d'empoisonner les puits, de se prêter à l'usure et d'autres méfaits. En 1321 le roi fit arrêter les juifs pour avoir contribué à la prolifération de la lèpre (p. 304). Dans le comté de Bourgogne on confisqua les biens des juifs y résidant, donc aussi des marchands de Vesoul. La peste de 1348–1349 accentua ce mouvement de persécution; des juifs furent brûlés en Savoie, en Suisse et en Alsace, alors que l'on se borna en Bourgogne à les expulser. Ces confiscations ne profitaient d'ailleurs pas aux puissances séculières, car les coûts de ces actions surmontaient en général les recettes des biens juifs. La

conclusion de cette démonstration claire et pertinente met l'accent sur le fait que les juifs n'ont jamais été nombreux en Franche-Comté; de toute façon on ne les y repère que deux siècles durant. Il ne semble pas y avoir eu de centre comme c'était le cas en Rhénanie. La conservation exceptionnelle des deux livres de compte de Vesoul ne doit cependant pas mener à la conclusion qu'il n'y aurait eu des juifs que dans cette ville de la Haute-Saône. L'ouvrage se clôt sur plusieurs cartes permettant de visualiser les lieux avec une population juive à différentes époques ainsi que les réseaux de commerce et l'espace dans lequel se déroulaient les transactions. Quelques extraits des fameux livres de compte sont présentés en vue d'une édition future. D'une manière générale et malgré le nombre considérable de noms de personne et de chiffres qui se trouvent à chaque page, il est à signaler que l'auteur expose son sujet dans une grande clarté. Cette clarté est enrichie par la conscience du danger de contresens que renferment des sources comme les statuts synodaux. En l'an 1430 est décidé dans des statuts pour le diocèse de Besançon entre autres que les juifs n'ont pas le droit de bâtir de nouvelles synagogues. Or nous sommes assez sûrs qu'il n'y avait pas de juifs à Besançon à cette date, et l'auteur nous apprend qu'il s'agit là des dispositions du concile de Latran IV de 1215 reprises mot à mot (p. 80). On pourra regretter avec l'auteur que le comté de Bourgogne n'ait pas été étudié dans une perspective comparatiste. Il est possible en effet que la situation géographique proche des voies commerciales et en même temps à la périphérie des puissances séculières comme le royaume de France et l'Empire romano-germanique ait rendu possible une vie juive moins à la merci des souverains qu'ailleurs. La qualité exceptionnelle de la documentation pour Vesoul permet un sondage en profondeur, et c'est avec impatience qu'on attendra l'édition avec traduction française que l'auteur prépare avec Yacov Guggenheim.

Julian FÜHRER, Zürich

Valérie BESSEY, *Les commanderies de l'Hôpital en Picardie au temps des chevaliers de Rhodes 1309–1522*, Millau (Conservatoire Larzac Templier et Hospitalier) 2005, 439 S. (Milites Christi, 3), ISBN 2-011722-37-X, EUR 48,00.

V. Besseys fundiert recherchierte Arbeit untersucht in ihrem Kern das Wirtschaftsleben und die wirtschaftlichen Wandlungen des Johanniterordens in der Picardie zur Zeit des Hundertjährigen Kriegs. Die gewählten Eckdaten (1309 und 1522) bieten ausreichend chronologischen Spielraum, um zum einen die Frühentwicklung der ursprünglich 26 Kommenden, davon neun Balleien, seit dem Übergang der Templerbesitzungen an den Orden aufzuzeigen und zum anderen die Neustrukturierung der Balleien im ausgehenden 15. und frühen 16. Jh. anhand der Quellen nachzuzeichnen. Dieser Aufgabe sind nun auch die ersten drei der insgesamt vier Teile der Arbeit gewidmet, wobei Teil I (»Mise en place et organisation des commanderies«) dankenswerterweise nicht nur die Frühgeschichte der von den Johannitern gegründeten Niederlassungen illustriert, sondern auch – vielfach mit Verweis auf die Originalquellen – die der weitaus zahlreicheren Templerkommenden, welche ja einen Großteil der im weiteren Verlauf der Arbeit zu behandelnden Johanniterniederlassungen nach 1309 (eigentlich 1312) darstellen. Die Teile II und III verarbeiten das statistische Material, das die Autorin aus den Lokalarchiven und nicht zuletzt aus den Aufzeichnungen der vom Papst angeordneten Inventurlisten für das Priorat Francien aus dem Jahre 1373 zu filtern imstande war. Die Darstellung und Analyse der für die wirtschaftliche Entwicklung der Ordenshäuser wichtigen Daten läßt keinen Zweifel an der Schlußfolgerung der Autorin, daß der Orden zu dieser Zeit auf lokaler Ebene tiefgreifende Veränderungen zu durchlaufen hatte. In den Kriegsjahren schrumpfte die Anzahl der ertragbringenden Niederlassungen (die Kommenden waren zumeist wenig mehr als unbefestigte Agrarbetriebe mit einer angeschlossenen Kirche oder Kapelle) beträchtlich, was zudem zu Folge

hatte, daß große Teile der den Ordenshäusern zugehörigen Ländereien zu Brachland verkommen. Um einem wirtschaftlichen Ausbluten vorzubeugen, bedurfte es daher einer neuen Form der Wirtschaftsführung. Besonders attraktiv erschien offenbar die verstärkte Einbindung von Laien in die Bewirtschaftung des Ordensbesitzes und das Aufkommen für die mit dem Besitz verbundenen finanziellen Verpflichtungen. Wie die Arbeit nicht zuletzt mittels zahlreicher Statistiken und graphischer Denkmäler deutlich macht, wurden die Ordensbesitzungen besonders im ausgehenden 14. Jh. großzügig verpachtet – und die neuen Nutzer an den mit dem Besitz verbundenen Kosten beteiligt. Außerdem beschäftigt sich der dritte Teil der Arbeit mit der administrativen Neuordnung der Balleien und den damit einhergehenden Veränderungen in der Verwaltung, die nicht zuletzt das Ergebnis der durch Besitzzusammenführung erzielten Reduzierung der Kommendenanzahl von 26 im Jahre 1373 auf 13 im Jahre 1495 waren.

Die ersten drei Teile bilden den analytischen Teil der Arbeit. Und die vielen Statistiken und Graphiken belegen deutlich, daß die Autorin das ihr zugängliche Quellenmaterial einer sehr genauen Untersuchung unterzogen hat. Der wahre Wert der Arbeit zeigt sich aber in Teil IV, welcher die einzelnen Kommenden noch einmal monographisch abhandelt. Hier offenbart sich ein Schatz für die Ordensforschung. Die einzelnen Abschnitte zeigen nicht nur die Vorgeschichte und den Werdegang jeder Kommende auf; sie geben auch kartographisches Material und Photos wieder und verweisen auf die Architektur der Gebäude unter Einbeziehung archäologischer Untersuchungen. Darüber hinaus enthalten sie prosopographische Anmerkungen zu den einzelnen Kommandanten, und zwar zumeist mit genauer Wiedergabe der Primär- und Sekundärquellen. So ist Teil IV denn auch der umfangreichste des Buchs (er nimmt fast die Hälfte des Gesamtvolumens in Anspruch) – und erhöht noch den Wert des vorliegenden Werks. Kurz gesagt, V. Bessey hat eine Arbeit vorgelegt, die dem Historiker in erster Linie den Zugang zu einem großen, und in vieler Hinsicht neuen Quellenfundus verschafft, wobei sich die Autorin selbst lediglich auf eine wirtschaftliche Auslegung des Materials beschränkt hat (was der Titel der Arbeit nicht unbedingt erwarten läßt). Letzteres ist bedauerlich, wäre doch eine differenziertere Blickweise durchaus sinnvoll (und wohl auch möglich) gewesen. Die Arbeit bietet zwar sowohl eine umfangreiche Bestandsaufnahme als auch eine schlüssige Analyse der für den zu untersuchenden Zeitraum in Erfahrung gebrachten wirtschaftlichen Daten; die möglichen (und tatsächlichen) Auswirkungen der wirtschaftlichen Entwicklung auf das politische und soziale Leben in den Kommenden – und auf die Entwicklung des Ordens an sich – bleiben in der Arbeit jedoch unberücksichtigt. Bedauerlich ist dies nicht zuletzt deshalb, weil sich dem Leser unweigerlich die Frage stellt, wie für die Johanniter unter den von der Autorin geschilderten Umständen eine geregelte Fortführung des Ordensbetriebes und eine gewissenhafte Ausführung ihrer vielfältigen Verpflichtungen überhaupt möglich waren – besonders vor dem Hintergrund, daß sich die wirtschaftlichen Schwierigkeiten ja nicht zwingend nur auf die Picardie beschränkten. Auch bleibt die Frage offen, welche anderen Umstände noch Anteil an der Krise des Ordens zur Zeit des Hundertjährigen Krieges hatten. Und daß es diese sehr wohl gab, gesteht nicht zuletzt die Autorin selber ein (S. 67). Solche Fragen können (und müssen) von der Forschung aufgegriffen werden. Jedoch besteht kein Zweifel, daß jeder Versuch einer ganzheitlichen Untersuchung der Entwicklung des Ordens während des Übergangs vom Mittelalter zur Neuzeit reichlich von der mit diesem Band vorgelegten wichtigen Grundlagenforschung profitieren wird.

Jochen G. SCHENK, Toronto

Thomas SCHILP, Barbara WELZEL (Hg.), *Dortmund und Conrad von Soest im spätmittelalterlichen Europa*, Bielefeld (Verlag für Regionalgeschichte) 2004, 328 p. (*Dortmunder Mittelalter-Forschungen*, 3), ISBN 3-89534-533-4, EUR 24,00.

Le présent ouvrage est le troisième volume de la série des »Dortmunder Mittelalter-Forschungen«, constituée par les actes de trois colloques tenus à Dortmund entre 2001 et 2004 sur la ville à la fin du Moyen Âge, dans un esprit interdisciplinaire, en ne négligeant aucun aspect: artistique, culturel, économique, politique et religieux. Dortmund, ville marchande, hanséatique et impériale, entretenait alors de nombreux échanges avec de grandes cités flamandes, françaises et italiennes, autant de centres de production artistique renommés. La richesse de ces échanges et la multiplicité des influences est présente dans l'œuvre de Conrad von Soest (ca. 1360–ap. 1422), qui a très probablement résidé à Dortmund et qui est certainement le peintre westphalien le plus renommé et le plus talentueux du XV^e s. Parmi ses principaux travaux, on relève le retable signé et daté de l'église paroissiale de Niederwildungen (1403), et le retable de Marie (v. 1420) de la Marienkirche de Dortmund. En phase stylistiquement avec l'art gothique international qui donnait le ton dans toute l'Europe, l'œuvre de Conrad von Soest a particulièrement été influencée par l'art courttois franco-flamand et siennois. Les deux premiers volumes de la série envisageaient la production et la technique de Conrad von Soest, ainsi qu'une œuvre remarquable conservée dans la Petrikerche de Dortmund, emblématique de l'accomplissement de la ville à l'aube des Temps modernes: un retable anversois, réalisé vers 1520 et comportant 54 panneaux peints et 633 personnages sculptés. Le présent volume propose d'élargir et de recadrer le débat en situant l'œuvre de Conrad von Soest dans un large contexte européen. Dans une optique interdisciplinaire, il présente les contributions de différents chercheurs, hautement qualifiés pour aborder des sujets dont l'étude leur est familière, sous la direction de Th. Schilp, archiviste à Dortmund et professeur d'histoire à l'université de Duisburg, et de B. Welzel, professeur d'histoire de l'art à l'université de Dortmund.

O. G. OEXLE (p. 11–28), ancien directeur au Max-Planck-Institut für Geschichte de Göttingen et professeur honoraire d'histoire du Moyen Âge et des Temps modernes à l'université de cette même ville propose d'abord d'explorer la »culture urbaine du Moyen Âge« en tant que »culture de la mémoire« et de jeter ainsi des ponts entre notre culture actuelle et celle de l'époque médiévale: ces cultures sont certes distantes quant aux faits qui les ont animées, mais proches si l'on considère la mentalité et les habitudes qu'elles ont forgées. Ensuite (p. 29–44), G. BICKENDORF, professeur à l'Universität Augsburg et spécialisée notamment en histoire de l'histoire de l'art, examine depuis Johann Joachim Winckelmann (1717–1768), considéré comme le père de l'histoire de l'art, jusqu'à l'»école berlinoise« et notamment Gustav Friedrich Waagen (1794–1868), le regard des historiographes allemands de l'art sur l'art allemand. Elle conclut (p. 41) que les historiens d'art allemands de Fiorillo à Burckhardt n'ont pas qu'un père. Certes, ils ont emprunté à Winckelmann la notion d'»une histoire, un art«, mais leurs lignes directrices sont tributaires de la recherche italienne. Le déni de cette filiation complexe les a amenés à se fourvoyer dans leur tentative de mise au point d'une histoire cohérente de l'art allemand. R. SUCKALE, professeur d'histoire de l'art à la Technische Universität Berlin, cible son approche sur la peinture colonaise de la deuxième moitié du XIV^e s. (p. 45–72). Il montre qu'une transformation artistique a eu lieu grâce à l'influence dans les années soixante de modèles franco-flamands. Il rattache Conrad von Soest à cette école colonaise qui a contribué à établir la peinture allemande sur la scène internationale. W. EHBRECHT, historien médiéviste et collaborateur à l'Institut für Frühmittelalterforschung der Westfälischen Wilhelms-Universität Münster, envisage (p. 73–100) la ville sainte de Jérusalem en tant que modèle et idéal de la société urbaine médiévale. Ensuite, I. GRÖTECKE de l'Ulmer Verein examine les modalités de contextualisation du récit biblique en fonction des références des destinataires de l'époque (p. 101–122). Sa réflexion s'appuie sur un retable de »maître Bertram«, un peintre contemporain de Conrad von Soest, actif

entre 1383 et 1415, autrefois dans l'église Saint-Pierre à Hambourg et actuellement conservé à la »Kunshalle« de cette ville. W. REININGHAUS, directeur du Landesarchiv Nordrhein-Westfalen, Hauptstaatsarchiv Düsseldorf, pose la question du voyage des peintres et des artisans, revenant sur l'hypothèse d'un voyage de Conrad von Soest à Paris (p. 123–140). B. FRANKE (p. 141–162), docteur en histoire de l'art, réexamine l'art français autour de 1400, avec une attention toute particulière à la richesse des matériaux et à la préciosité, la virtuosité, de l'exécution, véritables mises en œuvre de la »vertu de splendeur«, exaltée depuis l'Antiquité. R. RÖSSNER détaille ensuite (p. 163–178) les liens tissés au Moyen Âge entre Dortmund, les Flandres et l'Angleterre. Des artisans et des commerçants de la grande cité de la Ligue hanséatique y expédiaient des produits comme du vin et des textiles, ou même s'y installaient, comme le marchand Jan Diercoop, décédé à Bruges en 1495. Ces contacts privilégiés n'ont pas été sans incidence sur le plan artistique: les œuvres circulaient et les traditions s'enrichissaient mutuellement. N. BÜTTNER, spécialiste de l'art allemand et hollandais du XV^e au XVII^e s. et professeur à l'Universität Dortmund (p. 179–200), examine les signatures et les références subtiles à Conrad von Soest dans les livres ouverts figurés dans plusieurs panneaux du retable de Marie de Dortmund. Il les considère moins en tant que dispositions explicites pour l'au-delà qu'en tant que simples mémoriaux. En outre, la comparaison entre la signature de Conrad von Soest sur l'encadrement du retable de Niederwildungen et les signatures authentifiées de Jan van Eyck dans la »Vierge du chanoine van der Paele« (Bruges, Groeningemuseum) et l'»Agneau Mystique« (Gand, cathédrale Saint-Bavon) mène Büttner à remettre en cause l'authenticité de l'inscription du retable de Gand, ce que certains avaient déjà souligné avant lui, comme l'auteur ne manque pas de le remarquer.

Pour sa part, M. BÜCHSEL, professeur d'histoire de l'art médiéval à la Johann Wolfgang Goethe-Universität Frankfurt am Main, examine le devenir du style gothique international dans les villes de Dortmund, Prague, Bruges, et Tournai (p. 233–258), ainsi que le développement de la *devotio moderna*, concomitant dans tous ces centres. Dans son étude socio-historique, M. FEHSE, historienne et archiviste à Duisburg, précise des éléments de la biographie de Conrad von Soest (p. 259–274). Elle exclut la possibilité d'un second mariage. De son union avec Gertrud van Münster (cf. p. 230–231, photographie du contrat et transcription par l'auteur), en 1394, ne naquit apparemment aucun enfant. Conrad von Soest, bourgeois de Dortmund, semble avoir été promu dans le cercle des patriciens grâce à une fortune qu'il aurait considérablement augmenté avec le commerce international de pigments.

Enfin, Th. SCHILP et B. WELZEL, éditeurs de l'ouvrage, présentent respectivement la culture politique et urbaine de cette ville au Moyen Âge (p. 275–308), et la fonction des images mariales chez Conrad von Soest (p. 309–328).

Ces contributions représentent un apport appréciable pour la connaissance de l'art allemand autour de 1400. Elles complètent avec bonheur le panel des travaux sur la période, initiés notamment par l'exposition colonaise de 1978, »Die Parler und der Schöne Stil 1350–1400«, et dans le catalogue de laquelle seulement une dizaine de pages sont consacrées à l'art de Westphalie, tous médias confondus.

Isabelle LECOCQ, Bruxelles

Jelle HAEMERS, *De Gentse Opstand (1449–1453). De Strijd tussen Rivaliserende Netwerken om het Stedelijke Kapitaal, Kortrijk, Heule* (UGA) 2004, 503 p., ISBN 90-6768-629-8, EUR 78,00.

The author of this book set himself a Herculean task: to unravel and reveal the links, the divisions and the struggles between rival networks during the years 1449–1453 in Ghent, Flanders' greatest city then as now, in the great uprising against Philip the Good of Burgundy. The publisher's blurb states that this is the first integral study of this uprising against Philip the Good, but the military aspects of the enterprise are under-illuminated. The fighting is not part of the author's remit (p. 284), but he has covered some of that terrain in other publications (see p. 464). The book's subtitle indicates its main theme; the struggle between rival networks for control of Ghent's political and economic power structures, the justiciaries and guilds, and through them public and economic life, Ghent's civic capital. The author's sources include the contemporary Diary (*Dagboek*) of Ghent, the Chronicle of Flanders and a large number of unedited and unpublished registers of the magistrates' courts and the city's guilds. These he supplemented by other documents and chronicles which include those on the side of the winner, the duke of Burgundy. The book has ten sections or chapters, beginning with a statement of the author's aims and his sources, and ending with two maps, appendices and a bibliography. Haemers describes the work of reconstructing what he calls »dead networks« (p. 20), which continues throughout the book. The other seven sections have as subjects: Ghent, its administrative and judicial institutions, and its networks of individuals; policies of successive dukes of Burgundy towards the city, and Ghent's responses to them; the origins of the armed conflict of mid-fifteenth century; the climax of the struggle; Ghent's military defeats and eclipse; punishments and repression by the duke and his successors; and a general conclusion.

Certain themes which appear and reappear in the book are the roles of the kings of France and the counts of Flanders, later of the dukes of Burgundy, and how the people of Ghent tried to play off one overlord against the other. This heroic phase of Ghent's political development was concentrated around the persons of Jacob van Artevelde (1290–1345) and Philip (1340–1382) his son, both of whom led rebellions against the count of Flanders. The period culminated in the recognition in 1360 of a system of government in Ghent in which the burgesses and the guilds were involved in administering the city, the so-called Three Member (*Drie Leden*) system. Another theme, one of the most important, is the effects which the renewed judiciary and administration had on limiting conflicts with its overlord and within the city (p. 41). But about mid-fifteenth century long running conflicts between Ghent and its rulers culminated in a confrontation between particularist powers intent of preserving the city's privileges, and a centralising power in the person of the duke.

However, the networks within Ghent are Haemers' main subject. He distinguishes three main groups: networks formed by Ghent's social elite, the duke of Burgundy's networks, and networks within the city's guilds. Much that follows is related to and rationalized by the workings of these networks. Nothing appears to have been overlooked; families' and individuals' names are detailed in births, deaths, marriages, wills, codicils and wardships, bills of sale of goods and houses, etc. The book's register contains more than seven hundred names, many of them with multiple entries. Haemers reveals in detail how clusters of families within Ghent's social elite through their economic power and their marriage strategies formed dynamic networks in a self-perpetuating oligarchy. Those networks were the backbone and ribs of the city's governing systems; i. e. they extended vertically and laterally through private, public, political and economic life. The members organized themselves in a rational and strategic way by a process of homogamy, i. e. arranged marriages within specific social groups or classes. The duke of Burgundy's networks, with which Philip the Good finally infiltrated the city's ruling classes, were made up of pro-centralist noblemen and his own up and coming officials, together with the top layer of the social elite in Ghent.

The duke's supporters were linked to him in two ways: by their noble status in some cases, and by their careers in his service. Here the duke's officers functioned *inter alia* as power brokers. A system of arranged marriages to daughters of the wealthier members of the city elite was one of the duke's softer methods for penetrating Ghent's power structures, matched by patronage and other informal methods.

The third major system of networks in Ghent was that of artisans and the city guilds, in which there were large differences between the top and the lower layers. Haemers depicts the artisans's networks as a pyramid, the upper echelons of which reached into the social elite with whom they formed a coalition of particularists based on self interest, which seized power in the period 1447–1449 (p. 138). The uprising was »a Golden Age« for networks which had for many years been excluded from local government (p. 339). Their success is explained partly by their manipulation of the masses in giving them the impression through public meetings and referendums that they were participating in the decision making. But the lower echelons of the guilds' members remain anonymous or, like some of the duke's spies whom Haemers identifies tentatively, shadowy at best. Through all of the major networks there were horizontal and vertical divisions, like geological fault lines, determined by class and by individual self-interest.

Ostensibly, the opening of the mid-century conflict dates from 1447 when Philip of Burgundy failed to negotiate a permanent tax on salt akin to the French king's gabelle. Philip intended the salt tax as a financial corner stone of his modern Burgundian state, to replace the supply (*aides*) which he otherwise had to re-negotiate every few years. At a deeper, more fundamental level the breach between him and his subjects in Ghent was one of centralisation versus particularism, and the defence, as the citizens saw it, of Ghent's privileges. Certain themes recur throughout: Ghent's historical past and greatness, represented by the Van Artevelde, their policies and their politics; the course of local elections; the readiness of the city's magistrates to remain in negotiation with the duke of Burgundy even in the midst of an armed struggle, but equally their determination to hold on to their political and economic hegemony over Ghent's hinterland; and as a corollary to all that Philip of Burgundy's determination to break Ghent's resistance by gentle methods such as patronage, bribery and arranged marriages if possible, but otherwise by military means.

Philip of Burgundy was not impressed by Ghent's mobilizations in the years 1451–53 (p. 427). On both sides direct military activity during the uprising mostly took the form of a guerrilla war; raids and blockades directed against the enemy's allies and his sympathizers. The only major engagement was the battle of Gaverre, described as one of the best documented of the 15th century (p. 377). For the military phases of the uprising Haemers is concerned as much with the elections of commanders in Ghent than with the details of their military dispositions. Nonetheless, he provides enough information and some intriguing glimpses into military formations which must interest historians: armoured ships for running blockades; the White Caps (*Witte Kaproenen*) who enforced law and order in the city; English mercenaries who are likened to a Trojan Horse (p. 300). They fought first for Ghent and then defected to Philip of Burgundy when the tide turned. Most interesting of all, perhaps, are the mysterious Green Tilters about whom little seems to be known. Other studies are in preparation (p. 267, n. 350), which may shed more light on civic military organisation in the 15th century and later. Haemers is critical of his sources and of previous interpretations. For the theoretical background to his study he draws on Boone, Blockmans, Tilly and others, but he modifies and enlarges on their ideas where he feels it necessary. For example, on collective action Haemers discusses (p. 195 and again on p. 203) Tilly's model which, he says, describes but does not explain the mobilization of resources. In the end, the key to Philip of Burgundy's success against Ghent lay in his setting the small towns of the hinterland against their domineering neighbour Ghent, »a giant on clay feet« (p. 272). A second determining factor which caused the Van Artevelde model

of con-social politics to fail was that the people of Ghent had forgotten how to fight or were no longer able to win in open battle against professional soldiers (p. 434). However, despite repressive measures first of Philip the Good, later of his son Charles of Burgundy, remarkably little changed within the city's government. Ghent's particularist factions survived to fight another day. Not until nearly a century later, first under Emperor Maximilian I and then Charles V, were they finally broken by a combination of political, social and economic repressions.

James P. WARD, Vlaardingen

Réponse au compte rendu de Armand BAERISWYL du livre: *Village et ville au Moyen Âge: les dynamiques morphologiques*, 2 vol., sous la direction de Bernard GAUTHIEZ, Élisabeth ZADORA-RIO et Henri GALINIÉ, Tours 2003, paru dans *Francia* 33/1 (2006), p. 186–191.

Monsieur A. Baeriswyl, archéologue du Service archéologique du canton de Berne, a fait récemment un compte rendu très critique de l'ouvrage que nous avons co-dirigé, qui doit être, selon lui, »considéré comme le produit tardif d'une phase révolue de l'histoire urbaine«. De notre côté, nous pensons que M. Baeriswyl n'a pas vraiment lu notre ouvrage, et qu'il n'en a pas, en tout cas, saisi le propos, et c'est pourquoi nous souhaitons exercer notre droit de réponse pour apporter quelques éclaircissements.

Les critiques de M. Baeriswyl peuvent être regroupées en deux points:

1. Des considérations générales sur les limites de l'analyse morphologique, largement étayées par une série d'exemples de fouilles allemandes et suisses, qui montrent des transformations radicales du tissu urbain qui ont totalement fait disparaître toute trace de l'organisation urbaine antérieure, ou qui mettent en évidence les erreurs d'interprétation auxquelles peut conduire l'analyse morphologique.
2. Le faible nombre de citations d'ouvrages allemands, qui témoignerait de notre ignorance de la bibliographie germanophone. M. Baeriswyl pousse assez loin cette dernière proposition, puisqu'il écrit en toutes lettres que seule cette ignorance peut expliquer que nous ayons perdu notre temps à traiter de questions auxquelles les Allemands et les Suisses (germanophones) ont apporté depuis longtemps des solutions définitives.

En ce qui concerne le premier point, nous sommes entièrement d'accord avec M. Baeriswyl, et nous avons tellement souligné ces réserves dans l'ouvrage, dans l'introduction et dans le chapitre final de la synthèse, comme dans les études de cas (en particulier dans celles sur Grenoble et Angers, mais aussi dans beaucoup d'autres), que nous sommes fondés à mettre en doute le sérieux de la lecture de M. Baeriswyl. Nous sommes forcés également de constater que le positionnement scientifique de l'ouvrage, comme ses objectifs, lui ont tout à fait échappé. Nous nous permettons donc d'apporter les précisions suivantes:

1. L'ouvrage s'inscrit dans les recherches sur la spatialité (représentations, pratiques et organisation matérielle de l'espace), domaine qui se situe à la confluence de l'archéologie, de l'histoire et de la géographie, et qui connaît un développement important depuis vingt ou trente ans en France et en Angleterre, mais qui est très peu représenté en Allemagne¹. Les historiens germanophones (à défaut des archéologues) se sont interrogés sur le peu d'intérêt porté à l'espace dans la recherche historique outre-Rhin. Ils avancent principalement deux explications: d'une part, l'absence presque totale, en Allemagne, de collaborations scientifiques entre historiens, géographes et archéologues²; d'autre part,

1 Il ne doit pas être confondu avec la *Landesgeschichte* et l'abondante production de cartographie historique à laquelle elle a donné lieu.

2 Ce constat est formulé par Hans-Joachim SCHMIDT, qui y voit non seulement »un obstacle à l'interdisciplinarité, mais aussi une barrière qui renforce les obstacles à la compréhension entre médié-

et surtout, les connotations négatives qui sont restées attachées à l'étude de l'espace dans l'Allemagne d'après-guerre, en raison de l'instrumentalisation politique de ce thème sous le III^e Reich (*Lebensraum, Volk ohne Raum*, etc.)³. Dans ce contexte, on peut penser que le développement de l'analyse morphologique, en Allemagne, a souffert de son association originelle avec les thèses ethniques de Meitzen. Ce n'est peut-être pas un hasard si le renouvellement méthodologique le plus décisif de l'après-guerre, dans ce domaine, est dû à M. R. G. Conzen, qui a été formé en Allemagne, à l'université de Berlin, mais qui a émigré en Angleterre en 1933. En France comme en Angleterre, l'analyse de l'espace a donné lieu à une bibliographie archéologique importante, et nous ne croyons pas nous avancer beaucoup en pensant qu'elle est totalement étrangère à M. Baeriswyl.

2. Les recherches sur la dimension historique de l'espace, qu'il soit urbain ou rural, impliquent la mise en œuvre de sources diverses: archéologiques, textuelles, planimétriques, environnementales. Le développement de l'interdisciplinarité, en France, au cours des dernières décennies, a conduit à les intégrer de plus en plus étroitement dans les travaux récents, mais il a aussi révélé les difficultés de leur articulation. Elles ont chacune leur champ de validité, mais aussi des distorsions et des lacunes qui leur sont propres: aucune ne documente l'espace et le temps urbain de façon uniforme et continue. Ce constat a conduit à accorder, dans les orientations récentes de la recherche, une place importante à la définition de la résolution spatio-temporelle des sources.

La plupart des auteurs de l'ouvrage que nous avons co-dirigé sont archéologues, et intimement convaincus de l'importance et du caractère irremplaçable des données archéologiques. Il est donc assez comique de voir M. Baeriswyl nous reprocher de les sous-estimer. Le point de vue que nous défendons, dans cet ouvrage, est que chaque source doit être interprétée et critiquée indépendamment des autres avant de leur être confrontée. La position de M. Baeriswyl, qui consiste à subordonner, en matière d'histoire urbaine, les sources planimétriques à l'archéologie, ne nous semble pas plus recevable que la subordination des sources archéologiques aux sources textuelles qui a longtemps été pratiquée par les historiens. Les sources archéologiques sont toujours ponctuelles: dans le plan, parce qu'aucune ville ne peut être soumise à une fouille intégrale, et dans l'épaisseur, parce que l'occupation du site urbain se marque par des éradications que la stratigraphie révèle en général, mais pas nécessairement (cf. le cas des »terres noires«). Les sources écrites sont nécessairement lacunaires, par leurs conditions de production et de conservation. Les sources planimétriques sont rarement antérieures à l'époque contemporaine, mais elles sont les seules à donner une vue globale de l'espace urbain, au sein duquel l'analyse morphologique peut permettre d'identifier les éléments résiduels⁴. Le développement de l'archéologie, au cours des trente dernières années, n'a pas seulement entraîné une extraordinaire accumulation de données nouvelles. Il a conduit également à une transformation conceptuelle de la discipline, qui exige des réajustements et une réflexion renouvelée sur son articulation avec les autres sources historiques, au sens large du terme. Si M. Baeriswyl considère qu'il s'agit d'un faux problème, puisque tout

vistes français et allemands»: Espace et conscience de l'espace dans l'historiographie médiévale allemande, dans: J. C. SCHMITT, O. G. OEXLE (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne. Actes des colloques de Sèvres (1997) et de Göttingen (1998)* organisés par le CNRS et le Max-Planck-Institut für Geschichte, Paris 2002, p. 511-536, citation p. 520.

3 Cf. l'article de H.-J. SCHMIDT cité à la note précédente et le rapport encore inédit de Thomas ZOTZ sur le bilan de l'historiographie allemande de l'espace, présenté à l'occasion du congrès de la Société des Historiens Médiévistes de l'Enseignement Supérieur sur le thème: »Construction de l'espace au Moyen Âge: représentations et pratiques« (Mulhouse et Freiburg-im-Breisgau, 2-4 juin 2006).

4 Pour un développement sur ces questions, voir H. GALINIÉ, *Ville, espace urbain et archéologie*, Tours 2000.

a été dit dans les années 70, nous en sommes heureux pour lui, mais nous pensons qu'il fait preuve d'une grande innocence.

Venons en, à présent, au second point de la critique de M. Baeriswyl concernant la bibliographie germanophone qu'il nous reproche de ne pas avoir assez citée. Notre réponse découle, en partie, des considérations précédentes. Loin de nous l'idée de sous-estimer les recherches allemandes et suisses en matière d'histoire et d'archéologie urbaine: elles sont capitales à nos yeux⁵. Ce n'est pas minimiser l'importance des grandes monographies urbaines ou des Atlas historiques tels que ceux qui ont été réalisés sous la direction de H. Stoob, que de dire qu'ils relèvent plus de la topographie historique que de l'analyse morphologique au sens où nous entendons ce terme. Nous avons clairement établi la différence entre ces deux approches dans notre ouvrage, mais pour la saisir il était sans doute nécessaire de le lire plutôt que de le survoler, comme l'a fait M. Baeriswyl. Les listes de publications que nous avons données dans l'ouvrage se limitent aux références citées dans les différents chapitres: nous n'avons jamais eu l'intention d'établir une bibliographie systématique des études urbaines, car notre but n'était pas de faire une compilation historiographique, ni un manuel, et nous nous en sommes suffisamment expliqués dans l'ouvrage pour ne pas y revenir ici.

Pour terminer, nous souhaitons affirmer notre attachement au débat scientifique. Les discussions, au sein du groupe de travail d'où est issu cet ouvrage, ont été animées. Ses différents auteurs partagent un intérêt commun pour l'analyse morphologique, mais leurs positions sont loin d'être unanimes. Nous sommes convaincus également de la nécessité de confronter les traditions historiographiques nationales, et les compte rendus de FRANCIA constituent le lieu privilégié d'un tel débat entre »écoles« francophones et germanophones. Nous regrettons d'autant plus d'en avoir été privés par le compte rendu caricatural de M. Baeriswyl.

Élisabeth ZADORA-RIO, Henri GALINIÉ, Tours, Bernard GAUTHIEZ, Lyon

5 Cf. B. GAUTHIEZ, The history of urban morphology, dans: *Urban Morphology* 8,2 (2004), p. 71–89.